SOLITUDES[1]

PREMIÈRE PARTIE

J'ai rencontré jadis, sur les bords du Léman, un homme qui me parut alors plus original que sage.

En ce temps-là déjà, le va-et-vient de touristes internationaux attirés par les charmes combinés d'une nature frelatée et de caravansérails de tous styles, troublait outre mesure le charmant paysage devant lequel nous causions. La nuit, les lumières de la rive continuaient la fête, donnant à l'horizon l'aspect d'un bal public. Pas une minute on n'oubliait donc que ce fût là un lieu de divertissemens cosmopolites, et l'idée qu'on pût y chercher la solitude ne m'était jamais venue. Cependant l'homme dont je parle n'y séjournait qu'à cette fin.

Comme je m'étonnais, un jour, d'une prétention aussi singulière :

— C'est, me dit-il, que vous ignorez au juste ce qu'est la solitude. Elle ne dépend pas de l'extérieur : c'est une chose *du dedans*.

Voyant ensuite que je ne saisissais pas très bien, du bout de sa canne il traça un cercle autour de lui :

— Regardez, poursuivit-il, cette ligne est un symbole. Nous sommes assis sur le même banc ; je parle, vous écoutez ; mais elle nous sépare et vous êtes plus loin de moi que la plus lointaine des planètes. C'est cela, la solitude !

Avait-il tort ou raison ? Que de fois, depuis lors, et devenu seul à mon tour, me le suis-je demandé ! Aujourd'hui encore, cloîtré dans une autre chambre d'hôtel, ayant devant moi, non plus le décor fêtard de Montreux, mais l'austère silhouette du Pelvoux, je me pose la même interrogation et ne sais que répondre.

Il y a mille manières d'être seul : il n'est pas sûr non plus qu'on cesse jamais de l'être. On peut étouffer de solitude dans une maison déserte et auprès d'une femme aimée. Le silence n'est pas plus angoissant que le bruit, pour qui a connu le vide profond laissé par un départ. Et, à y bien regarder, l'homme qui chemine dans la vie, avec ou sans compagnon, est-il si différent de l'homme qui meurt, c'est-à-dire irrémédiablement seul ?

J'ai grand'peur que la solitude ne soit comme les phénomènes essentiels à l'existence : on la connaît mal précisément parce qu'elle est toujours présente. De même, combien de temps a-t-il fallu pour songer au rôle de l'air et tenter son analyse ?

Mais qu'importe de bien ou mal définir un mal qu'on ne peut guérir ? Il n'existe pas d'être vivant qui, à une heure ou une autre, n'ait souffert désespérément d'être solitaire : voilà le fait.

Il n'existe pas non plus de souffrance aussi impénétrable. Plus elle écrase l'âme, mieux on se tait, et c'est pourquoi, en matière de solitude, faute d'entendre la plainte de nos pareils, nous estimons toujours notre cas exceptionnel.

A de rares intervalles, il m'est arrivé de percevoir l'écho de désespoirs humains. Aussi avant que j'aie pu creuser les faits, la solitude était chaque fois à la racine. Je dis : aussi avant que j'aie pu creuser les faits ; car, en pareille matière, il est rare qu'on aille bien loin. Très vite, l'indiscret qui regarde se heurte à de l'inexprimé. Entre les autres et lui tombe un rideau derrière lequel la tragédie se passe, mais dont l'étoffe lourde ne permet pas de voir : tout au plus laisse-t-elle passer les cris.

Telles quelles, il m'a paru que mes observations pouvaient avoir un intérêt. Les récits qui vont suivre les contiennent, n'ayant pour lien que leur douleur de pareille origine.

Après les avoir lus, sans doute concevra-t-on que la solitude crée des souffrances d'autant plus dignes de pitié qu'aucune pitié ne peut les atteindre. Mais toutes ne sont-elles pas ainsi ? et, dès que le patient n'est plus nous-même, quelles souffrances vons-nous jamais comprises vraiment ?

A l'heure où j'écris ces lignes, j'aperçois, depuis ma fenêtre, un alpiniste et des guides qui s'apprêtent à escalader la Meije. Pauvres gens! Quand ils seront parvenus là-haut, en dépit de tant d'efforts, ils ne connaîtront de la merveille qu'un sentier périlleux. Ils auront risqué leur vie pour n'apercevoir, en fin de compte, que d'autres cimes et une ceinture d'abîmes empêchant d'y atteindre... A ceux qui prétendraient pénétrer complètement le secret d'un cœur humain, fût-il le plus proche, je dirais volontiers qu'autant vaut, comme ces grimpeurs, partir pour une Meije. A l'arrivée, l'unique récompense qui les attend est aussi la découverte de la ceinture d'abîmes les isolant de l'univers, cependant qu'au delà le mystère des âmes peuple l'espace, sans l'éclairer...

MADEMOISELLE GAUCHE

I

Ceci remonte au temps de ma jeunesse, quand je passais encore les vacances à Vézelay, chez mes grands-parens.

Tout le monde connaît, au moins de nom, ce village de Bourgogne, célèbre par son église. Ceint de vieux murs, il semble une frégate échouée sur un récif. Le toit colossal de la basilique dessine le pont; à l'avant, des châtaigniers centenaires dressent leurs mâts armés de voiles vertes; enfin, accrochées aux flancs, les petites fenêtres des maisons ouvrent, sur la campagne et par-dessus la bande noire des remparts, des milliers de sabords d'où l'on s'attend à voir jaillir l'éclair d'un coup de canon. L'ensemble est archaïque, grandiose et délicieux.

Chaque été, nous revenions dans la maison familiale. Celle-ci existe encore, avec sa tourelle et une porte en ogive. Elle continue de faire, comme autrefois, l'angle d'une petite place, à deux cents mètres de la basilique. Mlle Gauche, dont je désire raconter l'histoire, demeurait en face.

Qu'était au juste Mlle Gauche?

Si loin que j'aille dans mes souvenirs, je la revois brodant derrière sa fenêtre, au rez-de-chaussée, et je revois aussi, près d'elle, sa canne à pommeau noir dont le tapotis, chaque soir, traversant la rue, annonçait que Mlle Gauche, sa journée terminée, partait s'installer dans sa chambre.

Ce que je ne puis décrire comme je le souhaiterais, comme je les retrouve en ce moment, c'est l'extraordinaire expression de Mlle Gauche, son air de grande dame, malgré le bonnet blanc, et de petite fille, malgré la gravité : c'est surtout son teint de lait, un teint délicat et pâle, qui suggérait l'idée de la jeunesse, de la fleur, de l'immatériel, de l'éphémère... Mlle Gauche avait peut-être un visage de sainte; elle était peut-être belle; je ne le sais plus, tant les images que je me fais d'elle et que j'ai récoltées à chaque nouvel été se fondent dans ma mémoire; en revanche, quand je veux imaginer un être hors de la vie et à mi-chemin de l'irréel, j'aperçois aussitôt Mlle Gauche, avec ses joues blanches, brodant des choses blanches, et, pareilles à des ailes, deux brides blanches battant sur ses épaules.

Mlle Gauche, qui était infirme, ne sortait jamais, hormis un dimanche sur quatre pour assister à la messe. Ce jour-là, on la mettait sur un fauteuil et des hommes l'emportaient vers l'église, marchant à pas rythmés, mais sans effort : car elle devait être infiniment légère, aussi légère que les vierges dorées que l'on exhibe aux processions.

Mlle Gauche, enfin, était toujours vêtue de la même façon, avec une robe noire et un caraco noir, très étroit, qui soulignait sa maigreur extrême. Les dimanches de sortie, elle changeait seulement son bonnet tuyauté pour une coiffe également noire et ornée de dentelles, si bien que je n'ai jamais aperçu ses cheveux et que j'ignorerai toujours s'ils étaient blonds ou blancs.

Quel âge pouvait bien avoir Mlle Gauche? Elle me paraissait très vieille quand j'étais petit : plus tard, elle me parut très jeune et, sans doute, n'avait-elle jamais changé. J'imagine que lorsque l'être humain n'est plus ainsi qu'une âme aérienne et fluide, le corps ne s'use plus et demeure seulement pour la parade. Pour un peu, on s'attendrait à le voir s'envoler, comme un ballon, sous la poussée intérieure : il ne porte plus, il est porté.

Autour de Mlle Gauche, je n'ai jamais vu personne. Était-elle orpheline? Avait-elle des parens? Cachait-elle son infirmité dans un isolement voulu, ou bien l'avait-on délaissée? Autant de questions sans réponse pour moi. D'ailleurs, les enfans, — et j'en étais un en ce temps-là, — ne songent guère à ce genre de futilités. Il leur paraît naturel que les choses soient comme elles

sont. Ils ont la notion d'un ordre définitif et n'éprouvent pas le besoin de le justifier.

Telle m'était apparue Mlle Gauche jusqu'à la douzième année, telle je la retrouvai environ quinze ans plus tard, lorsque je revins, après la mort de ma grand'mère, pour fermer la maison. Mlle Gauche, brodant à sa fenêtre, n'avait pas plus changé que la façade de son logis, et je ne m'en étonnai pas, tant la figure vivante faisait partie du visage de pierre. Toutefois, ramenant des curiosités d'homme, j'eus, cette fois, le désir de les satisfaire, et, très sommairement, voici ce que j'appris.

Jusqu'à dix-sept ans, Mlle Gauche avait été pareille à la plupart des jeunes filles, c'est-à-dire vive, espiègle et même agréable à regarder. Elle sautait et marchait comme tout le monde. Elle était fille unique ; bien que ni très intelligente ni particulièrement jolie, à cause de cela peut-être, ses parens l'adoraient.

Mais, à dix-sept ans, Mlle Gauche était devenue souffrante : rien d'abord, des pâles couleurs, un peu de faiblesse, parfois des douleurs dans la moelle... Un beau jour, elle avait été obligée de ne plus sortir. Elle cessa de pouvoir se déplacer ailleurs que sur un sol parfaitement uni. Enfin, elle dut ne plus quitter son fauteuil. Elle avait, à ce moment, un peu plus de dix-huit ans, et c'était aux environs de 1850.

Alors, désespérés, et bien que leur aisance fût des plus modestes, les parens Gauche avaient fait venir des médecins célèbres, consulté des rebouteux, tâté du magnétisme, recouru aux neuvaines : Mlle Gauche restait toujours à la même place. Peu à peu, toutefois, elle prenait le teint de lis dont j'ai parlé, et l'air de chose lointaine qui ne devait plus la quitter. L'un après l'autre, ensuite, les parens Gauche étaient morts : Mlle Gauche continua de broder à sa place coutumière. Certains assuraient que, l'aisance ayant fondu au creuset de la médecine, elle avait dû recourir au viager. D'autres niaient qu'elle travaillât pour vivre. Peu importe, d'ailleurs ; puisque Mlle Gauche vivait, c'est qu'elle en avait trouvé le moyen. On ne lui connaissait point d'amis. Elle ne recevait de visites que du clergé et une fois l'an. Économie ou indifférence, elle n'était pas abonnée à *la Croix* ni même à *la Semaine religieuse;* hormis quelques prospectus, elle ne recevait jamais de courrier...

J'écoutai ces propos divers avec un mélange d'intérêt et de

déception. En somme, la réalité ajoutait peu à ce que j'avais imaginé. Il en est presque toujours ainsi et les perceurs de mystère en sont, le plus souvent, pour leurs frais.

J'ai dit que j'étais revenu à Vézelay pour fermer la maison. La vie moderne se prête mal, en effet, aux longs séjours à la campagne. Si j'étais résolu de conserver intact le décor où mes premières années avaient connu des heures de liberté unique, j'avais aussi la conviction qu'après une rapide mise en ordre, je le quitterais sans chance de retour avant longtemps.

Je comptais qu'un seul jour suffirait à mes affaires, mais je ne sais quelles difficultés imprévues survinrent et je dus me résigner à coucher une nuit dans un logis auquel tant de souvenirs donnaient un étrange parfum de mélancolie. Je m'installai, par suite, au jour tombant, dans la chambre du rez-de-chaussée et, semblable pour un soir à M[lle] Gauche, presque vis-à-vis d'elle, je regardai la nuit descendre.

On n'imagine pas quelle tristesse s'exhale des lieux où des voix chères ont retenti et que la mort a rendus muets. J'étais encore très jeune, plein d'ambition et confiant dans la vie. Raison de plus pour sentir le contraste de mon ardeur agissante et d'un silence des choses qui marque, pour ainsi dire, le terme de tout effort humain. Aussi, ce soir-là, dans cette pièce qui puait le moisi et dont l'humidité collait aux moelles, dans cette absence de tout bruit telle que le passage d'un rare promeneur ne parvenait pas à l'effacer, j'eus bientôt envie de grelotter.

On était en juin ou à peu près. Volontiers j'aurais allumé du feu. Malheureusement, la cheminée était vide. Pas trace de bois dans la maison. Je n'avais aussi pour m'éclairer qu'une bougie achetée tout à l'heure chez l'épicier. D'ailleurs, sa lueur était à peu près inutile, car, à cette époque, les crépuscules ont des lenteurs d'agonie, et le jour mourant semble se débattre indéfiniment contre la nuit.

Soudain, je m'aperçus que la pendule ne marchait pas.

Aussitôt je me levai pour la remonter. Impossible de retrouver la clé. Du coup, la pensée que ceux qui l'avaient rangée étaient au cimetière, disparus à jamais, fit refluer dans ma bouche un goût de néant.

Je ne sais ce qui me prit ensuite, peut-être de la peur, peut-être un malaise dû à la fatigue. Tout s'était mis à tourner autour de moi. En même temps j'avais conscience de n'être

plus moi-même, mais une loque agitée par un vent déchaîné.

Je murmurai :

— Voilà bien une affaire : à défaut de la pendule, j'ai ma montre !

Le son de ma voix était aussi changé !

Alors, chancelant, je regagnai la fenêtre et, toujours vis-à-vis de Mlle Gauche, je m'assis de nouveau, résolu à ne plus penser.

Un long moment s'écoula. Après quoi, las de mon étrange panique, ou, qui sait? désireux d'un secours, je levai les yeux. Comme, à pareille heure, Mlle Gauche était le seul être vivant qu'on pût apercevoir, ce fut aussi sur elle que se posa naturellement mon regard. Seulement, cette fois, elle ne m'apparut plus à la manière habituelle. Tout d'un coup, parce que des circonstances particulières m'y conduisaient, je m'avisai d'une chose qui ne m'avait jamais encore frappé, et je songeai qu'elle aussi était seule.

Il faut remarquer tout de suite combien rarement on réalise la vie de ceux qu'on est accoutumé de voir dans une certaine position. Jusqu'à cette minute, j'avais bien été frappé par l'aspect de Mlle Gauche, son teint de lis et je ne sais quoi d'immatériel qui émanait d'elle : jamais je n'avais réfléchi à sa solitude. Or, non seulement aucun être ne l'avait entourée, mais elle devait même être impuissante à rien percevoir du présent!

Songez-y : n'ayant abandonné son fauteuil depuis 1850 que pour se faire porter à la basilique, Mlle Gauche n'avait aperçu de sa vie ni un automobile, ni une locomotive, ni un fil de télégraphe, ni une lampe électrique. Par rapport aux hommes de son temps, Mlle Gauche était dans la situation d'un Romain du siècle d'Auguste ressuscité dans Paris. Mlle Gauche, enfin, aurait mieux fait d'être morte, car les morts, au moins, n'entendent pas, tandis que les bruits extérieurs, persistant à l'atteindre, devaient lui rappeler son exclusion des vivans.

Devant ma découverte, j'éprouvai aussitôt un remords extraordinaire. Par quelle négligence coupable avais-je toujours dédaigné de rendre visite à Mlle Gauche et délaissé cette délaissée?

Aujourd'hui même, n'avais-je pas le plus naturel des prétextes pour revenir sur une conduite aussi absurde et ne devais-je pas lui annoncer la fermeture de ma maison?

Que ce fussent là mes raisons véritables ou que, plus sim-

plement, j'aie obéi au désir impérieux d'échapper à l'angoisse qui m'oppressait, toujours est-il que, sans hésiter plus, je me levai, pris mon chapeau et, traversant la rue, allai frapper à sa porte...

De ma visite, la seule que j'aie jamais faite à Mlle Gauche, j'ai conservé une impression unique qui suffirait à excuser mon récit.

J'arrivais, on l'a vu, bouleversé à la pensée d'une solitude exceptionnelle, désireux de témoigner, d'un seul coup et en bloc, tout l'arriéré d'intérêt que j'avais eu le tort de ne pas montrer auparavant. Je trouvai une femme d'une politesse parfaite qui, s'oubliant elle-même, affectait de ne s'enquérir que de moi et de mes projets. Il y avait, en vérité, un contraste choquant entre une telle sérénité, fruit de tant d'années solitaires, et mon émoi dû, tout compte fait, au seul trouble d'une soirée unique passée dans une maison déserte : enfin, étant parvenu à exprimer de mon mieux la sympathie que je souhaitais, j'eus la stupeur de m'entendre répondre :

— On n'est pas seul quand on a, comme moi, la prière et des souvenirs. Je ne cesse de prier ou de songer au passé. Cela suffit à me distraire.

Et ce fut Mlle Gauche, positivement, qui eut l'air de m'offrir sa compassion !

J'entends encore les phrases qui suivirent, je vois le sourire, combien apaisé, qui les ponctua :

— Quoi! m'écriai-je, le temps vous paraît court et vous n'êtes jamais triste ?

— Jamais triste, ni gaie...

— Ignorant tout ce qui se passe au delà de votre croisée, et aussi ce qui émeut le cœur de la plupart des femmes, vous n'avez jamais été tentée de vous plaindre ?

— Non... un ciel gris est encore du ciel... Et puis, ne raffinons pas tant sur des choses qui, m'étant imposées, doivent avoir leur raison d'être. N'imaginez pas surtout que je n'éprouve aucun regret! Par exemple, hier, j'ai rêvé que j'étais emportée dans une calèche. Nous descendions, bride abattue, la côte de Saint-Père; l'air me fouettait la figure, et j'en étais grisée. Ce n'était, hélas! qu'un rêve...

Elle poursuivit, baissant la voix :

— Je n'ai jamais pu, non plus, me commander un chapeau

chez une modiste convenable. J'aurais bien aimé pourtant avoir sur la tête quelque chose qui fût à la mode, quand je sors le dimanche... Vous le voyez, on n'est jamais tout à fait content, le sort m'a interdit la coquetterie et mes chevaux emballés appartiendront toujours à la chimère.

Mais déjà sa mélancolie s'envolait : elle reprit son sourire et conclut :

— Qui ne pardonnerait à pareille compagne? S'il est vrai que la chimère donne rarement ce qu'elle a promis, c'est qu'elle est trop fidèle et, ne nous quittant jamais, manque du loisir nécessaire pour l'aller chercher...

Tels furent, très exactement, les propos de cette femme, toute sa vie murée dans sa maison comme dans un caveau, sans autre distraction que d'attendre la mort. Une heure à peine de solitude, bien légère! avait suffi pour me glacer : Mlle Gauche, immobilisée sur un fauteuil depuis quarante ans, avait gardé son cœur du froid, et la vie lui semblait bonne. Réalisant la plus effroyable des *apparences* de solitude, à cause de cela peut-être, elle ignorait la solitude.

Lorsque je partis le lendemain, j'échangeai avec Mlle Gauche un salut d'adieu que, malgré ma résolution de ne plus revenir avant longtemps, je ne pus imaginer être le dernier. Ne faisait-elle point partie de Vézelay au même titre que les arbres de la terrasse, derrière la basilique, ou les lierres accrochés aux remparts? On saura plus loin quelle était mon erreur.

Après avoir tourné l'angle de la rue, je cessai de voir du même coup les fenêtres qui avaient éclairé mon enfance et celle qui, depuis tant d'années, servait d'observatoire à Mlle Gauche. Mon cœur eut un battement de regret involontaire. J'avais conscience de laisser derrière moi deux bonheurs exceptionnels, l'un fait de souvenirs désormais ensevelis, l'autre d'une nature si rare qu'à moins d'un miracle je n'en retrouverais plus de semblable. Ensuite je gagnai ma voiture, le cocher fit claquer son fouet, nous partîmes à grande allure.

II

Trois années s'écoulèrent. Fidèle à mes projets, je n'étais pas retourné à Vézelay et n'en avais aucune nouvelle. Puis, un jour, je fus avisé par le notaire que, de passage à Dijon, il

désirait m'entretenir d'une proposition de vente concernant la maison.

A l'heure fixée, le bonhomme Riquet se présenta chez moi, nanti d'offres que je refusai tout net et, l'affaire ainsi expédiée, je le retins à déjeuner.

Il y a deux types qui tendent à disparaître dans nos campagnes, le notaire et le médecin.

Riquet incarnait encore le premier : je veux dire qu'il y avait en lui du prêtre qui s'ignore. Son étude lui paraissait un sanctuaire, sa mission plus morale encore que matérielle. Avec cela, ayant dans la cervelle l'histoire entière de ses cliens, honnête avec un mélange de candeur et de rouerie, parfaitement discret et de bel appétit. Je l'appréciais infiniment.

Il va de soi qu'au cours du repas, n'ayant rien à traiter qui nous fût personnel, nous parlâmes du pays, ou plutôt des familles dont les archives reposaient à l'étude. Malheureusement, et si passionné que fût mon hôte pour son sujet, je n'y pouvais prêter qu'une attention distraite, car je connaissais à peine les héros en cause.

Nous en étions là quand, je ne me rappelle plus à quel propos, le nom de Mlle Gauche vint se jeter à la traverse. Du coup, j'interrompis le récit commencé :

— Au fait, parlez-moi de cette charmante fille : est-elle toujours à sa fenêtre ?

Le visage de Riquet prit une expression navrée :

— Comment ! Vous ne savez pas ?... Mais elle est morte depuis six mois !

— Que dites-vous ?

— Morte misérablement, et, qui pis est, mal remplacée !...

J'aperçus en même temps, dans les yeux de Riquet, une lueur d'hostilité qui me surprit. Le nouveau possesseur de la maison Gauche avait-il, par hasard, passé à l'étude rivale ? Désireux d'obtenir quelques détails, je poursuivis :

— Pauvre femme ! De la seule visite que je lui aie jamais faite, j'avais rapporté une leçon inoubliable. Non seulement elle était une résignée, mais elle se trouvait heureuse et le disait...

Voyant que Riquet ne pipait mot, j'insistai :

— Comment est arrivée sa fin ?

— Fort mal...

Et, cette fois, les lèvres de Riquet s'amincirent au point

qu'elles avaient l'air de mettre une barre sous les deux mots, pour mieux en souligner la sécheresse.

— Raison de plus pour m'expliquer au moins en gros...

Riquet leva la tête brusquement :

— Au fait, cela vaut la peine et, d'ailleurs, je n'ai pas promis de me taire. Voici l'histoire.

En février dernier, je reçus un billet de Mlle Gauche qui me priait de passer chez elle en toute urgence.

Vous savez ou vous ne savez pas que, de fondation, les Gauche étaient cliens de l'étude. S'ils ont fait beaucoup de bêtises, ce ne fut pas faute de leur crier casse-cou. Encore est-ce à moi, je m'en flatte, qu'après la mort des parens, Mlle Gauche dut de sortir d'une liquidation embrouillée en gardant de quoi vivre... Oh! rien du Pactole! Huit cents francs de rentes, placées en bonnes hypothèques et la maison intacte : avec cela, quand on a des goûts simples, une femme parvient parfaitement à s'en tirer. Mlle Gauche, qui avait du bon sens pour le reste de la famille, sut fort bien discerner à qui revenait le mérite de sa tranquillité. Sa reconnaissance se manifesta sous forme d'un blanc-seing me permettant de manœuvrer à ma guise. Je ne lui parlais plus jamais d'affaires, mais je l'avisais pour ordre des choses faites. Je fus donc étonné de sa convocation et supposai qu'il devait se passer quelque chose d'insolite.

Aussitôt mon déjeuner fini, je m'empressai de monter la rue, et tout essoufflé, — car mon cœur ne va plus depuis quelque temps, — je dis :

— Hé bien? Qu'arrive-t-il? Auriez-vous par hasard gagné un gros lot sans m'en prévenir?

Qu'un incident extraordinaire fût, en effet, survenu, cela seul l'aurait prouvé que Mlle Gauche n'était plus à sa fenêtre, mais se tenait près d'une table, ayant devant elle du papier, une écritoire et une lettre.

Quand elle se tourna vers moi, mon étonnement n'eut plus de bornes. A la place de l'air fané de plante d'appartement qui y régnait d'habitude, un bonheur violent s'était installé sur sa face amaigrie; il rayonnait dans les yeux, dans le port de tête, jusque dans la façon de s'accoter au dossier du fauteuil.

Je vous jure que c'était à se demander si elle n'avait pas été guérie subitement à la suite d'une neuvaine ou si elle était, au contraire, victime d'un délire momentané!

— Enfin, s'écria-t-elle, vous voici !

Puis, sans me laisser le loisir de répliquer que je croyais en somme n'avoir pas perdu de temps, elle me jette, à brûle-pourpoint :

— Vous qui connaissez bien la famille et qui avez eu en mains nos papiers, savez-vous qui était Claude Lavollée ?

Bon, voici qu'il s'agissait de généalogie ! J'avoue que je fus d'abord désarçonné et dus rassembler mes esprits.

— Lavollée ?... attendez donc... il me semble que je connais... A quel propos et où ai-je vu ce nom ?

Impatiente, Mlle Gauche souffla :

— Un cousin, paraît-il, du côté de mon père...

— Parfait ! cela me revient... Lavollée... créancier de la succession, assez piètre sire, d'ailleurs, et cousin par alliance. Il avait, en ce temps-là, un fils...

— Gabriel !

— Peu importe le prénom... mais que prétendez-vous faire avec ces gens-là ?

Mlle Gauche secoua les épaules :

— Tout est donc vrai !

Et me jetant la lettre qui était sur la table :

— Lisez !

Ce qu'était le factum, je regrette de ne pouvoir le dire comme il faudrait. Un chef-d'œuvre signé Gabriel Lavollée ! oui, un chef-d'œuvre, ni plus ni moins ! Le drôle, tout d'abord, en termes respectueux, racontait sa surprise à se découvrir parent de Mlle Gauche. Suivait un couplet sur la famille, le bonheur de ceux qui apprécient à sa valeur l'affection qu'on y peut trouver ; puis, un portrait plein de compassion de l'état de Mlle Gauche, tel que le bruit public le lui avait rapporté ; enfin, pour conclure, le neveu, — car simple parent au début, il devenait neveu aux approches de la signature, — donc le neveu demandait permission de venir embrasser sa tante et de passer quelques jours auprès d'elle. Le tout, je ne sais pourquoi, me parut puer l'aventurier d'une lieue. Ce n'était au surplus qu'une impression, et je n'aurais eu ni le pouvoir ni le droit de la justifier.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea Mlle Gauche, quand j'eus fini.

— Admirable ! répondis-je : mais pourquoi m'avez-vous dérangé ?

— Pourquoi ? s'écria-t-elle : il me semble que c'est tout clair : pour savoir s'il était sûr que j'eusse un neveu !

— Oh ! un neveu...

— Mettons un parent, qu'importe le degré !

Elle joignit les mains avec une expression de ravissement :

— Vrai ! je n'en suis pas à cela près !...

Je tentai de l'interrompre, mais elle me fit signe de la laisser parler :

— Non, Riquet, vous ne pouvez deviner quelle impression cela me produit. Depuis tant d'années je m'étais accoutumée à ne plus tenir au reste du monde, à n'écrire à personne parce que personne ne pouvait s'intéresser à moi !... Je me disais : « Quand on m'enterrera, il n'y aura que la domestique derrière mon cercueil. Je m'en irai seule, toute seule... » Tout à coup, j'apprends que ce n'est pas vrai. Quelqu'un me connaît, va m'aimer et, peut-être, me regrettera ! Cela, c'est une chose exquise, inexprimable. J'en aurais dansé de joie sans mes cannes...! Remarquez d'ailleurs combien je suis raisonnable. J'ai tenu à m'assurer que ce Gabriel n'inventait rien. Non pas que j'aie douté ! Avez-vous senti l'émotion de cette lettre ? On n'écrit pas ainsi quand on ment. Tout de même, je n'avais jamais entendu parler de ces Lavollée, probablement parce que mon père était brouillé avec eux... Aussitôt, j'ai songé à vous. Je pensais : « Riquet, lui, sera au courant ! » et je vous ai appelé. Merci !

Abasourdi, je subissais ce flot de paroles, moins frappé par leur sens que par la voix de Mlle Gauche. De même que le visage, elle avait changé, formant un contraste absurde avec le reste de la personne : une voix de dix-huit ans dans un coffre de soixante-quinze ! C'en devenait touchant et douloureux. Comment, devant une pareille joie, hasarder sans cruauté mes doutes concernant le mobile du sieur Gabriel ? Je me bornai à hocher la tête, quand elle eut terminé.

— Alors, vous comptez l'appeler auprès de vous ?

Elle haussa les épaules, paraissant ne rien comprendre à mon hésitation.

— Évidemment, c'est déjà fait !

— Avant même de m'entendre ?... Dans ce cas, à quoi mon témoignage pouvait-il vous servir ?

— A me prouver que mon cœur ne s'était pas trompé : cela n'est-il pas énorme ?

— Énorme, en effet, mais un peu risqué, répondis-je vexé.

Puis, m'étant levé, je lui présentai mes hommages et regagnai l'étude.

— Après tout, murmurai-je, c'est son affaire et je n'y puis rien.

Cinq ou six jours plus tard, j'appris que la maison de Mlle Gauche s'était enrichie d'un commensal. Le neveu ne s'était pas fait attendre; il était accouru au premier signe.

Naturellement je ne jugeai pas utile, pendant ce séjour, de revoir Mlle Gauche. Je ne suis pas curieux de ma nature et me soucie moins encore de me mêler aux aventures que je désapprouve. Il y avait ainsi de grandes chances pour que je ne connusse jamais le nouveau venu quand, un matin, ce fut lui qui se présenta chez moi.

D'un coup d'œil je jugeai l'individu.

Imaginez un gamin, au regard perçant, les cheveux collés sur la peau, le nez en pointe, les tempes ouvertes comme pour recueillir le vent qui passe, enfin jouant du sourire, c'est-à-dire que ses lèvres minces avaient alternativement l'air de happer une proie et d'offrir des baisers. Avide et cajoleur, des manières de chat et des griffes de bandit : tout ce que la lettre promettait.

Il venait, soi-disant, pour me remercier de l'avoir recommandé auprès de sa tante, se répandit en protestations de reconnaissance au sujet de ma gestion des biens de la famille et, pour terminer, laissa entrevoir qu'il serait assez heureux d'en apprendre mieux le détail. Je ne compris rien à son invite, cela va de soi, et je le crus parti bredouille, quand j'appris qu'au contraire il s'en allait après besogne faite. N'avait-il pas aussi interrogé mon imbécile de clerc? Prévoyant mon jeu, avant que d'entrer, il s'était déjà fait dire tout ce qu'il désirait connaître ou peu s'en faut : à savoir qu'il était seul héritier naturel et que Mlle Gauche n'avait jamais manifesté le désir de léguer sa fortune au curé, ni préparé de testament.

Quarante-huit heures après, il quittait Vézelay, rassuré sur le sort du magot et probablement las du rôle. Le même jour, également, je résolus de retourner chez Mlle Gauche.

Pourquoi une démarche que rien ne semblait exiger, — non, pas même le devoir professionnel?... On est ainsi fait. La

pensée qn'une de mes clientes était victime de je ne sais quelle escroquerie à la tendresse et que moi, le conseiller légal, je laisserais la chose aller sans piper mot, m'était proprement insupportable. Je ne cache pas non plus que j'éprouvais une certaine curiosité et désirais savoir quels dégâts avait laissés, dans la demeure, le passage du jeune loup.

J'aperçus ma brodeuse réinstallée à sa fenêtre. Ainsi les habitudes anciennes étaient déjà reprises. Après le vol pardessus les nuages, on avait plié ses ailes et gagné terre. Pourtant mon entrée la fit tressaillir, preuve que, tout en surveillant la rue comme jadis, elle ne m'avait pas vu passer.

— Vous! s'écria-t-elle. Qu'y a-t-il pour vous amener sans être appelé?

Et je devinai en elle une soudaine appréhension : il semblait qu'elle fût résolue d'avance à ne pas entendre ce que j'étais pourtant aussi bien résolu de lui dire.

Je répondis d'abord par la formule banale :

— Comment vous trouvez-vous?

Elle hésita, ses yeux cernés de noir battirent. Puis un seul mot tomba, lourd de larmes :

— Seule !

— Ah! répliquai-je en affectant la surprise, le neveu est parti?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment et répéta :

— Seule!...

L'accent, cette fois, me remua profondément. Quelle différence avec la voix de l'autre jour dont la jeunesse frisait le ridicule!

— Peste, repris-je, je ne vous souhaite pas souvent des visites, si toutes vous laissent dans un tel état!

Mais elle ne sourit même pas, et seulement, au bout d'un instant, soupira encore dans un souffle et moins pour moi que pour elle-même :

— Seule!...

Alors, devant un pareil désespoir, devant cette attitude littéralement écrasée, mes résolutions commencèrent de chanceler.

— Voilà bien une affaire : il reviendra, n'en doutez pas! et vous n'avez qu'à attendre son retour.

— En effet, mais d'ici là!...

Lentement, elle me raconte ensuite le bonheur qu'il lui a

donné, cite des mots qui l'ont bouleversée. Ah! le gueux! je vous assure qu'il avait su la prendre! D'ailleurs, avec une femme si peu gâtée, n'est-ce pas? ce ne devait pas être bien difficile.

— Et puis, avant-hier, une lettre est venue... on le rappelait à Lyon ; car il travaille pour vivre... il est reparti... jusques à quand?

Ici, le flot qui crève, Mlle Gauche m'interrogeant à travers des sanglots comme si j'étais capable de fixer la durée d'absence de son neveu! Pour elle, en effet, Gabriel Lavollée n'est plus désormais qu'un absent. Sa place normale est ici, dans la maison... Prétendre qu'il est, au contraire, à peine un passant, et même de moralité douteuse, ajouter à ce désespoir une nouvelle cause mille fois plus douloureuse, est-ce possible? Allons, il n'y avait qu'à s'en aller comme j'étais venu, et c'est ce que je fis, non sans avoir offert auparavant de vagues propos consolatifs. Je ne m'avisai point d'expliquer ma venue, pas plus que Mlle Gauche n'eut le désir de m'en redemander la raison. Quant à ma conscience professionnelle, elle se rassura : il était trop clair qu'à remplir un prétendu devoir, j'aurais fait beaucoup de mal sans rien changer à rien...

Deux mois environ s'écoulèrent. Lorsque je passais devant la fenêtre de Mlle Gauche, je l'apercevais comme toujours installée derrière sa vitre : toutefois, je remarquais qu'elle ne travaillait pas. Quand je saluais, elle ne répondait pas non plus à mon salut. J'en conclus que sa vue baissait, ce qui, à son âge, n'était pas surprenant.

J'avoue que, de mon côté, ma première indignation évaporée, j'avais cessé de penser à l'histoire du petit homme aux lèvres minces. On a tant à faire, même dans une étude de village! Je me disais aussi :

« Tout va bien, puisqu'on ne m'appelle pas! »

Et vous allez voir combien j'avais raison, puisqu'un soir, vers sept heures, on vint, de nouveau, me réclamer en toute hâte de la part de Mlle Gauche.

Je me rappelle que c'était à la fin de mars. Une bise vraiment cruelle coupait la figure. Avant de lâcher mon feu et mon dîner, j'y regardai à deux fois. Je partis cependant, tout en maugréant, car une sorte d'instinct m'avertissait que le cas devait être vraiment grave.

Dès l'arrivée, la domestique me dit :

— Mademoiselle est couchée depuis plusieurs jours. Je ne la trouve pas bien.

— Avez-vous appelé le médecin ? répliquai-je.

— Mademoiselle me l'a défendu.

— Hé ! il faut passer outre à de pareilles volontés !

Et je pénétrai dans la chambre.

Mlle Gauche, en effet, n'était plus sur son fauteuil. En me tournant vers le lit, j'aperçus une petite chose si maigre, si perdue au milieu des oreillers que je doutai si c'était son visage. Non, la domestique n'avait pas tort de s'inquiéter. Je me réservai d'avertir d'office le médecin dont on ne voulait pas, et prenant mon air le plus jovial, je demandai :

— Qu'est-ce qui vous tourmente encore, ce soir ?

Il me parut que Mlle Gauche sortait d'un rêve. Ma voix, sans doute, lui produisait déjà l'effet d'un appel lointain. Reprenant assez vite, toutefois, sa netteté d'esprit, elle répondit avec un calme parfait :

— Je désire que vous me rendiez encore deux derniers services.

— Derniers est de trop ! m'écriai-je.

— Non. D'ailleurs, je suis satisfaite de m'en aller...

— Vous partez en voyage ?

Elle eut un pâle sourire.

— En effet ; c'est même le seul qu'il m'aura été permis de faire.

— Bah ! quand on parle ainsi, on est sûr que les malles ne sont pas prêtes. De quoi s'agit-il ?

— Première chose, et qui me tient le plus à cœur : pourriez-vous en écrivant, soit à quelqu'un de vos confrères, soit à la mairie de Lyon, vous procurer l'adresse de mon neveu ?

Je crus avoir mal entendu :

— L'adresse de Gabriel ? Ah çà ! je rêve ? Vous ne la connaissez pas ?

Elle dit posément :

— J'ai peur de ne pas avoir la bonne. Aucune de mes lettres n'a dû lui parvenir, puisque toutes sont sans réponse.

— Il ne vous a plus donné signe de vie ?

Elle répéta du même ton paisible et ferme :

— Non.

Cette fois, je ne pus retenir ma colère et, à mi-voix :

— Le gredin !

Je n'eus pas plutôt prononcé le mot d'ailleurs que je le regrettai et que, m'efforçant d'en atténuer la valeur réelle, je poursuivis :

— Excusez ma vivacité. Je suis si habitué à considérer les hommes sous leur plus vilain angle, — celui de l'intérêt, — qu'il m'arrive de m'égarer parfois dans mes appréciations.

Elle fixa sur moi un regard profond :

— Vous êtes convaincu, n'est-ce pas, que s'il ne prend même pas la peine de me répondre, c'est qu'il sait parfaitement que, lui ayant promis de l'instituer mon héritier, je tiendrai ma promesse, quoi qu'il arrive ?

Je voulus nier, mais mal. Elle m'interrompit :

— C'est probable. Il est possible également qu'il soit tombé malade. En attendant que nous le sachions, passons à l'autre point. Je désire faire tout de suite un testament en faveur de mon neveu.

— Quoi ! avant même d'être renseignée ?

— En tout état de cause.

Pour le coup, je ne pus dominer mon impatience :

— Si ce garçon pourtant...

Mlle Gauche m'arrêta d'un signe de tête : un instant, elle parut mesurer la douleur que je lui offrais :

— Non, Riquet, déclara-t-elle enfin, cela ne changerait pas mon intention. Cupide ou désintéressé, il m'aura fait le même mal : de toutes façons, j'en meurs... Allons, prenez du papier.

Je voulus éclaircir le rébus, mais butée, désormais, dans son idée :

— Vite, vous me fatiguez...

Et je dus obéir.

En dix minutes, le projet fut bâclé. Il fallut guider la main de Mlle Gauche pour faire apposer la signature. Quand elle eut achevé le dernier paraphe, elle ferma les yeux :

— Maintenant, soupira-t-elle épuisée, je serai satisfaite d'aller ailleurs. Espérons que j'y serai moins seule...

Cinq jours après, le délire l'emportait : et voilà, cher Monsieur...

Il y eut un petit silence. Il semblait que la tristesse de cette mort fût venue soudain planer autour de nous.

— Ainsi, murmurai-je rêveur, Mlle Gauche, qui se croyait si peu seule lorsque j'allai la voir, est morte de solitude !

— Peuh ! si telle était sa maladie, avouez qu'elle y a mis le temps.

— Beaucoup moins que vous ne le croyez, Riquet.

Le silence recommença. J'avais fermé les yeux. J'imaginais l'horreur secrète du drame véritable. Placée longtemps hors du monde, Mlle Gauche ne s'en était même pas aperçue. Tout à coup, la grande irruption d'une tendresse dans sa vie, l'enivrement de se donner, une semaine peut-être de paradis... Et le départ suit, le silence succède... C'est l'attente avec ses menaces, une anxiété qui grandit, bien qu'elle semble sacrilège; enfin, lentement le poison qui s'insinue... « Si j'avais été dupée? » et pourtant, la certitude que, même trompée, mieux eût valu le garder pour ne pas rester seule...

Ah ! il doit être affreux de voir passer ainsi un être humain, si misérable soit-il, dans la maison déserte. Avant sa venue, on pouvait ignorer que les pièces étaient vides : après, on ne le peut plus !

— Vous me croirez si vous voulez, reprit Riquet, je ne puis me faire à sentir le sieur Lavollée installé aujourd'hui aux lieu et place de Mlle Gauche. Car, il y est, le bougre ! Il a même eu la prétention de vérifier mes comptes !...

Comme le repas était fini, nous nous levâmes ensuite et l'on n'en parla plus. Je crois cependant avoir compris ce jour-là seulement que, pour subir l'étreinte de la solitude, il est nécessaire de savoir qu'elle existe. Bénissons le sort qui nous priverait de tout contact avec l'humanité : il peuplerait l'âme de chimères et, interdisant de découvrir combien nous sommes seuls, écarterait de nous la terrible lumière dont un rayon a suffi pour tuer Mlle Gauche !

M. CHAMPEL

I

Il est des solitudes à deux, pires que la solitude dans une pièce vide. Le hasard m'a rendu témoin de l'une d'elles pendant une heure : j'ai ramené de ma découverte un tel effroi que Mlle Gauche me paraît aujourd'hui avoir été privilégiée.

Vers 1890, je venais de terminer mon service militaire et m'étais installé provisoirement à Dijon, chez ma sœur Lucie. Celle-ci avait alors trente ans ou environ et, vieille fille, semblait décidée à le rester.

La rentrée dans une ville quittée au seuil de l'adolescence produit toujours un effet d'intense dépaysement. Au départ, on était un gamin : le décor où l'on jouait, demeuré à l'échelle des visions enfantines, avait pris dans le souvenir des dimensions et une animation prodigieuses ; mais, au retour, tout se ramène à la modestie réelle, les camarades sont dispersés, et la rue vous accueille en étranger.

L'impression fut, pour moi, d'autant plus vive qu'ayant décidé de repartir presque aussitôt, je ne me souciai pas de renouer avec les relations de ma famille. S'il m'arrivait parfois de retrouver des noms connus au cours de mes entretiens avec Lucie, je n'y attachais qu'un intérêt médiocre et ne retenais de leur rappel que la seule mélancolie.

Un matin de décembre, Lucie me dit :

— Aujourd'hui, je te demanderai d'accepter une corvée.

Je répliquai, surpris du ton gêné qu'elle avait pris :

— De quoi s'agit-il ?

— De m'accompagner chez les Champel.

Des Champel, au vrai, je ne conservais qu'une mémoire assez vague. Ils m'avaient paru jadis très âgés, et d'autant plus ennuyeux qu'ils habitaient une maison d'aspect solennel, la seule à cette époque qui fût agrémentée d'une serre.

— Est-ce vraiment utile? demandai-je, médiocrement ravi par la perspective.

— Figure-toi, répondit Lucie un peu embarrassée, qu'ils se sont mis en tête de me présenter un parti. Je serais contente d'avoir ta compagnie pour affronter le danger.

— Hé quoi! tu songes enfin à te marier?

— Je n'ai jamais prétendu que je n'en avais pas le désir. Seules, les circonstances en ont décidé autrement jusqu'ici.

— Va pour la tentative! m'écriai-je gaiement.

Et nous n'en parlâmes plus jusqu'à l'heure du départ. Au surplus, je suppose que l'aventure ne troublait pas ma grande sœur plus que de raison, car, lorsque nous sortîmes, je m'aperçus qu'elle avait conservé sa toilette habituelle. Elle était d'ailleurs charmante ainsi.

Chemin faisant, nous bavardâmes de choses et d'autres. Puis, comme la route est longue de la place Darcy au cours du Parc, j'eus l'idée d'interroger Lucie sur les Champel.

— Comment sont-ils encore de ce monde? Je les croyais déjà centenaires quand j'étais petit!

— Tu ne les trouveras pas changés, dit Lucie en souriant. Ne s'occupant que d'eux-mêmes, aucun souci ne les atteint. L'égoïsme conserve.

— Alors, leur âge?

— Monsieur a soixante-huit ans... pas plus.

— Et Madame?

— Soixante-deux ou soixante-trois.

— Ont-ils toujours une serre?

— Toujours...

— Pourquoi, passionnés pour les fleurs et riches comme ils le paraissent, ne se sont-ils pas installés plutôt dans une belle campagne de leur choix?

— Évidemment, cela paraît étrange... mais si ce que l'on prétend est vrai...

— Quoi?

— Ils auraient tout mis à fonds perdus et ne disposeraient d'aucun capital.

— Comme famille?...

— Aucune.

— C'est pour cela qu'ils s'occupent de mariage?

— Peut-être.

— Et ils vivent ainsi depuis?...

— Je les ai toujours vus. Jadis Monsieur était notaire à Sombernon, mais cela remonte à mon enfance.

Lucie conclut :

— Après tout, de bonnes gens ayant trouvé peut-être le secret du bonheur dans une opulence artificielle qui ne gêne personne.

Tandis que nous devisions de la sorte, nous n'avions pas songé à nous apercevoir du froid particulièrement vif ce jour-là. Mais une fois à l'entrée du Parc, nous fûmes accueillis par une bise tout à fait désagréable.

— Hâtons-nous, fit Lucie.

Et nous voici enfilant à grande allure le ruban de route qui restait, ne songeant plus qu'à hâter notre course, et le

visage coupé par le vent, tandis qu'alentour tourbillonnaient les premiers flocons de neige, messagers d'un hiver agressif. Comme il y avait alors peu de maisons le long du Parc, on apercevait au loin la campagne glacée et, à perte de vue, un ciel couleur de suie. Inutile d'ajouter qu'il n'y avait point de promeneurs : rien de vivant, devant ni derrière nous, sauf, précisément à la hauteur de la maison Champel, une silhouette noire accroupie sur un banc.

Pour être exact, je dois avouer que nous ne la remarquâmes pas tout de suite. De loin, on pouvait croire que c'était un vêtement oublié, une caisse, n'importe quoi... enfin, la pensée que ce fût un être humain n'effleurait même pas. Cependant, il fallut bien reconnaître en approchant que le paquet bougeait. Puis, à mesure que nous distinguions mieux, nous éprouvâmes une véritable stupeur. Une femme grelottait là, sans manteau, et l'air d'une morte. De plus, chose terrible à penser, elle tenait sur ses genoux un mioche bleui de froid et n'ayant plus la force de se plaindre.

— Mon Dieu ! fit Lucie, quels sont ces moribonds?

Je dis à mon tour :

— On ne peut les laisser ainsi !

Lucie réfléchit une seconde.

— Avant tout, réchauffer l'enfant. Dépêchons-nous de sonner. On demandera le nécessaire aux Champel. Nous aviserons ensuite.

C'était raisonnable et pratique. Donc, plutôt que de prolonger le supplice des malheureux en les interrogeant, nous nous précipitâmes vers la maison et tirâmes en hâte la sonnette. On ouvrit.

Aussitôt, nous gravissons le perron, nous pénétrons en trombe dans le salon où attendaient les Champel et, sans même saluer, Lucie s'écrie :

— Vite ! je demande la charité : qu'on me donne une tasse de lait chaud !

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de décrire la pièce où nous étions.

Pas très vaste, mais hospitalière et assez luxueuse, elle frappait tout d'abord par son aspect volontairement neuf. Le parquet étincelait. Les cuivres avaient des reflets aigus, les bronzes un or plus vif qu'en magasin, les meubles cet air d'emprunt qui

semble leur venir quand on leur retire une fois par hasard la housse sous laquelle ils étouffent à l'ordinaire.

Puis, on ne remarquait plus que la lumière. Elle entrait à flots, car il n'y avait pas moins de trois baies donnant sur le Parc, sans compter une porte vitrée toujours ouverte et qui faisait communiquer le salon avec la serre. Les baies étaient formées par deux fenêtres et une glace sans tain établie au-dessus de la cheminée. Si j'ajoute que la cheminée elle-même était décorée de plantes vertes, que l'air venu de la serre était chargé de parfums, enfin que de grosses bûches brûlaient dans l'âtre, on sentira, je pense, l'effet violent produit par l'ensemble du décor sur des gens comme nous qui arrivaient bouleversés à la pensée de l'épave humaine échouée juste en face.

Quant aux Champel, ils ressemblaient à leur salon : ils reluisaient de jeunesse à grand renfort d'astiquage. Eux aussi avaient l'air de sortir d'une housse. Monsieur, à peine grisonnant et teint avec modération, portait un veston d'une élégance intrépide. Riait-il? Apparaissait un râtelier bien fait. Marchait-il? Sa raideur semblait moins le résultat des rhumatismes qu'une recherche distinguée. Il avait des yeux bleus et un sourire toujours à la disposition qui finissait par être de la même couleur. Pour le surplus, une sorte d'usure sur les traits, la griffe des ans qui affleure même sous les fards, et une expression générale d'insignifiance.

Je n'ai parlé que du mari, mais du même coup j'ai donné l'essentiel de la femme. Comme tous les couples sans enfans et que l'existence n'a jamais séparés, ils avaient fini par se ressembler. Si bien qu'à les regarder l'un et l'autre encadrant le feu clair, l'idée s'imposait de deux reliques. On s'étonnait qu'ils fissent des gestes. On était sûr qu'ils tomberaient en poussière, s'ils sortaient de leur écrin.

Qu'on se représente maintenant notre entrée soudaine sans les protocoles d'usage, et la requête de Lucie formulée dès le seuil avec un air d'autorité impérieuse, on pressentira l'effet produit.

Mme Champel ne prit même pas le temps de se lever et répéta stupéfaite :

— Une tasse de lait?

Il était clair à son accent qu'une telle dérogation aux usages ne frisait rien moins que l'anarchie. Tout dans la maison Champel

devait être combiné, ordonné, réglé d'avance. Le thé et les gâteaux allaient paraître à quatre heures parce que, la veille ou le matin, on en avait ainsi décidé ; mais comment se procurer, dès trois heures et demie, une tasse de lait quand cela n'était ni prévu ni décidé ?

— Oui, une tasse de lait, affirma de nouveau Lucie sans s'arrêter au ton désapprobateur de Mme Champel.

— Mais pourquoi ?... qu'avez-vous ?... s'exclamait à son tour M. Champel.

Oubliant les complimens habituels, il venait de se lever d'un jet, non sans retenir un petit : « Aïe ! » dû à la brusquerie du mouvement.

Lucie se dirigea vers l'une des croisées pour s'assurer que la femme était toujours à la même place.

— Il y a là, dit-elle, un enfant qui se meurt !

— Ah ! mon Dieu !

Ce fut une double exclamation, mais comment rendre ce qui était en elle de détachement et de condescendance ? On dit ainsi : « Ah ! mon Dieu ! » à la lecture d'un fait-divers terrifiant survenu en Océanie. En l'entendant, il m'apparut avec une évidente certitude que les Champel éprouvaient surtout le désir violent de ne pas voir la chose et d'en rester loin. tout à fait loin...

Madame poursuivit en soupirant :

— C'est pour lui que vous demandez du lait ?

— Evidemment ! Je vous affirme qu'il se meurt de faim ou de froid !

— Allons, je vais sonner Julie.

— De grâce, qu'on l'apporte tout de suite !

— Où dites-vous qu'est cet enfant ? reprit M. Champel d'un ton peureux.

— Là ! sur le banc !...

Du doigt Lucie désignait les malheureux. Je m'étais aussi approché de l'autre fenêtre.

— Là ! répétai-je.

— Voyons... dit M. Champel penché à son tour, par-dessus la cheminée, vers la glace sans tain.

Il ajusta ensuite son binocle avec un geste lent, et je répète que sa curiosité n'avait jamais marqué plus de politesse. Positivement, il n'allait regarder cela que pour nous être agréable ;

Sans notre entrée désordonnée, sans la contagion d'inquiétude qui émanait de ma sœur et de moi, sans doute n'aurait-il pas plus quitté son fauteuil que Mme Champel : encore moins aurait-il fait le geste de rechercher un spectacle désagréable.

Le nez armé, il jeta un rapide regard du côté de sa femme; puis nous entendîmes le coup de sonnette qui appelait Julie, et qui tintait dans un silence extraordinaire; puis nous n'entendîmes plus rien, pas même les pas de Julie, car Julie, ne comptant jamais sur un appel intempestif, avait dû quitter sa cuisine...

Quand je dis que nous n'entendîmes plus rien, je me trompe : on entendait M. Champel respirer, ou plutôt on entendait qu'il ne respirait plus. A la lettre, son souffle faisait comme une pendule à fond de course. Il avait l'air de vouloir sortir, mais la poussée du ressort était devenue trop faible, et rien ne venait.

Pourquoi Lucie et moi et Mme Champel eûmes-nous simultanément la sensation absurde mais irrésistible que M. Champel ne respirait plus?

Mme Champel dit brusquement :

— Hector! qu'avez-vous?

Hector ne répondit pas. Il restait les deux coudes appuyés sur le marbre et la tête enfouie dans les plantes vertes. Il n'avait pas l'air d'entendre, il ne semblait pas non plus regarder. Qui sait si une attaque ne l'avait pas foudroyé? Peut-être ne demeurait-il debout que grâce à un fil invisible descendu du plafond?

— Hector! répéta Mme Champel.

Aucune réponse encore. Seul, le silence de la maison ou plutôt du salon, parut devenir si lourd, en vérité, que ni ma sœur ni moi n'aurions osé bouger ni parler. Nous ne nous demandions pas ce qu'il y avait; nous ne songions plus à réclamer le lait; mais baignés dans une frayeur superstitieuse, nous étions à la recherche du souffle de M. Champel qui avait dû s'envoler on ne sait où, puisqu'on ne le percevait plus!

Pour le coup, Mme Champel se leva :

— Hector!

En même temps, elle approcha de son mari, lui saisit le bras, et j'eus peur qu'à ce simple contact M. Champel ne s'affaissât par terre, comme un ballon de baudruche dans lequel

on pique une épingle. Mais ce fut autre chose qui survint, non moins extraordinaire. Les yeux de Mme Champel ayant suivi la direction de ceux d'Hector, nous la vîmes à son tour s'accouder au chambranle, cependant que, là-bas, sur le banc, magnétisée par les regards fixés sur elle, la pauvresse levait aussi les paupières et découvrait derrière la glace, derrière les plantes vertes, les deux vieillards...

Lucie vint vers moi. Sans rien deviner, puisque rien ne permettait de soupçonner le drame qui se passait, nous avions pourtant la certitude d'assister à une incroyable complication amenée par l'apparition de la femme et de l'enfant. Dans le silence qui continuait, je ne sais quoi de sacré était descendu. Nous étions vraiment devenus la proie de l'inconnu qui passe, et qu'on ne voit pas, bien qu'on soit sûr d'en faire partie !

Nous eûmes ensuite un grand frisson. Tout à coup les Champel parlaient !

Était-ce la gravité de l'heure, ou le fait d'une attention exaltée au delà du normal ? en vain s'exprimaient-ils à voix basse, nous ne perdions pas un mot.

Hector disait :

— Je la reconnais !

Mme Champel répondait :

— Pas moi...

Il reprenait :

— C'est elle !

Elle répliquait :

— Non !

— Je ne me trompe pas !

— Quand il s'agit d'elle, tu te trompes toujours !

D'ailleurs, ces lambeaux de paroles ne tombaient qu'un à un. Ils produisaient sur le silence le choc mat et sourd que font les gouttes s'échappant d'un robinet mal fermé. Nous ne pouvions savoir ce qu'ils signifiaient et nous en aurions crié.

Soudain un bruit aussi effrayant qu'un coup de tonnerre : Julie entrait enfin, non pour demander ce que Madame désirait, mais pour annoncer le prétendant ! Du coup les Champel se redressent, galvanisés. En une seconde, ils sont redevenus lustrés, sourians, miraculeusement jeunes, et les exclamations commencent :

— Ah ! la bonne surprise ! Permettez qu'on vous présente à

notre charmante amie, M[lle] Revel... M. Souvestre, inspecteur de l'enregistrement...

Un simple détail donnera la mesure de l'émotion du moment. Il est bien clair que, pour venir, ce Souvestre avait dû passer devant la femme et le mioche et sonner : personne ne l'avait ni vu ni entendu ! Il surgissait dans le jeu à la manière d'un aérolithe. Nous avions tous envie de le chasser... et ce fut probablement la raison pour laquelle ma sœur le jugea si durement !

Pauvre diable ! il n'était en somme ni mieux, ni plus mal que bien d'autres ! Ce n'était pas sa faute si son ventre était un peu bombé et ses cheveux un peu trop rares, si la gêne inévitable en ces sortes de rencontres immobilisait sur son visage je ne sais quel ahurissement assez proche de la sottise !... En d'autres circonstances, Lucie aurait daigné sans doute l'examiner : elle ne jeta même pas un regard vers lui ! Avant que les Champel eussent seulement regagné leurs places aux deux coins de la cheminée, ils purent être fixés sur le sort du candidat, car déjà elle annonçait le départ.

— Quoi ! sans même attendre le thé ?

— Oui... une obligation malheureuse de rentrer chez moi avant quatre heures. Un rendez-vous impossible à éviter...

Dix minutes qui s'écoulent à gémir sur le contretemps privant nos hôtes de notre présence, — comme si déjà nous n'avions plus été là ! Épuisés sans doute par leur effort pour bien accueillir l'importun, les Champel ne s'exprimaient plus que d'une voix lasse. Leurs mots avaient l'air d'être littéralement jetés dans du silence, comme des poids dans un trou noir. Puis, je ne sais par quel détour subtil, M. Souvestre se trouve englobé dans la déroute.

— Et vous aussi, cher monsieur, vous repartez ?

Abasourdi, sans douter cependant qu'il ne soit également chassé, celui-ci affirme à son tour que des occupations urgentes le réclament, salue en homme résigné à l'incompréhensible aventure, s'évade même avant nous. Enfin, les Champel ferment leur porte ! Et nous voici dehors, Dieu merci ! libérés du silence, de l'inexplicable, de tout ce qui a fait de cette visite à la fois une sotte corvée et un cauchemar ! Ah ! l'allégresse de se sentir dans la bise, à l'air piquant, loin du mystère ! On va donc retrouver la vie unie et la liberté d'être soi !

Hélas ! pour reconnaître qu'au contraire tout commençait

peut-être, nous n'eûmes qu'à regarder le banc : la femme y était toujours, s'obstinant à suivre avec des yeux hallucinés les reflets de la bonne flambée près de laquelle devaient maintenant se tasser les Champel.

L'élan coupé, incapables de nous éloigner en laissant là une pareille détresse, nous nous arrêtâmes aussitôt, et attendîmes un long moment. Qu'espérions-nous? Je ne sais. Peut-être que les Champel reparaîtraient à leur fenêtre... peut-être qu'ils enverraient la tasse de lait... mais non, ceci était une impression aussi impérieuse qu'une évidence : on ne pouvait, on ne devait rien offrir à la malheureuse, qui vînt d'en face.

Cependant le temps passait. Il devenait impossible de remettre plus longtemps des secours nécessaires. Un besoin d'agir nous tira de stupeur.

— Il faut faire quelque chose, murmura Lucie.

J'aperçus un fiacre et le hélai :

— Soit! emmenons-les chez nous : on verra ensuite.

— C'est cela.

J'approchai de la femme :

— Venez! lui dis-je.

Elle n'eut pas l'air de comprendre : elle s'obstinait à contempler la fenêtre derrière laquelle personne ne paraissait.

— Allons, répétai-je rudement, ne vous occupez plus de cette maison et tâchons de soigner l'enfant!

A grand'peine, je parvins à la hisser dans le fiacre. Lucie suivait, portant le mioche. Je donnai le signal du départ. La guimbarde s'ébranla. Mais, tandis que le cheval faisait demi-tour, je crus reconnaître, derrière la glace sans tain, un visage bouleversé. Illusion certainement... D'ailleurs, qu'importe! L'enfant criait et j'avais bien autre chose en tête que d'approfondir si c'était là M. Champel ou un jeu de lumière à travers des plantes vertes!

II

Il est superflu de décrire le voyage qui suivit. Tandis que la voiture roulait, ma sœur et moi réfléchissions. Nous savions bien qu'il fallait sauver la malheureuse emmenée par nous, mais ceci dit, nous n'imaginions pas comment. Impossible de la garder dans notre appartement trop exigu, et d'ailleurs installe-

t-on chez soi une inconnue ramassée dans la rue? Alors, la munir d'un peu d'argent et, après l'avoir restaurée, la renvoyer au froid pour que tout recommençât? Autre solution inacceptable... Tant pis! l'heure venue, plus tard, on aviserait!

A mesure qu'on approchait du but, la neige se faisait aussi plus dense, et battait les vitres. On avait la sensation d'être surveillé par des milliers d'yeux accourus aux portières. Il en résultait une gêne bizarre qui achevait de nous désorienter.

Rencognée dans un angle et bouche close, la femme, elle, ne bougeait pas : on pouvait supposer qu'elle n'entendait pas les cris de l'enfant qui, déjà moins transi, braillait de peur ou de faim dans les bras de Lucie.

Enfin on arriva. Je demandai à la femme :

— Êtes-vous en état de monter deux étages?

Elle fit signe que oui. Lucie, portant toujours l'enfant, passa la première et, tant bien que mal, on parvint à la salle à manger.

— Asseyez-vous, dit Lucie : je vais faire chauffer du bouillon et du lait.

Et elle se rendit à la cuisine pour commander le nécessaire. Ne sachant plus au juste que devenir, je me promenai dans la pièce. J'éprouvais à la fois une grande satisfaction d'avoir agi de la sorte, et un peu d'irritation parce qu'il ne semblait pas qu'on nous en fût reconnaissant. Compréhensible au début, le silence de la femme commençait de prendre je ne sais quel air agressif qui m'agaçait.

— Vous êtes du pays? demandai-je tout à coup, pour essayer d'échapper au désagrément de la situation.

La femme ne parut pas m'entendre.

— Où habitez-vous? repris-je avec une impatience visible.

Cette fois une réponse vint, parfaitement nette :

— Cela ne regarde personne.

On avouera que ce n'était pas encourageant. Raison de plus pour m'obstiner.

— Avez-vous un métier?

Nouveau signe vague.

— Des projets?

Même signe incertain.

— Enfin, que comptez-vous faire? Ce soir, où coucherez-vous?

— Je ne sais pas... je verrai...

Je secouai les épaules, et résumant ma déception :

— Bigre! vous n'êtes pas loquace!...

Mais aussitôt les yeux de la femme reprirent la dureté qui m'avait frappé lorsqu'ils considéraient la maison des Champel :

— Je n'ai rien sollicité : j'ai le droit, je pense, de garder pour moi ce qui me plaît.

— Évidemment! ce que j'en disais était pour vous aider.

— Ceux qui auraient dû le faire...

La phrase s'arrêta en cours de route, trompant ma curiosité.

— Vous comptiez sur quelqu'un? repris-je décidé à en connaître plus.

Malheureusement, Lucie rentrait au même instant portant deux bols.

— Ceci d'abord, pour commencer! s'écriait-elle gaiement.

Dépité, je repris mon va-et-vient à travers la pièce, tandis qu'elle installait un vrai couvert, car délicate, surtout dans ses charités, elle ne voulait pas mettre de différence entre une pauvresse et nos hôtes coutumiers.

Je continuais de marcher en observant la femme. Bien qu'elle fût certainement à jeun depuis la veille, elle mangeait sans hâte et avec aisance. N'eussent été ses vêtemens et le désordre de ses cheveux, on l'aurait prise pour une mondaine en train de goûter : elle en avait l'attitude et les gestes.

Nous en étions là, une demi-heure à peu près venait de s'écouler depuis notre arrivée, quand la sonnette retentit.

Lucie, aussitôt, jeta à la domestique :

— Ne recevez pas! je n'y suis pour personne!

Un colloque assez long suivit dans l'antichambre. Enfin la domestique revint.

— C'est M. Champel qui attend Monsieur au salon.

En bonne logique, j'aurais dû être surpris. Je ne m'étonnai pas. Il me semblait au contraire naturel que cet homme, quitté si peu de temps auparavant et qui n'avait aucune raison connue pour revenir, se présentât chez moi, précisément au moment où la femme que nous avions recueillie achevait son repas. Je déclarai :

— C'est bien, j'y vais.

— Que peut-il nous vouloir? interrogea Lucie inquiète.

— Je l'ignore : en tout cas, le plus simple est de le lui demander.

J'allai ensuite vers la porte qui met en communication la salle à manger et le salon; et j'eus tort, je l'avoue, de ne pas regarder une dernière fois la femme... Probablement, si je l'avais fait, j'aurais soupçonné en partie ce qui menaçait d'arriver. Mais il était écrit que les choses se passeraient de la sorte, et à quoi bon revenir sur des possibilités que la destinée a supprimées?

Je revois avec une extraordinaire netteté le spectacle qui suivit, c'est-à-dire mon entrée au salon, la pose de M. Champel adossé à la cheminée, et l'air absent avec lequel il m'accueillit Je me rappelle aussi que, dès le premier instant, j'eus la certitude que M. Champel était là, non pour moi, mais pour la femme. A quelle cause attribuer une impression aussi précise? N'était-il pas clair que M. Champel avait parfaitement le droit de m'attendre ainsi, le chapeau sur la tête et sans ses gants beurre frais? D'ailleurs, dès que je parus, ne se découvrit-il pas avec empressement et en m'offrant par-dessus le marché son sourire le plus cordial? Cependant je n'éprouvai aucun doute. Tant qu'il était resté seul, M. Champel avait dû écouter, de toutes ses forces, le bruit léger de vaisselle et de fourchettes qui, moi présent, continuait de déceler à côté la présence de la femme. Maintenant que je lui demandais : « Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite imprévue? » ce n'était pas non plus ma question qu'il entendait, mais encore, derrière la porte, les pas de Lucie. Et sans doute se serait-il obstiné à les guetter, si je ne m'étais décidé à élever la voix, répétant avec insistance :

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?...

Il parut alors se reprendre et d'une voix un peu sourde :

— C'est ma femme qui m'envoie... Il nous paraissait convenable de vous demander tout de suite ce que pensait votre sœur du candidat que nous désirions tant lui présenter...

— Oh! cher monsieur, ce n'était pas urgent à ce degré!

— Si... si... urgent et important... De telles entrevues peuvent conduire si loin!

Le sourire installé sur les lèvres fardées s'amortit de lui-même.

— Et voilà!...

Puis M. Champel se tut : je me tus également. Nous étions face à face, avec l'air de gens qui n'ont déjà plus rien à se dire et qui, en même temps, se sentent enlizés dans une aventure peu claire.

Je repris :

— Mme Champel a eu tort de vous obliger à sortir par ce froid!...

— Rassurez-vous! nous avons pris une voiture, nous aussi,

Il dit : « nous aussi, » et je compris très bien que c'était pour m'avertir qu'il avait réellement surveillé notre départ, mais je me contentai de soupirer :

— Affreux temps!

— Affreux! fit-il encore comme un écho.

— Vous n'êtes pas glacé?

— Non... merci.

Allons! voici que les mots tombaient de nouveau dans le vide. L'obligeraient-ils à fuir notre maison comme nous avions fui la sienne une heure auparavant?

Mais non, il s'asseyait au contraire, et d'un ton résolu :

— Qu'avez-vous fait de ces gens?

Enfin! l'essentiel, la seule raison qui l'eût amené, se découvrait!

Je tendis la main vers la salle à manger :

— Mais... ils sont là... cela va de soi...

Crut-il que j'allais en même temps ouvrir la porte de communication? Il se redressa, sans s'attarder à ses douleurs :

— Ne les appelez pas! dit-il précipitamment.

— Vous ne tenez pas à les voir?

Il ne répondit pas : toutefois, ayant tiré de sa poche un billet de banque qu'il avait dû préparer d'avance :

— Ne pourriez-vous remettre à ces malheureux?...

Je reculai abasourdi : il me tendait mille francs!

— Je crains vraiment que ce ne soit trop!

— Trop?... non... autant faire rarement et bien... Prenez donc!

Je repris :

— Soit, mais venez, dans ce cas, les donner vous-même.

Le visage de M. Champel devint livide.

— Impossible. Je désirerais garder l'anonyme.

— Cependant, si l'on trouve demain une pareille somme sur cette pauvresse, on s'enquerra de la provenance.

— Rien de plus simple : ce sera vous.

— On sait de reste que je ne puis faire pareilles largesses.

— Alors?...

— Alors, il n'y a pas deux manières de s'en tirer.

Sans hésiter, j'ouvris la porte. Mais à mon tour, j'éprouvai une stupeur : autour de la table, il n'y avait plus personne!

Lucie, qui revenait à ce moment de la cuisine, entendit à la fois mon exclamation et celle de M. Champel.

— Où sont-ils?

Elle ne répondit que par un geste anéanti. Profitant de notre double absence, la femme et l'enfant avaient disparu!

Est-ce « disparu » qu'il faut dire? Tout de suite j'eus la conviction qu'il s'agissait d'une fuite due précisément à l'arrivée de M. Champel. Je me retournai vers lui. Il se contentait de balbutier :

— Est-ce possible?

— En tout cas, m'écriai-je, avec un mioche sur les bras, on ne va jamais ni très loin, ni très vite!

— Tu as raison, dit Lucie, il faut les rejoindre!

Je courus à l'antichambre, décrochai mon chapeau. Je ne songeais déjà plus à M. Champel qui pourtant me suivait.

— Ne pourrais-je aller avec vous? demanda-t-il d'une voix indistincte.

Ce n'était plus le moment de résoudre des énigmes. Tout à l'heure, M. Champel ne se souciait pas de voir mes protégés; maintenant, il avait envie de courir après eux : affaire à lui! L'essentiel était de ne pas retarder la poursuite décidée.

— Soit! mais alors passez vite!

Lucie était déjà sur le palier. Obéissant à l'injonction, M. Champel glissa devant moi, comme une ombre. Je me retournai pour donner un tour de clé, j'allais fermer la porte... soudain je m'arrêtai net : à mi-hauteur de l'escalier, Mme Champel en personne venait de paraître.

Qu'il ait suffi de son apparition pour couper l'élan de tous, voilà ce que je ne chercherai pas à expliquer. C'est un fait. On ignore d'ailleurs le plus souvent la raison profonde des choses, mais il semble qu'il y ait, en dehors de la logique et par delà, un pouvoir de connaître chargé de nous avertir que ces choses vont venir, qu'elles sont inévitables et qu'on doit ouvrir les yeux pour les bien voir passer.

Donc, tout d'un coup, parce que Mme Champel s'était montrée, Lucie et moi, oubliant la femme et le mioche, nous n'eûmes plus qu'une pensée, regarder...

Nous regardions tour à tour M. et Mme Champel. En apparence, ils étaient les mêmes qu'auparavant. Cela seul était changé dans leur tenue que l'une était coiffée d'une capote de velours et l'autre d'un haut-de-forme. Si le jour blafard qui tombait du vitrage accusait un peu trop la violence des peintures, malgré cela et sous leur carapace de couleurs, les traits avaient toute liberté de changer sans que rien en parût. Ainsi nous aurions dû les apercevoir pareils : cependant ceci nous aveuglait que le couple poli, onctueux, réchampi, n'existait plus!

Oui, sous les fards, on avait cette fois l'intuition de lèvres crispées, de faces blêmies. Les regards jetaient des flammes. Sans rien savoir, avant même d'entendre, on respirait déjà la haine comme une odeur!

Et voici, très exactement rapportées, les paroles qui suivirent. Au moment où j'écris, il me semble que le passé rejoint le présent.

Mme Champel dit :

— Hector! qu'attendez-vous pour me rejoindre? Je suis lasse d'attendre.

Celui-ci répliqua :

— Savez-vous qu'*elle* s'est enfuie?

— En effet, j'ai cru la voir passer.

— Et vous ne l'avez pas arrêtée!

Ici les paupières de Mme Champel se lèvent, découvrant un iris métallique. Ah! il n'y a plus trace de la vieille dame en sucre qui se chauffait au salon!

— Pourquoi l'arrêter? Ayant reçu son argent, elle n'avait évidemment qu'à s'en aller!

— De quel côté est-elle partie?

Plus de réponse.

— De quel côté? Je veux la rejoindre!

— Vous?

Lucie intervient à ce moment.

— Madame! si vous le savez...

Mme Champel toise ma sœur :

— Quoi! vous aussi! mademoiselle, tant de souci pour une femme dont vous ignorez si elle mérite seulement de la pitié!

— Une malheureuse! cela suffit.

Puis un cri... non, plutôt un halètement comme si le mot, en s'échappant, déchirait la gorge de M. Champel.

— Ma fille!

Et la réplique dédaigneuse, aussi cinglante qu'un coup de fouet :

— Allons donc! nous n'en avons jamais eu, que je sache!

— Ma fille! continue de hurler M. Champel.

Mais déjà Lucie a descendu les marches : elle prend le bras de Mme Champel :

— Qui que ce soit, madame, je vous en supplie, renseignez-nous! L'enfant risque de mourir!... ou plutôt, faites mieux, venez avec moi : nous gagnerons du temps!

Tandis que Lucie parle, une résolution soudaine apparaît dans les yeux de Mme Champel :

— Après tout, mademoiselle, qui sait si vous n'avez pas raison? Soit : ma voiture est en bas : allons ensemble.

Et elle commence de descendre.

Un nouveau cri :

— Pas avec elle! Elle ne cherchera qu'à vous égarer!

C'est M. Champel, penché par-dessus la rampe, qui jette cela, M. Champel devenu la forme vivante de l'angoisse.

— Pas avec elle! Si elle pouvait...

Soudain la phrase s'arrête. Un corps chavire. Je n'ai que le temps de recueillir dans mes bras M. Champel évanoui...

Comment suis-je revenu au salon avec mon fardeau? je l'ignore. Je revois M. Champel écroulé sur le canapé, sanglotant, étouffant, cependant que Lucie a dû partir pour ses recherches. Est-elle ou non avec Mme Champel? En tout cas le palier est désert et il n'y a aucun bruit dans l'escalier. Je ne songe pas non plus à rejoindre la femme ni personne. Je me contente d'être là, près d'un vieillard qui pleure et de prononcer au hasard des paroles vagues, comme on fait pour apaiser un enfant :

— Allons! de grâce, fiez-vous à ma sœur! Avec ma sœur, je suis sûr que tout ira. Ma sœur ne peut pas ne pas vous la ramener...

E. Estaunié.

(La deuxième partie au prochain numéro.

L'ÉNIGME DE SAINTE-HÉLÈNE

L'histoire de la captivité de l'Empereur à Sainte-Hélène est restée jusqu'à ces dernières années mystérieuse et obscure. Si l'on avait, sur le dire de Las Cases, pris quelque idée de la vie extérieure; si l'on avait retenu quelques lambeaux de conversation assez peu sûres; si, d'après les papiers de sir Hudson Lowe publiés par Forsyth, l'on s'était formé une opinion sur la lutte établie entre le prisonnier et son geôlier, nul n'avait pris garde de rapprocher les documens déjà publiés par sir Walter Scott, de ceux qui se trouvaient dispersés dans diverses publications françaises, anglaises, russes et autrichiennes et d'établir comment et pour quelles causes les espérances qu'avaient conçues l'Empereur et les membres de la Famille sur l'amélioration de son sort avaient été brusquement dissipées. A présent la chose est faite (1), mais il est une autre énigme qui s'est posée à ceux qui ont étudié cette histoire et qui jusqu'ici n'a point été résolue! Comment admettre que l'homme prodigieux qui a, de son temps et bien des années après sa mort, suscité des dévouemens incomparables et fondé presque une religion, ait failli mourir abandonné sur le rocher où l'Europe l'avait déporté; qu'il n'ait trouvé comme aumônier qu'une sorte de pâtre corse, comme médecin qu'un prosecteur d'école secondaire, et qu'il ait ainsi terminé sa vie, la plus glorieuse qu'un homme ait vécue, dans un dénuement moral qu'égalait presque le dénuement physique.

(1) J'ai commencé cette démonstration par une conférence faite le 27 mars 1908, à la Société des Conférences, sous le titre : « les Missionnaires de Sainte-Hélène, » et, à la suite d'incidens qu'il est inutile de rappeler, j'en ai publié la documentation entière dans le volume intitulé *Autour de Sainte-Hélène*. Première série. Je l'ai reprise et coordonnée dans le volume intitulé : *Napolon à Sainte-Hélène*, paru en 1912.

Fallait-il penser que telle avait été l'ingratitude des hommes qu'aucun de ses frères, ni de ses sœurs, aucun de ses anciens serviteurs, aucun des médecins qu'il avait employés dans sa maison, aucun des prêtres auxquels il avait rendu leur patrie et leurs églises ne s'était présenté pour réclamer, avec cette place près du captif, une part de son immortalité? Fallait-il penser que nul de ceux qui jadis, sur un signe de sa main, s'empressaient à chercher la mort, n'avait consenti à lui consacrer les heures brèves qui le séparaient de l'Éternité? Certes, depuis 1815 les temps étaient changés : on n'avait plus à redouter des proscriptions qui, pour la plupart de ceux qui avaient alors accompagné l'Empereur, avaient été le motif déterminant de leur dévouement; on n'avait plus à craindre le sort des Ney, des La Bédoyère, des Mouton-Duvernet, des Travot, des Chartran; une telle évolution s'était produite dans la politique de Louis XVIII que ses ministres étaient les ministres de l'Empereur, ses généraux, les généraux de l'Empereur et que les Pairs de France qu'il avait nommés venaient en droite ligne de Napoléon, à moins que ce ne fût de ses frères et de ses sœurs. Tout de même fallait-il espérer qu'il se trouvait quelques honnêtes gens que l'on n'avait point achetés, peut-être parce qu'ils n'étaient pas à vendre, quelques hommes dont la probité défiait la fortune et dont le dévouement aux vaincus attestait la hauteur d'âme. Et aucun de ces hommes n'avait été pressenti, aucun ne s'était révélé, aucun ne s'était offert : nul de cette immense Maison civile et militaire où dans chaque service s'étaient précipités les seigneurs de l'Ancien régime et ceux du Nouveau : ni un prêtre, ni un médecin, ni un chambellan, ni un aide de camp, rien...

Sans doute pour colorer de telles abstentions que l'ingratitude même ne suffisait point à expliquer, pouvait-on alléguer d'abord que l'Empereur n'avait réclamé personne, — mais c'était un mensonge; ensuite, que les lettres qu'il avait fait écrire n'étaient point parvenues, — mais on en avait le texte; que nul n'avait voulu venir, — et déjà quelques indications précises permettaient de constater que diverses personnes avaient sollicité leur départ.

A coup sûr, les correspondances n'étaient point aisées entre Sainte-Hélène et l'Europe; bien des mois s'écoulaient entre la demande et la réponse, mais ce n'était point à des retards dans la transmission qu'il fallait attribuer l'échec des démarches ;

il y avait autre chose. Était-ce la mauvaise volonté du gouvernement britannique? Étaient-ce les obstacles du ministère français? Non, d'un côté comme de l'autre, toutes facilités. Il y avait donc une cause d'ordre intime, qu'il fallait découvrir. On peut croire qu'on y est parvenu.

I

Lorsque Napoléon fit voile, sur le *Northumberland*, pour la prison que lui avait assignée la Sainte Alliance et dont l'Angleterre s'était assuré la garde, il avait obtenu d'emmener une sorte de maison militaire et civile composée du général comte Bertrand, grand maréchal du Palais à Paris et à Porto-Ferrajo, du comte de Montholon, chambellan et général, du général baron Gourgaud, aide de camp, du comte de Las Cases, chambellan. La comtesse Bertrand, née Dillon, et la comtesse de Montholon, née Vassal, avec leurs enfans, accompagnaient leurs maris et formaient ainsi autour du proscrit une petite cour. Sur le *Bellérophon*, l'Empereur avait eu à se louer du chirurgien du bord, un nommé O'Meara et, au refus du médecin qu'il avait amené de Paris et qui ne se soucia point de Sainte-Hélène, il se l'attacha avec l'agrément des autorités de tous ordres de la Marine. Ensuite, venaient les serviteurs dont un, qui se faisait appeler Cipriani, avait de très ancienne date la confiance des Bonaparte; il était contrôleur de la Maison, faisait les achats et surveillait les gens. C'était le personnage principal. Puis venaient les valets de chambre, Marchand et Saint-Denis, que leur dévouement a immortalisés, un Corse nommé Santini qui s'était attaché à l'Empereur avec une telle obstination que celui-ci l'avait emmené d'abord à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène où il cumulait les fonctions vagues de gardien d'un portefeuille qui n'existait pas et de chasseur de perdrix qu'il n'attrapait guère. Tel était, avec quelques comparses qui n'ont guère laissé de témoignage utile, le personnel de la maison.

Dès 1816, il fut diminué de Santini et de trois autres, le gouvernement britannique ayant, sous un prétexte d'économies, exigé que l'Empereur renvoyât en Europe quatre personnes de sa suite; comme, à défaut de perdrix, Santini pensait à prendre le gouverneur pour cible et que cette action de chasse eût amené des complications, il fut le premier désigné. Ce fut cet homme

inculte, mais subtil, astucieux, plein de ressources comme un montagnard corse, qui, en fournissant à lord Holland la matière d'un retentissant discours à la Chambre des Lords, éveilla l'intérêt et la pitié de ceux qui s'étaient dévoués à l'Empereur ou qui seulement l'admiraient.

Santini déroba ainsi à Las Cases l'honneur que celui-ci s'était promis en affrontant, par la violation volontaire du règlement, la déportation au Cap et le retour en Angleterre. Il avait projeté de se rendre en Europe l'ambassadeur de l'Empereur, d'apparaître comme son porte-parole et son confident intime. Seulement, parti le 25 novembre 1816 de Longwood, il n'arriva en Angleterre que le 15 novembre 1817 et en Allemagne que le 11 décembre. Il trouva presque fait le travail qu'il s'était proposé de diriger; néanmoins il s'employa avec ardeur, durant quelques mois, à expédier à l'Empereur de l'argent et des livres et à créer une caisse de publicité. Tous ses efforts échouèrent par suite des confidences faites au gouverneur, puis aux ministres anglais, par quelqu'un qui, ayant quitté Sainte-Hélène le 13 février 1818, arriva à Londres le 8 mai.

Ces confidences, sur qui est motivé l'arrêt définitif rendu contre l'Empereur par les Souverains au congrès d'Aix-la-Chapelle, ont pour conséquence, le 15 mars 1818, le départ de Balcombe, le fournisseur de Longwood, dont les filles ont égayé le séjour aux Briars de leur jeunesse blonde et prime-sautière : et, quatre mois plus tard, l'enlèvement du docteur O'Meara. Enfin, un an après, au commencement de juillet 1819, part Mme de Montholon, précédant en Europe son mari qui ne cache à personne sa résolution de la rejoindre au plus tôt. Mme Bertrand se meurt d'ennui et de tristesse. Elle veut partir aussi. Elle ne s'habille plus. Elle se désole, elle est brouillée avec l'Empereur qui ne vient plus la voir; elle boude son mari qui l'adore et qui, pressé entre son amour et son devoir, cherche à paraître impassible et n'est que silencieux.

Que va-t-il arriver? Sans doute, Montholon et Bertrand ont promis à l'Empereur qu'ils patienteraient jusqu'à l'arrivée de leurs remplaçans, mais on n'a fait jusqu'ici en Europe aucune démarche pour en trouver et l'on a dû se remettre à Mme de Montholon du soin de chercher, d'accord avec la Famille, quelqu'un qui voulût se dévouer. La position de Mme de Montholon dans la société de Paris n'est point pour faciliter ses démarches près

des hommes dont l'Empereur pourrait désirer la venue. La situation politique conspire autant contre l'Empereur que l'éloignement, la mauvaise réputation du climat, la crainte des restrictions, le récit des privations imposées aux captifs, et puis Mme de Montholon est très surveillée; elle a dû résider assez longtemps à Bruxelles; elle ne se meut dans Paris que sous l'œil des policiers, elle doit prendre les eaux, voyager pour ses affaires, négocier avec les créanciers de son mari. Tout cela fait bien des choses.

D'ailleurs, n'y a-t-il point une accalmie? Des hôtes nouveaux n'ont-ils pas dû, en débarquant à Sainte-Hélène le 20 septembre 1819, apporter à l'Empereur une consolation morale et un soulagement physique? A Longwood, Montholon paraît si bien le penser qu'il n'attend pour partir que leur arrivée. Chacune des lettres qu'il écrit à sa femme témoigne de son impatience. Comment ceux qui vont venir, choisis, triés par l'oncle du captif, par le cardinal Fesch qui a réclamé avec impétuosité, au nom de sa sœur et au sien, le droit exclusif de les désigner, ne réaliseraient-ils pas ce que l'Empereur peut désirer?

A Rome, le cardinal, en sa qualité de membre du Sacré-Collège, a naturellement assumé un rôle prépondérant; seul de la Famille, il est qualifié pour s'adresser au Pape et, seul des souverains d'Europe, le Pape a témoigné aux Bonaparte une bienveillance qui n'a pas été sans le compromettre gravement aux yeux de M. de Blacas, ambassadeur du Roi Très-Chrétien. Déjà, au mois de septembre 1817, Fesch, au nom de Madame qu'ont émue les révélations de Santini, a sollicité de Pie VII son intervention près du Prince régent en vue d'obtenir pour l'Empereur un séjour plus salubre que « le mortifère climat de Sainte-Hélène, » et il n'a pas tenu à Pie VII qu'il ait eu gain de cause. « Nous devons nous souvenir tous les deux, écrit le 6 octobre Sa Sainteté au cardinal secrétaire d'État, que, après Dieu, c'est à lui principalement qu'est dû le rétablissement de la religion dans le grand royaume de France. La pieuse et courageuse initiative de 1801 Nous a fait oublier et pardonner dès longtemps les torts subséquens. Savone et Fontainebleau ne sont que des erreurs de l'esprit ou des égaremens de l'ambition humaine; le Concordat fut un acte chrétiennement et héroïquement sauveur.

« La mère et la famille de Napoléon font appel à Notre

miséricorde et générosité. Nous pensons qu'il est juste et reconnaissant d'y répondre. Nous sommes certain d'entrer dans vos intentions en vous chargeant d'écrire de Notre part aux souverains alliés et notamment au Prince régent qui Nous a donné tant de témoignages d'estime. C'est *votre cher et bon ami*, et Nous entendons que vous lui demandiez d'adoucir les souffrances d'un pareil exil. Ce serait pour Notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un; Nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne. »

Ainsi a parlé le Chef de l'Église : la leçon qu'il a donnée ne devrait point être perdue pour ceux qui, par ignorance ou par ambition, ont méconnu « l'acte chrétiennement et héroïquement sauveur. » Pie VII ne se renferme point devant le captif de Sainte-Hélène dans une neutralité opportune. Il montre une fois de plus quels sentimens l'évêque d'Imola a voués au général Bonaparte. Durant les vingt années qui se sont écoulées depuis qu'il l'a logé dans son palais épiscopal (2 février 1797), les événemens les ont rapprochés, puis séparés violemment; mais Pie VII a oublié le mal qui lui fut fait et ne se rappelle que le bien fait à l'Église. Il doit échouer; Sainte-Hélène n'est point une prison : c'est un *in pace*. Entré vivant, Napoléon n'en doit point sortir, — même mort.

Rebuté par le Prince régent, Pie VII n'en est pas moins disposé à adoucir « les tortures » du restaurateur de l'Église et on n'implorera pas vainement son appui.

Au mois de mai 1818, le cardinal Fesch reçoit du grand maréchal Bertrand une lettre, écrite de Longwood le 22 mars, un mois après la mort du maître d'hôtel Cipriani. Cipriani, dit Bertrand, a été enterré dans le cimetière protestant. Les ministres protestans lui ont rendu les mêmes devoirs qu'ils eussent rendus à quelqu'un de leur culte. On a eu soin d'inscrire dans le registre mortuaire qu'il était catholique, mais, à Longwood, les morts se multiplient. En quelques semaines, un enfant d'une domestique de Montholon, une femme de chambre, Cipriani. « C'est l'effet, dit Bertrand, du climat malsain de ces pays où peu d'hommes vieillissent. Les maux de foie, la dysenterie et les inflammations du bas-ventre font beaucoup de victimes parmi les naturels, mais surtout parmi les Européens. Nous avons senti et nous sentons tous les jours le besoin d'un ministre

de notre religion. Vous êtes notre évêque (1); nous désirons que vous nous en envoyiez un, français ou italien. Veuillez dans ce cas faire choix d'un homme instruit, ayant moins de quarante ans, et surtout d'un caractère doux et qui ne soit pas entêté de principes antigallicans. » Pierron, qui fait fonction de maître d'hôtel, est malade ainsi que le cuisinier. « Il serait donc nécessaire, écrit Bertrand, que vous, ou le prince Eugène, ou l'Impératrice, envoyassiez un maître d'hôtel et un cuisinier français ou italien, de ceux qui ont été au service de l'Empereur ou qui le seraient des membres de sa famille. »

« Je ne veux pas, dit Bertrand en terminant, vous affliger en vous parlant de la santé de l'Empereur qui est peu satisfaisante. Cependant, son état n'a pas empiré depuis les chaleurs. N'ajoutez aucune foi à toutes les fausses relations qu'on peut faire en Europe. Tenez comme règle et comme seule chose vraie que, depuis vingt-deux mois, l'Empereur n'est pas sorti de son appartement, si ce n'est quelquefois et rarement pour venir voir ma femme. Il n'a guère vu personne, si ce n'est deux ou trois Français qui sont ici et l'ambassadeur anglais à la Chine. »

Vers le 20 mai, « M. le cardinal Fesch se rendit chez M. le cardinal Consalvi pour lui dire, écrit l'ambassadenr du Roi, M. de Blacas d'Aulps, que le sieur Napoléon Buonaparte et les personnes détenues avec lui à l'île de Sainte-Hélène s'affligeaient de ne point avoir de prêtre catholique, qu'elles imploraient la protection du Saint-Père pour obtenir qu'un ecclésiastique lui fût envoyé et qu'elles suppliaient Sa Sainteté de le demander au gouvernement anglais. » M. de Blacas, dont le cardinal Consalvi avait désiré obtenir d'abord le consentement, répondit qu'il ne prévoyait pas de difficulté de la part des puissances, « si le prêtre que l'on demandait était choisi parmi les ecclésiastiques français qui se trouvent encore en Angleterre » (émigrés et non concordataires), et que Son Éminence pouvait écrire dans ce sens à lord Castlereagh.

Madame, informée de l'accueil qui avait été fait « à la demande de son grand et malheureux proscrit de Sainte-Hélène, remercia aussitôt (27 mai) le cardinal Consalvi; » à la prière si juste et si chrétienne de l'Empereur, il s'est empressé d'intervenir auprès du gouvernement anglais et de chercher un prêtre

(1) En sa qualité de grand aumônier de France.

digne et capable. « Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs, ajoute-t-elle, et la seule consolation qui me soit donnée, c'est de savoir que le Très Saint-Père oublie le passé pour ne se souvenir que de l'affection qu'il témoigne à tous les miens. »

Fesch, ne se fiant sans doute pas à Consalvi, écrivit à lord Bathurst « une lettre entortillée pour demander l'envoi à Sainte-Hélène d'un prêtre *consolateur.* » Après avoir énuméré les qualités que devait réunir un personnage de cette espèce, il concluait « que ne pas lui abandonner (à lui seul) le choix de cet ecclésiastique équivaudrait à un refus formel d'accorder une grâce que sollicitaient également la religion et l'humanité. » M. le marquis d'Osmond, ambassadeur de France, auquel lord Bathurst communiqua cette lettre, observa : « Sans violer l'une ou l'autre, je crois qu'on trouvera prudent de ne pas envoyer à Sainte-Hélène un émissaire de la Famille, fraîchement informé de ses complots en Europe et en Amérique. » Et il se lança en des considérations sur ces complots, et sur la nécessité d'une surveillance redoublée.

Les ministres anglais qui connaissaient la demande de longue date, puisque la lettre de Bertrand avait été expédiée ouverte par la voie régulière, ne suivirent point M. de Blacas et M. d'Osmond dans des tracasseries qu'ils avaient imaginées. Le 10 août, lord Bathurst informa sir Hudson Lowe des résolutions qu'il avait arrêtées : « Le cardinal Fesch, écrivit-il, a représenté au Pape le désir du général d'avoir un prêtre résidant à Longwood en qui il puisse se confier, le général ayant déclaré qu'il lui est impossible de remplir les devoirs imposés par la religion qu'il professe et qu'il se trouve privé des consolations essentielles que, d'après les principes de sa foi, on tire de la participation aux sacremens. » Le Prince régent a donc consenti que le cardinal Fesch choisît ce prêtre et que ce prêtre résidât à Longwood moyennant les restrictions habituelles. »

Lord Bathurst alla plus loin : sans doute avait-il jugé en conscience que, ayant écarté O'Meara, il ne pouvait laisser l'Empereur sans un médecin qui lui agréât et avait-il pensé, malgré les assurances qui lui avaient été données de la santé de l'Empereur, qu'il ne pouvait en prendre la responsabilité. En tout cas, « d'après le désir qu'a témoigné le général Buonaparte, » il consent qu'avec le prêtre, on lui envoie un médecin français d'une réputation faite et un cuisinier en qui il puisse

avoir confiance. « Quoiqu'il paraisse, écrit lord Bathurst à Lowe, que la personne qui l'a récemment servi en la dernière qualité ait été soudain éloignée par ordre du général sans qu'on lui reproche aucune faute ou aucune inattention (1), je suis cependant si peu disposé à intervenir dans les arrangemens que le général Buonaparte croit nécessaire de prendre pour son bien-être ou pour sa sûreté que j'ai laissé au cardinal Fesch le choix des personnes pour les deux emplois ; les deux personnes se rendront à Sainte-Hélène en compagnie du prêtre catholique romain et prendront les mêmes engagemens que lui. »

Au sujet du cuisinier, nulle difficulté : la princesse Pauline donna le sien, un nommé Jacques Chandelier qui avait débuté, en 1813, page rôtisseur dans la maison de l'Empereur ; il était profondément dévoué et parfaitement désintéressé. Malheureusement, il avait une médiocre santé qui devint pire à Sainte-Hélène. De même n'eut-on pas à disputer sur le maître d'hôtel qui devait remplacer Cipriani et que donna Madame Mère : c'était un nommé Coursot, fort brave homme ; mais il n'alla pas de même du prêtre et du médecin.

Le prêtre, a dit Bertrand, qu'il soit français ou italien, doit être un homme instruit, ayant moins de quarante ans et surtout d'un caractère doux et qui ne soit pas entiché de principes anti-gallicans. Fesch ne doit pas manquer, parmi les anciens aumôniers évêques de la Maison de l'Empereur, de correspondans qui lui puissent procurer l'aumônier que demande l'Empereur : il n'y pense pas ; il ne fait aucun effort, il ne s'adresse à aucun des prêtres qui ont passé par la Grande Aumônerie et dont la carrière est à présent si brillante ; il allègue « la difficulté de trouver un prêtre français qui pût être agréable à l'Empereur par ses talens et son dévouement ; il dit qu'il ne se trouve plus en France que de très vieux ou de très jeunes prêtres et ceux-ci peu connus et très peu instruits, » et il passe. Il va chercher à Florence un abbé Parigi sur lequel il a pris si peu de renseignemens que, dès qu'à Rome on apprend sa désignation, une clameur s'élève « contre l'immoralité de cet ecclésiastique. » L'enquête que Consalvi ordonne à l'archevêque de Florence est si probante que le Pape ordonne qu'on retire à l'abbé Parigi les pouvoirs dont il a été revêtu à la demande de Fesch.

(1) Il s'agit ici de Lepage, sur lequel on peut consulter : *Les cuisiniers de Napoléon* dans *Autour de Sainte-Hélène*, 2e série.

Alors, sans plus chercher, Fesch et Madame pensent qu'il faut se résoudre à renvoyer en Angleterre le vieil abbé que l'Empereur avait désigné en partant de Malmaison pour le rejoindre où il se trouverait et qui, s'étant rendu à Londres, ne put pas obtenir de passeport pour se rendre à Sainte-Hélène. « Ce prêtre, écrit Fesch à Las Cases, est aussi corse, anciennement curé dans le Mexique et qui se rendit de Corse à l'île d'Elbe pour se dévouer au service de l'Empereur qu'il suivit à Paris en qualité d'aumônier de Madame. Ce prêtre, il est vrai, a souffert un accident, parfois il ne peut pas s'exprimer; mais il jouit de la confiance de l'Empereur. Il n'est pas plus infirme qu'il était quand il fut choisi à Paris; il est plein de courage et de dévouement et il est habitué aux chaleurs de la zone torride et aux traversées de l'Atlantique. » Le cardinal vicaire a vainement fait observer à Fesch que le grand âge du sieur Buonavita, aggravé encore par une attaque d'apoplexie, ne permettait pas de supposer qu'il fût d'un grand secours à la colonie de Sainte-Hélène, mais l'on n'a rien eu à objecter à sa conduite, attestée par les témoignages de ses supérieurs ecclésiastiques et le suffrage des autorités religieuses de Rome où il est établi depuis plusieurs années et, s'il plaît au cardinal Fesch de désigner un homme presque en enfance, ne parlant que l'italien et l'espagnol, ennemi né des principes gallicans puisqu'il a exercé son ministère seulement en Espagne, au Mexique et au Paraguay, cela, peut-on dire, le regarde seul.

De même qu'il lui adjoint un certain abbé Vignali qui dit avoir travaillé pour être médecin, après avoir terminé à Rome ses études théologiques. Il est sur tous les points d'une ignorance sans remède; mais il est au moins dévoué à son illustre compatriote et il s'est offert spontanément pour lui rendre les services en son pouvoir.

L'argument majeur présenté par Fesch en faveur de Buonavita était que « l'Empereur, à Malmaison, l'avait désigné pour le rejoindre où il se trouverait; » — cela était vrai ou faux, en tout cas on n'en trouve confirmation nulle part, — mais, décisif lorsqu'il s'agit du prêtre, cet argument est inopérant pour le médecin.

Au moment où il quitta Malmaison, l'Empereur donna ordre à son premier médecin, le docteur Foureau de Beauregard, de terminer la session à la Chambre des Représentans où il avait été élu par l'arrondissement de Loudun et de le rejoindre

au plus tôt. Foureau, l'un des meilleurs élèves de Corvisart, avait été choisi, en 1810, pour être l'un des quatre médecins de la Maison et de l'Infirmerie impériale servant par quartier. Il avait fait près de l'Empereur, ne le quittant ni le jour, ni la nuit, la campagne de 1814; il était à Fontainebleau et fut inscrit pour 30 000 francs sur la liste des gratifications quasi testamentaires; il suivit Napoléon à l'île d'Elbe où il entra chaque jour davantage dans sa confiance; il l'accompagna en France et fit les étapes comme un soldat, chirurgien-major du bataillon de la Délivrance; il fut, durant les Cent Jours, Premier médecin en titre et inscrit comme tel sur les états; vainement, après la dissolution de la Chambre par les Prussiens, tenta-t-il de rejoindre l'Empereur; en vue de se tenir constamment à la disposition de son maître et de n'être point empêché de se rendre aux ordres qu'il pourrait recevoir, il quitta la France et se rendit en Autriche: Jérôme le recueillit dans sa maison où il retrouva Planat, l'ancien officier d'ordonnance, avec lequel il se lia d'intimité.

Aussitôt qu'il fut informé que « le cardinal venait d'être autorisé par lord Bathurst à adresser à l'Empereur un aumônier et un prêtre de son choix, » Las Cases, le 9 octobre, écrivit de Manheim à Planat, afin qu'il en donnât connaissance « au brave et digne docteur Foureau, pour qu'il en écrivît sans retard au cardinal, si son cœur le portait à un aussi noble et aussi touchant dévouement. » Le 29 octobre, Planat envoya la lettre de Las Cases au « bon Foureau; » « j'espère, écrit-il à Las Cases, qu'il prendra le parti que je m'estimerais heureux, mille fois heureux, de prendre à sa place. » Le lendemain, la reine Catherine mande à Madame: « Dans le cas où la nouvelle qui se répand serait fondée, nous vous proposerions comme médecin M. Foureau de Beauregard qui avait suivi l'Empereur à l'île d'Elbe et que vous connaissez. Il est attaché à notre service. Connaissant parfaitement la constitution de l'Empereur, il nous paraîtrait préférable à tout autre... Il consent avec plaisir à remplir une si digne vocation. » Point de réponse. Las Cases n'a pourtant aucun doute que Foureau ne soit agréé : il écrit le 13 novembre à Planat : « Je pense que le brave docteur devrait se mettre en route *sans délai* sur Francfort ou Bruxelles, avant que les nobles soins auxquels il se dévoue attirassent l'attention. » Foureau d'ailleurs n'est pas moins convaincu. Ce n'est pas une faveur qu'il demande; « je réclame ma place » écrit-il à O'Meara le

19 novembre, en lui demandant « un mémoire à consulter qu'il puisse communiquer au Nestor de la médecine, le vénérable J.-P. Franck : Franck connaît personnellement l'Empereur, lui a donné des conseils autrefois (1) et est le médecin du prince, son fils. » Malgré qu'il prît ainsi ses dispositions, Foureau ne se décida pas à suivre le conseil de Las Cases et à partir sans délai : il crut devoir attendre du cardinal Fesch les directions qu'il lui avait demandées.

Bien lui en prit : par une lettre du 5 décembre, Fesch fit savoir à Las Cases qu'ayant vainement attendu une réponse à la lettre qu'il avait écrite à Corvisart, — lequel gravement atteint d'apoplexie en 1815, ayant eu deux nouvelles attaques en 1817, était incapable d'écrire et, disent les biographes, passait son temps à attendre la mort, — il s'était déterminé à éliminer Foureau, malgré la recommandation expresse et réitérée de la reine de Westphalie. « Nous avons pensé, écrit-il, qu'il était de notre devoir de chercher un chirurgien habile, parce que c'est un chirurgien qu'on demande à Sainte-Hélène, un jeune homme plein de talent qui se perfectionnera même dans la médecine. D'ailleurs, nous avons été effrayés de la demande que nous faisait M. Foureau d'amener sa femme qui est (une) servante qu'il avait à l'île d'Elbe, avec une femme de chambre et un domestique. L'incertitude si tout ce monde pourrait convenir nous a fait penser qu'il ne devait pas être préféré par nous. Toutefois, je lui écris que, si son zèle le portait à se rendre auprès de son ancien maître, nous applaudirions à sa résolution et que, malgré qu'il y eût un chirurgien, son zèle pourrait être utile à l'Empereur. »

A l'homme éminent qui a été honoré de la confiance de l'Empereur et dont il se débarrasse par une calomnie, Fesch préfère un personnage au moins inattendu : « Dans l'incertitude, écrit-il, de trouver un chirurgien français, nous avons décidé à se rendre à Sainte-Hélène un chirurgien corse (2) qui a été le premier élève du célèbre Mascagni, professeur à Florence, et il est occupé dans ce moment à faire imprimer les ouvrages posthumes de son maître. Il était aussi employé en second dans l'Académie chirurgienne de Florence où il profes-

(1) En 1809.

(2) Antommarchi était né en Corse, soit : mais il existe de lui toute une série de documens où il se proclame le *sujet* du grand-duc de Toscane, « le très humble serviteur et sujet de Son Altesse Impériale et Royale. »

sait l'anatomie et où il exerçait en ville la chirurgie. Ce jeune homme a sacrifié pour l'amour de l'Empereur les intérêts de sa famille et, malgré qu'il eût contracté des obligations envers les souscripteurs des susdits ouvrages, nous pouvons compter sur son zèle et sur son inviolable attachement. »

Voilà l'apologie d'Antommarchi. Elle devait trouver bientôt des contradicteurs autorisés : professeur d'anatomie de l'Université de Pise, détaché à Florence, il était, pour la publication des Œuvres de Mascagni, l'employé appointé par une Société des Amis des Arts et de l'Humanité, en partie composée d'Anglais, qui l'avait entreprise au profit de la famille de l'anatomiste. Il avait été désigné pour surveiller l'impression et corriger les épreuves. C'est, écrivait, après enquête, Planat au roi Louis, « un homme qui n'a aucune connaissance et qui est tout simplement préparateur des dissections à l'amphithéâtre de Florence. » « Je tiens de source sûre, écrit sir John Webb à lord Burghersh, ministre d'Angleterre à Florence, qu'il possède plus de talent pour l'intrigue que de connaissances médicales, ces dernières se bornant à la seule anatomie qu'il a étudiée sous la direction de M. Mascagni. On me dit aussi que M. Antommarchi a beaucoup d'audace et que, pour cette raison, il donne généralement l'impression d'être plus capable qu'il ne l'est. »

Mais ici, il n'avait point eu à intriguer ni à donner des preuves de cette présomption et de cette outrecuidance qui devaient lui aliéner les bonnes volontés les mieux établies. Il n'avait point eu à bouger, on l'était venu chercher! Ç'avait été Colonna de Leca, intendant d'Aquila au temps de Murat, à présent chevalier d'honneur de Madame. Colonna, qui, assure-t-on, l'avait connu à Florence où il était venu de l'île d'Elbe et où il avait résidé, — (fort peu de temps sans doute, car, s'il arriva à Florence le 22 octobre 1814, il était de retour à Porto-Ferrajo sans doute depuis plusieurs jours, le 16 novembre; à cette date le trésorier Peyrusse lui paya pour frais de voyage 1 236 francs.) S'il avait passé à Florence, ç'avait été pour aller ailleurs. Peu importe la brièveté du séjour; le chevalier Colonna, assure-t-on, fut conquis, et avec la compétence qu'il n'avait point manqué d'acquérir à Aquila, il certifia l'honnêteté, le dévouement, l'intelligence et la valeur scientifique du prosecteur de Florence et emporta pour lui la place. Aussi bien, comme son protégé était un Corse, tout fut dit.

II

Durant que les fidèles de l'Empereur, selon leur tempérament, se désespéraient ou s'indignaient, qu'ils représentaient à Fesch « quelles funestes conséquences aurait un mauvais choix ; » qu'ils réalisaient les reproches que Madame et surtout le cardinal encourraient pour avoir empêché Foureau de se rendre à Sainte-Hélène, le cardinal, inébranlable dans son entêtement, minutait l'espèce de décret par lequel il assurait le triomphe de son avarice, de son exclusivisme corse et de son ignorance.

Faut-il penser que de sa part, il y eût pis ? Comme Madame participe à tout, on ne peut le croire et il faut écarter un soupçon dont on a peine à se défendre. Madame et Fesch, après avoir sincèrement souhaité d'adoucir les peines de l'Empereur en lui envoyant un prêtre catholique romain, ont brusquement changé d'opinion sur l'utilité d'une telle mission. C'est que tous deux, — avec Colonna en tiers, ce qui explique Antommarchi, — obéissent à des inspirations dont ils laissent entendre qu'elles sont divines. Ils sont certains que Napoléon n'est plus à Sainte-Hélène et que « la petite caravane » qu'ils y envoient ne l'y trouvera plus. Voilà pourquoi ils suppriment le plus possible des frais, pourquoi, au lieu du médecin à 15 000, ils prennent le médecin à 9 000 ; pourquoi ils traitent tous ces choix avec cette extraordinaire légèreté, cette prodigieuse nonchalance ; pourquoi, ayant reçu, au plus tard en septembre 1818, l'autorisation en date du 10 août dont il n'eût tenu qu'à eux de hâter l'expédition, ils perdent trois mois au moins dans une inaction volontaire ; pourquoi, enfin, ils vont recommander à leurs émissaires la marche par terre la plus lente, de longues stations, toutes les façons de gagner du temps, au lieu de les embarquer directement pour Londres à Civita-Vecchia, à Livourne ou à Gênes.

Dès le mois d'octobre 1818, Madame écrivant à sa belle-fille la reine Catherine lui annonce que Napoléon est en route : « Nous n'avons pas entendu parler, répond celle-ci, de la nouvelle que vous donnez de la translation de l'Empereur à Malte. » Cette nouvelle que Madame a répandue jusqu'aux États-Unis ne s'est point vérifiée, mais Fesch n'est pas démonté par là. « Je ne sais pas, écrit-il à Las Cases le 5 décembre,

quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur de sa captivité, mais je ne suis pas moins convaincu que cela ne peut pas tarder. J'attends tout de lui et ma confiance est pleine. » Au même, il écrit, le 27 février 1819 : « La petite caravane est partie de Rome au moment où nous-mêmes croyons qu'ils n'arriveront pas à Sainte-Hélène : parce qu'il y a quelqu'un qui nous assure que trois ou quatre jours avant le 19 janvier l'Empereur a reçu la permission de sortir de Sainte-Hélène et qu'en effet les Anglais le portent ailleurs. Que vous dirai-je? Tout est miraculeux dans sa vie et je suis très porté à croire encore ce miracle. D'ailleurs son existence est un prodige et Dieu peut continuer à faire de lui ce qu'il lui plaît. » En juillet, la certitude du cardinal est entière. Madame, qui la partage, en fait part à sa fille Élisa. Fesch lui-même écrit à Las Cases (31 juillet) : « D'après toutes nos lettres, vous avez dû comprendre l'assurance que nous avons de la délivrance et des époques de la manifestation, quoique les gazettes et les Anglais veulent toujours insinuer qu'il est toujours à Sainte-Hélène, nous avons lieu de croire qu'il n'y est plus et, bien que nous ne sachions ni le lieu où il se trouve, ni le temps où il se rendra visible, nous avons des preuves suffisantes pour persister dans nos croyances et pour espérer même que, dans peu de temps, nous l'apprendrons d'une manière humainement certaine. Il n'y a pas de doute que le geôlier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans ses fers. »

Dès lors qu'ils récusent les lettres de Bertrand et de Montholon, que faudrait-il pour les faire revenir? Une lettre de l'Empereur lui-même? Mais l'Empereur n'écrit pas, parce qu'il ne se soumet point à remettre ses lettres ouvertes. Le témoignage d'un témoin oculaire? Mais l'Empereur ne reçoit personne et Lowe ne laisse personne arriver jusqu'à lui. Assurément, cette contagion de délire mystique ayant pour conséquence la séquestration de Napoléon, son isolement du monde civilisé, la privation de soins intelligens et d'appui moral, constitue l'épisode le plus dramatique peut-être de l'histoire de la captivité, car l'Empereur ignore tout de ce qui se passe à deux mille lieues de là dans le cerveau de sa mère et de son oncle : il ne le saura jamais et il continuera à se demander « pourquoi il est abandonné. » Il pensera, durant les vingt mois d'agonie qu'il va

vivre, qu'on n'a trouvé dans l'Europe entière que ces pauvres êtres à lui envoyer et il méditera une fois de plus sur la fortune.

Ces lettres de Fesch et de Madame suffiraient à prouver la réalité de cette lamentable aventure, si singulière toutefois qu'on est tenté de rester incrédule : mais le témoignage d'un témoin qu'on ne saurait récuser lève tous les doutes et fournit les précisions nécessaires :

« J'ai eu bien à souffrir depuis deux ans, écrit à Planat la princesse Pauline (1), car mon oncle, Maman et Colonna, se laissent guider par une femme intrigante, qui est Allemande, espion de la cour d'Autriche, qui dit voir la Madone qui lui apparaît, enfin qui lui a dit que l'Empereur n'était plus là, mille extravagances incroyables! Le cardinal en est presque fou, car il dit ouvertement que l'Empereur n'est plus à Sainte-Hélène, qu'il a eu des révélations qui lui ont appris où il est.

« Nous avons depuis deux ans fait tout, Louis et moi, pour détruire les impressions de cette sorcière, mais tout a été inutile; mon oncle nous a caché les nouvelles et les lettres qu'il recevait de Sainte-Hélène, disant que ce silence devait nous convaincre assez!

« Maman est dévote et donne beaucoup à cette femme qui est liguée avec son confesseur, qui lui-même est le bras droit d'autres prêtres encore. Tout cela est une intrigue affreuse et Colonna soutient tout cela. Il est à l'église du matin jusqu'au soir. »

Quelques jours après (2), la princesse précise les détails et indique les conséquences de l'emprise exercée par la thaumaturge : « Il en est résulté, écrit-elle, que toutes les lettres que Madame et le cardinal ont pu recevoir depuis deux ans ont été regardées comme fausses : Signature fausse, lettres inventées par le gouvernement anglais pour faire croire que l'Empereur est toujours à Sainte-Hélène, tandis que le cardinal et Madame disent savoir pertinemment que Sa Majesté a été enlevée par les Anges et transportée dans un pays où sa santé est très bonne et qu'ils en reçoivent des nouvelles. (Madame ne recevait des lettres que des mains du cardinal.) Cette sorcière se sert de tous les événemens politiques pour parvenir à son but. Toute la maison de Madame est gagnée, Colonna à la tête. Madame et le cardinal ont voulu m'entraîner dans leur croyance ainsi que

(1) 11 juillet 1821.
(2) 15 juillet 1821.

mon frère Louis, mais, voyant que nous cherchions tous deux des moyens de les tirer de leur aveuglement et que nous finissions par nous moquer de leur crédulité, je dois taire les scènes, les querelles et le refroidissement que leur conduite a naturellement amenés entre nous. »

Le drame n'est pas encore à son acte le plus mouvementé et le plus émouvant. Il y a parfois des intermèdes : Madame ne se retient point vis-à-vis de Joseph de plaindre son bel argent, lorsque, ayant épuisé tous les prétextes, Fesch doit à la fin laisser partir ceux qu'il a désignés. On soumet à un conseil de quatre professeurs, présidés par le propre médecin de Son Altesse Éminentissime, un rapport d'O'Meara sur la santé de l'Empereur. Les cinq augures disputent des méthodes qu'O'Meara a adoptées et formulent des prescriptions qu'Antommarchi, au moins le prétend-il, reçoit ordre de suivre mot à mot sous les peines les plus graves. Après un dîner que donne Fesch, la caravane se met en route, sans même qu'on l'ait munie d'un mot de Madame ou du cardinal pour servir d'introduction près de l'Empereur; elle emporte, écrit Madame, « des vins, du café, des vêtemens, des livres, une pharmacie volante, les ornemens d'une chapelle. » Marchand, quand on déballa les deux malles, l'une contenant des livres et des journaux, l'autre des habits sacerdotaux et des ornemens d'église d'une très grande beauté, crut que ceux-ci étaient un présent de Mgr le cardinal Fesch : Madame pourtant assure qu'elle les paya, ainsi que tout le reste.

De Rome à Londres, le voyage prit deux mois, du 25 février au 19 avril. On traversa l'Italie, la Suisse, une partie de l'Allemagne. A Francfort, Antommarchi se précipita chez la reine Julie et lui exhiba les planches du grand ouvrage de Mascagni, qu'il portait avec lui. Il assure qu'elle l'admira fort, mais elle ne souscrivit point. De Francfort, Buonavita, qu'Antommarchi accompagnait, se rendit à Offenbach pour voir Las Cases, qui s'y était retiré. Las Cases leur remit « pour Longwood, deux charmans portraits, l'un du jeune Napoléon peint d'après lui dans l'année même et envoyé par le roi Jérôme; l'autre celui de l'impératrice Joséphine par Saint, dont la reine Hortense faisait le sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. » Ce choix du cristal était une précaution délicate de la Reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière

qu'il devînt impossible de soupçonner aucune supercherie d'écriture cachée. « Le premier de ces deux portraits est parvenu. » Il avait été monté dans un joli portefeuille en maroquin vert et dissimulé sous les ornemens d'église. « Quant au portrait de l'impératrice Joséphine, dit Las Cases, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que, par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelque mémoire, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre. »

De Francfort, par Anvers et Ostende, on gagna Londres. L'opinion des ministres anglais fut vite établie sur les voyageurs : « Vous trouverez, je pense, dans l'abbé Buonavita, écrivait lord Bathurst à Lowe, un homme fort inoffensif. » Il était fait pour plaire aux Anglais : quand, le 21 avril 1820, la nouvelle de la mort de George III parvint à Sainte-Hélène, le gouverneur écrivit à l'abbé en le priant d'en faire part à l'Empereur et Buonavita répondit par la lettre la plus courtoise : « Il élevait le défunt monarque jusqu'aux nues pour sa piété, sa fidélité à ses sermens et sa magnanime protection de la liberté et de la sécurité de ses sujets. »

Quant à Antommarchi : « Le médecin, écrivait Bathurst, passe pour fort intelligent, mais je ne crois pas qu'il vous cause d'embarras, vu qu'il paraît disposé à faire des avances au gouvernement britannique en dédiant au Prince régent l'ouvrage qu'il termine. » On voit comme la « Société des Amis des Arts et de l'Humanité » avait eu raison de se méfier lorsqu'elle constata que son employé avait emporté six exemplaires du *Prodromo* déjà publié, la dédicace au Prince régent, le frontispice, etc. ; on craignait à Florence qu'Antommarchi n'obtînt de présenter l'ouvrage au Prince régent et ne s'appropriât la libéralité que voudrait sans doute lui faire Son Altesse Royale. Antommarchi avait vu légèrement O'Meara et Stokoë qui n'avaient à la vérité pas grand'chose à lui dire, mais, grâce au titre dont il était revêtu et à celui qu'il prenait de professeur d'anatomie, il s'introduisit près des médecins anglais en réputation, pour se ménager des relations et obtenir des souscriptions.

Il n'économisait point ses visites ; il sollicitait à droite et à gauche des consultations, en communiquant les rapports d'O'Meara ; grâce à des lettres qu'il avait obtenues à Florence, il se poussait dans le monde : ainsi alla-t-il chez lady Jerningham, qui était Dillon et la tante de Mme Bertrand. « Un profes-

seur de chirurgie, écrit-elle le 23 avril, demanda après moi hier, étant en route pour Sainte-Hélène... *Le professeur* m'apporta une lettre de lord Dillon à Florence. » Antommarchi n'avait point cette fois perdu de temps; mais il demeura près de trois mois à Londres, tant il était occupé à soumettre aux uns et aux autres, aux ministres, aux médecins, aux dames, le grand ouvrage dont il était selon les uns l'éditeur, selon les autres le continuateur.

Le 20 septembre 1819, après que dix-huit mois se sont écoulés depuis la demande de l'Empereur, ceux qu'il attend avec tant d'impatience arrivent enfin. Il a compté sur un soulagement pour l'esprit et pour le corps. On lui envoie un prêtre aux trois quarts paralysé, un intrigant ignare et présomptueux, prêt à le traiter en camarade, déterminé à ne pas croire à une maladie qu'il tient pour politique, et qui entre à Longwood sortant de dîner chez le gouverneur, à Plantation House : telle a été sa première visite. L'Empereur ne se soucie guère de le recevoir et, avant de l'introduire, le grand maréchal lui fait subir un interrogatoire sur faits et articles, peu décisif encore; car nul n'est fixé sur la nationalité de l'individu, moins encore sur ses aptitudes; quant au tact, la question est résolue. Comment Bertrand ne remarque-t-il point du premier coup que ce prétendu Français ne parle point le français? Seulement il parle l'italien, tandis que Vignali, dont on dit qu'il a étudié à Paris et à Rome, est un pâtre auquel le patois corse est seul familier. D'ailleurs une ignorance de toutes choses qui parfois égaie... Buonavita, lui, est aphasique. Tel est l'étonnant trio que Fesch envoie.

Au moins il y avait le maître d'hôtel et le cuisinier : c'étaient de braves gens, qui parlaient français; mais le cuisinier était affecté de rhumatismes qui se développèrent avec une telle intensité qu'il dut bientôt demander son rapatriement; quant à Coursot, ancien domestique du grand maréchal Duroc, il avait toutes les vertus, sauf qu'il ignorait entièrement ce qui était du service d'office, même faire du café.

L'Empereur pouvait d'autant moins « se contenter avec les personnes que lui avaient envoyées sa mère et son oncle qu'aucune n'était en état d'écrire le français qu'elles parlaient à peine. » « Je doute, écrit Montholon à sa femme, qu'elles sachent autant de français que toi d'anglais. Ce qui est du

moins bien certain, c'est que, de tous les Anglais qui nous ont parlé français, il n'en est pas un qui ne le parle beaucoup mieux que celui de ces trois individus qui le sait le plus(1). » Montholon ne pouvait garder le moindre espoir que ces gens lui ouvrissent la porte de sortie. Aussi, dès leur arrivée, le 26 septembre, écrivit-il à sa femme pour la supplier de trouver quelqu'un pour le remplacer. Il lui mande le 31 octobre : « Si tu n'as pas encore envoyé quelqu'un... ne perds pas un moment. Peu importe qui, pourvu que ce soit un de ses anciens officiers, généraux ou amis. Je crois qu'il te sera facile d'en trouver, tant de ces malheureux compagnons de sa gloire sont errans aujourd'hui qu'il me paraît difficile qu'il ne s'en trouve pas un grand nombre heureux de venir chercher ici un repos honorable pendant quelques années. » C'étaient là les impressions d'un homme éloigné d'Europe depuis quatre ans, qui ne se rendait pas compte que le favori de Louis XVIII, après s'être fait, sans conquérir les ultra, l'instigateur de la Terreur blanche, avait changé brusquement de tactique, appelé autour de lui la plupart des anciens serviteurs de l'Empire : les proscrits d'hier étaient les ministres d'à présent ; M. Decazes avait eu accès, comme secrétaire des commandemens de Madame, dans la plupart de ces salons d'attente princiers que Napoléon appelait des antichambres ; il y avait connu quelques chambellans, des préfets, des généraux, divers sénateurs, et même des ministres et des grands officiers de la Couronne. Il a rappelé à peu près tous les proscrits et rouvert l'armée à ceux qui en avaient élevé si haut la gloire sous le drapeau national. Il n'y avait plus à compter « sur n'importe qui. » Il fallait quelqu'un qui voulût se dévouer en se rendant pour jamais illustre. Mme de Montholon se mit en chasse pour le trouver.

D'abord il fallait les autorisations nécessaires. Las Cases, qui, dès qu'il avait connu la situation (en septembre) s'était empressé de s'offrir pour retourner à Sainte-Hélène, avait été refusé, et lord Bathurst n'y avait mis aucun ménagement. « Je suis chargé de vous répondre, écrivait Goulburn à Las Cases le

(1) Il convient de remarquer que l'on ne saurait garder aucun doute sur l'impossibilité où se trouvait François Antommarchi de rédiger les Mémoires qu'on a publiés sous son nom, en 1825, et dont il a signé chaque exemplaire. Il a pu fournir quelques notes à un des teinturiers aux gages de l'éditeur Barrois. On ne peut qu'être frappé de la forme du dialogue à l'Alexandre Dumas. Or, Dumas fait ses débuts officiels en 1826.

19 novembre, que Sa Seigneurie ne peut point vous permettre de retourner en cette île. » A la vérité, Las Cases avait montré quel cas il faisait des règlemens qu'il avait promis d'observer, et ainsi s'expliquaient le ton et le fond de la réponse. Serait-on plus heureux avec d'autres? Mme de Montholon écrit donc, le 31 janvier 1820, à lord Holland pour lui exposer la nullité et l'ignorance des personnes nouvellement arrivées à Sainte-Hélène. « L'Empereur, ajoute-t-elle, a absolument besoin d'un homme qui non seulement ait sa confiance, mais qui sache le comprendre; c'est la seule consolation qui lui reste, et il n'est que trop à craindre que de longtemps il ne lui en soit pas accordé d'autre. » Son mari ne peut pas partir sans avoir été remplacé. Lord Bathurst, auquel elle s'est adressée, n'a pas refusé formellement, mais il ne s'est pas expliqué sur sa demande.

Lord Bathurst ne paraît point convaincu de la nécessité d'un remplaçant et ses sentimens apparaissent nettement dans la réponse qu'il fait à lord Holland le 15 février : « Quand même Montholon, dit-il, aurait résolu de ne quitter Sainte-Hélène qu'après l'arrivée d'un secrétaire auprès de la personne de Bonaparte, il peut partir, car ce désir est accompli. Le prêtre qu'on a envoyé a été choisi par le cardinal Fesch conformément aux instructions données à Son Éminence par Buonaparte à ce sujet, et ces instructions, comme vous pensez bien, concernaient bien plus les aptitudes civiles que religieuses de la personne en question. » A la vérité, c'était exactement le contraire, et la perspicacité du ministre des Colonies se trouvait en défaut, à moins qu'il ne voulût exercer son ironie; mais qui eût pu imaginer cette incroyable histoire? Qui eût pu penser qu'à l'Empereur réclamant un prêtre avec lequel il pût s'entretenir du grand problème, on envoyât un vieillard paralysé et presque stupide, et un pâtre des montagnes de Corse? Il se trompait encore étrangement, — et pourtant il avait eu en mains des lettres de Montholon à sa femme de septembre, octobre et novembre (1) — lorsqu'il croyait que « la demande de Mme de Montholon n'était autre chose qu'une attrape et que peut-être elle se rapportait beaucoup plus à l'opposition entre Bertrand et Montholon qu'à toute autre chose... « Ce que je veux faire

(1) Les lettres du comte et de la comtesse de Montholon publiées par M. Gonnard sont extrêmement incomplètes et presque tout ce qui est relatif aux querelles de Montholon avec les Bertrand y est omis.

cependant, concluait-il, le voici : J'écrirai à sir Hudson de faire savoir à Buonaparte que s'il exprime le désir de voir venir une personne d'Europe pour remplacer un de ces messieurs (car en effet ils sont tous les deux prêts à s'envoler, mais ils se surveillent réciproquement), le cardinal Fesch et la princesse Borghèse seront chargés de cette affaire. »

Lord Holland atténua, dans sa lettre du 13 mars, les termes au moins rudes dont s'était servi lord Bathurst; il recommanda une grande prudence et surtout qu'on ne recourût pas à une intervention parlementaire. Le 16 mars, conformément à la promesse qu'il avait faite, lord Bathurst écrivit à Lowe que, par le départ du comte Montholon et du comte Bertrand, la société du général Buonaparte à Longwood devant se trouver essentiellement réduite, le Roi était dans la disposition « d'accéder au désir qu'exprimerait le général en faveur de toute autre personne dont l'arrivée pourrait lui être agréable. Si le général Bonaparte, ajoutait-il, préférait laisser ce choix au cardinal Fesch ou à la princesse Borghèse, je suis tout prêt à lui faire cette communication. »

La reine Hortense, à laquelle sans doute Mme de Montholon s'était adressée par l'intermédiaire de Las Cases pour savoir si elle connaîtrait quelqu'un qui voulût aller à Sainte-Hélène, écrit à Las Cases le 12 mai qu'elle ne connaît personne : « Le général Drouot, dit-elle, est un des hommes que l'Empereur estimait le plus. Il vit, dit-on, à Nancy, retiré du monde et peut-être, s'il connaissait l'isolement où va se trouver l'Empereur, serait-il heureux de partager son infortune. Mais, dans de semblables circonstances, c'est à celui qui veut bien se dévouer à se proposer. Qui oserait l'engager à quitter son pays pour toujours? » Peut-être, mais d'autre part qui oserait s'offrir pour être le compagnon de l'Empereur ?

Pour Planat, personnage de second plan, la Reine se rend plus facile : « M. de Planat, dit-elle, qui avait désiré l'accompagner une fois, voudrait-il y retourner? Dans ces tristes circonstances, c'est un dévouement héroïque qu'il faut rencontrer, car l'intérêt n'a plus rien à faire là! » La Reine connaissait l'humanité. Mais Planat faisait exception, et l'on peut être convaincu que, si l'on avait abordé Drouot, il eût accepté.

Mme de Montholon n'avait point encore osé, à la date du 15 août, s'occuper elle-même de chercher un remplaçant pour

son mari : elle avait presque tout de suite trouvé un cuisinier qui devait donner, disait-elle, toute satisfaction, mais il n'en allait pas de même d'un compagnon pour l'Empereur. On l'avait de plus subordonnée à Madame et au cardinal, et l'on peut juger si cela avançait les affaires. « Que ne me permet-on, écrit-elle à son mari le 15 août, de m'occuper seule d'un remplaçant pour toi? En voulant que la Famille s'en mêle, on a tout paralysé. » Et elle ajoute, le lendemain 16 : « Je n'ai toujours pas de réponse de la princesse Borghèse au sujet de la démarche que je l'ai priée de faire pour ton remplacement. En voulant que la Famille s'en mêlât, on a tout paralysé. Personne ne s'est encore présenté. C'est une chose bizarre que l'appréhension que chacun a d'aller sur votre rocher... La peur est la vertu à la mode et, peur de quoi? C'est par trop bête! Tu te fais bien des illusions sur les anciennes amitiés et la reconnaissance. » N'y tenant plus, le 19 août, Mme de Montholon proposa directement à Planat, par une lettre qu'il ne reçut que vers le 19 septembre, d'aller à Sainte-Hélène; entre temps, elle reçut le 31 août la réponse qu'elle attendait de la princesse Pauline. « Elle trouve en ma demande, écrit-elle aussitôt à son mari, toute l'*authenticité* nécessaire, et elle aurait pris sur elle, m'écrit-elle, d'écrire au gouvernement anglais, si Madame et M. le cardinal ne lui avaient fait observer que ces démarches contrarieraient peut-être les vœux de l'Empereur, qui les avait fait prévenir que, lorsqu'il aurait besoin de quelqu'un, il leur en ferait adresser directement la demande; que ses observations sur l'*authenticité* indiscutable de ma lettre n'avaient pu l'emporter sur la crainte de faire une démarche qui pût mécontenter l'Empereur; qu'elle ne doute pas que Planat ne se trouvât très honoré du choix, mais que sa santé est dans un tel état qu'il est vraisemblable qu'il ne pourrait l'accepter. »

Sans la clef qu'on en a donnée, cette lettre resterait incompréhensible. Pauline, en revenant par deux fois sur l'*authenticité* de la lettre de Mme de Montholon, fournit une attestation nouvelle du cas psychologique de sa mère et de son oncle, elle ne peut le révéler; elle est obligée de suivre les directions qu'ils lui imposent, mais au moins le fait-elle avec des ménagemens et en laissant à Planat quelque espoir.

Il allait au-devant. Le 4 septembre, alors qu'il n'avait pas encore reçu la lettre de Mme de Montholon, il écrit de Trieste

au cardinal et à Madame des lettres en termes presque identiques : le prince Félix (Baciocchi), à la personne duquel il est resté attaché depuis la mort de la princesse Élisa, vient, dit-il, d'apprendre par M. de Possé, le gendre de Lucien, que l'Empereur a témoigné le désir de l'avoir auprès de lui. « L'attachement et la confiance dont m'honore Son Altesse, ajoute-t-il, eussent été sans doute un obstacle pour tout autre motif de déplacement, mais, quand il s'agit de l'Empereur, aucun sacrifice ne coûte au prince et il me verra avec plaisir remplir la tâche honorable que je m'étais imposée il y a cinq ans. Il me reste maintenant à prier Votre Éminence d'être mon guide et mon appui dans cette circonstance. » Planat entre à ce propos dans des détails sur ses démêlés avec le roi Jérôme dont il redoute « le ressentiment implacable » pour n'avoir pas voulu, étant à son service, être le témoin de sa ruine après l'avoir été de ses prodigalités. »

Fesch ne saisit même pas ce prétexte pour écarter Planat : il lui oppose un refus tranchant, conçu en ces termes tendancieux : « M. de Possé n'étant point ici, écrit-il le 23 septembre, je n'ai pu connaître par quelle voie il a appris que l'Empereur témoignait le désir de vous avoir auprès de lui ; mais c'est sans doute un malentendu, puisque, toutes les fois qu'on a demandé quelques personnes à Sainte-Hélène, c'est à moi qu'on s'est adressé. C'est peut-être quelque intrigant qui veut se rendre intéressant et qui écrit d'Angleterre, donnant ses propres idées pour celles de l'Empereur ou peut-être est-il intéressé à cela. Au surplus, nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'envoyer d'autres personnes à Sainte-Hélène. »

Fesch ment sciemment. La lettre de Mme de Montholon du 31 août prouve que la princesse Borghèse était prévenue, qu'elle avait avisé sa mère et son oncle et qu'elle avait essuyé un refus dont elle avait cherché à pallier les termes; mais Planat ne se contente point avec la lettre qu'il a reçue de Son Éminence. Il répond qu'une lettre de Mme de Montholon qu'il vient de recevoir ne s'accorde point avec celle que lui écrit Son Éminence et quoique avec un très grand respect il pose la question sur son véritable terrain. « Si je m'en rapportais à Mme de Montholon, écrit-il, je ne pourrais m'empêcher d'être affligé et presque blessé du mystère qu'on m'a fait de cette démarche. J'osais croire que mon attachement et mon dévouement pour l'Empe-

reur, éprouvés par six années de malheurs et de persécutions, méritaient de la confiance et quelques égards, seule récompense que j'ambitionne. »

III

Sur quoi, Fesch rompt toute conversation et se renferme dans un silence arrogant. Mais voici qui va changer les choses. Le 10 octobre, Montholon annonce à sa femme qu'elle va recevoir plein pouvoir pour choisir son remplaçant avec l'agrément du Gouvernement anglais et sans consulter la Famille. « Comment admettre, écrit-il, que les individus désignés par le cardinal Fesch et la princesse Pauline puissent être mieux choisis que l'homme qui le sera par toi qui connais toutes ses habitudes, tous ses désirs en ce genre et qui enfin peux te concerter avec des hommes qui ont été quinze ans ses ministres. » Il a lui-même désigné, ajoute Montholon, une douzaine de personnes qu'il verrait ici avec plaisir; et il fournit une liste où plusieurs noms étonnent : Drouot, Arnault, Carrion-Nisas, Fleury de Chaboulon, soit, mais Rolland, Desmarets, l'abbé de Pradt! C'est de Mme de Montholon seule que l'Empereur attend l'homme qui remplacera Montholon : « Ma famille ne m'envoie que des brutes, dit-il; je désire qu'elle ne s'en mêle pas. Il est impossible de faire de plus mauvais choix que les cinq personnes qu'elle m'a envoyées. »

Assurément, il souhaiterait quelqu'un dont le nom fût connu, peut-être illustre, qui eût marqué sous son règne, et dont la présence près de son lit de mort attestât le dévouement. Ce n'est plus comme tout à l'heure des hommes du second ordre qu'il envisage, mais des ministres, des grands officiers, des sénateurs : le duc de Rovigo, le comte de Ségur, le comte de Montesquiou, le comte Daru, le général Drouot, le comte de Turenne, le baron Denon, Arnault, etc.

« Il eût préféré avant tous, le général Drouot; quant à l'autre personne, ce pourrait être un civil, même ayant été ecclésiastique, un ancien conseiller d'État, un ancien chambellan, ou un ancien confident, un ami avec lequel il eût été lié intimement lorsqu'il était officier d'artillerie, mais un homme lettré, un homme de talent et de gravité dont il pût faire un compagnon. »

En fait de médecins, MM. Percy, Desgenettes, Larrey, ou un

médecin à leur choix. « Si M. Desgenettes, M. Larrey ou M. Percy voulait venir, ne fût-ce que pour sa maladie, ils pourraient être assurés d'avoir pour leur vie un équivalent des sacrifices pécuniaires auxquels leur absence de France les exposerait. »

Il a dû penser que Foureau de Beauregard s'était dérobé lorsque, à son défaut, le cardinal lui a envoyé Antommarchi. Celui-ci, à la fin de janvier, abandonne son malade qu'il sait perdu, mais non pas parce qu'il comprend son impuissance : simplement parce qu'il se déplaît à Sainte-Hélène ; il écrit au lieutenant du gouverneur pour demander à être rapatrié. Nouvelle et grave injure à l'Empereur, qui apprend cette démission par une conversation de Lowe avec Montholon. Mais que faire? Si « insuffisant » qu'Antommarchi soit pour « le secourir, » il est ou se dit médecin et ce titre suffit pour qu'on fasse effort pour garder celui qui le prend, car il n'est point décent qu'on meure hors de la présence d'un porteur de diplôme d'une Université quelconque.

« ... Quant au remplacement de Buonavita, il est inutile, ajoute Montholon, si on envoie un homme aussi secondaire que lui, car autant ses soins ont été de peu de valeur, autant ceux d'un homme comme M. Duvoisin, l'ancien évêque de Nantes, seraient désirables. Le choix d'hommes pour remplacer Bertrand et moi serait facile, à mon avis, mais celui d'un ecclésiastique d'un mérite assez supérieur pour bien remplir sa mission me semble bien difficile, car il faut nécessairement un homme de l'Église du Concordat de 1802 et qui, à une forte théologie, joigne des mœurs douces, séduisantes et beaucoup d'esprit. »

Pour autoriser les départs, — même pour désigner les individus, l'Empereur « laisserait le choix au roi de France et à ses ministres; personne à son avis ne pouvait mieux choisir que le gouvernement français, le ministère actuel étant composé de personnes qui l'avaient presque tous servi dans les mêmes fonctions et qui connaissaient parfaitement son caractère et ses habitudes : Pasquier, Mounier, Ségur, Siméon, Daru, La Tour-Maubourg, Decazes! » Comme il fallait que les dévouemens se fussent faits rares pour que l'Empereur dût demander au roi de France de désigner un de ses anciens serviteurs pour lui fermer les yeux!

Par une délicatesse suprême, il cherche des excuses à celui

des siens qu'il devrait accuser de ces choix surprenans et dont nul ne peut soupçonner les atténuantes aberrations. « Le parti qu'a pris lord Bathurst de s'adresser au cardinal Fesch à Rome, et qui paraissait sage, fait-il écrire, s'est trouvé en défaut par l'effet de la surveillance exercée sur tous les membres de la Famille et de l'impossibilité où ils sont de correspondre avec la France. » Aussi le couvre-t-il lorsqu'il ajoute : « Tout ce qu'il est nécessaire de faire ne peut l'être que par l'intermédiaire du gouvernement anglais ou français. »

Soit que Mme de Montholon n'ose point présenter sa requête, soit qu'elle se heurte à des refus ou à des fins de non recevoir, il ne se trouve personne qu'on connaisse parmi les hommes désignés par Napoléon qui consente à entreprendre le voyage. Reste Planat, — capitaine hier, aide de camp du Sage de la Grande Armée, chef d'escadron *ad honores*, après Waterloo, — quelqu'un de la foule, quelqu'un de l'armée et du peuple, quelqu'un qui ne tient de l'Empereur ni titre ni dotation, quelqu'un qui ne l'a pour ainsi dire jamais approché et qui n'a participé à rien de son intimité ni de sa faveur. Repoussé par Fesch, il a accepté avec joie la proposition de Mme de Montholon : « J'espère, lui a-t-il écrit, que vous n'avez pas mis en doute un seul instant mon inaltérable dévouement et ma résolution d'aller partager la captivité du plus grand et du meilleur des hommes. » Mais il faut une démarche officielle qui vienne de Longwood, et, au 16 novembre 1820, Mme de Montholon n'a encore reçu aucune autorisation. Elle renouvelle en décembre sa demande de laisser partir Planat. « Dieu veuille que je réussisse, écrit-elle. Comme il n'y a rien à dire contre lui, qu'il n'est point marquant, qu'il n'a joué aucun rôle politique, si on le refuse, je serai forcée d'en conclure qu'on ne veut pas encore de remplacement. »

Enfin, l'autorisation arrive : elle est le 10 mai 1821 (1) aux mains de Planat, qui écrit aussitôt à Madame pour prendre ses ordres, ceux du cardinal, du roi Louis et de la princesse Pauline. A cette lettre, le cardinal répond le 30 juin, au nom de sa sœur et au sien : « Elle me charge de vous répondre que nous ne pensons pas que vous deviez entreprendre le voyage auquel vous êtes décidé. Soyez certain que si l'on avait besoin de

(1) Cinq jours après que Napoléon est mort à Saint-Hélène.

quelqu'un, c'est à moi qu'on en aurait écrit et qu'on ne se serait pas adressé à des étrangers pour vous engager à faire ce qui est d'ailleurs dans votre cœur... Je prie Dieu qu'il vous éclaire, afin que vous n'ayez pas à vous repentir de la décision que vous prendrez. »

Planat, à la vérité, s'est rendu odieux à la reine Catherine : « C'est, écrit-elle, un être immoral, fourbe et tartufe, » mais cette opinion n'a influé en rien sur celle de Fesch, qui ne communique pas plus à la Famille les résolutions qu'il adopte que les renseignemens qu'il reçoit de Bertrand.

Mme de Montholon a réuni, outre Planat, un médecin et un prêtre : le baron Desgenettes, invité par le ministre des Affaires étrangères de France à désigner un médecin propre à être envoyé à Sainte-Hélène, a, sur le conseil de l'ambassadeur d'Angleterre, choisi le docteur Pelletan fils, médecin du Roi par quartier, l'un des hommes qui honorent le plus la science française, Consulté par le ministre, M. de Quélen, coadjuteur de Paris, a répondu : « J'irai, moi, je m'offre volontiers pour conquérir cette âme à Dieu ; » sur les représentations du ministre relativement à l'âge du cardinal de Périgord, auquel il doit succéder, M. de Quélen a désigné M. Deguerry qui vient d'être ordonné prêtre, mais dont le mérite est déjà éclatant. De plus, patriote à la bonne façon, car, en 1814, il s'est échappé du collège de Villefranche pour demander des armes au maréchal Augereau. Il semble enfin que Mme de Montholon ait pensé à faire offrir par Gourgaud une place de secrétaire à Casimir Bonjour. « Voulez-vous être secrétaire de l'Empereur, lui aurait dit Gourgaud qui le voyait pour la première fois à un dîner chez Mme Tiran, sa sœur... L'Empereur désire un homme de lettres capable, jeune et obscur. Si la place vous convient, je sais par ma sœur que vous convenez parfaitement à la place. Je vous choisis!... » Mais à l'Empereur, Bonjour préfère, à ce qu'il dit lui-même dans ses précieux Mémoires, la Comédie-Française où il a une pièce reçue, et il refuse. Mme de Montholon engage pour le remplacer et pour servir de précepteur à ses fils un M. Audrand, professeur à Juilly, car, dans l'impossibilité où est Montholon d'abandonner l'Empereur dont les jours sont comptés, elle va le rejoindre avec ses enfans. Tout le monde fait ses préparatifs et Planat, muni des lettres d'Hortense et de Julie pour l'Empereur, s'apprête à rejoindre la petite troupe,

lorsque l'on apprend que l'abbé Buonavita et le valet de pied Gentilini sont arrivés en Angleterre. Partis de Jamestown le 17 mars, ils ont touché terre vers le 2 mai. Mais on les a retenus à Portsmouth à bort du *Flamen*, bâtiment de l'Alien Office jusqu'à ce qu'on ait reçu par le chargé d'affaires de France une réponse à la demande qu'ils ont faite d'être débarqués à Cherbourg. Le ministre, M. le baron Pasquier, répond à M. de Caraman qu'il ne lui sera sans doute pas difficile d'obtenir qu'ils soient transportés dans les Pays-Bas; et en effet le chargé d'affaires informe M. Pasquier le 15 mai qu'ils vont être menés à Rotterdam. Ils y arrivent le 20, et se rendent à Bruxelles d'où ils gagnent Paris; le 1er juin, des passeports sont délivrés, à Gentilini pour l'île d'Elbe, à Buonavita pour Rome.

O'Meara cependant a appris le 18 mai l'arrivée de Buonavita, et il en a aussitôt informé Madame. Il a obtenu, le 22, de nouveaux détails : « Antommarchi, écrit-il, ne sait plus quoi faire pour guérir son malade dont l'état empire chaque jour. » Il donne des nouvelles du prochain départ du ménage Bertrand. « Par suite de tous ces départs, ajoute-t-il, on a adressé une note officielle au gouvernement anglais, dans laquelle on demande des remplacemens. On veut quatre personnes dont une ayant servi, un aumônier et un médecin. »

Il ne saurait être douteux que cette lettre adressée à Madame fut interceptée par le cardinal ainsi que les lettres suivantes que dut écrire O'Meara, lequel, ayant rejoint Buonavita et ayant reçu de lui de déplorables nouvelles de l'Empereur, écrivait le 19 juin à lord Bathurst que, la crise actuellement arrivée ayant été officiellement annoncée par lui, il demandait à retourner à Sainte-Hélène. Le 29 juin, la princesse Pauline écrit à lady Holland : « Je profite d'une bonne occasion pour me rappeler à votre souvenir et vous prier de vouloir bien me donner des nouvelles de mon bien-aimé frère dont l'état de santé m'inquiète beaucoup par les bruits que l'on fait répandre sur son mauvais état. Nous n'avons reçu aucune nouvelle du prêtre qui est arrivé de Sainte-Hélène; il vous serait peut-être possible de vous en informer et de me donner ces nouvelles positives. »

Ainsi, même les lettres d'O'Meara qu'il connaît et dont il sait l'existence authentique, même les lettres de Buonavita qui est son homme et qu'il a lui-même désigné, Fesch supprime tout et, tant il est asservi aux individus qui l'exploitent, il se

refuse à admettre toute nouvelle qui arrive du dehors et qui contrarie sa folie.

Après deux mois de voyage depuis l'Angleterre, Buonavita arrive le 10 juillet à Rome. Il est porteur d'une lettre de Montholon pour la princesse Pauline datée du jour même de son départ de Sainte-Hélène, le 27 mars. Montholon ne laisse aucun espoir. « Plusieurs rechutes se sont succédé, dit-il, depuis le milieu de l'année dernière et chaque jour son dépérissement a été sensible. Sa faiblesse est extrême : il a peine à soutenir la fatigue d'une promenade d'une demi-heure au pas, en calèche et ne peut marcher, même dans ses appartemens, sans être soutenu. A la maladie de foie se joint une autre maladie endémique dans cette île. Les intestins sont gravement attaqués. Aucune fonction digestive ne s'opère plus et l'estomac rejette tout ce qu'il reçoit. Depuis longtemps, l'Empereur ne peut plus manger ni viande, ni pain, ni légume, il ne se soutient plus qu'avec des consommés ou des gelées. »

Forte de cette lettre, la première venant de Sainte-Hélène qu'il lui ait été permis de lire depuis deux ans, Pauline se résout à attaquer. « On voulait me cacher l'arrivée de l'abbé Buonavita, écrit-elle le même jour à Planat. Il était dans la chambre de maman quand je suis allée pour prendre congé, car je partais pour Frascati, mais on me refusa sa porte. Heureusement, j'ai appris par le portier que l'abbé était là. Je suis montée. Maman ne me disait rien. J'ai donc été obligée de lui dire que je le savais et que je voulais voir l'abbé et savoir des nouvelles de l'Empereur. Elle me dit que l'on attendait le cardinal et que l'Empereur était furieux contre moi pour avoir reçu des Anglais. Je n'ai connu le marquis d'Anglesea que chez Madame. Sa femme, qui est charmante, me donna des preuves d'amitié. C'est un homme de cinquante-cinq ans, laid, mais aimant l'Empereur et sa famille. Mon oncle ne quittait pas la duchesse (car il est duc d'Hamilton depuis la mort de son père).

« Maman et mon oncle ne croient pas tout à fait que l'abbé Buonavita ait laissé l'Empereur à Sainte-Hélène, car ils me disaient : « Je n'en crois rien. L'Empereur n'est plus là, je le sais. » Enfin mes peines sont affreuses.

« Je me suis jetée aux pieds de maman, je lui ai expliqué toute cette intrigue et je l'ai suppliée, au nom de l'honneur, de renvoyer cette femme et ce prêtre ; mais elle s'est emportée

contre moi, en disant qu'elle était bien la maîtresse de voir qui elle voulait. Elle est soutenue par mon oncle et Colonna...

« Même l'arrivée de l'abbé Buonavita n'a pas encore convaincu Madame et le cardinal. Enfin, c'est après une scène terrible entre nous que maman commence à être ébranlée, mais cette scène a été si vive que je me suis brouillée à ne revoir jamais le cardinal. C'est un grand bonheur que l'abbé ait eu une lettre à me remettre directement, sans cela, on m'aurait tout caché.

« L'on n'a pas bien traité l'abbé Buonavita, car maman lui a demandé si véritablement il avait vu l'Empereur ; le pauvre homme si affectionné a été bien peiné. Je le mène avec moi à Frascati, car on ne lui donnera pas un sou. »

Dès qu'elle eut lu la lettre de Montholon et qu'elle eut vu l'abbé, Pauline a pris son parti. Sans désemparer, elle écrit à lord Liverpool. Elle lui adresse les lettres qu'a apportées Buonavita, elle réclame que l'Empereur soit changé de climat. « Si la demande ci-jointe m'était refusée, ce serait pour lui une sentence de mort et je prie qu'il me soit permis de partir pour Sainte-Hélène afin d'aller rejoindre l'Empereur et recevoir son dernier soupir... L'état de ma santé ne me permettant pas de voyager par terre, mes intentions sont de m'embarquer à Civita Vecchia pour me rendre de là en Angleterre et y profiter du premier vaisseau qui fera voile pour Sainte-Hélène... Je sais que les momens de Napoléon sont comptés, et je me reprocherais éternellement de n'avoir pas employé tous les moyens qui pourraient être en mon pouvoir d'adoucir ses dernières heures et de lui prouver tout mon dévouement. »

Bien qu'elle eût passé quatre nuits à écrire et à copier des lettres « pour faire connaître la triste position de l'Empereur, » elle répond le 15 à la lettre du général Montholon. « Aussitôt, dit-elle, que le danger de l'Empereur m'a été connu, j'ai fait toutes les démarches possibles pour faire connaître son horrible position. J'ai même demandé à le rejoindre à Sainte-Hélène, plutôt que de le savoir mourant sans personne de sa famille qui puisse recevoir son dernier soupir. Je n'ai consulté que mon cœur en faisant cette demande, car je suis loin d'être comme je le voudrais, mais j'espère que mes forces me soutiendront pour prouver à l'Empereur que personne ne l'aime autant que moi. »

Il convient de rendre à Madame cette justice qu'une fois ses yeux dessillés, elle accepte la situation. Dans la journée du 14, elle pense adresser au parlement anglais une pétition que O'Meara lui a envoyée toute rédigée; elle écrit à O'Meara; elle écrit à Lucien; elle écrit à lord Holland; elle écrit à lord Liverpool; elle écrit à Marie-Louise. Quant à Fesch, il se contente d'adresser à Las Cases une lettre d'affaires; il parle de deux traites de 20000 francs chacune, dont il n'a pas été prévenu, et qui sont restées impayées: il parle de 27000 francs qu'il a payés pour Gentilini, Antommarchi, Buonavita : il charge Las Cases de solder, sur les fonds qui ont dû rester dans ses mains, 24000 francs que Bertrand a chargé Madame de compter à Mme de Montholon. Pas un mot de l'Empereur. Sa lettre est d'un homme désappointé, qui n'est point convaincu. Elle est sèche et sotte. Quel remords pourtant s'il avait compris!

Le 16 juillet, on fut avisé à Rome que l'Empereur était mort à Longwood le 5 mai à cinq heures quarante-neuf de relevée, soixante-douze jours auparavant. On l'avait appris à Londres le 4 juillet; à Paris le 5 et le 6; à Baden en Suisse le 14; à Rome le 16; à Trieste le 17 ; Joseph ne le sut à Saratoga que le 10 août.

A ce moment, Madame se préparait à réclamer le corps de son fils. L'Empereur, dans cette lettre qu'il avait dictée à Montholon le 28 avril et qui devait être datée du jour de sa mort, avait fait écrire à Lowe : « Je vous prie de me faire connaître quelles sont les dispositions prescrites par votre gouvernement pour le transport de son corps en Europe. » Par son testament, il a exprimé le désir « que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé. » Mais l'oligarchie britannique a pris ses mesures : si, dans les instructions données à l'amiral sir George Cockburn, lord Bathurst avait admis que, après son décès, Napoléon fût ramené en Angleterre, pour que sans doute on y acquît la certitude qu'il était mort, le ministre trouva par la suite que mieux valait laisser ce cadavre dans l'île perdue, et d'en confier la garde à l'Océan. Dès le 18 septembre 1817, il écrivit à Hudson Lowe : « Vous ne regarderez plus, en cas d'un pareil événement, cette instruction comme en vigueur ; mais vous prendrez des mesures pour ensevelir le général Buonaparte à Sainte-Hélène, avec les honneurs militaires. » L'ordre fut renouvelé en 1820 de ne

point laisser sortir de l'île la dépouille mortelle du général Buonaparte ; mais refusera-t-on son cadavre à sa mère ? Ce droit qu'on reconnaît aux mères des suppliciés de réclamer le corps de leur enfant, le déniera-t-on à la mère de Napoléon ?

Elle s'adresse d'abord au comte Bertrand : si l'Empereur a exprimé la volonté positive d'être inhumé à Sainte-Hélène, elle ne présentera point sa requête au gouvernement britannique. Dans le cas, au contraire, où l'Empereur n'aurait pas exprimé la volonté absolue d'être inhumé à Sainte-Hélène, ou bien dans le cas où il n'aurait exprimé cette volonté que pour empêcher ses restes d'être profanés à Westminster, « mon désir, écrit-elle, est que vous ne perdiez pas un moment pour présenter ma requête à lord Castlereagh. » Aussitôt elle expédiera à Londres quelqu'un de sûr, chargé de sa procuration, pour recevoir et lui amener ces restes précieux, objet de son éternelle douleur.

Il est fâcheux que Madame n'ait point rédigé elle-même sa demande au gouvernement anglais. Elle tenait toute dans la première phrase : « La mère de l'empereur Napoléon vient réclamer de ses ennemis les cendres de son fils. » Les déclamations qui suivent n'y ajoutent rien; seulement cette phrase : « Mon fils n'a plus besoin d'honneurs, son nom suffit à sa gloire ; mais j'ai besoin d'embrasser ses restes inanimés. C'est loin des clameurs et du bruit que mes mains lui ont préparé dans une humble chapelle une tombe. Au nom de la justice et de l'humanité, je vous conjure de ne pas refuser ma prière. Pour obtenir les restes de mon fils, je puis supplier tout le ministère; je puis supplier Sa Majesté Britannique; j'ai donné Napoléon à la France et au monde. Au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je viens vous supplier, Milord, qu'on ne me refuse pas les restes de mon fils. »

On ne lui répondit pas.

FRÉDÉRIC MASSON.

GASTON DARBOUX

De tous les hommes de science, les mathématiciens sont ceux dont les travaux, en dehors de quelques applications d'ordre pratique, sont le plus inaccessibles au grand public, qui ne se rend que bien vaguement compte de l'objet de leurs recherches. Depuis longtemps, les mathématiques ont perdu tout caractère expérimental, et la déduction y travaille sur des concepts lentement élaborés dans les âges antérieurs. Il n'en faut cependant pas conclure que les mathématiciens purs restent nécessairement perdus dans leurs symboles, loin de toute réalité. Dans l'antiquité grecque, la science idéale de la géométrie, étudiant des objets rationnellement construits, ne perd pas contact avec l'intuition spatiale dont elle tire toutes ses conceptions, et l'instrument mathématique est tout naturellement utilisé pour une connaissance générale de l'Univers. Dans des temps plus récens, par exemple chez nos grands géomètres physiciens de la première moitié du siècle dernier, l'étude approfondie de la nature apparaît comme la source la plus féconde des découvertes mathématiques, et la physique fut souvent l'origine première de grandes théories analytiques. Il faut ajouter que, dans notre vision actuelle du monde, l'analyse mathématique reste un instrument indispensable aux progrès des théories physiques, offrant aux physiciens des moules pour leurs vues théoriques ; en échange, les physiciens rendent aux mathématiciens un service d'un haut prix, en les guidant dans l'infinie variété des formes que conçoit notre esprit et les empêchant à certaines heures d'errer à l'aventure. La mathématique n'apparaît plus alors comme la

science étrange et mystérieuse que se représentent tant de gens; elle est une pièce essentielle dans l'édification de la philosophie naturelle.

Si importantes que soient cependant les relations entre la mathématique et la physique, il s'en faut de beaucoup que leur étude soit le seul objet des méditations des mathématiciens. Le monde des formes et des grandeurs abstraites est peu à peu devenu en lui-même un sujet d'études, avec lequel l'esprit humain a élevé un édifice immense, qui s'accroît chaque jour. Dans cette construction, les exigences logiques sont toujours grandissantes ; ainsi, elles sont beaucoup plus grandes aujourd'hui qu'il y a un siècle. Mais la logique ne suffit pas. Le géomètre n'est pas seulement un logicien, il est aussi un artiste. La finesse lui est aussi nécessaire que l'ordre et la rectitude dans le raisonnement, et sans imagination il n'y a pas d'esprit d'invention. Beauté et simplicité vont d'ailleurs de pair, et on sait que le mot *élégance* revient souvent sur les lèvres des géomètres.

Depuis le XVIIe siècle, la France eut une succession ininterrompue de grands mathématiciens. Qu'il suffise de rappeler les noms de deux de nos contemporains disparus il y a quelques années : Hermite, dont les admirables travaux sur l'algèbre et la théorie des nombres préserveront à jamais le nom de l'oubli, et Henri Poincaré, d'une incomparable puissance d'invention, qui cultiva avec éclat toutes les parties des sciences physico-mathématiques. Il y a quelques semaines, nous perdions un des plus éminens parmi les maîtres de la science contemporaine, Gaston Darboux. Si abstraite que soit une œuvre, que peuvent seuls comprendre dans ses détails les initiés, je voudrais essayer d'en montrer l'importance, en retraçant sommairement la vie du regretté Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.



Gaston Darboux naquit à Nîmes le 13 août 1842. Après de bonnes études classiques au lycée de cette ville, il entra en 1855 dans la classe de mathématiques spéciales et fut, après une année, admissible à l'École polytechnique ; mais, ayant le désir très arrêté d'entrer dans l'enseignement, il ne voulut pas subir l'examen du second degré. Au bout d'une seconde année, il était reçu le premier à l'École normale supérieure et à l'École

polytechnique. A cette époque, l'École normale menait à peu près uniquement à l'enseignement des lycées. Comme on l'a dit, elle conduisait à tout, à condition d'en sortir. Des exemples célèbres montraient que les *littéraires*, suivant le terme de la maison, en sortaient quelquefois; mais le fait ne s'était guère vu pour les *scientifiques*. La détermination prise par Darboux de se consacrer à l'enseignement fut un objet d'étonnement et peut-être de scandale pour les amis de la grande famille polytechnicienne. On n'avait pas vu encore, comme l'a rappelé M. Lavisse au jubilé de Darboux, en 1912, quelqu'un préférer aux espérances brillantes qu'offrait la carrière des mines ou des ponts et chaussées le titre de professeur et la modestie des fonctions d'enseignement. Pasteur était alors directeur des études scientifiques à l'École normale. Il désirait déjà sans doute que celle-ci contribuât au recrutement de l'enseignement supérieur comme de l'enseignement secondaire, et qu'elle devînt une pépinière pour la science française. Il eut une grande joie en voyant arriver une recrue qui promettait d'être aussi brillante. Ceux qui plus tard ont entendu Pasteur parler de l'amour et du culte de la science peuvent facilement imaginer les conseils qu'il donnait à Darboux. Le nouvel élève se signala bientôt par des travaux remis aux maîtres de conférences et témoignant d'un véritable esprit d'invention. Après ses trois années d'études, il put, grâce à Pasteur, rester encore deux ans à l'École dans le poste d'agrégé-préparateur de mathématiques créé à son intention et achever un travail remarquable sur les surfaces orthogonales, qui lui servit de thèse de doctorat en 1866. Il fut ensuite, jusqu'en 1872, professeur aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand. Son enseignement avait, au témoignage de ceux qui l'ont entendu, une tournure très originale; dans sa classe, le souci de l'examen prochain ne hantait pas sans cesse les élèves, ce qui n'empêchait pas ceux-ci de remporter de brillans succès dans nos grandes Écoles.

En 1872, Darboux devint maître de conférences à l'École normale, en même temps qu'il suppléa Liouville à la Sorbonne dans la chaire de mécanique rationnelle. Sa réputation scientifique était déjà bien établie et son influence fut grande parmi les mathématiciens de l'École, qui suivaient aussi son cours à la Faculté. Dans celui-ci, Darboux a rénové en France l'enseignement de la mécanique générale. J'ai commencé alors

à le connaître et à apprécier sa parole claire et élégante. Ce n'est pas que certains points de son enseignement n'aient été, pour mes camarades et moi, l'occasion de grandes perplexités. En même temps que le cours de Darboux à la Sorbonne, nous suivions à l'École les conférences d'un savant éminent, Briot, qui, en collaboration avec Bouquet, a signé des mémoires justement renommés. Il y a bien des manières d'exposer les principes de la mécanique; Briot envisageait d'abord la force au point de vue statique, tandis que Darboux débutait par la définition dynamique. Sur cette question de principes, il nous fallait oublier à l'École ce qu'on nous avait dit à la Sorbonne, cela a été notre première leçon de philosophie des sciences. Aux élèves de la section de mathématiques en troisième année, Darboux faisait des leçons d'algèbre et de géométrie analytique, passant avec un art consommé d'une théorie à une autre; dans ces causeries familières, il donnait toute sa mesure comme professeur. A la fin de 1880, il quittait l'École pour devenir titulaire de la chaire de géométrie supérieure à la Sorbonne.

***

On peut distinguer le plus souvent chez les mathématiciens deux tendances d'esprit différentes. Les uns se préoccupent principalement d'élargir le champ des notions connues; sans se soucier toujours des difficultés qu'ils laissent derrière eux, ils recherchent de nouveaux sujets d'études. Les autres préfèrent rester, pour l'approfondir davantage, dans le domaine des notions mieux élaborées; ils veulent en épuiser les conséquences, et s'efforcent de mettre en évidence dans la solution de chaque question les véritables élémens dont elle dépend. Il suffit souvent aux premiers d'être assurés qu'un problème peut être résolu, et ils laissent à d'autres le soin de le résoudre effectivement. On dirait, en leur appliquant un mot de Fontenelle à propos de Leibnitz, qu'ils se contentent de voir croître dans les jardins d'autrui les plantes dont ils ont fourni les graines, celles-ci étant plus à estimer que les plantes mêmes. Les seconds pensent que les méthodes générales sont faites pour être appliquées et que seules ont du prix les solutions poussées jusqu'à leur dernier terme. Il n'y a pas à établir ici une hiérarchie; l'esprit souffle où il veut. On trouve chez Darboux l'une et l'autre de ces tendances. Les conséquences de

plusieurs de ses mémoires ont été approfondies par d'autres plus que par lui-même ; toutefois, c'est par le souci de la perfection que se distingue la plus grande partie des travaux de l'illustre mathématicien qui aimait le plus souvent à tirer d'une méthode tout ce qu'elle peut fournir, et dont les traités didactiques sont des œuvres d'art dignes d'être proposées comme modèles à ceux qui cultivent les sciences mathématiques. Nul ne savait mieux que lui montrer combien peut être féconde l'étude approfondie d'un cas simple. C'est qu'en effet on ne parvient le plus souvent au général que par le particulier ; comme aimait à le répéter Hermite, la méthode d'invention est au fond la même dans les sciences mathématiques et dans les sciences d'observation. Darboux excellait aussi à établir des rapprochemens inattendus entre des questions regardées jusque là comme distinctes, ce qui donne à son œuvre, notamment en géométrie infinitésimale, une grande cohésion et une impression de solidité et de force.

Étant encore élève à l'École normale, Darboux avait fait la découverte d'un système triple orthogonal formé de surfaces du quatrième degré. Il est revenu souvent par la suite sur les systèmes triples orthogonaux, c'est-à-dire les systèmes formés de trois familles de surfaces se coupant à angle droit, qui, depuis Lamé, offrent un grand intérêt en physique mathématique. En 1873, il rassemblait toutes ses recherches de géométrie analytique dans un ouvrage sur une classe remarquable de surfaces algébriques et la théorie des imaginaires, qui contient un grand nombre de résultats remarquables. C'est là qu'on trouve pour la première fois une interprétation dans l'espace ordinaire de la géométrie non euclidienne, qui a été souvent utilisée dans des études philosophiques sur les divers espaces.

Dans cette période, entre 1870 el 1880, l'activité scientifique de Darboux fut prodigieuse. Ses travaux en analyse pure ne furent pas moins remarqués que ses travaux géométriques. Il faut au moins mentionner un mémoire extrêmement original sur l'approximation de fonctions de grands nombres, qui se présentent dans tant d'applications des mathématiques, notamment en mécanique céleste. Un autre travail d'une importance capitale concerne les équations aux dérivées partielles du second ordre; il va bien au delà des méthodes célèbres de Monge et d'Ampère.

Un des objets de l'analyse abstraite est l'étude de l'idée de fonction, c'est-à-dire de dépendance entre deux ou plusieurs variables. Il a fallu longtemps avant qu'on se rendît compte de l'étendue extraordinaire de cette notion. On doit d'ailleurs reconnaître qu'il est indispensable pour les progrès de la science que les choses paraissent d'abord simples. Sans vouloir trop généraliser, on peut dire que l'erreur est quelquefois utile. Le calcul différentiel n'aurait pas pris naissance, si Newton et Leibnitz avaient pensé que les fonctions continues n'ont pas nécessairement une dérivée, notion dont l'origine est dans le sentiment confus que nous avons de la rapidité plus ou moins grande avec laquelle s'accomplissent les phénomènes. Un jour devait venir cependant, où l'idée de fonction serait approfondie dans toute sa généralité. En France, Cauchy avait été dans ce domaine, comme dans bien d'autres, un précurseur. Le mémoire de Darboux sur les fonctions discontinues, paru en 1875, marque une date dans l'histoire de la critique des principes du calcul infinitésimal.



On donne souvent le nom de *géomètres* aux mathématiciens. A l'Académie des Sciences, la section de mathématiques pures s'appelle la section de géométrie. Or plus d'un mathématicien éminent n'a jamais écrit une ligne sur la géométrie proprement dite, c'est-à-dire sur l'étude des propriétés des figures faite à un point de vue synthétique, sans aucun mélange de considérations analytiques. Les procédés de l'analyse mathématique et de la géométrie analytique d'une part, de la géométrie pure d'autre part, ont été quelquefois au siècle dernier opposés les uns aux autres. Il fut un temps où les *analystes* reprochaient aux *géomètres* de n'avoir pas de méthodes générales; les géomètres répliquaient que les méthodes générales ne sont pas tout dans la science, et qu'elles empêchent même souvent de voir les choses directement et en elles-mêmes.

On peut, je crois, affirmer que dans ces discussions, où ont été mêlés les noms de grands mathématiciens, tous avaient tort en quelque manière. Au point de vue historique, nous voyons l'algèbre géométrique des anciens se séparer peu à peu de la géométrie. L'algèbre proprement dite arrive ainsi à l'autonomie avec son symbolisme et ses notations de plus en plus perfec-

tionnées, constituant une langue d'une admirable clarté, qui, suivant le mot de Fourier, n'a pas de signe pour exprimer les notions confuses. Le développement formel a joué à certains momens un rôle très important, et le langage analytique a été indispensable à la plus grande extension des principes. Le symbolisme soutient et porte l'esprit en avant, et les généralisations se font avec le moindre effort. On pourrait donner comme exemples la forme analytique du principe des déplacemens virtuels en mécanique, et les équations de Lagrange en dynamique analytique. Tout cela montre assez ce que signifie une phrase, souvent répétée, qu'il n'y a dans une formule que ce qu'on y a mis; elle est vide de sens ou n'est qu'un pur truisme. Des résultats, identiques au fond, peuvent avoir des formes très différentes, et il arrive que la forme soit essentielle; telle aussi l'énergie peut être constante en quantité, mais variable en qualité. Aux cas cités plus haut, on pourrait ajouter la mécanique céleste tout entière, où il n'y a rien de plus que la formule de la gravitation universelle et quelques constantes fournies par l'observation, mais où d'innombrables transformations de calcul nous font passer de ce point de départ à l'explication de presque toutes les particularités des mouvemens des astres.

On doit avouer d'autre part que, dans la complexité des formules, on ne démêle pas toujours des faits simples que mettent parfois en évidence des raisonnemens purement géométriques. Une méthode géométrique peut, chemin faisant, mieux explorer qu'une méthode analytique les alentours d'une question. On voyait mieux le pays quand on voyageait à pied; il est vrai qu'on allait moins loin. Dans le même ordre d'idées, notons que, pour certaines applications, des raisonnemens géométriques donnent sans peine une première approximation, à laquelle conduirait moins facilement l'emploi de l'analyse.

La conclusion s'offre d'elle-même. On doit se garder de l'exclusivisme auquel se laissèrent entraîner des géomètres illustres, comme Poncelet et Chasles. Avant eux, Monge, dans ses célèbres *Applications de l'Analyse à la Géométrie*, avait été plus éclectique. Aussi Darboux a-t-il écrit très justement dans une belle étude sur le développement des méthodes géométriques : « Monge, le rénovateur de la géométrie moderne, nous a montré dès le début, ses successeurs l'ont peut-être oublié, que

l'alliance de la géométrie et de l'analyse est utile et féconde, que cette alliance est peut-être une condition de succès pour l'une et pour l'autre. » A ce point de vue, Darboux fut un des plus brillans continuateurs de Monge. En France, et aussi en dehors de notre pays, cette école d'analystes géomètres, pour qui les problèmes de géométrie infinitésimale sont l'occasion de belles recherches, où les méthodes analytiques et les points de vue géométriques se prêtent un mutuel appui, avait hier encore Darboux pour chef; elle réalise pleinement dans ses travaux l'alliance souhaitée par Monge.

Darboux a exposé dans ses *Leçons sur la théorie générale des surfaces et sur les surfaces orthogonales* ses recherches personnelles et aussi celles de ses devanciers, en leur donnant une forme nouvelle et originale. Que de beaux chapitres on trouve dans ces volumes, sur l'applicabilité des surfaces, sur le problème de la représentation sphérique, sur les surfaces à courbure constante, sur les systèmes triples orthogonaux! Le problème célèbre des lignes géodésiques, c'est-à-dire des lignes correspondant sur une surface à la plus courte distance d'un point à un autre, a fait aussi l'objet de profondes recherches de Darboux, qui l'ont conduit à l'étude de diverses questions de mécanique se rattachant au principe de la moindre action. Ces ouvrages considérables, qui font honneur à la science française, sont rapidement devenus classiques.

*
* *

L'activité de Darboux ne s'est pas bornée aux belles productions mathématiques, dont nous avons essayé de donner une idée. Il aimait l'action autant que la pensée. En 1889, il avait été nommé doyen de la Faculté des Sciences; il se montra, dans ces délicates fonctions, administrateur éminent, et son nom restera attaché aux importantes transformations qui donnèrent alors une vie nouvelle à nos universités. En 1900, il succédait à Joseph Bertrand, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Au poste d'honneur où le plaçait la confiance de ses confrères, Darboux acquit rapidement une grande autorité. Il eut le souci constant de maintenir ou d'accroître l'influence et le prestige de l'Académie. Ceux qui l'ont vu de près dans les commissions de l'Institut savent avec quel soin il étudiait les affaires et avec quelle clarté il les exposait. M. Lacroix a dit

très justement, en parlant de son collègue : « Il aimait l'autorité, non pour les vaines satisfactions d'amour-propre qu'elle donne quelquefois, mais pour l'action qu'elle lui permettait d'exercer dans les causes lui paraissant justes et dans les directions lui tenant à cœur. » Passionné quelquefois et désireux de faire prévaloir son opinion, Darboux n'hésitait pas à changer d'avis, quand on lui montrait une solution plus favorable aux grands intérêts dont l'Académie a la charge.

On relira toujours avec plaisir et profit les éloges historiques, très étudiés, qu'il prononçait dans les séances publiques. Avec quelle piété il a retracé la vie du maître vénéré qu'il avait beaucoup aimé et dont l'influence sur lui avait été si grande, Joseph Bertrand! Avec quelle sûreté et quelle précision il a analysé l'œuvre d'Hermite et celle d'Henri Poincaré! Il voulut un jour rendre hommage à une science d'origine essentiellement française, la géodésie, en parlant des travaux du général Perrier au nom duquel restera attachée la jonction géodésique de l'Espagne et de l'Algérie. Les succès récens de l'aviation lui suggérèrent, il y a quelques années, la pensée de lire une notice sur un précurseur génial, membre de l'ancienne Académie des Sciences, le général Meusnier, à qui l'on doit les règles de manœuvre encore suivies aujourd'hui et une découverte capitale qui est l'emploi du ballonnet à air.

Rompant avec les habitudes, il fit en 1911 l'éloge des donateurs de l'Académie, voulant acquitter une dette de reconnaissance envers des bienfaiteurs de la science; à la fin de ce discours, il ne pouvait manquer de souhaiter que les donateurs de l'avenir voulussent bien employer leurs libéralités, non à fonder des prix, mais à provoquer et encourager des recherches.

Dans les milieux scientifiques étrangers, la réputation de Darboux était considérable, et la plupart des Académies l'avaient appelé dans leur sein. Sa parole était très écoutée dans les Congrès internationaux. Il avait pris une grande part à la fondation de l'Association internationale des Académies, dont les événemens actuels vont modifier sans doute le fonctionnement. L'histoire des sciences l'avait toujours vivement intéressé. Il a plusieurs fois, dans les réunions internationales, fait des lectures d'un caractère historique. Ainsi, à l'Exposition universelle de Saint-Louis en 1904, il traça une large esquisse des progrès de la géométrie au XIXe siècle. Non moins remarquable

fut le discours qu'il prononça en 1908 à Rome au Congrès des Mathématiciens sur les origines, les méthodes et les problèmes de la géométrie infinitésimale. Darboux a maintes fois regretté la tendance qu'ont trop de savans français à se désintéresser de l'histoire des sciences; il savait quelles difficultés on y rencontre et avec quelle peine on arrive à rétablir des droits depuis longtemps méconnus. Aussi poussait-il vivement ses nouveaux confrères à écrire sur leurs prédécesseurs des notices qui fussent des documens pour l'histoire de la science française. Il avait en effet le souci de voir rendre à chacun des pionniers de la science la justice qui lui est due, et n'ignorait pas combien l'histoire peut, entre certaines mains, être étrangement défigurée.

Ce fut, pour Darboux, une grande satisfaction que de pouvoir réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps : l'impression des procès-verbaux, restés manuscrits, des séances de l'Académie des Sciences, depuis la fondation de l'Institut en l'an IV jusqu'à l'année 1835, où a été inaugurée la publication des *Comptes Rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*. Le recueil des procès-verbaux en est aujourd'hui à son cinquième volume, qui va de 1812 à 1815. Les historiens de l'avenir y trouveront les textes les plus précieux pour une époque où l'Académie comptait des hommes tels que Lagrange, Laplace, Monge, Cuvier, Lamarck, pour ne citer que quelques noms.

∴

Au milieu de tant de travaux et d'occupations variées, Darboux a encore voulu donner une part de son temps à des œuvres plus discrètes qui demandaient un véritable dévouement. Il a présidé pendant dix-sept ans la *Société des Amis des Sciences*. Celle-ci, fondée en 1857 par le baron Thénard, a un but singulièrement élevé : c'est une Société de secours, mais où les titres à invoquer sont des services rendus aux sciences pures et appliquées, à l'industrie et à l'agriculture. Darboux a beaucoup contribué à son développement; il rêvait d'une grande œuvre de solidarité scientifique, où ceux, et ils sont légion, qui profitent des progrès et des découvertes de la science, viendraient tous en aide aux chercheurs, uniquement préoccupés de leurs travaux, insoucians de l'avenir pour eux et pour ceux qui les entourent. Ses appels émus ont été souvent

entendus, moins cependant qu'il ne l'aurait voulu. En travaillant de toute son énergie à secourir de nobles et quelquefois glorieuses infortunes, Darboux a montré que le cœur chez lui était à la hauteur de l'intelligence.

Lagrange vieillissant, à ce que raconte Delambre, avait perdu le goût des mathématiques, et son enthousiasme s'était éteint. Darboux fut plus heureux. Les fatigues de l'âge et les souffrances d'une maladie qui le minait depuis quelques années ne ralentissaient pas son activité intellectuelle; sa belle intelligence garda jusqu'à la fin toute sa vivacité. L'année dernière, il avait fait son cours à la Sorbonne sur les principes de la géométrie analytique, et il l'avait complètement rédigé. Ce livre, qui va paraître, sera le dernier sorti de sa plume. Son but essentiel est de préciser la place que doivent prendre en géométrie les notions relatives à l'imaginaire et à l'infini; c'est un ouvrage d'enseignement, mais où se reconnaît le maître ouvrier. Darboux avait encore d'autres plans de travaux. Il voulait écrire un livre sur le problème célèbre qui a donné naissance à la géométrie infinitésimale, celui des cartes géographiques; tout à la fois, l'élégance et l'importance pratique de ce problème le séduisaient, et il en avait fait une étude approfondie dans son enseignement. Puissent les notes de ses cours permettre de le reconstituer!

Nous espérions revoir bientôt Darboux parmi nous, et profiter encore de ses conseils et de son expérience. L'opération, qu'il avait différée d'année en année, lui fut fatale, et le 23 février l'illustre savant s'éteignait presque subitement. Il disparaît après avoir dignement rempli sa tâche. Son œuvre si parfaite laissera dans la science une trace durable.

ÉMILE PICARD.

ROUEN PENDANT LA GUERRE

Une atmosphère bleue baigne les quais. Elle est faite de cette vapeur azurée née des eaux de la Seine et qui colore toute la vallée de ce fleuve. Le crépuscule de février commence. L'air est bleu; bleue aussi dans le fond la croupe de la colline Sainte-Catherine qui, dressée à l'extrémité des quais, force la Seine à tourner brusquement en coude, et semble ainsi clore la ville, en amont. Une gaze bleue voile de ce côté la longue perspective des îles que les eaux portent comme une flottille à l'ancre. A l'aval, vers l'Ouest, les deux pylones géans du pont transbordeur qui ressemblent à des réductions de Tour Eiffel, et profilent sur le ciel orangé du couchant les entrelacs de leur dentelle de fer, tendent à soixante mètres au-dessus des eaux leur tablier. Et c'est le portique majestueux des quais sous lequel s'avancent lentement les grands vapeurs venus du Havre.

Dans cette couleur si septentrionale, dans ce bleu mouillé qui estompe les lignes, se dressent au long des berges la mâture innombrable des bateaux de tous pavillons, les grosses cheminées vomissant des fumées noires, et les longs bras articulés et puissans des grues à vapeur. Puis voici les docks de l'armée anglaise. Vous diriez des architectures exotiques, les ruines d'un temple hindou où des moellons en gradins montent en pyramide, tandis que des hommes fauves les escaladent jusqu'au faîte. Mais ces édifices bizarres de douze ou quinze mètres de haut, sont tout simplement l'accumulation des boîtes de bois blanc dans lesquelles nos alliés reçoivent leurs vivres.

Les grues grincent, la vapeur siffle. Entre les balles de

marchandises, la pâte de papier, les barriques de vin, les sacs de céréales, les amas de planches de sapin qui encombrent les quais, vont et viennent des hommes sinistres aux habits gris délavé, à la petite casquette ronde bordée de rouge, qui, le crochet à la main, saisissent les sacs de blé ou la bobine de papier que la benne des grues dépose à leurs pieds avec la précision d'un mouvement humain. Ce sont les prisonniers allemands qui par milliers procèdent au déchargement des navires. Des autos d'ambulances anglaises arrivent, dans un roulement doux, se rangent au bord du quai devant un grand et beau bateau blanc qui élève au-dessus de la berge sa coque élégante Bientôt, avec des mouvemens réglés, des brancardiers anglais déchargeant eux aussi leurs voitures, emportent les blessés allongés, franchissent la passerelle et descendent dans les cabines du vapeur-hôpital les Tommies en voie de guérison qui vont passer la Manche et achever de se rétablir sur la terre natale. Mais pendant ce temps, sur la chaussée des quais, c'est le roulement incessant des gros camions automobiles chargés de brochettes de soldats kakhi, coiffés en auréole de la large pastille jaune qu'est leur casquette. Ces poids lourds font chacun le bruit du tonnerre, ébranlent le sol, remplissent l'air de leur fracas. D'autres voitures les croisent : ce sont les camions militaires français mis à la disposition du négoce pour le transport du charbon. Une troupe de chevaux au sabot lourd, guêtrés jusqu'aux cuisses d'un poil abondant et long et le profil en arc de cercle, s'en vont à grand tapage, conduits par des soldats australiens au chapeau mou de mousquetaire, la jugulaire au menton. Et voici, marchant au pas, une autre troupe que mènent des territoriaux débonnaires, baïonnette au canon. Sous leur casquette sans visière, des visages d'hommes blonds et mornes vous regardent fixement; ils portent, par-dessus leur uniforme réséda, des blouses bleu passé, serrées à la taille, comme les paysans russes...

Les tramways jaunes s'entre-croisent au milieu de cette circulation trépidante. Sur les trottoirs, la foule noire est traversée du passage des officiers anglais, l'allure haute, la canne sous le coude. Puis ce sont les Hindous, moins nombreux aujourd'hui que naguère, quelques chefs d'état-major demeurés dans la ville, qui promènent sous le turban blanc leur visage mystérieux d'Asiatiques. Et ce sont encore des mutilés belges,

revêtus de l'ancienne tenue, noire ou bleu foncé, sous laquelle ils firent en 1914 leurs immortelles retraites : puis les soldats flamands ou wallons accueillis en permission par des œuvres militaires. Parfois des Chinois, ouvriers d'une usine prochaine, achèvent de bigarrer la masse mouvante. Les magasins étalent leur luxe; les cafés regorgent de monde. Les sirènes des manufactures voisines poussent leur cri déchirant. Au port fluvial où s'entassent l'un contre l'autre, au pied de la côte Sainte-Catherine, pareils à un pont formidable du Génie, chalands et péniches alourdis de marchandises, de temps à autre un remorqueur qui démarre après lui un train de bateaux, jette son strident appel.

Çà et là, perçant le rideau noirci des maisons tendu devant la ville, une ruelle étroite, aux pignons pointus, laisse apercevoir au sommet de sa pente un morceau gigantesque de cathédrale. C'est un portail latéral qui se creuse et s'emplit de bleu, tandis qu'au-dessus de son ogive, d'autres ogives aériennes s'élancent à jour sur le ciel, coupées de meneaux frêles et infinis comme des mâts d'un navire fantastique.

Telle est actuellement la cité dont une dame belge, venue la visiter avant la guerre, disait : « Oh! Rouen est calme comme un béguinage. »

*
* *

Les collines qui, depuis l'entrée du fleuve en Normandie, abritent de très près la rive droite de la Seine et dessinent ses sinuosités, tombent au port de Rouen avec la croupe de la côte Sainte-Catherine, s'écartent brusquement, s'arrondissent, composent un cirque immense avec, au Nord, l'amphithéâtre charmant de Bihorel, et reviennent, avec la côte de Canteleu, au fleuve qu'elles ne vont plus quitter jusqu'à son estuaire. C'est au creux de ce cirque dominé de coteaux verts qu'est bâtie la Ville aux Cent Clochers. Le soir, quand du haut de Bihorel on la voit s'étaler jusqu'au moindre repli de cette large vasque, on dirait un océan de toits d'où émergent çà et là les vaisseaux d'église, hérissés de pinacles, de tours, de clochers et de flèches.

Commerçante tranquille, manufacturière sage, amie des Arts en ses loisirs, avec ses cent vingt mille habitans, son port florissant, elle était heureuse sans bruit, sans ambitions déme-

surées, légèrement méfiante, peu expansive, quand, un jour, ce fut la guerre.

La population était sous la menace de l'invasion ennemie, quand elle aperçut pour la première fois dans ses rues ces soldats inconnus qui débarquaient en Normandie. On pouvait se demander comment, prudente, circonspecte, toujours sur la réserve, elle accueillerait ces régimens alliés, qui tout d'un coup, du jour au lendemain, venaient élire domicile en ses murs, établir chez elle leur chez eux, se mêler à son existence, pénétrer dans son intimité. Quel visage allait-elle leur montrer? Ces Anglais, en arrivant, ne lui trouveraient-ils pas cette physionomie fermée, muette et scrutatrice de qui déteste l'imprévu, défend sa vie secrète, marchande ses amitiés?

Théoriquement, on l'aurait prédit. Mais les circonstances étaient de celles qui du premier choc brisent les glaces les plus froides. L'âme rouennaise, une fois troublée, une fois émue, laisse vite apercevoir les ressources cordiales dont elle est si jalouse, qu'elle ignore souvent. Lorsqu'on vit à Rouen arriver ces uniformes kakhi si peu militaires pour l'œil habitué aux couleurs brillantes de nos troupes, les bras se tendirent, on jeta des fleurs et des baisers, le sentiment si doux, si profond de l'alliance des patries envahit, força les cœurs. Les Anglais étaient l'appui, la force amie, les loyaux auxiliaires : le Rouennais sagace et avisé ne pouvait le méconnaître. Nos alliés se souviendront toujours du sourire qui les accueillit au premier jour.

Les Anglais devaient modifier complètement l'aspect de Rouen. C'est qu'il ne s'agissait pas d'un point de passage de troupes, ni même d'un casernement, mais d'un établissement, véritable succursale militaire de l'Angleterre en armes, et que résume parfaitement le mot anglais de *base* donné à cette vaste formation.

Tous les services de l'armée : Intendance, Artillerie, Cavalerie, Automobiles, Santé, ont un siège à Rouen. Il ne fallait pas que l'installation eût un caractère improvisé ou le précaire d'un domicile d'emprunt. Pour que la vie militaire anglaise palpitât largement, librement, il était nécessaire que ce fût dans une atmosphère anglaise et avec une impression de commodité, d'aisance, de stabilité, de chez soi. La ville devint donc commune aux Rouennais et à l'armée britannique. Ce ne fut

pas une hospitalisation accordée à celle-ci par ceux-là. Ce fut une cohabitation. Je crois que le phénomène est unique dans l'histoire de deux races vivant sur le même sol, s'endormant, quand vient le soir, dans les mêmes murs, et menant chacune, avec une absolue cordialité, la conduite de ses intérêts différens.

D'autres villes françaises, Le Havre, Calais, Boulogne, Amiens, Abbeville, connaissent actuellement une situation analogue. L'importance de la base anglaise de Rouen mérite à la vieille cité si curieuse en son archaïsme de servir de type à l'étude de ce cas psychologique né, avec tant d'autres, de la guerre.

*
* *

Au début de l'année 1917, les Anglais avaient contracté dans la ville de Rouen 337 locations d'immeubles. Il s'agit là de ces fameux baux de trois ans qui, au début de la guerre, hélas! avaient stupéfié la population, et que l'on citait avec étonnement dans toute la France comme une originalité de nos alliés britanniques escomptant une durée si improbable des hostilités.

Ces maisons louées avec la munificence d'un peuple qui ne connaît pas la parcimonie dans ses marchés ou ses contrats, servent toutes à l'installation des bureaux nécessaires aux différens services militaires. Bien entendu, il n'est pas question ici du logement des troupes. Les contingens de renforts cantonnés à Rouen sont d'un chiffre qui varie tous les jours, mais dont le chiffre officiel du front anglais, — deux millions de soldats, — donne une idée approximative, quand on songe qu'une grande partie de cette armée a passé par la cité normande, y a son repos. C'est à l'extrémité d'un faubourg de la ville, dans une vaste plaine qui s'étend sur plusieurs kilomètres, que campent les soldats anglais sous des milliers de tentes coniques, éblouissantes quand le soleil brille, mystérieuses et grises lorsque la pluie si fréquente ici en lave la toile blanche. Quant aux hommes de l'*Army service*, qui correspondent à nos auxiliaires français et travaillent dans les bureaux, la ville leur a cédé ses casernes, et leurs officiers, qui touchent trois francs par jour d'indemnité de logement, prennent chez l'habitant des chambres meublées.

Je diminuerais le prestige de ces *gentlemen-soldiers* que l'on voit à la fin du jour arpenter deux par deux, ou en groupes de trois à quatre, les rues élégantes de la ville, si je laissais croire qu'ils n'ont jamais connu de la guerre que les papiers administratifs. Beaucoup reviennent du front ou y seront appelés demain. C'est une des causes de leur séduction. Ils en exercent une grande sur la population rouennaise. La ville entière d'ailleurs s'est montrée coquette envers ces chevaliers d'outre-mer. Il n'est pas de frais qu'elle n'ait faits pour leur plaire. Ses cafés ont inauguré des boissons britanniques. Certaines brasseries se sont totalement transformées pour leur donner, à partir de cinq heures du soir, une illusion de patrie. Et l'on y voit derrière un comptoir un *bar-man* affairé, manipulant de compliqués breuvages, déposant une cerise confite au fond de chaque *cock-tail,* tandis que, haut perchés sur leur chaise, des Écossais au poil doré coiffés de leur petit bonnet à rubans, des Australiens au grand feutre beige, d'impassibles lieutenans du *Royal Fusiler,* dégustent la liqueur nationale en racontant maintes histoires. Les pipes ont rempli d'un nuage épais la taverne au plafond bas. Dans cette fumée bleue, les uniformes fauves se pressant, se tassant aux abords du bar pour tâcher d'y trouver une place, prennent un aspect rude de roman d'aventures. Parfois des adolescens rouennais venus furtivement, en intrus, en curieux, dans cette salle anglaise, y revivent leurs lectures encore toutes récentes de Mayne Reid ou de Walter Scott.

Mais ce fut peut-être l'industrie pâtissière de Rouen qui fit à nos alliés le plus d'avances. C'est à quelle maison fournira pour le thé des Anglais les *plum cakes* et les *toasts* les plus adéquats à leur délicate destination, laquelle est de laisser croire à nos hôtes qu'ils sont toujours chez eux. Un sujet fréquent de conversation dans les mess d'officiers est d'ailleurs le pas qu'a telle maison de la rue Grand-Pont ou de la rue des Carmes, sur telle autre de la rue Jeanne-d'Arc ou de la rue de la Grosse-Horloge, — à moins que ce ne soit l'inverse. Il ne faudrait pas croire, au surplus, que les Anglais, pour ces questions de gourmandise, — péché fin et léger, — s'enferment dans un étroit nationalisme. Viennent cinq heures, on peut voir officiers et soldats envahir les pâtisseries les plus françaises, accaparer les petites tables et s'y faire servir avec

le thé toute la gamme des gâteaux exquis de chez nous.

A vrai dire, tout le commerce rouennais s'est mis de la partie. Il ne devait rien y perdre. Les libraires étalent autant de collections anglaises et de *magazines* londoniens que de livres français. Les vitrines de luxe sont ornées aux couleurs alliées. Les marchands d'articles de Paris ont étudié le goût du Tommy pour composer leur étalage; on y voit aujourd'hui beaucoup de couteaux, des bijoux-souvenirs et des mouchoirs de soie tricolore brodés de devises britanniques. Toutes les « demoiselles de magasin » ont appris quelques mots de la langue amie pour pouvoir aimablement vendre un livre, une bague ou une paire de gants. Chaque boutique devient un salon où l'élément anglais domine. Souvent, lorsque l'achat est plus compliqué que ne l'eussent comporté les connaissances en anglais de la vendeuse, un client français sert de truchement. Alors, mille courtoisies s'échangent et la scène devient charmante.

Faut-il ajouter que la langue anglaise est fort à la mode en ville? Beaucoup de familles bourgeoises, qui ont accommodé leur situation pécuniaire en louant une chambre à un officier anglais, lui ont proposé du même coup les leçons de français de leur fille. Il s'établit ce que l'on nomme gentiment des « conversations. » Chacun y gagne d'apprendre le langage de l'autre. Il est arrivé plus d'une fois que les deux interlocuteurs se comprenaient si bien qu'un heureux mariage venait cimenter dans le particulier l'alliance générale des deux races.

Pour avoir une image décisive du Rouen amicalement occupé par l'armée britannique, il faut s'aventurer à quatre heures dans cette rue de la Grosse-Horloge, conservée si magiquement depuis des siècles qu'elle est vraiment le passé vivant, le théâtre intact du vieux temps, tout trépidant de l'agitation moderne. Un cinéma y règne, et comme c'est ici le cœur de la ville, les Anglais s'allongent en file brune interminable sur les trottoirs, sur la chaussée, pour attendre la séance. Ce ne sont que pignons pointus, façades à colombages, maisons normandes dont le premier étage surplombe le rez-de-chaussée. Toutes ces maisons font l'effet de bonnes vieilles en bonnet qui allongent un peu le cou pour causer ensemble, là-haut, sous les toits, des histoires infinies qu'elles savent. Leurs petites fenêtres creuses, aux vitres étroites et ternes qui clignotent le

soir et qui sont leurs yeux, ont vu tant de choses! Du temps que l'hôtel de ville de Rouen était ce grand palais aux moellons noircis qui fait là-bas le coin de la rue, en ont-elles aperçu de défilés et de scènes! Au-dessus de la vieille voûte sculptée du *Gros-Horloge*, arc de triomphe pour le temps qui s'écoule en s'inscrivant au cadran multicolore qui décore ses deux faces, au-dessus de cette voûte grise s'élève le haut campanile du beffroi. Une Cloche d'argent y sonne. C'est un nom gracieux venu de ses notes argentines, car elle est de bronze comme les autres, et elle s'appelait autrefois Cache-Ribaudes. A neuf heures, elle annonce encore chaque soir le couvre-feu, et c'est délicieux de l'entendre : les vieilles maisons l'ont-elles entendue, cette cloche d'argent! Elles ont vibré à tous les tocsins d'antan et au plus angoissant de tous, celui qu'elles se rappellent encore certainement, — je parle des plus vieilles, — et qui sonnait le matin que Jeanne, la Pucelle d'Orléans, se rendait au Vieux-Marché, au bout de la rue, pour être brûlée vive...

Comme elles doivent être étonnées aujourd'hui, ces maisons, à l'aspect de tous ces Anglais qui flânent là, sous leurs pignons inégaux, se pressent à la porte du cinéma ou promènent, au long du trottoir, leur idylle!

Au cinéma, le spectacle est dans la salle autant que sur l'écran. Les Tommies occupent la majorité des places. Ils se tiennent droits, patiens, silencieux. Quelques permissionnaires français égayent, çà et là, d'une tache bleue leur masse brune, et des chapeaux de femmes, parsemés, harmonisent le tout. Les lumières s'éteignent. L'orchestre accompagne d'une mélodie langoureuse le roman de la jolie dactylographe, la scène du parc, l'accident d'auto, ou bien la noyade du fidèle caniche qui échappe aux eaux de la rivière et rentre ruisselant à la maison, mais assez tôt pour sauver des mains du cambrioleur son maître ingrat. Le Tommy est impassible. Sa forte mâchoire n'a pas bougé d'une ligne. Sa peau rasée, haute en couleur, n'a pas frémi. Mais sachez bien qu'il est retourné jusqu'au fond de l'âme. Ces émotions sentimentales l'enchantent. La plus jolie fille du monde déployant auprès de lui toute sa coquetterie ne le distrairait pas des aventures de ce pauvre petit chien qui a touché son cœur. Parfois, à la faveur de l'obscurité, il essuie une larme. Çà et là, dans les rangs, on se mouche bruyamment.

Mais le théâtre change. Des personnages burlesques apparaissent à l'écran et y dessinent en mouvemens saccadés et vertigineux leurs excentricités. Un temps se passe, et avec un léger retard un rire guttural, sonore et superbe éclate, emplit la salle, témoignage d'un contentement parfait, d'une gaieté dépourvue d'arrière-pensée, un rire comparable à celui qu'on n'entend plus chez nous que devant Guignol, quand les tout petits voient rosser le commissaire. Puis si maintenant se déroule une scène du front français, quelque vision d'héroïsme de nos poilus, ce sont des applaudissemens frénétiques, à croire que les acteurs du drame sont là, en chair et en os, et qu'on veut les fêter.

Amenez devant les mêmes films un public de soldats français, il rougirait de paraître s'amuser. Mais le Tommy, lui, ne connaît pas le scepticisme.

Quand on passe au Vieux Marché, et que l'on salue, près de la Halle aux légumes, la dalle qui indique l'emplacement du bûcher de Jeanne d'Arc, on y voit déposées des fleurs blanches toujours fraîches. Ces fleurs sont le don des soldats anglais qui professent un culte touchant pour notre héroïne nationale.

* * *

A constater l'activité intense du petit commerce rouennais, on a l'impression que l'armée britannique a positivement amené un flot d'or sur la ville. Ces cafés, ces pâtisseries, ces magasins de nouveautés et d'articles de Paris, ces librairies, ces théâtres continuellement remplis d'Anglais donnent une image de prospérité. C'est que le Tommy pourrait se définir le parent riche de notre Poilu. L'arrivée d'une garnison française dans une cité alimenterait surtout l'industrie des petits débitans, chez qui l'on mange des portions à huit sous. Et je sais plus d'un pauvre diable de héros, grand amateur du cinéma, qui doit se contenter d'en contempler les affiches à la porte, faute de vingt sous pour payer sa place. Tandis que justement les dépenses britanniques, dont a bénéficié le commerce rouennais, portent uniquement sur des objets de luxe et de plaisir, la métropole expédiant à cette grande armée la totalité de ce qui est nécessaire à sa subsistance. Sauf une fourniture de 1 200 litres de lait par jour demandée à la campagne environnante pour les blessés et malades par l'autorité militaire anglaise, je ne connais pas un seul produit relatif à l'alimentation, à l'habillement, à l'ar-

mement, qui ne soit envoyé d'Angleterre au corps expéditionnaire. C'est ainsi qu'on peut évaluer environ à trois millions de tonnes les quantités de marchandises reçues par le port de Rouen à l'usage de l'armée britannique.

Et si l'on examine de près le menu journalier du Tommy, on comprendra d'une part le chiffre énorme de cette importation, et de l'autre la liberté avec laquelle ce soldat grassement payé, — le moindre de ces soldats ne peut toucher moins de 1 fr. 30 par jour, et ses diverses spécialités peuvent l'amener à la solde quotidienne de 6, 8, et 9 francs, — réserve son argent à un abondant superflu. Voici la ration journalière à laquelle a droit tout membre de l'armée anglaise, du simple soldat au général, car pour le troupier et pour l'officier, même supérieur, les rations sont identiques : 1 livre de pain, 1 livre 1/4 de viande fraiche ou 1 livre de viande de conserve *(bully beef)*, 1/2 livre de légumes frais ou 120 grammes de légumes secs, 120 grammes de bacon ou lard salé, 120 grammes de confitures, 17 grammes de thé, 90 grammes de fromage, plus sel, poivre et moutarde. Avec un tel ordinaire le soldat anglais n'a nullement besoin d'aller demander au plat du jour du « bistro » français un suppplément alimentaire.

Différentes places des quais ont été concédées à l'armée anglaise pour le déchargement de ses marchandises, dans le port maritime. La plus intéressante, qui s'étend sur cent cinquante mètres environ, en aval du pont transbordeur, constitue en même temps les docks où sont emmagasinées les importations. Des bâtimens couverts abritent les denrées plus délicates, et la boulangerie où, à mesure que la farine arrive, on la convertit en petits pains ronds et dorés pour lesquels notre appellation militaire de « boule » serait trop démocratique.

Quant aux pyramides géantes que je citais en commençant, et qui, au crépuscule, figurent des architectures si bizarres de temples hindous, ce sont les petites boîtes uniformes, en bois de sapin, étagées avec une singulière adresse pour la moindre dépense de place, et contenant le lard, les conserves, le thé, le beurre, les œufs, les bières, le wisky, les médicamens, les pansemens, etc., utilisés dans la base de Rouen et ce qui en dépend.

L'activité de cette zone, interdite au public rouennais, est

indescriptible. Jour et nuit des soldats de renfort qui attendent le départ pour le front, mais surtout des dockers de Londres ou de Liverpool qui ont été militarisés, et portent l'uniforme, travaillent au déchargement. La Chambre de Commerce de Rouen a cédé à l'armée anglaise une dizaine de ses grues automatiques. Docile et comme intelligente à force de précision, la géante bête de fer, au bras puissant, plonge dans la cale sa benne vide, la soulève bientôt toute chargée dans les airs, fait pivoter son articulation souple et formidable et vient déposer doucement son fardeau de sept ou huit cents kilos, à un centimètre près, dans la place désignée. Une armée d'hommes kakhi se rangent alentour, disposent les colis sur un chemin glissant, pendant que d'autres empilent les denrées de consommation journalière dans les wagons d'un chemin de fer amené jusque là.

L'Australie envoie des planches de sapin pour les baraquemens, des rondins pour le clayonnage des tranchées; le Canada, des rails de chemin de fer pour le transport au front des munitions à pied d'œuvre; le pays de Galles, des œufs que les enfans anglais sont allés ramasser pour les soldats blessés des hôpitaux, et qui portent chacun le nom de la petite fille ou du petit garçon qui l'expédie. On voit décharger des chevaux vivans, des quartiers de bœuf frigorifié, des caisses de poulets gelés de Russie et jusqu'à des wagons que l'Angleterre met à notre disposition pour aider à dégager le port embouteillé. La main-d'œuvre humaine et la mécanique unissent leur fièvre dans ce petit chantier où sans répit s'agite la brune fourmilière. Quand vient la nuit, les lampes à arc s'allument; les fumées noires des steamers et des grues à vapeur s'enroulent alentour en nuages cotonneux; les ombres fantastiques des dockers-soldats, vont, viennent, en mouvemens réglés et méthodiques, tandis que le bras géant du déchargeur de fer continue inlassablement de s'abaisser, de se détendre et de fournir l'abondance aux mains dressées vers lui.

Au centre de cette activité, un homme se promène d'un pas négligent ; il porte le costume des officiers supérieurs anglais et il en a la belle stature. Mais son œil bleu, doux et malin, son teint qui semble cuit par les embruns de tous les océans, l'énergie matérielle qui émane de sa musculature indiqueraient plutôt un grand conquistador des affaires modernes.

Et ce physique ne ment pas, dit la légende. Pour être ici l'œil qui voit et le cerveau qui organise l'approvisionnement d'une armée, l'autorité militaire britannique a fait choix d'un grand professionnel du transit mondial. Ce commandant est un homme d'affaires de premier ordre. L'exemple ne vaut-il pas d'être cité ?

***

Une neige fine tombe depuis la veille. Le ciel est bas; le dégel fait la terre boueuse. Les bords de la Seine sont loin maintenant, et Rouen s'estompe dans le brouillard d'où pointent les clochers gothiques de ses églises, la couronne ducale à fleurons de la tour Saint-Ouen, et l'aiguille aérienne que lance vers le ciel la cathédrale, — flèche de fonte que Flaubert appela malicieusement « l'œuvre d'un chaudronnier en délire, » et qui allège si réellement de son jet hardi la silhouette de la ville que, sans elle, désormais Rouen serait à nos yeux comme un navire démâté.

Ici plus de collines boisées aux jeux pittoresques offrant des coteaux pleins de jardins et de villas, de fraîches vallées entrecroisées, des croupes rondes ou des murailles de craie taillées à pic. Voici la plaine morne, et, dans cette plaine, la grande cité militaire anglaise.

Sous la neige qui fond s'étendent à l'infini les milliers de tentes grises dont chacune est entourée d'un fossé circulaire pour l'écoulement des eaux. C'est ici que s'enclôt la vie des hommes de renfort qui, du jour au lendemain, peuvent être appelés au front. Par centaines de mille ils ont passé ici, les héros d'Ypres, les conquérans de Loos, les vainqueurs de la Somme. La robuste, saine, loyale, courageuse et fraternelle armée anglaise est toute ici, en réduction, dans ce camp où une tranquille bonne humeur perce sous le gâchis glacé du temps abominable. Tous les hommes que voici sont encore des volontaires, car, à ce jour, la nouvelle conscription anglaise n'avait pas encore fourni une seule recrue aux contingens de France.

Cinq pour cent des soldats du camp obtiennent seulement chaque jour des permissions pour aller jusqu'à la ville, distante de cinq ou six kilomètres. L'ensemble de la troupe ne doit pas franchir les limites du cantonnement. Mais il ne fau-

drait pas imaginer là-dessus un internement sinistre : les sons du piano, les chants qui viennent de partout auraient vite fait de vous détromper. Voici d'ailleurs, dans ses grandes lignes, la vie du soldat anglais au camp. Lever à sept heures. Déjeuner composé de lard et d'œufs. Exercices d'entraînement dans les terrains avoisinant le camp : lancement de la grenade, tirs, épreuves de gaz asphyxians. Retour au camp. Dîner composé de bœuf alternativement bouilli ou rôti et de légumes. Sports. Football. Ensuite bains-douches dans les baraquemens d'hydrothérapie que comporte chacun des camps. Vient ensuite l'heure du thé qui se prend avec des tartines de pain beurré agrémenté de confitures. Là-dessus lecture du rapport affiché à la porte du mess des sous-officiers. Les hommes alors se dispersent dans les baraques mises à leur disposition par l'Y. M. C. A. (Association chrétienne des jeunes gens) et qui contiennent piano, feu, lumière et thé. Après quoi, c'est le souper, repas léger. Mais comme le coucher n'a lieu qu'à neuf heures, pour occuper jusque là les loisirs des hommes, des séances de cinéma leur sont offertes, dans des baraques appartenant à chaque camp. Lorsque sonne l'heure de dormir, les hommes s'étendent par dix ou douze, enroulés de deux couvertures de laine, sur le plancher de la tente, les pieds à l'axe central.

On avait amené ici par canalisation l'eau de la ville de Rouen pour la consommation si considérable de régimens entiers qui se baignent et se douchent tous les jours sans omission. Mais, dans la crainte que, par un accident des conduites, cette eau ne vînt à manquer, on éleva sur des supports hauts de dix mètres de gigantesques réservoirs toujours pleins, et contenant l'eau nécessaire aux besoins du camp pour plusieurs jours. C'est ce monument aérien que l'on voit de loin dominer la grande plaine.

Aux abords des baraquemens de la cuisine, dont l'intérieur est soigné comme dans les grands hôtels de Londres, aucun déchet, aucune odeur fâcheuse : tout détritus est brûlé chaque jour, et les eaux de vaisselle ont partout des conduits souterrains étroitement surveillés, par lesquels on les dirige vers des puits où elles se perdent.

*
* *

Il existe à Rouen, soit dans les établissemens loués à la ville, soit sous tentes, dans les camps, treize hôpitaux anglais, pouvant contenir chacun mille cinquante blessés. Les soins de ces blessés sont confiés à des *nurses* militarisées depuis le début de la guerre, qui reçoivent la solde, la ration, les avantages d'un officier. Ce sont de jeunes femmes graves et douces, que le Tommy, vêtu de son chaud pyjama bleu d'hospitalisé, paraît aimer beaucoup. Rien ne ressemble plus au Poilu blessé que le Tommy blessé. Rien ne ressemble plus à l'infirmière française que la *nurse* de l'armée britannique : la souffrance qui s'abandonne à de tendres mains maternelles, la femme qui a pitié et qui se dévoue sont identiques chez deux races dignes l'une de l'autre. Une *matron* (infirmière major) m'a montré, avec un fin sourire de vieille religieuse catholique, les vestiges de l'Arbre de Noël qu'à Christmas elle avait fait à ses blessés. Quel est l'hôpital français qui, en décembre dernier, n'a pas eu le sien, garni avec le même soin pieux, par des mains aussi douces?

Mais n'oublions pas que nous sommes toujours ici chez des Anglais. C'est pourquoi, dans la salle d'opération, malgré la saison glaciale, je vois un frais bouquet de fleurs de Nice, et pourquoi, à la lingerie, on me montre dans une « ménagère » de toile blanche la trousse de voyage que chaque homme guéri emporte au front, sur son paquetage. La trousse comprend : un peigne, une brosse à dents, un rasoir de première qualité, un blaireau et un miroir.

*
* *

Voici dans la même plaine, mais sur le territoire d'une industrielle commune avoisinante, un champ immense où est parquée une troupe de chevaux hirsutes, la peau marbrée de gale, tendue sur une ossature squelettique. Les cerceaux de leurs côtes apparaissent. Parfois des blessures sanglantes entr'ouvrent les chairs des flancs ou des poitrails, et l'ensemble des animaux donne un aspect lamentable d'épuisement, de souffrance. Nous sommes à l'hôpital vétérinaire. Ces pauvres bêtes que nous voyons ont fait la guerre, elles sont évacuées du front pour blessure ou maladie.

Examinons maintenant ces longs baraquemens où sont

rangées dans des boxes de magnifiques bêtes aux croupes rebondies, à la peau luisante, à l'œil fier. Ce sont les superbes chevaux de trait, prêts à repartir pour le front où les réclament les caissons de l'artillerie lourde. Il y a deux mois, eux aussi étaient parqués dans le champ d'arrivée, lamentables autant que ceux que nous venons de voir. Ils ont été baignés, soignés, opérés, pansés par des officiers vétérinaires de valeur. Rien n'a été épargné ni dans le traitement, ni dans l'aménagement même des écuries, pour la guérison : l'hôpital vétérinaire, qui peut hospitaliser de 1500 à 1800 chevaux, en sauve ainsi 95 pour 100. La valeur des bêtes récupérées, même à si grands frais, justifie largement les dépenses consenties pour leur traitement.

***

Dans cette grande ville de garnison française qu'est Rouen, où la guerre a amené dans les casernes un si intense mouvement de troupes, où seize hôpitaux ont soigné depuis 1914 le chiffre énorme de 50000 blessés, auxquels se sont dévouées depuis le commencement les dames des différentes Croix-Rouges, la rue met continuellement en rapport les deux armées alliées.

Le contraste est vif, entre le soldat fauve et le soldat bleu horizon : d'un côté, l'homme de sport qui s'est volontairement offert au service de sa patrie; de l'autre, le paysan ou l'artisan français en qui s'est réveillé le guerrier incomparable que notre race en tout temps a produit. La supériorité de bien-être dont nous venons de voir que jouit le Tommy, ne lui fait nullement prendre avantage sur le Poilu, bien au contraire. Le héros casqué qui revient de Verdun ou qui rapporte à ses godillots la boue de l'Argonne, ce Français rieur et stoïque, avec ses cinq sous en poche, sa barbe de quinze jours, sa manière de tourner en plaisanterie ses misères, apparaît au soldat anglais comme une sorte de Cyrano ascétique et glorieux, devant lequel on ne se prévaut point de son bain quotidien ou de sa tartine de confiture. M. Lloyd George a eu pour définir le sentiment du soldat britannique un mot exquis de modestie quand il l'a appelé le « frère cadet » du soldat français. Nous connaissons la bravoure de ce cadet-là qui est en train de se couvrir de gloire. Mais nous sommes touchés de l'admiration qu'excite dans la belle armée

anglaise notre poilu à la capote déteinte et au prestige divin.

Un jour, dans un tramway de Rouen, un soldat français mutilé s'était hissé à l'aide de ses béquilles. Il s'y trouva dans une bande de soldats anglais qui l'observaient sans rien dire avec émotion, avec une sorte de piété. Lorsque, arrivé à destination, il voulut descendre, je vis les Anglais se précipiter les premiers; l'un le débarrassa de ses béquilles, l'autre le soutint sous les bras, ils le portèrent à demi et le remirent en route. Petite scène très simple, et qui se renouvelle sans cesse à Rouen, mais qu'on n'oublie pas quand on en fut le témoin, car elle est un gage émouvant de cette estime relevée d'un grain d'enthousiasme et d'exaltation que nos alliés professent pour nos troupiers; plus encore, elle est la promesse d'une amitié indéfectible qui survivra aux camaraderies de la guerre.

Moins luxueusement nourri, moins bien vêtu, moins grassement payé que l'Anglais, le soldat français par ses vertus héréditaires, son endurance, son noble détachement, reste, comme on dit en langage militaire, l'Ancien du premier, qui pourtant ne lui cède en rien pour la bravoure. C'est peut-être le cas de rappeler la réponse d'une dame à qui l'on disait une fois : « Il est merveilleux que dans une pareille guerre, en dehors de leur pays, les Anglais aient su se munir de tout le confortable possible. C'est être bien fort que savoir s'arranger pour ne manquer de rien. » — « Il y a plus fort encore, repartit la dame, c'est de savoir au besoin se passer de tout. »

* * *

Rouen, base anglaise, est encore un centre belge.

Lors de l'invasion, quand le troupeau des civils belges, pourchassé par l'ennemi, déborda sur Dunkerque et Calais, une vague immense de réfugiés fut dirigée vers Rouen. Il en passa ainsi trois cent mille qui furent hospitalisés, nourris, vêtus. La Cité des marchands que l'on disait froide et calculatrice eut pour le peuple belge qui déferlait ainsi chez elle dans une des plus tragiques circonstances de l'Histoire, des mouvemens d'enthousiasme et de fraternité inoubliables. Les pauvres offraient jusqu'à leur lit pour recevoir les petits enfans exilés. Des familles ouvrières se disputaient l'honneur de loger ceux qui représentaient pour elles la nation héroïque. Les riches donnèrent sans compter pour établir des logemens, des cantines, des vestiaires.

Et le Conseil municipal, voulant honorer le petit royaume dont le nom symbolisera désormais la fidélité à la foi jurée, débaptisa le plus opulent de ses boulevards et l'appela le « Boulevard des Belges. » Désormais le promeneur qui, sortant de la nacelle du pont transbordeur, veut pénétrer dans la ville, et s'y engage droit devant lui par cette large voie en pente douce où règne, en des maisons de style noble et glacial, le commerce du coton, où l'hôtel de la Préfecture pompeux et lointain derrière ses grilles de fer forgé met une atmosphère officielle, imagine en cheminant ces heures exaltantes durant lesquelles Rouen, les mains tendues et les bras ouverts, accueillit le peuple martyr non pas en charité, mais en triomphe.

Actuellement, Rouen et les environs abritent une colonie belge importante. Les listes des allocataires qui reçoivent le secours journalier sont de 4 078 pour les adultes, et 2 029 pour les enfans. Voilà déjà 6 107 personnes indigentes. Mais il faut y adjoindre tous les ouvriers belges qui, ayant trouvé dans la ville un métier rémunérateur et touchant de forts salaires, ne reçoivent pas l'allocation. Puis toutes les familles aisées qui ont cherché dans Rouen un refuge agréable. On peut donc évaluer à 9 000 ou 10 000 personnes le contingent rouennais de nos alliés belges en France. Jusqu'aux dernières lois militaires, le nombre en était encore plus grand.

Plusieurs écoles où l'on enseigne concurremment le flamand et le français ont été établies dans la ville, pour que l'instruction nationale des petits enfans se poursuive normalement. La colonie flamande bruyante et gaie met au besoin dans la rue, dans les tramways une note pittoresque. Ces braves gens supportent vaillamment la détresse de l'exil. La municipalité, le clergé, beaucoup de notables, se sont prodigués, il faut le dire, pour leur en adoucir la rigueur. D'excellens repas à 50 centimes et un travail assuré leur sont fournis à la Permanence belge, rue Saint-Romain.

Sur la colline de Bonsecours qui domine la Seine et d'où le port de Rouen avec ses développemens nouveaux apparaît en panorama, surchargé là-bas, dans la partie maritime, de vapeurs de fort tonnage, ici où la côte tombe en pente abrupte, de chalands et de péniches, l'armée belge possède un de ses plus beaux hôpitaux. Construit sur le plateau, en baraquemens, à la mode anglaise, cet hôpital qui contient quinze cents lits est intéressant

à un double point de vue : pour la visite médicale que viennent y passer de toute la France les réformés, les auxiliaires belges, les classes appelées sous les drapeaux par les dernières décisions du gouvernement du Havre, ensuite et surtout pour la rééducation qu'y reçoivent les mutilés. C'est ici que l'on centralise les amputés de tous les hôpitaux belges pour y recevoir les membres artificiels, les plus perfectionnés, les plus approchans de la nature qu'on puisse voir.

C'est aussi dans cet hôpital que sont donnés, par des doctoresses suédoises, les soins des célèbres massages subtils et délicats, dont l'ensemble forme la médication d'une école. Il fut très difficile à l'autorité militaire belge d'obtenir le concours de ces lointaines princesses de science. Dès le début de la guerre, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, en particulier Vienne et Buda-Pesth, avaient mobilisé toutes ces infirmières spéciales, dont les mains savantes connaissent des secrets. On ne put recourir, en fin de compte, qu'à celles qui vivaient soit en Angleterre, soit à Paris. A Bonsecours, elles ont formé des élèves chez les jeunes médecins belges, et le massage suédois est appliqué en grand aux blessés concurremment avec la mécanothérapie. Je reverrai toujours un robuste Flamand, atteint depuis plusieurs mois de cette blessure invraisemblable, une fracture de la colonne vertébrale, et qui soulevé et soutenu par le bras vigoureux de la Suédoise, réapprenait à marcher. D'une taille qui dominait la sienne, elle était grave et douce. Ce grand garçon fort et inerte n'avait, semblait-il, d'espoir qu'en elle. Pour elle, une passion semblait la posséder : la Science.

***

Rouen est sans doute la ville de France où la grande rafale aura laissé les transformations les plus larges, les plus radicales et les plus durables. A l'encontre de tant de grandes cités ruinées, mutilées, désagrégées, la vieille capitale normande si fièrement assise aux rives du plus doux des fleuves, a toujours semblé, depuis la bataille de la Marne, sonner prophétiquement la victoire et annoncer pour l'avenir cette ère opulente et prospère qui doit refleurir en France par-dessus le cataclysme. Rouen n'a pas attendu le retour glorieux de nos soldats pour inaugurer cette brillante fortune des affaires. Quelques personnes ont affecté d'en être scandalisées. Elles eussent préféré,

pendant la guerre, l'anéantissement du deuil, l'assoupissement d'une cité qui végète en espérant des jours meilleurs, à cette frénésie de l'action qui, au surplus, ne confond pas avec la joie. C'est bientôt dit : mais on oublie qu'il n'était pas de patriotisme plus intelligent pour les civils que de doubler, de tripler l'activité économique, de créer de grands foyers de vie dont la palpitation animerait ensuite la France entière. Rouen s'est armé en place forte du commerce et de l'industrie. Pour ceux qui savent que, la paix signée, la lutte commerciale avec l'Allemagne reprendra plus sournoise que jamais, l'entreprise est un bienfait national.

D'ailleurs pendant que la vaillante Chambre de Commerce rouennaise, qui mérite d'être citée à l'ordre de la Patrie, luttait si énergiquement pour l'épanouissement de son port, et pendant que les pères dans leurs manufactures, dans leurs bureaux d'armateurs, dans leurs boutiques, travaillaient et veillaient, la jeunesse de Rouen était à son poste et se faisait décimer. Personne n'ignore plus que le 3ᵉ Corps fut un des plus héroïques. Mais ce que l'on ne saura jamais, ce sont les douleurs cachées, les déchiremens secrets du cœur qui dans la ville fébrile, saignent sous l'apparence heureuse d'un trafic multiplié. Combien de pères n'ont plus de fils ! Ils ont encore une patrie cependant. Ils se sont laissé reprendre par la grande passion des affaires qui est une des formes les plus puissantes de la vie. Rouen ne pouvait mieux honorer sa jeunesse tombée au champ d'honneur qu'en devenant la plus grande citadelle française des prospérités économiques de demain.

***

Quand la Seine a quitté les dernières maisons de l'agglomération rouennaise, d'un mouvement somptueux et charmant, elle oblique vers le Sud, et vient couler, dans un paysage de fraîcheur et de pureté délicieuses, sous la colline de Canteleu. La colline de Canteleu est toute touffue l'été de taillis, d'arbrisseaux, et au sommet on voit le chapeau pointu de son clocher d'église se profiler sur l'azur en dominant les autres cimes des arbres. L'hiver, les ramures dépouillées du coteau retiennent les brumes du fleuve et se colorent comme un velours profond et sombre. Mais les lignes et les plans y prennent plus de douceur et plus d'harmonie. Dégagée là-haut, sur le sommet, la

silhouette de la petite église coquette se découpe en noir sur l'or du couchant. Le soleil anime dans le lointain la ville poudrée de lumière, où, parmi les tours et les clochers, la flèche de la cathédrale se dresse toute bleue dans le ciel. Des mouettes, venues en bandes serrées de la mer voisine dans leurs vols montans et descendans, coupent l'air de leurs ailes blanches taillées en fer de faux. Voilà la nature sereine, élégante et paisible de la Normandie aux couleurs d'aquarelle.

Et voici, dans ce théâtre de rêve, la vie tumultueuse et tragique de l'Humanité.

Enveloppés d'une fumée noire qui se roule en nuages épais sur les deux rives du fleuve, s'alignent à perte de vue les grands vapeurs charbonniers aux cheminées béantes, à la mâture courte. Les grues à vapeur, dont la mise en œuvre produit ces fumées, déploient leurs membres fantastiques. Où sont les îles verdoyantes qui naguère dressaient au milieu des eaux leur nef chargée de saules et de peupliers? Il n'y a plus de saules, plus de peupliers, plus d'îles fraîches et vertes. On a rasé leurs arbres, rattaché leur sol à la rive par des remblais, et les îles virgiliennes sont devenues le bassin au bois, la presqu'île au charbon.

Le charbon que Paris angoissé et glacé attend et appelle, il est là, il emplit les flancs de ces bateaux formidables dont certains peuvent en porter jusqu'à 6 000 et 7 000 tonnes, il ruisselle des bennes automatiques du déchargeur dans les wagons amenés par trois voies parallèles jusqu'aux bords des quais, et le même bateau, qui se vide à gauche par l'action de ces grues, déverse simultanément à droite par un système de poulies et de glissières, son charbon dans des péniches qui peuvent en recevoir de 325 à 350 tonnes, et dans des chalands qui, construits en fer, en contiennent jusqu'à 1 500 tonnes.

Mais ce n'est pas assez de ces quatre files de vapeurs amarrés aux quatre rives fournies par les bords de la Seine et ceux de la presqu'île. Pour augmenter le nombre de places de navires qui, à la fin de 1914, en plus des 15 places concédées aux Anglais, se montaient à 60 et atteignent maintenant le chiffre de 120, le service de la navigation a établi en pleine Seine le système dit des ducs-d'Albe. Ce sont des pieux groupés en faisceau et solidement liés par des câbles et des ferrures, auxquels peuvent venir s'amarrer les bateaux pour le déchargement en

rivière. De sorte que les eaux tout entières apparaissent peuplées de cette immense flottille charbonnière.

La poussière noire qui se mêle aux fumées et flotte sur les berges pendant plusieurs kilomètres, le va-et-vient incessant de ces bennes monstrueuses s'ouvrant comme une mâchoire pour happer d'un coup dans la cale 12 ou 1 500 kilos de charbon, qu'elles élèvent dans les airs et font retomber en pluie dans les wagons, le halètement continu de la vapeur, le sifflement des remorqueurs venant enlever les péniches pleines, l'aspect sinistre des débardeurs allemands, à l'allure paresseuse, forment au milieu de ce paysage charmant une vision d'enfer.

Un nouveau bâtiment sous pavillon norvégien venant de Hull, de Newcastle ou plus probablement de Swansea s'avance majestueusement. C'est encore du charbon, toujours du charbon qui arrive. Jamais les entrées dans le port n'ont été si nombreuses, m'assure-t-on. Certains bateaux sont obligés de s'ancrer en Seine, attendant une place.

A ce sujet, je veux citer un règlement ingénieux que la Chambre de Commerce de Rouen, de concert avec le Service de navigation, élabora en mars 1915 pour faciliter le débarquement des navires aux postes nouveaux établis depuis la guerre en aval de la zone habituellement occupée. « Où n'existaient encore ni quais de maçonnerie, ni appontemens, explique dans la *Revue Politique et Parlementaire* M. Edmond Perrée, le très compétent archiviste de la Chambre de Commerce de Rouen, on a créé des postes d'amarrage au moyen de corps-morts formés de bouées de larges dimensions fixées à l'aide d'ancres d'une extrême résistance ; et pour donner plus de sécurité à la navigation on a installé au bord de la berge, à proximité des corps-morts, des pieux où les bâtimens ont la possibilité de s'amarrer. » Ce sont ces postes qui, joints aux ducs-d'Albe dont je parlais plus haut, ont permis de porter de 60 à 120 les emplacemens pour le déchargement des bateaux. Mais on comprend qu'un bateau ait néanmoins tout avantage à venir s'établir confortablement aux quais de maçonnerie, à proximité de la ville. Ce règlement porta donc qu'une taxe, variant de 25 à 40 centimes par tonne, serait payée par tout navire amarré à l'intérieur du port, c'est-à-dire favorisé. Les taxes ainsi perçues alimentent une caisse et sur cette caisse on prélève des primes destinées aux réceptionnaires moins heureux dont les bateaux sont déchargés aux

nouveaux postes d'un accès difficile, et qui encourent de ce fait des frais assez considérables.

J'insiste sur cette réglementation intelligente et peu connue pour éclairer l'opinion fâcheuse de certaines personnes disposées à attribuer l'immense développement du port de Rouen à un concours de circonstances fortuites et qui en feraient volontiers le résultat de fatalités économiques aveugles et inévitables. Combien de plus noble fierté on puise à y voir, au contraire, l'aboutissement d'une suite de volontés héréditaires et sagaces, ce travail du cerveau humain poursuivant, depuis soixante-dix ans, depuis les deux premiers millions de crédit que Lamartine, inspiré, fit voter à la Chambre pour les travaux de la basse Seine, une idée unique.

Pour stimuler les importations, on a établi encore un règlement intéressant qu'il faut connaître. Le port de Rouen ne possède pas seulement des places banales, il en a également de concédées moyennant une location qui varie suivant la surface occupée. Mais, outre le loyer, ces places sont soumises à l'obligation d'un minimum de tonnage fixé par le service de navigation. C'est ainsi que, pour une place à quai d'une longueur de 80 mètres environ, le réceptionnaire doit débarquer 12000 tonnes par mois, et, pour deux places, 24000 tonnes. Faute de quoi une pénalité dont le maximum ne doit pas dépasser 2 francs par tonne manquante, lui est appliquée. Moins, j'imagine, par la crainte de cette amende que par l'ambition de justifier la faveur dont ils jouissaient, les concessionnaires des places à quai sont parvenus, par l'habileté de leurs combinaisons d'affrétement et l'excellence de leur outillage, à réaliser, et bien au delà, le tonnage imposé.

Ces détails d'administration n'indiquent-ils pas dans le Service de navigation et dans la Chambre de Commerce des esprits toujours en éveil, habiles à exciter l'activité de négoce et poursuivant d'un effort constant leur grand but? On s'explique mieux, les connaissant, le prodigieux développement du port de Rouen et en particulier l'augmentation de 100000 tonnes de houille que 1916 donna sur 1915, malgré les taxations fatales intervenues en juin de cette année, et devant lesquelles les affréteurs, scandinaves pour la plupart, préférèrent faire grève. Après le premier semestre de 1916, M. Perrée, fidèle historiographe du port de Rouen, écrivait : « Pendant les six premiers

mois de l'année, il a été reçu trois millions de tonnes de houille. On peut donc prévoir que le chiffre de tonnes déclarées en 1915 sera fortement dépassé en 1916, à moins que la difficulté de se procurer des navires, par suite notamment de la taxation des frets, n'entrave les expéditions d'Angleterre. » Eh bien! malgré ces entraves, à la fin de 1916, la statistique enregistrait 6 118 900 tonnes de houille. Quel chiffre aurait été atteint sans la taxe!

L'impression est assez singulière, alors que la disette de charbon règne partout, qu'elle est à Paris le souci poignant de tous, que le charbon, dont chacun manque, apparaît aux imaginations comme un produit-fantôme dont il n'est plus permis de jouir, de voir ce même charbon emplir les cales de plus de cent vaisseaux qui se renouvellent sans cesse, inonder le port de Rouen, s'amonceler sur les quais, s'entasser nuit et jour dans les wagons et les péniches, enfin abonder.

Pour se convaincre que le charbon abonde à Rouen, il suffit de comparer ce chiffre de 6 118 900 tonnes que je citais plus haut et qui sera dépassé en 1917, avec le chiffre de 2 880 960 tonnes enregistré en 1913. Mais il faut avant tout se rendre compte des difficultés de la main-d'œuvre. Voilà le premier facteur de l'embouteillage du port. La mobilisation a enlevé aux entrepreneurs tous leurs ouvriers. On les a remplacés, il est vrai, par des prisonniers allemands, qui sont environ au nombre de 10 000 dans les camps de Rouen. Mais ce sont des hommes inexpérimentés et doués de peu d'ardeur au travail. Les chefs d'équipe accordent une grande préférence aux prisonniers autrichiens que leur bonnet verdâtre et pointu signale dans quelques chantiers et qui se montrent, dit-on, extrêmement laborieux. Malheureusement, ils sont en petit nombre. Tel navire contenant 3 500 tonnes de charbon qu'on déchargeait avant la guerre en une journée, en demande au moins trois aujourd'hui, ce qui explique pourquoi tant de bateaux sont forcés d'attendre leur tour, malgré un excellent outillage. Depuis dix-huit mois, il a été mis en service de nombreux engins à vapeur ou électriques, plus une vingtaine de grues nouvelles sur pontons, munies des bennes automatiques dont je parlais tout à l'heure. La Compagnie des chemins de fer de l'État, concessionnaire d'une section des quais, y a établi une série de grues à vapeur

et de transporteurs électriques. Mais ces moyens de déchargement, s'ils remédient à la pénurie de main-d'œuvre, ne contribuent qu'à encombrer les quais devant l'insuffisance des moyens d'évacuation. Ce qui suffisait avec peine avant la guerre ne peut, on le comprend, satisfaire aux besoins d'une importation triplée. Je n'appuierai pas sur la question pénible de la voie de chemin de fer unique entre Rouen et Paris. Le port fluvial n'a pas reçu non plus tous les soins nécessaires. Depuis la guerre il s'est enrichi, en tant que matériel, d'une infinité de chalands et de péniches appartenant aux mariniers des pays envahis et à la navigation du Nord. Malheureusement, les remorqueurs font défaut pour traîner ces bateaux que l'on voit en amont de Rouen, si inconfortablement tassés. Personne n'ignore non plus la difficulté qu'opposent au passage des trains de chalands, certains ponts, situés entre Rouen et Paris, qui, par le peu d'élévation de leurs arches, se ferment pour ainsi dire à l'époque des crues. Ce transport fluvial par le soulagement qu'il donne à la voie ferrée est cependant des plus intéressans. Le concours des deux moyens, loin de nuire à l'un ou à l'autre, donne au contraire un bel exemple de la liberté infinie, de la souplesse et de l'aisance qu'il faut laisser au commerce. Avant la guerre, quand le transport des houilles par chemin de fer, entre Paris et Rouen, valait 5 fr. 25 par tonne, et que, par eau, il ne coûtait que 2 fr. 50, la concurrence n'empêchait pas que les deux modes de transport ne fournissent chacun leur maximum de rendement. L'embouteillage actuel sera certainement la leçon décisive et, dès après la victoire, on verra entreprendre les travaux qui permettront à ces transports vieillots, mais toujours indispensables, de s'accorder avec la formidable expansion du trafic rouennais.

Si le charbon règne sur le port de Rouen et comme un souverain dont les sourires sont rares, ce qui fait que l'on note avant tout sa présence, il ne faudrait pas croire qu'il en soit le seul maître. Aussitôt après lui, dans la statistique des importations de 1916, vient le pétrole pour 309 000 tonnes. Puis les pâtes de cellulose servant à la fabrication du papier pour 294 000 tonnes. Voici ensuite le papier à journaux, que l'on commence à nous marchander, bien qu'il en soit arrivé 60 661 tonnes en 1916; les vins montent à 203 453 tonnes, les bois du Nord à 94 500 tonnes.

A l'heure où je saisis de Rouen cette vision d'ensemble, le blocus allemand qui devait tout étrangler sévit depuis trois semaines. Je n'en vois pas moins, amarrés aux quais, parmi les vapeurs charbonniers qui sont tous sous pavillon scandinave, deux bâtimens grecs, trois hollandais, deux belges, un portugais. Les uns portent du vin, d'autres ces pyrites bleues que les sacs éventrés parsèment parfois sur le pavé des quais comme des saphirs et dont les gemmes brillantes et étincelantes servent à fabriquer l'acide sulfurique, et, partant, les explosifs de guerre. Ces tonneaux sortis d'un vapeur grec, et dont un grand Boche, vêtu de sa houppelande grise traînante qu'il relève par un pan, roule paresseusement le plus petit, contiennent de l'acier. Quant aux bois qui se déchargent par paquets, à la poulie, la dimension de leurs lots exige plus de main-d'œuvre qu'aucune autre marchandise. Ici, les grues automatiques ne peuvent servir, et toute une foule de prisonniers grouille autour du transport, les bras levés pour saisir en l'air les planches balancées.

Je m'informe : en ces trois premières semaines de février qui furent en même temps les premières du blocus, il est entré dans le port de Rouen 295 navires de mer, en tout une cinquantaine de moins qu'à la date correspondante de janvier. En tenant compte des tergiversations ou hésitations de certains armateurs neutres pour mettre en mer à ce moment où la menace allemande haussait à tel point le ton, hésitations que l'on voit se dissiper de plus en plus, on aperçoit le rapport entre le grand tapage et le faible résultat économique d'un blocus qui devait être le cataclysme final.

Par sa situation géographique incomparable sur le chemin mouvant qui va de la mer à la capitale, Rouen était prédestiné à devenir la première porte commerciale de la France. Quand le bateau qui vient du Havre, chargé de marchandises, parvient à ce dernier tournant du fleuve, après Croisset, et qu'il avance lentement entre les rives fraîches et vertes, que ses fumées ne peuvent ternir, il voit, sous le grand portique du Transbordeur, Rouen lui apparaître, avec ses vieilles églises et ses mille cheminées d'usines. Alors, il a vraiment pénétré dans le cœur de la France, la France mystique et vivante, toute frémissante de vie intérieure, et prête à toutes les énergies extérieures.

Voici sortir de terre, à droite, la maçonnerie de tours imposantes. Ce sont les « Hauts Fourneaux de Rouen, » établis sur la ferme historique du Grand-Aulnay qu'en 1195 Richard Cœur de Lion avait donnée à l'Hôtel-Dieu de la ville. Ces Hauts Fourneaux, construits par un consortium exclusivement français de métallurgistes, devaient recevoir le coke de Lens, et le minerai, du bassin de Briey. Ces conditions s'étaient posées un an avant la guerre. Depuis, malgré les difficultés, la gigantesque usine s'achève. Raffineries de pétrole, dépôt d'huiles minérales le plus important de France, aciéries, fabriques de produits chimiques, fabrique de pâte de cellulose pour le papier, fabrique de papier, nombreuses usines de munitions, et d'ici peu chantiers nouveaux de construction navale, voilà l'activité industrielle d'une cité qui, jusqu'à ces derniers temps, s'était spécialisée dans l'industrie textile. Si l'importation de l'année dernière a dépassé 9 millions de tonnes, et si 1917 doit atteindre, comme on s'y attend, 10 millions, cette industrie florissante promet pour l'exportation, si nécessaire à notre porte-monnaie national, un chiffre des plus intéressans.

La ville qui, en pleine guerre, malgré ses deuils, ses souffrances intimes, a réalisé ces transformations, contribué à un tel degré à l'entretien de la vie nationale, travaillé avec tant d'énergie à la défense de la patrie et préparé les prospérités de l'après-guerre par une méthode simple et vivante que les Allemands pourraient nous envier, je crois, méritait bien quelque curiosité. L'accroissement de son trafic et les bénéfices qu'elle en a retirés ont directement servi au soulagement des misères de la guerre, car il n'existe pas de ville où l'on ait donné plus d'argent pour les blessés, pour les réfugiés, pour les orphelins, pour nos frères belges. Cette générosité de la noble cité marchande achève de lui donner grand air. La vaste palpitation de son activité commerciale est doublement bienfaisante, puisqu'elle répand la vie dans la patrie et compense dans la mesure de ses moyens les dommages causés par le grand fléau. Rouen a bien des raisons d'en concevoir quelque orgueil, comme il possède le droit de claironner avant le temps la Victoire.

COLETTE YVER.

L'ÉPOPÉE SERBE

DANS

SES CHANTS HÉROÏQUES[1]

II [2]

LA LÉGENDE DE MARKO
LA RÉSURRECTION DE L'AME SERBE

III. — LA DOMINATION TURQUE ET LA LÉGENDE DE MARKO

Nous avons vu comment la nationalité serbe se reconnut d'abord en deux grandes personnalités, le tsar Douchan et le roi Lazare, et comment elle se glorifia elle-même dans l'épopée de Kossovo, dont le drame sanglant se groupa autour de ce dernier héros.

Il nous reste à suivre l'âme nationale de la Serbie dans son développement ultérieur. Nous y verrons comment elle se comporta sous le joug turc, avec quelle vigueur elle le secoua, et comment des hauteurs féodales et chevaleresques elle descendit dans les profondeurs du peuple pour en surgir avec une force et une conscience nouvelles.

Un nuage presque impénétrable plane sur l'histoire de Serbie depuis la bataille de Kossovo jusqu'à la prise de Constantinople

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

par Mahomet II (1389 à 1453). Nous savons seulement que la tsarine Militza dut livrer sa fille en mariage au sultan Bayésid. Un accord fut conclu entre les Knèzes de Serbie et le Commandeur des Croyans. Ils conservèrent leurs pouvoirs locaux à la condition de payer le tribut au Kalife. Le fils de Lazare, Ourosch, étant mineur, fut placé sous la tutelle des Knèzes, qui, loin de le protéger, se disputèrent entre eux la couronne de kral et le titre de tsar. L'anarchie féodale, qui devait être le grand mal de la Serbie jusque dans les temps modernes, régnait en plein à cette époque. Le patriotisme n'existait guère chez ces roitelets dominés par l'ambition personnelle. Les uns, parqués dans leurs montagnes, réussirent à s'affranchir des Osmanlis. Les autres, exposés à leurs invasions dans les larges vallées et les plaines fertiles, s'engagèrent à servir le Sultan avec leurs troupes, dans ses guerres contre la Hongrie et les peuples asiatiques, pour rester maîtres chez eux. Le plus célèbre d'entre eux fut Marko, caractère énigmatique et douteux, dont les gouzlars et le peuple des temps postérieurs firent leur héros préféré parce que, tout en servant le Turc, il sut le maintenir à distance et défendre l'indépendance nationale. Transformé, amplifié et pour ainsi dire retourné de l'envers à l'endroit par la tradition orale et les chants populaires, Marko est devenu ainsi le Cid de la Serbie.

Personnage purement légendaire, Marko représente donc l'héroïsme indomptable de la Serbie qui se continue sous le joug ottoman, mais en même temps sa conscience troublée par sa vassalité et comme bourrelée par un remords secret. Il y a de la mélancolie sous ses gaillardises, et ses fureurs jaillissent parfois d'indéracinables regrets. Les excès de sa force physique semblent le contre-coup d'un désir refoulé. Non seulement il secoue sa chaîne, il la brise à chaque instant, pour la reprendre ensuite sous le coup de la nécessité. C'est un condottière fidèle à sa parole, mais qui ne cesse pas de faire peur au Sultan et ne se gêne pas pour le brusquer. Il est grand batailleur, grand buveur et gai compagnon, avec des bouffées de générosité chevaleresque. Ses traits dominans sont l'intrépidité, la fierté et le besoin souverain d'indépendance. Par là, il devint l'idéal de son peuple. Dans le dessin heurté de cette figure, les gouzlars laissent percer un fond de tristesse et d'amertume. Ils ont personnifié en lui les sentimens mélangés de la nation pendant

sa longue servitude, ses rancœurs et ses espérances, ses regrets de la gloire passée et son éternelle hantise de la liberté perdue.

Malgré tout cela, la figure de Marko conserve quelque chose d'énigmatique par ses contradictions intimes, comme par le mystère singulier qui enveloppe ses débuts et sa mort. Toutefois, l'intuition subconsciente un peu trouble des chanteurs populaires et leur vision hautement poétique nous ont fourni la clef du caractère de Marko, en nous peignant ses rapports avec *la Vila*, sorte de fée qui habite les bois, hante les sommets et se meut librement dans le royaume des airs. Cette déesse élémentaire et mythique des Serbes représente, à vrai dire, leur âme collective, leur *fatum* national sous forme d'un génie du sol. Elle apparaît en deux circonstances capitales dans les cantilènes du cycle de Marko, au seuil de sa carrière et à la porte de sa mort. Ce qu'elle dit alors revêt un caractère singulièrement solennel et prophétique. C'est un véritable *sésame*, car, avec cette clef précieuse, s'ouvre subitement l'arcane de Marko. Alors sa légende se reconstitue, plus vivante et plus significative, dans son ensemble organique. Essayons de la raconter d'après les cantilènes en groupant leurs épisodes épars et en comblant quelques lacunes, toujours guidés par les motifs dominans et par l'idée mère du personnage.

* * *

Marko était le fils du roi Voukachine, prince ambitieux et violent, toujours en guerre avec ses voisins. L'enfant doué d'une vigueur étonnante fut élevé par sa mère Euphrosine, femme d'une sagesse exemplaire et d'un sentiment profond de la justice. Elle seule prit de l'empire sur le jeune prince et s'entendait à adoucir ses fougues. Car sa mère était la seule personne qu'il aima et vénéra en grandissant. Il la consultait presque toujours et s'efforçait de lui obéir, mais souvent ses passions aventureuses et guerrières l'emportaient sur les sages avis maternels. Rien n'aurait pu arracher un mensonge à Marko ou le faire manquer à sa parole. Il était généreux et fier, ombrageux et combatif. Adolescent encore, Marko se forgea lui-même ses armes réputées invincibles : une haute lance, un sabre tranchant et une massue noueuse dont il dora lui-même les pointes de fer dans la fournaise, si bien qu'elle reluisait comme un soleil dans les combats. Il maniait cette arme et la lançait avec tant

d'adresse qu'elle devint l'effroi de ses ennemis. Il s'acheta ensuite un poulain tacheté de blanc et de noir qu'il éleva lui-même avec un soin minutieux et une tendresse ineffable. Ce cheval, qu'il appela *Charatz* (cheval pie), devint son compagnon inséparable et son meilleur ami. Quand il avait bien couru et bien combattu, Marko lui faisait boire du vin rouge dans sa coupe d'or comme à un frère d'armes. Charatz s'entretenait avec Marko comme un écuyer fidèle avec son maître.

Il flairait les ennemis à distance et avertissait son maître de leur approche en dressant ses oreilles. Après une victoire de Marko, Charatz hennissait de joie; mais quand Marko était blessé, Charatz baissait la tête et versait des larmes, puis il léchait la blessure pour le guérir. Avec sa massue, son sabre et son cheval impétueux, Marko se croyait le maître du monde. Car déjà il sentait battre dans sa poitrine un cœur indomptable et insatiable. Un jour, il dit à sa mère : « Je ne veux être ni roi ni tsar, mais je serai le premier chevalier du monde. Quant à un frère d'armes, je n'en prendrai un que si je trouve mon égal, et j'ai bien peur que cela n'arrive jamais. — Dieu nous ordonne d'aimer tous les hommes, dit la mère. — Je prie Dieu dans les églises à deux genoux, mais sur le champ de bataille je défie tout le monde, répondit Marko. — Prends garde, mon fils, reprit gravement Euphrosine, prends garde que l'Ange du Seigneur qui veille sur toi ne détourne sa face de ton orgueil. Le destin nous guette tous, et, si personne ne te dompte, Dieu te domptera. »

Or, il advint, en ce temps, qu'Ourosch, le fils de Lazare, âgé de douze ans, devait être proclamé tsar. Mais trois puissans seigneurs se disputaient la couronne : le kral Voukachine (père de Marko), le despote Ougliecha et le voïvode Goïko (ses oncles). Ces potentats envoyèrent un message à l'archiprêtre de Samodrèje en lui commandant de désigner celui qui serait le tsar. Mais le prêtre se récusa, alléguant qu'il ignorait la volonté dernière du monarque défunt et que celui-ci l'avait confiée à son page Marko, peu avant sa mort. « Consultez Marko, ajouta le protopope. Il fera connaître la vérité, car Marko n'a peur de personne et ne craint que le vrai Dieu. » Marko, mis en demeure de se prononcer sur la succession au trône, consulta sa mère. Celle-ci lui dit : « Mon seul fils! Que maudit soit le lait dont je t'ai nourri, si tu témoignes faussement, fût-ce pour ton père ou

pour tes oncles. Parle conformément à la vérité divine. Ne va pas, mon fils, perdre ton âme. Mieux vaudrait mourir que de charger ton âme d'un péché! » Sur quoi Marko s'équipe, harnache son cheval, se jette sur le dos de Charatz et part pour Kossovo, où les princes l'attendent dans leur camp. A leur grand étonnement, Marko passe devant la tente de son père et de ses deux oncles, sans même les regarder. Il marche droit vers la tente d'Ourosch. L'enfant timide, qui tremble devant ses terribles tuteurs et n'ose pas ouvrir la bouche devant eux, est assis sur un divan de soie. Quand il aperçoit Marko, son visage brille comme un soleil levant et toute la tente s'éclaire : — Voici mon parrain! s'écrie-t-il. Tous deux ouvrant les bras, leurs poitrines se touchent. Ils baisent leurs visages. Ici la cantilène place la scène curieuse qu'on pourrait appeler *la voix du Destin* qui gouverne la vie de Marko :

Le lendemain, dès que parut l'aurore, dès que la cloche de l'église eut sonné, les princes se rendirent aux matines et assistèrent au service divin. A leur sortie du temple, ils prirent place devant les portes, mangèrent le sucre et le rakia.

Marko prit les anciens livres. Il les consulta et dit : — Mon père, ô roi Voukachine! Est-ce trop peu pour toi de ton royaume? Et toi, mon oncle Ougliecha? Est-ce trop peu pour toi de ta despotie? Et toi, mon oncle, voïvode Goïko, est-ce trop peu pour toi de ta voïvodie?... Puissent vos royaumes demeurer sans maîtres, car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez...

Et si vous ne croyez point que Dieu vous voit, voyez ce que dit cette lettre :

« L'Empire est à Ouroch. De son père il lui est venu. A cet enfant le trône appartient par héritage. Le Tsar, en expirant, le lui a remis. »

Lorsque le roi Voukachine entendit ce discours, il s'élança de terre sur ses pieds, tira son poignard d'or et voulut en percer son fils Marko.

Marko se mit à fuir devant son père, car il ne voulait pas se battre avec qui l'avait engendré. Il se mit à fuir autour de l'église, de la blanche église de Samodrèje, et déjà, par trois fois, il en avait fait le tour, son père le poursuivait et allait l'atteindre, quand une voix sortit du sanctuaire :

— Réfugie-toi dans le temple, Marko Kraliévitch, dit la voix. Ne comprends-tu pas que tu vas périr, périr de la main de ton père, et cela pour la vérité du vrai Dieu?

Les portes s'ouvrirent et, Marko s'étant précipité dans le temple, elles se refermèrent sur lui.

Le roi Voukachine se précipita sur les portes, et de son poignard il frappa le bois, et du bois commença à couler le sang.

A cette vue, le Roi se repentit et prononça ces paroles :

— Malheur à moi, par le Dieu unique! Voici que j'ai tué mon fils Marko.

Mais la voix retentit de nouveau, venant du sanctuaire :

— Écoute, roi Voukachine, ce n'est pas ton fils Marko que tu as percé, mais bien un Ange du Seigneur... Retiens ta malédiction... Je suis le gardien de Marko. Crains de tuer ta propre âme, en faisant saigner le cœur d'un Ange!

Mais le Roi était si violemment irrité contre Marko qu'il ne tint nul compte de cet avertissement et se mit à maudire son fils avec rage :

— Marko, mon fils, que Dieu t'extermine! Puisses-tu n'avoir ni tombeau, ni postérité, et puisse la vie ne pas te quitter avant que tu aies servi le tsar des Turcs!

Le Roi le maudit, mais le Tsar enfant, aux joues roses, aux yeux rayonnans d'innocence et de joie, le bénit en élevant vers lui ses deux petites mains :

— Marko, mon parrain, Dieu t'assiste! Que ton visage brille dans les conseils et que ton épée tranche dans les combats! Qu'il ne se trouve pas un seul preux qui l'emporte sur toi, et que ton nom soit célébré en tous lieux, tant qu'il y aura un soleil et tant qu'il y aura une lune!

Et, ainsi que tous deux l'avaient dit, ainsi tout advint.

La jeunesse de Marko, qui forme le second chapitre de sa vie, regorge d'aventures et de combats. Mais deux épisodes saisissans la dominent : *la rencontre avec son pobratime et l'apparition de la Vila*. La première marqua l'apogée de son existence et s'y joua comme un rayon céleste; la seconde se dressa devant lui comme le fantôme lumineux d'un passé lointain et d'un mystérieux avenir, mais laissa derrière elle l'ombre tragique de la mort.

Tout d'abord, Marko fut récompensé de la droiture et du courage dont il avait fait preuve pour l'élection du jeune Tsar. Il avait toujours déclaré ne pouvoir trouver un frère d'armes qui serait son égal, mais il le trouva malgré lui et comme par surprise. Les *pesmés* ne nous disent pas comment. Ce fut sans doute dans un combat contre les Turcs, où Marko sauva la vie d'André Miloch, plus jeune que lui et plus tendre, mais non

moins intrépide. A partir de ce jour, Marko et Miloch ne se quittèrent plus, vivant et combattant ensemble, partageant joies et peines, heur et malheur comme de vrais frères d'élection. Après leurs campagnes, quand ils buvaient le vin rouge dans des coupes d'or, sous les blanches arcades du palais de Prilep, Miloch se mettait à chanter de sa voix mélodieuse la gloire des anciens et des héros illustres. Marko ne savait pas chanter; sa rude voix ne s'entendait qu'à exciter son cheval, ses lévriers ou son faucon ou à commander dans la bataille; mais il adorait les cantilènes de Miloch et demeurait des heures entières sous le charme de ses récits et de sa voix.

Un jour, les deux amis chassaient ensemble dans les forêts sauvages du mont Mirotch. Marko montait son cheval pie, le fidèle Charatz, et Miloch son blanc destrier. Mais la chasse était mauvaise. Dix fois les faucons s'étaient élancés en vain. Ils n'avaient pris ni cygne ni sarcelle.

— Je m'ennuie, dit Marko, et je vais m'endormir sur ma selle. Chante-moi quelque chose, mon frère d'armes.

Alors Miloch se mit à chanter de sa voix claire. Si belle était sa voix que les oiseaux de la forêt se turent pour l'écouter. Une brise glissa sur la cime des arbres et la fit frémir; un rayon de soleil perça les nuages et fit briller les feuilles de la forêt comme des milliers de pièces d'or. Et voici que soudain, du fond des bois, une voix de femme, suave comme un chant céleste, répondit à la cantilène de Miloch, qui s'était tu.

Cette voix fit tressaillir Marko comme jamais il n'avait tressailli. Profonde, insinuante et douce, cette voix le prenait aux entrailles. Pour la première fois, il trembla. Était-ce de joie ou de souffrance, de désir ou de peur? Il ne le savait pas, mais il tremblait.

— Qu'est-ce que cette voix? s'écria-t-il, après l'avoir écoutée en silence.

— C'est la voix de Ravijojla, *la Vila* du mont Mirotch, répondit Miloch devenu pensif.

— Tu la connais donc?

— Oh! depuis longtemps. J'étais fort jeune quand je m'égarai dans cette montagne. Par un sentier perdu, sous les hêtres, je parvins à un étang où nageaient des cygnes plus blancs que neige. De l'autre côté, sous les branches d'un bouleau, dans un rayon de soleil, était assise la Vila. Elle tenait

une harpe d'or et se mit à chanter. Qu'elle était belle avec sa robe blanche et ses cheveux fauves épars sur ses épaules! De ses bras nus elle tissait des sons divins avec les cordes d'or. Sa voix entrait dans mon cœur comme un fleuve d'argent et l'emportait au ciel. Elle chantait les gloires des anciens et des rois illustres. C'est la Vila qui m'apprit à chanter.

— Ah! dit Marko d'un mauvais rire, les Vilas sont perfides. Elle ne t'a rien fait promettre?

— Avant de partir pour le combat où je t'ai rencontré, elle m'a dit : « Tu es mon *pobratime*. Promets-moi seulement, si jamais tu entends ma voix, où que tu sois, de venir me trouver au premier appel, comme le frère s'élance vers sa sœur...

— Et qu'as-tu répondu?

— Je l'ai promis.

— Malheureux! dit Marko, traître à ton frère d'âme!... Tu l'aimes plus que moi!

— Je l'aime autant, dit Miloch.

A ce moment, on entendit dans les profondeurs de la forêt s'élever la voix puissante de la Vila. Elle clamait : « Miloch, je t'attends... » Et trois fois la voix répéta, comme un écho grandissant : « Miloch! Miloch! Miloch! »

Miloch était devenu pâle, mais son visage s'était transfiguré. Il s'écria :

— Divine sœur, je suis prêt!...

Alors une grande colère, une jalousie noire entra dans le cœur de Marko. Il s'écria :

— Maudite Vila! Ensorceleuse de l'enfer! Puisses-tu rester muette à jamais et puisse une avalanche te briser comme un arbre au fond du gouffre!... Tu ne connais pas encore Marko. Je te défie de m'enlever mon frère d'armes!

Cependant, en un clin d'œil, le ciel s'était obscurci. Un nuage noir avait enveloppé la cime du Mirotch. Les forêts frissonnèrent; la foudre gronda. Un ouragan de grêle passa sur les deux cavaliers. A la lueur d'un éclair, Marko vit la Vila échevelée, les yeux fulgurans, penchée sur Miloch qui l'étreignait. Elle ne fit qu'effleurer son front de ses lèvres en touchant son cœur de sa main. Puis tout disparut dans la bourrasque. Subitement le ciel s'éclaircit, et Marko, qu'un coup de vent avait jeté par terre, vit son frère d'armes inanimé couché dans l'herbe, les yeux ouverts, le front serein, tandis que la Vila dis-

paraissait, comme un cygne blanc, dans un vol de sombres nuages au-dessus des bois.

Alors, s'adressant à son cheval fidèle, Marko éperdu clama : « Malheur, Charatz, toi mon aile droite, atteins Ravijojla la Vila, et je te ferai poser des fers d'argent, des fers d'argent pur et d'or fondu. Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux avec des glands qui pendent des genoux aux sabots. Je mêlerai de l'or à ta crinière et je l'ornerai de perles menues, pourvu que j'atteigne la Vila qui m'a pris mon frère d'âme. Car il faut qu'elle me le guérisse, il faut qu'elle me le réveille avec les simples et les baumes de la forêt. Que je sois maudit à jamais si je ne puis pas la saisir ! Il faut que je la dompte et que je la terrasse... »

Il se jette sur le dos de Charatz et tous deux s'élancent à travers le Mirotch. La Vila s'enfuit vers le sommet de la montagne, et le cheval galope sans voir ni entendre. La Vila paraît et disparaît comme un éclair dans les branchages. Dès que le cheval l'aperçoit, il bondit dans l'air de trois longueurs de lance, puis de quatre encore. En vain Marko jette après elle sa masse d'or. La Vila fuit toujours.

Les voici enfin sur le sommet de neige. Tout d'un coup, cheval et cavalier s'arrêtent aveuglés d'une lumière éclatante. La Vila se dresse devant eux dans sa gloire, grande comme une déesse. Sur sa couronne d'or brille un globe surmonté d'une croix. Sous les rayons de sa face, Marko tombe à genoux comme foudroyé, et le bon Charatz lui-même plie les genoux et baisse la tête. Calme et majestueuse, la Vila parle au puissant héros de la Serbie :

— Tu pourras longtemps encore faire bondir ton cheval et jeter ta masse d'or après moi, ô Marko, fils de roi, mais tu ne pourras ni m'atteindre, ni me blesser. Tu capterais plutôt l'air et le feu que de saisir la Vila. Je t'avais donné un frère d'armes, mais tu n'as pas su le garder. Tu lui as défendu de m'aimer; tu l'aimais pour toi seul, non pour lui-même. Je l'ai effleuré de mes lèvres et touché de ma main, afin de rendre son âme à ses ancêtres. C'est auprès d'eux que tu le retrouveras. Le jour seulement où tous les Serbes seront des *frères d'âme*, vous aurez la victoire. Toi Marko, tu seras fort et redoutable, mais tu seras triste, car tu n'auras plus de frère d'âme. Tu auras le rire à la bouche, et le chagrin dans la poitrine. Tu seras riche et puissant, mais tu seras solitaire et malheureux dans tes pensées, car tu serviras le Turc. Tu feras trembler les autres, mais ton

cœur portera des chaînes. Va donc rendre les honneurs funèbres à ton frère d'armes, au pur, à l'innocent. Va pleurer sur ces yeux tendres qui se sont fermés, sur ce cœur hardi qui a cessé de battre. Miloch sera ton regret éternel, ton rêve inaccessible. Car tu suivras ton inéluctable destin. Adieu, Marko, tu ne me verras plus. Mais, souviens-t'en, tu entendras une fois encore ma voix, au jour de ta mort! »

Quand Marko et son fidèle Charatz se relevèrent dans la neige du sommet, le ciel resplendissait sur leur tête; mais la Vila avait disparu. Muets et la tête basse, le kraliévitch et son coursier intrépide allèrent rendre les honneurs funèbres au noble Miloch, dans l'église de Prilep, où une foule immense suivit son cercueil.

Telles furent l'adolescence et la jeunesse de Marko. La troisième partie de son existence clôt le triptyque de sa vie et achève de peindre les traits héraldiques de sa figure légendaire. Ce dernier chapitre pourrait s'intituler : *Grandeur dans la servitude* et *Délivrance dans la mort*. Plus impétueux et en apparence plus jovial que jamais, le chevalier errant de la Serbie se prodigue et s'éparpille en actions d'éclat, en aventures héroï-comiques, comme pour s'étourdir. Mais la fatalité le ramène à la fin aux pensées altières de sa jeunesse, au dessous tragique de sa conscience et à la source première de son inspiration, sous la voix mystérieuse et fatidique de la Vila.

Les *pesmés* ont omis de nous apprendre à la suite de quelles circonstances Marko devint le vassal du Sultan. Mais il est permis de croire que ce fut à la suite des querelles intestines des knèzes qui se liguèrent contre lui, et que, moitié par ambition, moitié par fierté de race, il préféra le service annuel dans l'armée turque à l'asservissement complet du pays. Nous ne le suivrons ni dans ses campagnes avec le Kalife, ni dans ses aventures personnelles où se complaît la fantaisie des gouzlars. Contentons-nous de dire qu'il traite les Janissaires en ennemis et fait trembler le Sultan par son attitude hautaine et ses menaces. Mais dans toutes ces prouesses n'apparaît que le dessus de son caractère. Le fond de son âme ne devait remonter à la surface qu'à la fin de sa vie. De toutes ses campagnes contre les Turcs, Marko vieillissant revenait toujours plus sombre. Tristement il repensait à sa fière jeunesse, au candide Miloch depuis si longtemps enseveli.

Alors Marko se mit à méditer plus profondément encore. Des limbes de sa tristesse, il vit surgir, décevans fantômes, l'image de son frère d'armes perdu et de la Vila, splendide et cruelle vision. N'avait-il pas été coupable envers Miloch? Oui, il avait été jaloux de l'amour de son frère d'âme pour la déesse des forêts et des airs. Ah! ces amours mystérieuses qu'il n'avait pas vues, qu'il ne connaissait pas, comme il les enviait, comme elles lui brûlaient encore le sang! Et cette Vila, cette belle et redoutable Ravijojla, ne l'avait-il pas désirée, lui aussi? N'avait-il pas voulu la dompter pour en faire son esclave? Ne l'avait-il pas poursuivie d'une course sauvage jusqu'au sommet du Mirotch, où la Vila lui avait dit des paroles terribles, — terribles et sublimes comme la Vérité?... Et c'est ainsi qu'il avait perdu à la fois son frère d'armes et son Génie supérieur! Et depuis, tout allait mal. Ah! si maintenant il pouvait revoir la Vila, il ne prétendrait plus lui arracher son amant. Il lui demanderait seulement de lui rendre son frère d'âme pour consoler sa solitude. Mais en vain Marko parcourut les forêts. Il n'entendit plus la voix suave et profonde qui se mariait jadis à celle de son compagnon, il ne retrouva pas Miloch. Il parcourut en vain le sommet désert. Il ne vit autour de lui que des pics, des gorges et des abîmes. Il n'entendit que le silence... Tristement, Marko et Charatz s'en revinrent de leur expédition.

Dans la vallée, Marko aperçut une troupe de janissaires à cheval qui lui dirent : « Le tsar des Turcs t'attend. Il veut partir en guerre. » Marko leur répondit : « Allez dire au Sultan qu'il m'attende à Stamboul. Je viendrai quand il me plaira. » Les janissaires furent étonnés de cette réponse, mais ils s'en retournèrent sans rien dire, car ils avaient peur de lui. Resté seul, Marko se dit : « Jamais le Sultan ne me reverra. Je vais me faire ermite sur une montagne lointaine, d'où l'on voit la mer, mais où jamais on ne voit un Turc. » Marko partit donc pour le mont Ourvina. A son grand étonnement, tandis qu'il gravissait la montagne, il vit son cheval, le fidèle Charatz, verser des larmes. En même temps, le héros entendit la voix de la Vila lui dire : « Ton cheval pleure parce qu'il va bientôt se séparer de son maître. Mais toi, gravis la montagne jusqu'à son sommet. Là, tu trouveras une fontaine entre deux pins. Regarde dans cette fontaine, et tu verras quand tu dois mourir. » Mais laissons le gouzlar raconter les derniers momens du héros.

Marko obéit à la Vila et trouva tout comme elle lui avait dit. Quand il se regarda dans la fontaine, il se vit si vieux et si triste qu'à peine il put se reconnaître. Alors, il comprit que l'heure du destin avait sonné et qu'il devait mourir sur-le-champ, et, versant des larmes, il se mit à dire :

« Monde menteur ! O ma belle fleur ! Toi tu étais beau, et moi je t'ai parcouru peu de temps, si peu de temps, à peine trois cents années ! Et le moment est venu où je vais me séparer du monde. »

Alors Marko tira son sabre du fourreau et, s'avançant vers son cheval, d'un seul coup il abat la tête de Charatz.

« Tu ne tomberas pas ainsi aux mains des Turcs, lui dit-il. Et pour eux tu ne feras pas la corvée et tu ne porteras pas l'eau dans les seaux. »

Et, ayant ainsi tué noblement le noble Charatz, il l'enterra près de la fontaine, mieux qu'il n'avait enterré son frère André Miloch.

Il brisa ensuite en quatre son sabre tranchant, de peur qu'il ne tombât aussi aux mains des Turcs, et afin qu'aucun d'entre eux ne pût s'enorgueillir de porter ce qui serait resté de Marko et qu'il ne pût ainsi être maudit par les chrétiens.

Le sabre brisé, il rompit en sept sa lance de guerre et jeta les morceaux dans les branches des pins. Puis, de sa droite, saisissant sa massue noueuse, il la précipita du haut de l'Ourvina dans la mer grise et profonde en prononçant ces paroles :

« Quand cette massue sortira de la mer, tous les enfans seront nés ! »

Quand Marko se fut ainsi séparé de ses armes, il enleva son dolman vert, l'étendit sur l'herbe au-dessous d'un pin, et, se signant, il s'assit sur le dolman, rabattit le bonnet de martre sur ses yeux et se coucha pour ne plus se relever (1).

La fin de Marko (que les gouzlars font vivre trois cents ans) signifie la fin d'une époque historique, celle des chefs indépendans de la Serbie. Après lui, la Serbie, qui résistait encore, passe sous le joug turc. Elle conserve son âme, ses traditions et son espérance, mais elle va subir un long esclavage, où elle portera le deuil de la patrie perdue dans un isolement complet. Toutes ses gloires passées vont se recueillir au foyer familial et

(1) D'après une autre tradition, Marko s'est retiré dans une caverne, où il s'est endormi après avoir enfoncé son sabre dans la voûte. Devant lui, le bon Charatz fait son purgatoire en broutant de la mousse. Le sabre se dégage peu à peu de la pierre. Quand Charatz aura fini de brouter la mousse de la caverne et que le sabre tombera, le bruit réveillera le héros qui remontera sur son cheval et reparaîtra dans le monde. — *Léo d'Orfer.*

continuent à vibrer sur le mode mineur des gouzlars. De là le ton grave sur lequel est célébrée la mort de Marko. L'ascension de la montagne, le présage lugubre du cheval qui bronche, la voix solennelle de la Vila, le héros qui se dépouille de ses armes, son sabre et sa lance brisés, sa massue jetée à la mer, autant de symboles du destin de la Serbie. Cette scène est empreinte, en sa forte couleur, de la majesté des grandes choses qui finissent, et qui, avant de finir, établissent leur bilan et font leur pacte avec l'éternité où elles rentrent. On y entend l'appel de l'homme à l'Éternel et la voix de l'Éternité, qui retombe sur l'homme comme l'écho de la montagne avec la voix du héros disparu.

IV. — LES GUERRES D'INDÉPENDANCE ET LA RÉSURRECTION DE L'AME SERBE

Après la prise de Constantinople par les Turcs, sous le terrible Mahomet II, les peuples balkaniques furent décapités de leurs seigneurs nationaux. Quelques familles de chefs chrétiens se maintinrent en Albanie et en Herzégovine. En Bosnie, ils se convertirent en masse à l'islamisme pour ne pas périr. En Serbie proprement dite, ils furent balayés, expulsés ou tués. Le Sultan, qui était déjà le souverain de la Serbie tributaire, en devint le tyran et l'exploiteur. Les pachas remplacèrent les voïvodes; les clefs des villes furent livrées à la redoutable corporation des Janissaires, qui s'y installèrent en maîtres insolens. Tous les villages et toutes les terres furent distribués entre les spahis. Les anciens propriétaires ou raïas se virent dépouillés et descendus au rang de fermiers chargés de lever le tribut. Les paysans travaillèrent comme serfs de la glèbe pour le Grand Turc et ses exécuteurs. Pour se figurer la dureté de ce régime, il faut se rappeler ce précepte de la religion musulmane alors appliqué dans toute sa rigueur : « Toute terre appartient au Kalife, l'ombre et le représentant de Dieu sur la terre, » et la mentalité turque dont le principe est que les *croyans* sont faits pour commander et les *non croyans* destinés à travailler pour eux. Les premiers sont les maîtres absolus, de naissance et d'office, les autres des esclaves à tout jamais. Les Turcs peuvent donc réclamer l'honneur d'être les ancêtres de la théorie pangermaniste. Les docteurs en teutonisme, MM. Ostwald et Lasson, qui voudraient faire suer sang et eau à toutes les races

humaines pour la grande Allemagne, seule noble et parfaite, seraient dignes d'être élèves des Janissaires de Mahomet II. L'Islam renforce le fanatisme des hommes de guerre par l'idée qu'ils sont seuls en possession de la vraie religion, mais ceux-ci ne peuvent pas se passer des nations infidèles parce qu'ils ont besoin d'esclaves pour accomplir les travaux inférieurs qu'ils dédaignent eux-mêmes. En Serbie, cette politique sommaire fut appliquée à la lettre. Impôts de tête, impôts sur les champs, sur le bétail, sur les mariages. Quand le cadi arrive pour réclamer la récolte ou l'argent, des janissaires armés jusqu'aux dents marchent derrière lui. Défense aux raïas, comme aux paysans, de monter à cheval. Ce sont choses nobles qui n'appartiennent qu'aux Turcs. Qu'un Serbe chrétien rencontre un Turc, il doit se ranger humblement pour le laisser passer et lui rendre n'importe quel service à son commandement. L'outrage du musulman est permis, celui du chrétien puni de prison ou de mort. Les habitans du pachalik de Belgrade furent contraints de fournir au kalife cent jours de corvée par an. La ville même fut condamnée à lui payer le tribut du sang avec la fleur de la jeunesse, sous forme d'une centaine d'adolescens de quinze à vingt ans, choisis parmi les plus beaux.

Comment un peuple ainsi piétiné a-t-il pu maintenir intacte sa conscience nationale, à travers trois ou quatre siècles, et se trouver prêt un beau jour pour une série d'insurrections qui étonnèrent l'Europe et assurèrent à la vaillante nation son indépendance avec une constitution nouvelle? — C'est encore la poésie populaire, ce sont les *pesmés* qui vont nous répondre.

Suivez cette vallée sinueuse, bariolée de maïs et de vignes, qui s'enfonce entre de hautes montagnes boisées. Un village serbe, aux maisons éparses, s'échelonne le long de la rivière et grimpe à travers les prairies et les champs de blé. A la lisière de la forêt, sous un large tilleul, sont rassemblés une trentaine d'hommes et de femmes. C'est le soir. L'ombre grise tombe des cimes et s'appesantit sur la vallée. Les vieillards sont assis sous l'arbre séculaire, les jeunes gens couchés dans l'herbe, les femmes groupées en poses diverses sur des gerbes. La moisson est riche; pourtant tous ces gens sont tristes, d'autant plus tristes qu'ils sont résignés. Ils ont le sentiment obscur que ces montagnes, ces bois et ce village ne sont pas à eux. Ce moulin, près de la rivière, appartient au spahi. La forge, où brille

un feu rouge, où le marteau bat l'enclume avec rage, appartient au spahi. Là-bas, se dresse la tour carrée de l'église. Ses cloches sont muettes et ne sonnent plus depuis des années. Plus loin, c'est le minaret turc. Ah! cette mosquée maudite, elle appartient au sultan de Stamboul, qui fait trembler le monde et qui règne sur les laboureurs de la montagne, du fond de son palais resplendissant d'or et de pierreries. Ils ne l'ont jamais vu, mais ses janissaires leur volent leur or, leurs moissons et leurs enfans. Les malheureux n'espèrent plus, mais ils rêvent quand même. A quoi? Ils n'ont pas de refuge. Les forteresses serbes sont entre les mains de l'ennemi, mais on leur a parlé des villes lointaines, au bord de l'Adriatique; de Scutari la blanche, cité splendide, près d'un lac d'azur éblouissant, puissante forteresse, où vivent des hommes libres, de fiers Albanais; on leur a dépeint la blonde Raguse, au bord de la mer bleue, où des Serbes savans possèdent des livres anciens, dont les mots magiques opèrent des miracles. Quand ils s'entretiennent de ces villes, leurs noms évoquent dans leur esprit un mirage d'opulence et de beauté. Quand ils y rêvent en silence, leur cœur comprimé par la servitude se dilate. Car là-bas, par delà ces montagnes abruptes, là-bas est la liberté avec la mer immense, où voguent des navires...

Vient à passer un gouzlar aveugle, conduit par un enfant. On l'appelle, on lui fait manger du pain blanc, on lui fait boire du vin noir. — Que dois-je chanter? dit-il, en s'asseyant sous le tilleul. — Personne ne dit rien, pour laisser la parole aux vieillards.

Mais ceux-ci penchent la tête. Ils n'osent pas évoquer les héros antiques. Le contraste avec le présent est trop accablant. — Chante-nous *la Construction de Scutari*, dit une veuve à la figure sillonnée de rides qui semblent creusées par les larmes. Car son mari est mort comme haïdouk et ses fils ont été emportés à Stamboul, dans une razzia pour le Sultan. Le trésor de son cœur, la floraison de sa chair est dans l'antre du monstre!... A l'appel de la veuve, le gouzlar entonne l'étrange légende de Scutari :

Trois frères bâtissaient la ville, le roi Voukachine, le despote Ougliecha. Le troisième était Goïko. La ville qu'ils bâtissaient était Scutari sur la Boïana. Durant trois ans, ils y travaillèrent avec trois

cents ouvriers sans pouvoir poser les fondations et moins encore sans pouvoir élever les murailles. La Vila renversait la nuit tout ce qu'ils avaient élevé le jour.

Au commencement de la quatrième année, la Vila cria du haut de la montagne : — Roi Voukachine, ne te tourmente pas et ne consume pas tes richesses, à moins de trouver *Stoïa et Stoïan*, le vrai frère et la vraie sœur, et de les murer dans les fondations. Celles-ci pourront ainsi se soutenir, et il te sera donné de bâtir la ville.

Le roi Voukachine fait faire des recherches partout. Il veut acheter à prix d'or le couple merveilleux. Mais on ne trouve nulle part ces exemplaires d'humanité parfaite, *le vrai frère et la vraie sœur*. Alors la Vila propose un autre moyen. Qu'on emmure dans les fondations l'une des épouses des trois frères, celle qui apportera demain le repas aux ouvriers, et l'on pourra bâtir la ville. Les trois frères se jurent de cacher le secret terrible à leurs femmes et de s'en remettre au hasard pour décider laquelle subira le destin fatal. Artificieusement les deux belles-sœurs persuadent à la femme de l'intègre Goïko, qui a tenu son serment, de faire la course à leur place. L'innocente épouse tombe dans le piège sans se douter de rien. Ainsi la meilleure, la femme du pur, la plus aimante et la plus aimée, devient la victime propitiatoire.

Les deux beaux-frères de Goïko s'emparent de leur belle-sœur, la prennent par ses blanches mains et la font emmurer dans la forteresse.

La svelte femme souriait, croyant que c'était un jeu.

Les ouvriers maçonnèrent jusqu'à la hauteur du genou. Elle souriait toujours.

Quand ils vinrent à la hauteur de la ceinture, pierre et bois commençant à la serrer, elle comprit le malheur qui l'attendait. Avec un gémissement amer, pareil au sifflement du serpent, elle se mit à implorer ses beaux-frères : — Si vous croyez en Dieu, ne me faites point, jeune comme je suis, enfermer dans ce mur.

Mais ses prières sont vaines, car ses beaux-frères ne la regardaient même pas.

Alors elle s'adressa à l'architecte : — Mon frère en Dieu, laisse une ouverture devant ma poitrine, et par là tire mes blanches mamelles, afin que puisse s'y allaiter mon petit Yova.

L'infortunée implore encore une fois l'architecte : — Laisse une ouverture devant mes yeux, afin que je puisse voir jusqu'à ma blanche maison, quand on m'apportera Yova et qu'on le remportera.

Ainsi elle fut enfermée dans la muraille. Durant une semaine, elle allaita l'enfant qu'on lui apportait dans son berceau. Ensuite sa voix s'éteignit. Mais l'enfant trouva toujours sa nourriture et elle l'allaita durant une année entière.

Comme il en fut alors, il en est encore aujourd'hui. Là coule toujours une source qui, chose merveilleuse, est un remède pour la mère privée de lait.

Lecteur savant et sceptique, lectrice sensible et subtile, vous souriez sans doute de ces superstitions naïves. Ces contes cruels, ces imaginations bizarres vous attristent et vous déconcertent. Mais regardez ces paysans appuyés sur leurs bêches, et ces femmes qui pleurent sur leurs gerbes renversées. Un sentiment douloureux et puissant les traverse. Certes ils seraient incapables de le formuler. Ils ne se rendent pas compte du symbolisme instinctif du gouzlar, pas plus qu'il ne s'en rend compte lui-même. Ils ne *savent* pas que toute grande œuvre exige, à son origine, un grand sacrifice et que les âmes candides et pures sont seules capables de l'accomplir. Mais ils le *sentent* dans le fond de leur cœur, parce que, malgré leur apparente résignation, ils espèrent et croient à la délivrance. La tendre épouse sacrifiée du pauvre Goïko est pour eux le spectre émouvant de la patrie emmurée depuis des siècles dans ses forteresses par un ennemi implacable. Et pourtant elle existe toujours et nourrit mystérieusement ses enfans qui ne la voient plus. Et la voix du chanteur aveugle qui l'évoque est pareille à la lampe solitaire qui brûle là-bas devant l'iconostase, dans le sanctuaire de l'église déserte.

*
* *

Tant que le cœur proteste, l'homme n'est pas vaincu ; la révolte silencieuse de l'âme prépare celle des bras. Tant qu'il y a des rebelles chez un peuple asservi, subsiste l'espoir de l'affranchissement. Les haïdouks ont joué, dans l'histoire des Serbes, le rôle des anciens klephtes grecs, des Armatoles et des Souliotes, sans lesquels la Grèce moderne n'eût pas conquis son indépendance. Quand un paysan ou un raïa serbe en avait assez des vexations turques, il allait rejoindre les haïdouks de la montagne. Ces aventuriers, qui vivaient de rapines, n'étaient pas cependant de vulgaires brigands, mais des bandits patriotes. Ils avaient leurs lois, leurs traditions et leur costume. Ils

tenaient à leur code d'honneur et comptaient parmi eux des gentilshommes authentiques. On les voyait se rassembler au printemps, « alors que la forêt s'est revêtue de feuilles et la terre d'herbe et de fleurs et que les loups hurlent dans la montagne. » Ils se tenaient tous pour des héros et avaient grand air avec leur culotte bouffante de drap bleu, leur dolman vert, leur plastron argenté et leur bonnet de soie à la houppe retombant gracieusement sur l'épaule. Le long fusil, le grand couteau et les deux pistolets fourrés dans la ceinture ne les quittaient jamais. Ils attaquaient les janissaires, pillaient les marchands musulmans, vengeaient les populations maltraitées par l'officier turc et ses pandours. Ils vivaient en rapports intimes avec les habitans des vallées, qui les cachaient au besoin chez eux. Souvent les Turcs leur donnaient la chasse dans leurs repaires. Alors il fallait se défendre derrière les rochers et les sapins. Beaucoup d'entre eux rejoignaient leurs quartiers d'hiver en automne et reprenaient leur vie normale. Tel qui avait fait le coup de feu pendant six mois redevenait pâtre ou laboureur. Ils étaient généralement gais et fringans. « Combien la vie du haïdouk est belle, dit une cantilène. Il vit au sommet des montagnes, près du ciel et du brillant soleil. Là flottent dans l'air les Vilas des brumes, assises sur des nuages d'or. Là l'homme ne connaît point de maître, et ne craint rien que Dieu. Que la vie du haïdouk est belle! »

Mais ce ne sont là que les heures ensoleillées d'une vie coupée de sombres aventures. Car il ne s'agit pas toujours de « boire du vin frais dans la verte forêt où il y a cerfs et biches. » C'est une rude existence de privations et de périls incessans. Si l'on est pris par les Turcs, elle finit par des tortures affreuses, pires que la mort. Un chef de haïdouks dit à ses recrues que, pour braver les supplices qui les attendent, il leur faudra un courage pareil à celui d'un bélier écorché vif qu'on lancerait dans un buisson d'épines. Il n'en veut pas à ceux qui ne pourraient pas supporter ces horreurs sans crier, mais il les prie de rentrer chez eux. Car il s'agit avant tout de soutenir l'honneur des haïdouks. Pourtant le ton général de ces chansons est joyeux, gaillard et d'une crânerie parfois ironique. Les haïdouks nous montrent l'âme nationale, encore instinctive et à demi consciente, éparpillée en une foule de révoltes individuelles. Mais le moment devait venir, où, sous le coup de

la dure nécessité et par la volonté d'un homme, toutes ces étincelles se joindraient en un feu unique et rejailliraient du sol natal comme la gerbe d'un vaste incendie, avec la flamme claire d'un immense enthousiasme.

Dans l'épopée de Kossovo et dans la légende de Marko, nous avons vu l'action devenir poésie ; dans les guerres d'indépendance, nous voyons la poésie redevenir action.

***

Nous sommes en 1804. De grands changemens se sont produits dans le gouvernement de la Turquie. Des pachas, jadis tout-puissans, le pouvoir était tombé aux mains des Janissaires, ces prétoriens de la Turquie, formidable oligarchie militaire, la plus insolente des soldatesques. Grâce à eux, les kalifes avaient tout balayé sous leur char de triomphe meurtrier. Mais voici que maintenant ces exécuteurs des hautes œuvres se retournaient contre leurs maîtres, bravant les pachas et le Sultan lui-même. Leur centre, en Serbie, était Belgrade, d'où ils terrorisaient le pays, sous le nom de *dahis* (chefs élus par eux-mêmes), se proclamant propriétaires du sol, dépouillant les raïas de leurs biens, assassinant leurs *knètes* (ou maires) sur les grandes routes et jusque dans leurs demeures. Ils projetaient le massacre général des derniers *Knèzes* (ou seigneurs indépendans). Ce fut le signal de la révolte.

Georges Petrovitch, appelé *Kara-Georges* ou Georges le Noir par les Turcs, à cause de son teint basané et de la peur qu'ils en avaient, était un homme du peuple dans toute la force du terme. Riche marchand de bestiaux, il vivait sur sa terre de Choumadia, entourée d'immenses forêts, au milieu de ses nombreux bergers qu'il commandait en souverain. Même quand il devint chef de la Serbie, il ne quitta jamais sa vieille pelisse et son pantalon bleu. Simple et généreux, mais sujet à de terribles colères, il était connu pour sa droiture et son courage indomptable. Ayant été haïdouk, il avait déjà reçu le baptême du feu. Les Turcs le craignaient comme un homme déterminé et capable de tout, en cas de révolte. Mais il était sur ses gardes. En voyant venir de loin les soldats turcs chargés du meurtre, il se jeta dans la montagne avec ses bergers, ne laissant aux bourreaux que son bétail. Quelques jours après, le

mot d'ordre suivant courait la Choumadia : « Mort aux soubaches (juges suppôts des janissaires). Les femmes et les enfans aux bois; les hommes et les fusils à la montagne. » A cet appel, le pays entier répondit : « Kara-Georges est avec nous, aux armes! » En quinze jours, les Turcs furent chassés des villages; toute la population musulmane se réfugia dans les forteresses et les chefs désignés pour le carnage par les Turcs se trouvèrent à la tête d'une armée. On remarquait les premiers hommes du pays : Kourtchia et Véliki, haïdouks de profession, Jacob Menadovitch et Luka Lazarevitch, riches propriétaires. Devant la troupe de ce dernier, marchait un pope à longue barbe, tenant la bannière. Ils nommèrent Kara-Georges « commandant de la Serbie. » Ainsi commença l'insurrection d'où devaient sortir l'indépendance de la nation et la dynastie qui la gouverne encore aujourd'hui. Ce ramassement subit de la conscience nationale, cette organisation instantanée de la résistance est peut-être un fait unique dans l'histoire et prouve une accumulation prodigieuse d'énergie et de volonté dans cette race. Avoir su conserver la tradition pendant quatre siècles d'esclavage et rebondir en un seul jour, voilà son privilège et son honneur.

Les péripéties sanglantes de cette lutte, qui dura huit années (1804-1812) et qui mit en ébullition toutes les forces de ce vaillant peuple, ont été racontées par de nombreux historiens (1). Je ne rappellerai ici que les événemens décisifs, qui eurent une répercussion dans la poésie populaire anonyme. Ce fut d'abord la superbe défense devant Tchoketchina, où deux cents haïdouks se firent tuer pour arrêter les troupes du pacha Békir. L'indocile haïdouk Kourtchia voulut abandonner la place. « Eh! disait-il, laissons les Turcs détruire ces murailles. On rebâtit un monastère brûlé. On ne ressuscite pas un homme mort. »

Le knèze Jacob Nénadovitch lui répondit alors : « Crois-tu donc que la semence des hommes doit périr avec toi? » Grâce à cette bataille, qu'on a nommée les Thermopyles de la Serbie, Kara-Georges put mettre le siège devant Belgrade et s'emparer de la ville, après maintes attaques et contre-attaques. Les dahis

(1) Léopold Ranke, *Serbien und die Türkei ;* Saint-René Taillandier, *La Serbie au* XIX*e siècle*. Voyez particulièrement le brillant livre de M. Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*.

en fuite furent massacrés sur le Danube. Napoléon s'étonna de cette victoire. L'Europe s'en réjouit; elle assistait à la renaissance d'un peuple. Quant au sultan Sélim, il trembla et voulut négocier avec le vainqueur. Mais Kara-Georges convoqua une assemblée de tous les Serbes, où les hospodars de Valachie et de Hongrie avaient leurs représentans. Dès la première séance, le Sultan accorda à Kara-Georges le titre d'obernèze de la Serbie, à la condition que son peuple mît bas les armes. Il faisait dire aux Serbes par son émissaire : « Maintenant justice est faite; retournez dans vos maisons; vos troupeaux et vos charrues vous attendent. »

Cela voulait dire : « Vous m'avez débarrassé de mes pires ennemis, les Janissaires. Je vous pardonne, à la condition que vous redeveniez mes esclaves. » Sélim offrait la paix turque aux Serbes, comme aujourd'hui Guillaume II offre la paix allemande à l'Europe. La réponse de Kara-Georges fut une nouvelle proclamation au peuple qui disait : « A partir d'aujourd'hui les Serbes ne paieront plus d'impôt au divan; assez longtemps le joug turc a pesé sur les chrétiens. Nous expulserons de leurs repaires les derniers *dahis* et nous nous emparerons de leurs forteresses. » Sans attendre la réponse du Sultan, Kara-Georges recommença la guerre, força les citadelles, tailla en pièces les bataillons ennemis. Alors la voix des gouzlars s'éleva pour célébrer le réveil de l'âme slave dans les Balkans :

Quand le soleil de la Serbie brille dans les eaux du Danube, le fleuve semble rouler des lames de yatagans et les fusils resplendissans des Monténégrins : c'est un fleuve d'acier qui défend la Serbie Il est doux de s'asseoir sur la rive et de voir passer les armes de l'ennemi. — Quand le vent de l'Albanie descend de la montagne et s'engouffre dans les forêts, il en sort comme des cris de l'armée des Turcs en déroute, et ce bruit est bien doux à l'oreille des Serbes affranchis. — Mort ou vivant, oh! qu'il est doux après le combat de reposer au pied du chêne qui chante la liberté!

Sur le trône des kalifes, à l'hésitant Sélim avait succédé le terrible Mahmoud. Après la hyène, le tigre. Du cœur de l'Asie, Mahmoud rassemblait une armée innombrable et faisait fondre canons sur canons. Toutes les vieilles cloches de Serbie et du Monténégro se mirent en branle. Kara-Georges fit dire des prières dans toutes les églises et lança au peuple une proclama

tion enflammée. Kara-Georges avait conçu un plan hardi : raser toutes les forteresses et concentrer ses troupes au centre du pays, dans la Choumadia. C'était le seul salut possible, mais ses deux meilleurs amis s'y refusèrent. Le dictateur dut céder. Il envoya Sima sur la Drina, Mladen à Delegari. Lui-même se posta à Sagodina avec le gros de l'armée. Cette division des forces fut la perte de Kara-Georges et la perte de la Serbie pour une série d'années. La défense désespérée de Negotin par Véliko nous apparaît comme le dernier éclair de ce règne héroïque et tragique. Véliko était le plus fier des haïdouks. Aimant la guerre pour elle-même, il avait formé ce vœu téméraire : « Je demande au ciel que la Serbie soit en guerre avec les infidèles tant que je vivrai. Elle aura bien le temps de faire la paix après ma mort. » Le destin accomplit son désir. Après une série de sorties, d'une folle hardiesse, où il traversa les lignes ennemies, au galop de son cheval, sabre aux dents et pistolets aux poings, il mourut coupé en deux par un boulet de canon, sur les murs de la ville et eut encore le temps de dire en rendant le dernier soupir : « Tenez ferme ! »

Les destinées terrestres sont rarement complètes. Kara-Georges n'eut pas la chance d'une aussi belle mort. Negotin emportée, Sima battu, Mläden écrasé, Georges Pétrovich n'avait plus qu'à mourir à la tête de ses troupes. Ne le sut-il ou ne le voulut-il pas? Fut-ce par faiblesse ou par prudence? Fut-il saisi de désespoir en voyant s'écrouler la constitution nationale qu'il avait édifiée avec tant de peine? Ou bien, ce qui est plus probable, ne songea-t-il qu'à se réserver pour les revanches futures en repassant la Save et en se réfugiant en Hongrie? « Où es-tu, Kara-Georges? » ce cri courut par la Serbie. Par la disparition de son chef, dans le vertige de la déroute, la nation se sentit accablée sous son désastre. Quoi qu'il en soit, l'histoire n'a pas le droit de juger, sur un jour d'accablement, un homme qui a fait de si grandes choses. Le gouzlar inconnu, qui lui a dédié une *pesma*, l'a senti avec la délicatesse profonde de l'âme serbe. Comme à toutes les heures décisives, le poète invoque la Vila, le génie national.

La Vila pousse des cris du sommet du Roudnik, au-dessus de l'Iacénitza, le mince ruisseau. Elle appelle Georges Pétrovich de Topola dans la plaine : « Insensé, où es-tu en ce jour? Tu ne vois

donc pas que les Turcs ont envahi le pays...? » Mais la Vila se reprend et s'écrie : « Fuis, Georges, malheur à ta mère! Véliko a succombé, Miloch a été battu. Fuis, n'espère en personne! Georges, retire-toi en terre étrangère! » Et Georges se retira dans la Sirmie, et il s'écria : « Ma sœur en Dieu, Vila de la Save, salue de ma part la Choumadia, et mon parrain le knèze Miloch. Qu'il poursuive les Turcs par les villages, je lui enverrai assez de poudre et de plomb, assez de pierres tranchantes de Silistrie... »

Le chanteur populaire se fait ici l'écho de l'âme nationale, de ses reproches, de ses regrets, de son pardon final et de sa reconnaissance immuable au héros qui l'a réveillée. Avant lui, la Serbie n'était qu'une nation enchaînée, rêvant d'un passé grandiose, comme une reine réduite en esclavage. Kara-Georges la délivra et la dressa comme une Bellone superbe. Deux fois encore on pourra la désarmer et lui mettre un bâillon. Au premier appel de la Vila, elle sera toujours prête à rebondir comme une Minerve armée.

***

Il nous reste à esquisser la dernière évolution de l'âme serbe, telle qu'elle s'est manifestée dans la seconde moitié du XIXe et au commencement du XXe siècle. Ce coup d'œil nous permettra de constater un phénomène qu'on a rarement pu voir de près, phénomène aussi mystérieux qu'attachant, et qui ressemble à l'éclosion du papillon dans la chrysalide. Chez le peuple, l'obscur instinct national devient conscience lucide; chez l'élite, la poésie anonyme se cristallise en poésie individuelle. D'évocatrice du passé, elle se fait de plus en plus éveilleuse du présent et prophétesse de l'avenir. Enfin, dans les fantaisies guerrières de l'ancien style épique ramassé, comme dans les envolées impétueuses du nouveau style lyrique, on voit se dessiner en contours plus accentués un génie national dont les ailes naissantes aspirent à un haut idéal humain.

Le règne de Miloch Obrénovitch, qui succéda à Kara-Georges, marque l'entrée de la Serbie dans la politique européenne. Ce fut une phase nécessaire, moins héroïque que l'autre, pleine de complications et de troubles, de chutes et de sursauts. Aux anciennes discordes des voïvodes et des knèzes, qui se disputaient la souveraineté, ont succédé les menées des partis qui s'arrachent le pouvoir. Il en résulte un obscurcissement momen-

tané de la conscience nationale, sous l'envahissement de la civilisation européenne. De là aussi une éclipse de la force créatrice en poésie. Ah! comme elle respirait jadis librement dans la vie patriarcale des campagnes, au foyer des villages, dans les champs et les forêts où passait le haïdouk, où chantait le gouzlar! Maintenant les villes dominaient et faisaient l'opinion. L'étranger qui les visitait, à la fin du XIX[e] siècle, se demandait parfois si l'antique Serbie vivait encore au milieu des intrigues de cour et des trames sourdes des partis. Mais il y avait dans ces villes des vieillards maigres comme des squelettes, aux faces émaciées, aux yeux fatigués, mais luisans comme des poignards ternis dans leurs gaines. Ils vivaient à l'écart et se promenaient, sombres et silencieux, comme des fantômes. Ils ne comprenaient rien à la vie moderne, mais en eux vivait toute la tradition. Car ils avaient combattu, pendant leur jeunesse, dans les grandes guerres de libération. Ils ne disaient plus rien, ils ne chantaient plus les vieilles cantilènes qu'ils savaient pourtant par cœur. Car n'est-il pas honteux de chanter quand une noble nation semble avoir perdu sa fierté? Mais, lorsque ces revenans d'un autre âge prononçaient le nom de Stéphane Lazare ou de Marko Kraliévitch devant les enfans curieux et craintifs qui les admiraient en tremblant, on eût dit qu'un grand passé ressuscitait sous l'éclair de leur regard.

C'est un de ces vieillards que met en scène une des plus belles *pesmés*, dans une sorte de ballade moyenâgeuse, sous la figure du *Voïvode Doïtchine*.

A Salonique, la blanche cité, le voïvode Doïtchine tombe malade. Et durant neuf longues années la maladie le terrasse.

Salonique ignore tout de Doïtchine. On croit qu'il n'est plus vivant. Le bruit de ce trépas s'est répandu au loin, jusque dans le pays des Maures, il parvient au Maure Ouço, qui sur-le-champ selle son cheval noir et se dirige vers Salonique.

Arrivé devant la blanche cité, Ouço dresse sa tente au milieu d'une vaste plaine. Puis il demande qu'on fasse sortir des champions pour se mesurer avec lui et soutenir le combat en braves.

Mais Salonique n'a plus de braves à envoyer contre Ouço. Il y avait Doïtchine, mais il est devenu infirme. Il y avait aussi Douka, mais son bras est malade. Il reste Élie, adolescent naïf, qui n'a jamais livré, ni même vu de combat, et qui pourtant fût sorti, si sa mère ne l'en eût empêché.

Le noir Maure Ouço, voyant qu'il n'y avait plus à Salonique de champions pour le combattre, imposa une contribution à la ville : chaque maison devait lui envoyer un mouton, une fournée de pain blanc, une charge de vin noir, une coupe d'eau-de-vie, ainsi que vingt jaunes ducats et une belle fille, vierge ou nouvelle mariée encore sous la garde du *déver*.

Le tour vint de la maison de Doïtchine. Or l'infirme n'avait auprès de lui que sa fidèle épouse et sa sœur bien-aimée, Iélitza. Les deux malheureuses rassemblent le tribut, mais Iélitza, ne voulant pas porter le tribut et s'offrir elle-même, s'assit près du lit de Doïtchine, et ses larmes tombèrent sur le visage de son frère.

L'infirme revint subitement à lui et se mit à dire : « Ma maison, que le feu te brûle! Voici l'eau qui te traverse si promptement! Et je ne pourrai même pas mourir en paix!

— O mon frère, Doïtchine, ce n'est pas de l'eau qui traverse ta maison, mais ce qui te mouille, ce sont les larmes de ta sœur.

— Qu'y a-t-il donc, ma sœur, au nom de Dieu? répliqua Doïtchine, de quoi manquez-vous? De pain blanc ou de vin noir, d'or jaune ou de blanche toile? N'as-tu plus rien à broder?

Iélitza lui dit la vérité. Alors le vieux brave s'écrie :

— Angélia, mon épouse fidèle, mon alezan est-il encore vivant? Va chercher ce robuste coursier et conduis-le chez mon *pobratime*, Pierre le maréchal, et demande-lui de le ferrer à crédit. J'irai combattre le noir Maure, ce combat dût-il être mon dernier combat!

Angélia obéit, mais le maréchal répond :

— Angélia, je ne ferre point les chevaux à crédit, à moins que tu ne veuilles m'abandonner tes yeux noirs pour que je les baise. J'attendrai ainsi que ton mari soit de retour et me paie de mon travail.

Angélia s'emporte comme un feu vivant et de reprendre le cheval non ferré et de le ramener à Doïtchine.

Alors le voïvode, indigné, se fait hisser sur son cheval par les deux femmes, serrer les cuisses jusqu'aux côtes avec une toile, de crainte que ses os ne se déplacent et ne glissent les uns sur les autres. Le bon alezan reconnaît son maître et traverse la rue en bonds prodigieux. Doïtchine tue le Maure en combat singulier et lui tranche la tête. Puis il rentre dans la ville, au galop de son alezan.

De toute la cité une clameur immense s'élève : « Salonique est délivrée! » Les rues sont en fête, les fleurs pleuvent, le peuple pousse des cris de joie. Mais Doïtchine traverse la foule au galop, l'œil sombre, droit comme sa lance, sanglé dans sa toile, sur son cheval de guerre. Et partout court ce cri :

— Qui donc est ce brave? Est-ce un revenant? Est-ce un de nos aïeux?

Mais personne ne le reconnaît, car tous le croyaient mort. Seul l'adolescent Élie, celui qui voulait combattre, le salue et s'écrie :

— C'est lui ! C'est Doïtchine le voïvode ! Il est ressuscité !

A ce moment, Doïtchine entrait chez sa sœur et sa femme et leur disait :

— Iélitza, ma sœur chérie ! Angélia, ma femme bien-aimée ! L'infâme Ouço et le traître forgeron, châtiés de ma main, sont morts tous les deux. Salonique est libre... Vivez en paix !...

Ayant ainsi parlé, le voïvode Doïtchine rendit l'âme.

Une fière image nous apparaît dans cette cantilène, des vieillards qui se souviennent et des héros qui veillent dans les villes endormies. La rude figure de Kara-Georges nous a montré, en un personnage réel, historique, le héros libérateur sortant de la masse anonyme, une concentration de l'âme nationale en un seul homme. Dans le personnage de Doïtchine, le chanteur populaire semble apercevoir un ressuscité du temps jadis, un réincarné des grands jours de Kossovo. Lord Byron s'est écrié devant les tombes des combattans de Marathon : « Rendez-moi une seule de ces âmes, et je ressusciterai toutes les autres ! » Des âmes de cette trempe se sont trouvées tout au long de l'histoire serbe, mais particulièrement en ces derniers temps. Le songe poétique du gouzlar s'est réalisé en des centaines d'exemplaires dans les récentes guerres balkaniques comme dans la guerre actuelle. Le 20 octobre 1912, les Serbes, unis aux Grecs et aux Bulgares, défirent leur ennemi commun à Kossovo, et l'on put voir les Turcs jetant armes et drapeaux sur ce même *champ des merles*, où, cinq cents ans plus tôt, l'empire serbe avait été écrasé. On raconte qu'alors l'armée serbe tout entière s'agenouilla pour baiser l'endroit où était tombé jadis son roi, Stéphane Lazare. Un colonel ayant pris la terre dans ses mains pour la poser sur sa poitrine, les soldats l'imitèrent en disant : « Mon colonel, nous pouvons mourir ! *Osvetchevo Kossovo!* Kossovo est vengé ! » Il semblait alors que les espérances séculaires de la Serbie venaient de s'accomplir, comme par miracle, en un seul jour. Des luttes nouvelles, que prévoyaient quelques-uns, mais qui surprirent l'Europe, ignorante des rivalités des races balkaniques, exploitées par la convoitise des empires de proie, des épreuves plus terribles que toutes les autres attendaient encore ce vaillant peuple. Mais l'unité morale de la Serbie, scellée par cette victoire, trouva son

expression dans une *pesma* intitulée : *le Réveil de la Vila*, et qui ressemble à un dialogue entre l'âme individuelle, déjà réveillée, et l'âme collective, qui parle par la poésie populaire.

Sur le rocher de Sara, depuis cinq cents années, drapée de longs voiles de deuil, la Vila Ravijojla pleurait.

Depuis la mort de son cher *pobratime*, depuis la mort du héros Marko, elle ne cessait de verser des larmes, et un cercle d'angoisse ceignait sa poitrine. Durant cinq cents années comptées, elle est constamment restée ainsi, la pensée repliée sur la pensée.

Mais voici que, pareil au bruit de la mer, un long murmure a couru dans les roches, et une voix s'est élevée clamant :

— Regardez, regardez, ô Vilas mes sœurs ! Regardez les Serbes vaillans ! Fusils, canons, chevaux de fer, guerriers, gagnent bataille après bataille. Les cadavres turcs ont comblé les tranchées, les Turcs vivans ont fui sans tourner la tête...

La Vila Ravijojla a levé la tête. Les vallées étaient pleines d'une grande foule armée. Et cette foule en armes chantait :

— Grâces en soient rendues à Dieu, seul vrai Dieu ! Nous portons la paix et la liberté dans les plis de notre glorieux drapeau. Aux exilés nous rendrons une patrie et nous saurons réchauffer les cœurs refroidis des esclaves. Nous reprendrons tous les monastères, les monastères de nos anciens patriarches, et les villes où nos pères furent heureux. Nous boirons les eaux de la Bistritcha. Un soir, nous nous trouverons dans Prizrend, Prizrend où fut jadis le trône de nos rois ! Et après avoir prié Dieu, au grand matin, nous monterons sur les murs de Prizrend. Que partout les canons tonnent ! Tout ce que le Serbe veut, il l'obtient, car le Serbe est un héros depuis des siècles.

... En entendant ces choses, la Vila Ravijojla s'est dressée. Elle a rejeté ses longs voiles de deuil, et sa bouche a ri d'un rire éclatant :

— La joie vient de réveiller mon cœur. Il est brisé le cercle de l'angoisse, le cercle triste qui ceignait ma poitrine.

L'entrée de la Serbie dans la guerre mondiale, sous le coup de foudre de la guerre de 1914, marque la dernière phase de son développement national, phase capitale, à la fois tragique et sublime et qui sera sans doute la plus féconde de toutes pour l'avenir, en dépit de tous les désastres qu'elle causa à cette nation héroïque et fidèle. Premier prétexte et premier enjeu de la grande guerre, la Serbie partage avec la Belgique l'honneur

d'avoir été la première attaquée par les deux empires de proie. De ce fait, elle entra de plain-pied et au premier rang dans la nouvelle fédération spontanée des peuples libres de l'Europe, qui combattent ensemble pour la justice et les droits de tous les autres. Par là, sa conscience nationale s'est élargie à la conscience européenne. L'héroïsme jusqu'au martyre, la fidélité à la parole donnée, telle fut sa devise. A la plénitude de sa résurrection nationale, accomplie au XIXe siècle, elle devait joindre, au XXe, la couronne rayonnante de la pure humanité, mais, hélas! au prix de quelles souffrances! Tout le monde sait avec quelle magnifique énergie elle soutint les deux premiers chocs de l'Autriche, jusqu'à l'étonnante victoire de Kolubara; comment ensuite la félonie bulgare la livra à l'atroce vengeance des Austro-Allemands jusqu'à l'effroyable exode de tout un peuple à travers les neiges de l'Albanie; comment enfin le courage indomptable de ce peuple en exil lui valut, avec l'aide des Alliés et surtout de la France, la reconstitution de son armée, la rentrée dans la lutte commune et un commencement de réparation par la reprise de Monastir.

Aujourd'hui nous en sommes arrivés au point le plus aigu et le plus décisif de la lutte mondiale. Aujourd'hui seulement la solidarité de tous les Alliés pour une cause unique, leur pacte indissoluble sous une idée maîtresse s'impose dans toute sa force, avec la nécessité inéluctable et la majesté d'une loi providentielle. La cause de chacun des peuples insurgés contre l'oppression teutonique est devenue celle de tous, et la victoire de tous la condition indispensable du salut de chacun d'eux. Il n'y a plus de liberté possible pour les grandes Puissances sans la libération des petits peuples qu'ils ont mission de défendre. Un seul d'entre eux, livré au joug germanique, les déshonorerait tous et les condamnerait moralement à périr. Pour nous rendre compte du sérieux tragique de la situation où nous nous trouvons, des devoirs sacrés qui nous incombent et de l'espérance invincible qui nous appelle à la lutte suprême, c'est encore un chant serbe qui peut nous servir de clairon et de flambeau. Et cette fois-ci ce n'est plus un gouzlar anonyme qui parle avec le vague instinct des foules, c'est un poète conscient qui prononcera le verbe nouveau en son propre nom et au nom du peuple qu'il représente. C'est Jovan Jovanovitch. Il est vrai que ce poème date déjà d'un certain nombre d'années

et que son auteur est mort. Mais, outre qu'il est puissamment inspiré, il s'applique mieux au présent et même à l'avenir qu'aucun autre. Écoutons religieusement cet hymne prophétique.

LES TOMBEAUX GLORIEUX DES AÏEUX

Poème de Jovan Jovanovitch (1).

Celui qui désirera se retourner
Et regarder d'un regard perçant
Ces tombeaux glorieux
Chemins de l'histoire,
Celui-là pourra entendre
Comment, de siècle en siècle,
Le grand-père a crié au petit-fils,
Le père au fils, et le soldat au soldat :
« De là où j'ai dû m'arrêter, tu partiras,
Ce qui me fut impossible, tu le pourras.
Où je n'ai pas su parvenir, tu parviendras.
Ce que j'ai commencé, tu le termineras.
Et nos dettes, tu les acquitteras. »

Ce sont des voix et des paroles
Qui sont la parure du passé
Et qui sortent de ces tombeaux glorieux.
Elles rattachent par leur tonnerre
Et par une puissance céleste
Les siècles aux siècles
Et les hommes aux hommes.
De chaque tombeau glorieux
Comme de chaque étoile du ciel
L'histoire raconte ce qui suit :
— Voilà donc une génération,
Une génération jeune et ardente,
Bourgeons nouveaux de l'arbre antique,
Fleurs nouvelles sur les tiges anciennes,
Cœurs juvéniles et âmes blanches,

(1) Cette belle traduction, qui suit autant que possible le rythme de l'original, est de M. Milenko Vesnitch, ministre de Serbie à Paris. Elle a paru d'abord dans le journal *Excelsior* et a été reproduite dans le recueil de M. Léo d'Orfer. — Jovan Jovanovitch, que M. Vesnitch a connu personnellement, est né en 1832 et mort en 1904. Il vivait dans le Banat de Hongrie, à Novisad, qui fut un peu l'Athènes serbe au XIXe siècle.

Purs héritiers du feu sacré;
Toute cette jeunesse s'est réunie là
Pour s'entretenir avec la tombe.

Dans le dialogue suivant, c'est toujours un mort qui répond aux questions inquiètes d'un vivant.

« Toi aussi, frère cher, te voilà sur le sol?
— Non, tant que vous durerez.
« La lutte fut-elle assez cruelle?
— Essayez. C'est merveilleux.
« Que voulais-tu? Où dirigeais-tu tes pas?
— Là où il faut parvenir
« La foi est-elle aussi solide?
— Toujours plus solide que le tyran.
« Nous sommes peu qui oserions.
— Une force immense vous poussera.
« L'un de nous tous atteindra-t-il le but?
— Jamais celui qui aura des doutes.
« Et quels étaient ces géans
— Qui te poussaient toujours en avant
— Et qui te donnaient leur vigueur
— En même temps que des ailes?

— C'était *l'Idée!*
Sans elle, il est impossible, le vol
Au-dessus des sombres nuages.
Sans elle, c'est le sommeil
Et c'est la chute rapide.
Sans elle, le monde est une tombe sans fleurs,
Une existence vide, une jeunesse sans espoir.

CONCLUSION

Nous voici donc parvenus avec l'âme slave sur un haut sommet, d'où la vue plonge aux profondeurs et parcourt un vaste panorama. Serait-ce la cime de neige vers laquelle le héros légendaire Marko Kraliévitch s'élança jadis d'un si fougueux galop sur sur son cheval, le fidèle Charatz, par-dessus un chaos de rochers et de fondrières, et où la Vila lui parla d'une voix si solennelle? Mais la cime glacée s'est changée en verte pelouse qu'émaillent les fleurs éclatantes des sommets, calices jaunes des crocus et gentianes étoilées d'un violet pro-

fond. De cette cime, où nous emporte le poète, où n'atteignent pas le cri infernal du carnage et la trombe des obus, mais où la lumière du ciel semble vouloir étreindre et pénétrer la terre montueuse aux mamelles innombrables, il nous est permis d'embrasser le passé d'un seul coup d'œil et peut-être d'entrevoir un coin de l'avenir. Essayons donc de regarder en face le soleil levant de la Vérité que le poète serbe a vue sortir des tombeaux de ses ancêtres et de cueillir avec lui cette fleur merveilleuse de l'*Idée*, qu'il a vue surgir des champs de bataille et de leurs lacs de sang, mais qui s'épanouit plus lumineusement encore dans cette haute solitude.

Par l'histoire du peuple serbe et de l'âme slave, nous avons vu germer et grandir successivement ces trois idées : *la puissance des morts sur les vivans; la force créatrice de la fraternité d'armes*, et *l'union organique des peuples dans un haut idéal humain*. Nous avons vu ces idées s'engendrer l'une l'autre par une sorte de végétation spontanée, comme on verrait un narcisse se transformer miraculeusement en un double iris et celui-ci se métamorphoser en un arbrisseau de roses multicolores.

Violent contraste, espérance consolatrice! La dernière idée qui se dégage de la plus sauvage des guerres, qui jaillit, impérieuse, de ce cataclysme où la lutte effrénée des intelligences égale la lutte acharnée des armes, cette idée salvatrice est la révélation d'une *fraternité nouvelle des peuples combattant pour le même idéal*. En prenant conscience de cet idéal, les nations ont découvert leurs âmes sœurs. Et l'âme de l'Humanité qui, elle aussi, a pris une conscience supérieure de sa puissance, dans ce combat pour la Vérité, et qui déjà respire à pleins poumons après avoir secoué un joug odieux, portera la fleur merveilleuse de cet idéal aux nations non encore affranchies, quand le soleil de la Victoire l'aura couronnée.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LES DERNIERS LIVRES

D'ÉMILE FAGUET

Je voudrais, pour rendre hommage au maître très aimé que nous avons perdu, et dont la disparition nous est de jour en jour plus douloureuse, ajouter, à l'aide de ses derniers livres, quelques nuances nouvelles au portrait que j'essayais, ici même, de tracer de lui il y a huit ans.

I

Il a prodigieusement écrit depuis lors : plus de trente volumes (1), sans compter les recueils d'études antérieures et les innombrables articles qu'il répandait au jour le jour et qu'il a négligé de rassembler. La maladie même n'arrêtait pas, ou n'arrêtait guère, cette production extraordinaire. Lire, penser, écrire était devenu son unique « divertissement. » Et il écrivait sur tout, parce qu'il avait des idées sur tout, étant un

(1) En voici, je crois, le dénombrement à peu près complet : *Les Dix commandemens*, 10 vol., Sansot, 1910-1912; — *Madame de Sévigné*, Nilsson, 1910; — *la Démission de la Morale*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910; — *le Culte de l'incompétence*, Grasset, 1910; — *... Et l'horreur des responsabilités*, Grasset, 1911; — *les Préjugés nécessaires*, Grasset, 1911; — *Commentaires du Discours sur les passions de l'amour*, Grasset, 1911; — *En lisant les beaux vieux livres*, Hachette, 1911; — *le Bicentenaire de Rousseau : Vie de Rousseau*, — *Rousseau contre Molière*, — *les Amies de Rousseau*, — *Rousseau penseur*, — *Rousseau artiste*. Société française d'imprimerie, 5 vol., 1911-1912; — *l'Art de lire*, Hachette, 1912; — *Initiation philosophique*, Hachette, 1912; — *Fontenelle*, Plon, 1912; — *En lisant Corneille*, Hachette, 1913; — *La Fontaine*, Société française d'imprimerie, 1913; — *Initiation littéraire*, Hachette, 1913; — *Balzac*, Hachette, 1913; — *Mgr Dupanloup*, Hachette, 1913; — *Petite histoire de la littérature française*, Crès, 1914; — *la Jeunesse de Sainte-Beuve*, Société française d'imprimerie, 1914; — *En lisant Molière*, Hachette, 1914.

esprit encyclopédique, comme nous n'en avons, malheureusement, plus guère : ouvrages de vulgarisation, dont quelques-uns, son *Initiation philosophique*, son *Art de lire*, sont de petits chefs-d'œuvre ; portraits biographiques et monographies; études littéraires, politiques, sociales, philosophiques ou morales... Et assurément, dans tout cela, il y a quelques pages un peu hâtives; mais il n'y en a pas une qui soit insignifiante ou médiocre, pas une où il n'y ait quelque chose à prendre. Et voilà qui est merveilleux. Je ne crois pas qu'il existe, et en tout cas je ne connais pas un autre exemple d'égale fécondité intellectuelle.

Il ne saurait être ici question d'analyser et de discuter tous ces écrits. L'avouerai-je d'ailleurs? Si intéressans et suggestifs que soient, en eux-mêmes, les essais politiques et littéraires qu'a multipliés Émile Faguet en ces dernières années, il ne me semble pas qu'ils soient de nature à modifier l'idée qu'auparavant nous pouvions déjà nous former de son tour d'esprit et de son talent. Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur ma pensée. Certes, je goûte et j'apprécie comme il convient le *Culte de l'incompétence... et l'Horreur des responsabilités*, et j'aurais vivement souhaité que ces vives et spirituelles satires de notre démocratie contemporaine ne fussent pas l'expression même de la juste réalité. Mais ces deux ouvrages n'étaient-ils pas comme contenus en germe dans le livre sur *le Libéralisme* et dans les *Problèmes politiques du temps présent* ou les *Questions politiques?* De même, on ne pensera jamais trop de bien du joli volume d'Émile Faguet sur *Madame de Sévigné*, de son vivant et ingénieux *La Fontaine*, surtout peut-être de son très beau *Balzac*, que d'excellens juges préfèrent à celui de Brunetière et à celui de Taine ; mais ce sont là des sujets que l'infatigable critique avait déjà traités dans des articles, et même dans des livres; et, pour les traiter à nouveau, il n'a changé ni sa méthode, ni son fonds d'idées générales. Pareillement enfin, les cinq volumes qu'il a consacrés à Rousseau, à l'occasion du bicentenaire, sont extrêmement curieux et tout foisonnans d'idées ; mais ils n'ont pas fait oublier, sur le même sujet, l'admirable étude de son *Dix-huitième siècle*. Bref, tous ces ouvrages développent, complètent, prolongent l'œuvre et la pensée d'Émile Faguet; ils ne la renouvellent pas; ils n'en manifestent pas un nouvel aspect. Et l'on pourrait, à la rigueur, les ignorer

pour tenter de cette œuvre et de cette pensée une définition suffisamment exacte.

On n'en pourrait dire tout à fait autant des livres où l'auteur des *Politiques et moralistes* a enfin résolument abordé les questions morales. Jusqu'à ces dernières années, pour des raisons sans doute complexes, et que, pour mon compte, je n'ai jamais bien réussi à démêler, il évitait visiblement ces questions; il se refusait à les envisager et à les traiter de front; il se contentait, çà et là, à propos des travaux d'autrui, de jeter en courant de rapides aperçus, qu'il était assez malaisé de relier en un corps de doctrine. Et l'on se demandait s'il s'en tiendrait éternellement à cette prudente et volontaire réserve. Or, les années s'écoulaient; la vieillesse venait; comme tant d'autres avant lui, Émile Faguet éprouvait le besoin, avant de mourir, de s'interroger loyalement sur les plus hauts problèmes que puisse agiter l'intelligence humaine et de nous laisser le résultat de ses méditations. De là ses livres sur *la Démission de la morale* et sur *les Préjugés nécessaires;* de là aussi ces « discours de distribution de prix, » comme il les appelait trop modestement, et qu'il avait intitulés *les Dix commandemens.* Morale théorique et morale pratique, il a, cette fois, examiné la question sous tous ses aspects, et l'on peut, à l'aide de ces diverses publications, se représenter assez nettement l'attachante physionomie d'Émile Faguet moraliste.

II

Dans un article sur Renan, qu'il n'a pas recueilli en volume, Émile Faguet observe, fort justement selon moi, que la découverte de Schopenhauer a fait époque dans la vie intellectuelle de l'historien de la *Vie de Jésus*, et que la philosophie renanienne en a été comme renouvelée. Il s'est passé quelque chose d'analogue pour Émile Faguet, quand il eut « découvert » non pas Schopenhauer, mais Nietzsche. Nietzsche a été la dernière grande influence intellectuelle, la plus grande peut-être, qu'il ait subie, et il y aurait, dans une étude très développée, un fort curieux chapitre à écrire sur ce sujet. A quelle époque a-t-il lié intimement connaissance avec le philosophe allemand? Le premier article, assez sévère, que je sache de lui, sur Nietzsche, date de 1898. Six ans plus tard, il lui

consacrait tout un volume, et l'on composerait probablement un autre volume des articles qu'il lui a successivement consacrés. A chaque instant il le cite, presque toujours avec éloge, et elle est de lui, cette parole significative : « La pensée démocratique la plus profonde que je connaisse *et qui m'a ému, je parle très sérieusement, et ravi, autant qu'une pensée d'Auguste Comte ou de Nietzsche*, c'est la pensée centrale de M. Durkheim. » Je crois bien que, dans les dernières années de sa vie, l'influence de Nietzsche avait presque détrôné celle d'Auguste Comte, laquelle pourrait bien s'être elle-même substituée à l'influence de Renan.

Quoi qu'il en soit, c'est « en lisant Nietzsche » qu'Émile Faguet a senti, sinon s'éveiller, tout au moins se préciser et se développer sa vocation de moraliste. Je ne jurerais pas que « le plaisir exquis souvent, pervers quelquefois, qu'il a pris à le lire » lui ait toujours été profitable, et peut-être s'est-il trop vite félicité « d'avoir lié commerce avec ce don Juan de la connaissance et cet aventurier de l'esprit. » Je crois qu'en morale, il y a des maîtres et des inspirateurs plus sûrs et moins mêlés que Nietzsche, et je ne serais pas étonné que le philosophe allemand fût assez souvent responsable de ce qu'il y a parfois de paradoxal ou d'aventureux dans les théories de l'écrivain français. Celui-ci aimait tant les idées, il les pénétrait toutes avec une telle promptitude que, si on les lui présentait avec ingéniosité et avec talent, il se dérobait mal à leur séduction. « Une très haute intelligence servie par une admirable imagination : » c'est ainsi qu'il définissait Nietzsche. C'étaient là des qualités auxquelles il ne savait pas rester insensible.

Le goût qu'Émile Faguet avait pour Nietzsche allait si loin que, dans le livre où il a exposé sa propre conception du problème moral, non seulement il consacre tout un chapitre à la morale de Nietzsche, mais encore il s'applaudit d'aboutir à des idées toutes voisines de celles de l'écrivain allemand et de pouvoir lui emprunter ses maximes favorites. Ce n'est point pour lui un mauvais signe que la morale de l'honneur, — la sienne, — soit « plus rapprochée des idées ou plutôt de l'état d'âme de Nietzsche que de toute autre chose. » Et il a beau faire entre « les deux morales » de Nietzsche les distinctions nécessaires : l'aveu n'en subsiste pas moins, et il ne laisse pas d'être significatif.

Est-ce aussi à l'exemple de Nietzsche que, abordant à son tour les questions morales, Émile Faguet a écrit un livre extrêmement suggestif, vivant, — et un peu décevant? Je ne sais; mais cela n'est point impossible. Le livre devait s'appeler primitivement : *la Crise de la Morale;* l'auteur a fini par préférer le titre, un peu trop spirituel peut-être, mais plus piquant de *la Démission de la Morale*. En étudiant les principaux systèmes de morale depuis Kant, il avait cru reconnaître qu'ils allaient tous à adoucir ou à ruiner le caractère impérieux, « catégorique » de la doctrine kantienne, et, par conséquent, « à lui ôter sa vertu indéfiniment productrice et féconde; » et comme le kantisme était à ses yeux « la nouveauté la plus extraordinaire en doctrines morales et même en doctrines religieuses que le monde eût connue, » diminuer ou dénaturer le kantisme, c'est ce qu'il appelait forcer la morale à donner sa « démission. » Or, cette « démission » lui paraissant fâcheuse, il va s'efforcer, tout en tenant compte des objections qu'on a adressées à la morale kantienne, d'en sauvegarder l'essentiel. Et c'est ce résultat qu'il espère atteindre en substituant à la morale de l'impératif catégorique pur et simple la morale de l'honneur.

Comment, par quels argumens Émile Faguet essaie-t-il de justifier ce nouveau point de vue? C'est ce qu'il serait un peu long de dire, et aussi bien, toute analyse donnerait une idée fort imparfaite de l'ingéniosité spirituelle, de la finesse pénétrante, de la verve persuasive que le brillant essayiste a déployées pour établir sa thèse. Sa dialectique est si souple, si aimablement accueillante aux doctrines adverses qu'il se flatte de réconcilier et d' « absorber » dans la sienne, qu'il est malaisé de n'être point séduit et de n'être point tenté de lui donner raison... Il faut se reprendre pourtant : à une pensée aussi sincère que l'était celle d'Émile Faguet on ne saurait mieux témoigner son respect qu'en ne lui ménageant pas les objections.

J'en aperçois deux qui me paraissent assez graves. D'abord, fonder la morale sur l'honneur, n'est-ce pas lui assurer un fondement un peu vague, un peu inconsistant, un peu subjectif? La notion de l'honneur n'est pas la même chez tous les hommes, et elle dépend trop souvent du degré de délicatesse ou de culture des consciences qui l'invoquent. Un pacifiste mettra son « honneur » à prêcher le désarmement, un ardent patriote à dénoncer les dangers de l'humanitarisme. Ni Socrate, ni Platon

ne concevaient « le vice grec » comme une atteinte à l'honneur: nous sommes aujourd'hui, — sauf en Allemagne, — devenus plus difficiles sur ce chapitre. J'ai donc quelque peine à voir dans l'honneur le caractère d'universalité qui seul convient au devoir. D'autre part, — et l'observation s'applique non seulement à Émile Faguet, mais à bien d'autres moralistes ou philosophes, à commencer par l'illustre Kant, — n'oublie-t-on pas que si la morale est une science, ce qui est d'ailleurs discutable, elle n'est pas une science comme les autres? Étudier le fait moral, spéculer sur le devoir, analyser les données et les exigences de la conscience, ce sont là des opérations qui ne ressemblent en rien aux expériences du chimiste dans son laboratoire. Qu'on le veuille ou non, les phénomènes moraux ne nous apparaissent pas à l'état pur et brut comme les phénomènes de l'ordre physico-chimique; ils sont « conditionnés » par dix-neuf siècles de christianisme; et à leur insu, les libres penseurs les plus détachés ou les athées les plus endurcis font entrer, dans leurs conceptions morales, d'obscures, de lointaines notions religieuses. Ce n'est pas en vain que, durant dix-neuf siècles, morale et religion ont été étroitement unies non seulement dans les idées, mais dans les consciences occidentales. Si ce lien séculaire doit jamais être brisé, il ne le sera pas en un jour. En tout cas, le fait s'impose à l'attention et à la méditation des « esprits penseurs. » C'est le poète qui a raison :

Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Il suit de là que, même pour rompre cette indéniable solidarité de fait, il faut tout d'abord commencer par la reconnaître, qu'un problème étant posé, il y a lieu de l'accepter dans toute sa complexité, d'en examiner avec soin toutes les données, de n'en proscrire ou négliger aucune, et qu'en fin de compte la meilleure manière de résoudre la question morale sera toujours, ou au moins longtemps, de l'étudier dans son rapport avec la question religieuse.

Qu'Émile Faguet, avec sa belle loyauté et son indépendance d'esprit, ne soit pas entré délibérément dans cette voie, cela est d'autant plus curieux qu'il a rendu en passant un très juste hommage au christianisme et à la morale chrétienne. « Le christianisme, dira-t-il, avait une morale telle qu'aucune, jusqu'à la

consommation des siècles, à ce qu'il semble, ne pouvait la dépasser. » Et, plus précisément encore, il définira la morale chrétienne « une morale si élevée qu'on peut la considérer comme définitive. » Or, si cela est, la morale chrétienne n'est-elle pas comme prédestinée à « absorber » la morale de l'honneur elle-même? Et, d'autre part, quels rapports théoriques et pratiques existent-ils entre la morale de l'honneur et la morale chrétienne? On peut regretter qu'Émile Faguet n'ait pas cru devoir se poser ces intéressantes, et peut-être essentielles questions.

III

Il en a abordé d'autres, moins vitales assurément, plus insolubles peut-être, dans le livre qu'il voulait d'abord intituler *les Illusions bienfaisantes*, et qu'il a fini par appeler *les Préjugés nécessaires.* « Les préjugés nécessaires, écrit-il, sont des vérités ou des erreurs dont les hommes ont besoin pour vivre en société, que le besoin de vivre en société leur impose comme attachées à lui-même et comme des formes de lui-même; ce sont des aspects divers de l'instinct social, lequel n'est lui-même qu'un besoin non primitif et qu'une nécessité historique; il ne faut pas les prendre, comme on fait souvent, pour des suggestions ou des formes ou des aspects de vouloir vivre *socialement*, et c'est pour cela qu'ils changent, se métamorphosent, se substituent les uns aux autres, fléchissent et se relèvent, etc.; tandis que s'ils étaient des formes du vouloir vivre, ils seraient, au moins, beaucoup moins variables et auraient quelque chose de permanent et d'éternel. » Les principales de ces croyances, formes nécessaires de l'instinct social, sont, d'après lui, l'amour de la vie, le libre arbitre, la morale, les religions, la vie future, la Némésis, la réversibilité des fautes, le culte de la force, l'aristocratie, le mariage, la propriété, le *Ama nescire;* et tout le livre est consacré à décrire ces diverses croyances, à en rechercher les origines, à en étudier les luttes et les transformations, à en prévoir les destinées : sorte d'histoire naturelle, comme l'on voit, de l'homme social, où il y a, avec quelques paradoxes, et beaucoup de conjectures, nombre d'idées justes, originales, saisissantes, et que l'auteur, on le sent, a dû écrire comme un roman. De fait, n'est-ce pas un peu un roman que ce livre où l'on nous fait assister à la naissance et au développement des croyances, ou des « préjugés »

qui nous paraissent former l'armature morale des sociétés civilisées? Émile Faguet était peut-être avant tout un homme d'imagination, j'entends d'imagination philosophique. Ce positiviste qui, le plus souvent, s'attachait à ne pas quitter le solide terrain des faits, s'y dérobait quelquefois avec volupté, et s'échappait dans la région des idées pures; il n'y était point dépaysé; il se complaisait à de subtiles constructions, à d'ingénieuses synthèses; et comme tous les grands architectes d'idées, il lui arrivait d'accueillir avec trop d'aisance des hypothèses un peu gratuites. Je crains que le livre sur *les Préjugés nécessaires* ne puisse assez souvent encourir ce reproche.

Par exemple, j'ai quelques doutes sur l'idée maîtresse du livre, à savoir que l'état social n'est pas un fait primitif, qu'il est même, dans l'histoire de l'humanité, relativement récent, et qu'il a été précédé de trois autres phases successives : l'état errant, l'état familial et l'état grégaire. J'aurais souhaité que cette opinion fût appuyée sur des faits précis, sur des textes autorisés d'anthropologistes qualifiés, plutôt que sur une simple boutade de Renan. Tout ce que nous savons de l'humanité historique semble bien établir que l'homme est avant tout, essentiellement, un être social, et je ne crois pas que, jusqu'ici, les enseignemens assurés de la préhistoire démentent cette opinion (1). Pourquoi d'ailleurs, s'ils ont existé réellement, — et dans ce cas, ces divers états ont été peut-être plutôt simultanés que successifs, — pourquoi l'état grégaire, l'état familial, et même l'état errant ne seraient-ils pas conciliables avec un certain état social, sans doute embryonnaire, réel pourtant? Admettrons-nous, avec Émile Faguet, que la société soit née de la guerre? La chose peut se soutenir, et ce qui est sûr, — nous le voyons de reste par ce qui se passe sous nos yeux, — c'est que la guerre resserre fortement le lien social. Mais, outre que la guerre même semble bien exiger un minimum d'organisation sociale antérieure, l'idée que suggèrent toutes les découvertes préhistoriques est que le phénomène guerre a suivi de très près, si même il ne l'a pas accompagnée, l'apparition de l'humanité sur la terre. De sorte que toutes ces observations réunies tendraient à nous faire croire que, contrairement à l'assertion

(1) Voyez à ce sujet les très intéressantes observations de M. Édouard Le Roy dans le *Bulletin de la Société française de philosophie* de février-mars 1914 (Armand Colin).

d'Émile Faguet, l'état social est véritablement un état primitif de l'humanité.

Acceptons au demeurant la thèse de l'auteur des *Préjugés nécessaires;* on peut se demander si, dans le détail, il n'en a point, parfois, forcé un peu les termes. Il reconnaît par exemple de fort bonne grâce que les religions et la morale ne sont pas des « préjugés nécessaires sociaux, » qu'elles sont antérieures à l'institution sociale, et contemporaines de l'humanité même; mais il n'en va pas de même, d'après lui, du libre arbitre, et il range ce « préjugé nécessaire » parmi ceux qui ont été « inventés par la société elle-même. » Et, bien entendu, ce qu'il affirme là, il le prouve; il essaie de le prouver tout au moins; et sa démonstration, comme toujours, ne manque pas d'ingéniosité spirituelle. Avouerai-je qu'elle ne m'a point paru très persuasive? Le problème de la liberté n'est pas susceptible d'une solution purement psychologique; il relève surtout de l'ordre métaphysique et moral, et tant qu'on n'aura pas délibérément posé le problème sur ce terrain, on ne pourra sérieusement répondre aux multiples et délicates questions qu'il soulève. Le libre arbitre n'est pas un fait que l'on constate, — la conscience que nous en avons, ou plutôt que nous croyons en avoir, peut être parfaitement illusoire; ce n'est pas non plus une idée abstraite dont on peut établir la vérité par raison démonstrative; c'est une *foi,* — une foi qui a tous les caractères de la foi au devoir. Inséparable, à ce titre, de la notion même, fût-ce la plus rudimentaire, de moralité, on ne saurait concevoir que la morale existât sans elle. Et l'on s'étonne qu'Émile Faguet se soit laissé entraîner à soutenir ce paradoxe.

Lui reprocherons-nous encore d'être un peu sceptique et surtout pessimiste dans ses conclusions? Sans doute il écrit, en parlant des croyances nécessaires à l'institution sociale : « En les appelant préjugés, je n'entends point dire *qu'elles soient fausses :* j'entends dire que les hommes, en grande majorité, les acceptent sans preuves et, inconsciemment, par le seul besoin qu'ils sentent qu'ils en ont, les acceptent et les professent non *a ratione*, mais *ad usum*... » Mais comme il n'essaie pas de les fonder en raison, et comme d'autre part, dans ses dernières pages, il laisse trop entendre que la raison raisonnante, en s'exerçant sur les « préjugés nécessaires, » les réduit à néant, et entraîne dans leur ruine l'édifice social auquel ils

servent de base, il marque ainsi, à l'égard de l'intelligence critique, une défiance qu'il est permis de trouver excessive, et qu'on ne saurait accepter sans réserve. Mais qu'importe que ce pragmatisme d'un nouveau genre nous apparaisse un peu désarmé en face de la raison et de la foi tout ensemble? Ce qu'il faut surtout retenir du livre d'Émile Faguet, c'est qu'il constitue l'une des plus brillantes et des plus vigoureuses apologies que l'on connaisse de l'institution sociale. Personne peut-être n'aura mieux mis en lumière les « croyances, axiomes, doxies, » « préjugés, » si l'on veut, mais « préjugés nécessaires » à l'existence même de la société, et personne n'en aura mieux établi l'absolue « nécessité » pour toute société qui veut vivre et se perpétuer.

IV

On peut discuter assurément, — on peut toujours discuter, — les dix petits volumes où Émile Faguet a condensé toutes ses idées essentielles sur les questions morales, ou même religieuses, a ramassé les principaux conseils de son expérience. Mais, quand on vient de les lire, on est surtout frappé de ce qu'ils renferment de pensées justes, piquantes, ingénieuses, souvent profondes, et, sous une forme vivante et familière, de sagesse mélancolique ou souriante. Émile Faguet s'est mis là tout entier : avec sa verve, son bon sens, sa franchise, son agilité intellectuelle, sa finesse et sa lucidité d'esprit, sa grâce aussi et ses étonnantes improvisations de style. Quelques-uns de ces livrets sont charmans, et je sais de bons juges qui préfèrent le traité *de la Vieillesse* au *De senectute*. Les uns et les autres sont d'un véritable moraliste. Émile Faguet avait du sang de Rivarol dans les veines, et il en était assez fier : Rivarol se serait bien des fois reconnu dans *les Dix commandemens*. Ces petits traités ne s'analysent pas et ne se commentent guère : il y faudrait de trop longues pages. *Tu t'aimeras toi-même; — Tu aimeras ta compagne; — Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfans; — Tu aimeras ton ami; — Tu aimeras les vieillards; — Tu aimeras ta profession; — Tu aimeras ta Patrie; — Tu aimeras la vérité; — Tu aimeras le devoir; — Tu aimeras Dieu :* tels sont les préceptes de ce nouveau Décalogue. Est-il, dans l'ensemble, fort différent de l'ancien? C'est ce qu'il importe d'examiner brièvement.

Assurément, il y a entre eux quelques divergences, et je sais, dans les opuscules sur *l'Amour* et sur *la Vieillesse*, certains traits qu'un moraliste chrétien n'approuverait pas complètement ou rectifierait très heureusement, certaines lacunes aussi qu'il réparerait très volontiers. Pourtant, d'une manière générale, bien loin qu'il y ait entre les deux *credos* opposition foncière, il y a plutôt accord secret, ou, si l'on préfère, rencontre fortuite, et comme une sorte d' « harmonie préétablie. » Le sage, tel que le conçoit Émile Faguet, n'est pas très éloigné de l'idéal chrétien; il s'y achemine; il en entrevoit la légitimité et la grandeur; on dirait même parfois qu'il regrette de n'y pas entrer plus pleinement. En tout cas, l'hommage qu'il rend au christianisme est d'une fort intelligente et noble loyauté :

Cette religion peut avoir ses vicissitudes; elle peut être temporairement abandonnée, elle peut être modifiée ; mais sa base reste, son esprit reste et il reste tellement que la religion chrétienne profite toujours et de la morale chrétienne et de toutes les morales qu'on pourra essayer d'inventer au dehors, parce que *toutes ces morales n'épuiseront pas, pour ainsi dire, la morale chrétienne, n'en dépasseront pas le terme, ne pourront pas jeter un idéal au delà de son idéal,* et de tout cela la religion tire son gain, pouvant dire toujours : « Quoi que je sois, je suis fondée sur une morale dont je porte le nom, à laquelle je me ramène toujours, que j'enseigne et que vous ne pouvez pas dépasser. Si troublée qu'on prétende que je sois comme fleuve, on ne montera pas plus haut que la source. »

On dira sans doute que cet hommage n'implique nullement l'adhésion intime. Évidemment. Mais, outre qu'en un certain sens, il n'en a peut-être que plus de prix, ce qui est remarquable dans le cas d'Émile Faguet, c'est qu'il rejoint exactement celui de bon nombre de ses plus illustres contemporains.

Parti en effet comme eux du pur positivisme, — et même du scientisme, — il aboutit comme eux à cette philosophie de l'inconnaissable, dont Spencer, après l'avoir formulée, n'a pas entrevu toutes les conséquences.

La grande conquête de la science moderne, — écrit Émile Faguet à la fin de son traité *De Dieu*, — de la pensée moderne, le grand pas tout récent fait dans la connaissance, c'est d'avoir *délimité l'inconnaissable*. Au delà de ce qui se voit, se compte, se mesure et se pèse, il y a quelque chose qui donnerait l'explication suprême de tout cela...; ce quelque chose, nous ne pouvons pas le connaître et *il nous fuit d'une fuite éternelle. Nous sommes une goutte de lumière troublante et courte, plongée dans un océan de lourdes ténèbres.* Cet océan, c'est l'inconnaissable.

L'image est admirable, et digne de Pascal, dont l'écrivain vient d'ailleurs de retrouver les formules. Mais il ne s'en tient pas à cette simple constatation; et il montre très bien, avec force et avec humour tout ensemble, que l'homme véritablement homme ne peut, ni ne doit s'y tenir. Et il conclut :

L'inconnaissable est l'inconnaissable; mais *ce qui est humain*, c'est : 1° le connaître comme inconnaissable et ne pas le nier; 2° avoir devant lui le « grand frisson, » l'inquiétude de cette destinée qui nous y mêle sans nous permettre de le connaître ; 3° essayer d'en entrevoir quelque chose. Or, *ces trois attitudes sont essentiellement religieuses*. Connaître l'inconnaissable comme inconnaissable, c'est un retour au *Deus absconditus;* s'en inquiéter, c'est le respect de l'au-delà et le respect de nous-mêmes en tant que mêlés à une aventure redoutable, en tout cas sérieuse et grave; essayer d'entrevoir, c'est l'élévation, *c'est la prière*, non en tant que sollicitation, mais en tant qu'effort pour approcher, non en tant que sollicitation, mais en tant que sollicitude.

Et cela même ne suffit pas à Émile Faguet. Car il n'a pas compté dans « les trois attitudes que la philosophie de l'inconnaissable donne à l'homme sérieux » «la tendance à croire à une formule unique. » Et il ajoute, bien profondément, selon moi : « Le monothéisme trouve un concours beaucoup plutôt qu'un obstacle dans la philosophie positive, et l'on peut même dire et l'on doit dire que *le monothéisme commence et commence naturellement où la philosophie positive s'arrête*. »

C'est parmi ces hautes et bienfaisantes pensées que vieillissait Émile Faguet. Elles expliquent et elles pouvaient nous faire pressentir son évolution et ses dispositions finales. La guerre d'ailleurs, qui l'avait remué et troublé jusque dans les fibres les plus intimes de son être, avait encore attendri son positivisme, et dans ses articles des deux dernières années, se faisaient jour des idées et des sentimens qui, jadis, eussent un peu surpris sous sa plume. Le moraliste achevait de se dégager et de s'épurer en lui. Ses leçons n'auront pas été perdues. Plus lentement, moins impérieusement que d'autres, mais aussi sûrement, il aura conduit les générations nouvelles dans les grandes voies royales de l'idéalisme français.

VICTOR GIRAUD.

COMMENT EST NÉE

LA

RÉVOLUTION RUSSE

Un matin de l'an dernier, je causais avec le directeur d'une des plus grandes banques de Pétrograd. Un vaste bureau, de style anglais. Aux murs, pas d'icone, pas de veilleuse allumée. Lorsque le regard se portait vers les fenêtres, on était étonné de retrouver les bulbes d'azur et d'or qui couronnent les cathédrales, de voir, sur la Perspective Nevski, la neige, les traîneaux, les bonnets de fourrure, et les cochers ouatés, pareils à des édredons cerclés d'une ceinture voyante. La Russie était au dehors. Dans cette maison, c'était l'Amérique. Cependant je pressais le grave directeur des questions les plus indiscrètes, sans souci de l'importuner. Et parmi les sujets sur lesquels je cherchais à connaître l'opinion de l'homme d'affaires, il y en avait un, surtout, un sujet brûlant, celui de cette révolution que tant de voix disaient inévitable et prochaine, que la plupart annonçaient pour la fin de la guerre, mais qui, pour d'autres, était imminente, — et c'étaient ceux-là qui devaient avoir raison.

Je ne pus réussir à déchiffrer si la révolution était ou n'était pas dans les vœux de ce financier prudent. Mais le mot, prononcé à haute voix dans son cabinet, quoique nous y fussions seuls, avait suffi à le mettre mal à l'aise. Il tapotait avec inquiétude ses favoris blancs, taillés à l'ancienne mode, attentif à esquiver les interrogations directes. Enfin, sur mon insistance, il se hasardait à répondre par ces paroles inoffensives :

— Oh! avant d'en venir à la révolution, il y a tant de soupapes à ouvrir!...

Et là-dessus, comme effrayé d'en avoir trop dit, il prétextait que la langue française lui était devenue tout à coup d'un maniement difficile, et il faisait appeler un fondé de pouvoirs pour changer la conversation.

J'avais gardé dans l'esprit les détails de cette scène un peu comique, renouvelée sous tant de formes diverses au cours des observations que j'avais essayé de rassembler en Russie. Et ce souvenir de voyage m'est revenu un des premiers en mémoire à la nouvelle des événemens de Pétrograd. Certainement, comme l'avait dit le financier timide et subtil, il y avait bien des soupapes à ouvrir et qui devaient permettre d'éviter la grande explosion. Il semblait tellement naturel que l'on dût, une à une, y avoir recours! Comment le gouvernement impérial, comment l'Empereur lui-même, lui surtout, ignoraient-ils ce fait grave, ce fait capital, que le voyageur constatait infailliblement, qui s'imposait avec la force de l'évidence quinze jours après qu'on avait touché le sol russe, le fait, enfin, qui, tout simplement, sautait aux yeux : à savoir que, tel quel, le régime, à part ses bénéficiaires, ne trouvait, d'un bout à l'autre de la Russie, pour ainsi dire aucun défenseur? Il est à regretter pour Nicolas II qu'il n'ait pas imité le sultan Haroun-al-Raschid, et, sous un déguisement, parcouru les villes de son Empire, causant avec les nobles, les marchands, les soldats et les portiers. Il aurait observé partout ce phénomène redoutable : une désaffection qui, le jour critique venu, devait le laisser isolé et sans appui, tandis que, d'un seul coup, la machine de l'État s'effondrait...

***

En temps de guerre, toute vérité n'est pas bonne à dire. Tout le monde ne supporte pas la vérité et elle n'est utile qu'à quelques-uns. Pour cette raison d'abord, pour des raisons de convenance ensuite, il était nécessaire de jeter un voile sur les affaires intérieures de la Russie. On pouvait d'ailleurs, de bonne foi, donner au public, l'année dernière, une impression relativement rassurante. La stabilité à l'intérieur paraissait garantie, autant du moins que durerait la guerre. Dans le corps diplomatique, à Pétrograd, les observateurs les plus attentifs et aussi

les plus perspicaces se montraient sans doute extrêmement réservés dans leurs appréciations et leurs pronostics sur l'avenir politique prochain de la Russie. C'était le cas, en particulier, à l'ambassade du Japon, une des plus nombreuses, des plus actives, des mieux renseignées. Sur l'évolution de l'Empire russe, il me sembla que le baron Motono, de qui les appréciations sur les événemens de la guerre s'étaient toujours trouvées d'une justesse extraordinaire, semblait vouloir suspendre son jugement. Aux plus prudens, néanmoins, une catastrophe n'apparaissait pas comme imminente. La bonne volonté du pays, celle de la Douma étaient certaines. Par patriotisme, les réformes, les questions de politique intérieure étaient remises à plus tard. Le « bloc progressiste » de la Douma qui, l'extrême droite et l'extrême gauche exceptées (c'est-à-dire deux poignées de représentans) comprenait toute l'assemblée, se bornait à demander, au lieu d'un ministère bureaucratique, des hommes qui, suivant sa formule, eussent « la confiance du pays. » Les constitutionnels-démocrates ou « cadets » avaient eux-mêmes cessé, provisoirement du moins, de revendiquer le ministère responsable devant les Chambres, c'est-à-dire le régime parlementaire pur et simple. Leurs chefs les plus qualifiés étaient disposés à se contenter de quelques satisfactions dans l'ordre des idées constitutionnelles. Et je crus bien, alors, discerner pour ma part que certains d'entre eux, retournant à leur illusion des temps de la première Douma, ne regardaient pas comme impossible de devenir ministres de l'empereur Nicolas II. Par la force des choses, une espèce d'opinion moyenne s'était créée dans le « bloc progressiste, » en vertu de la fusion des élémens radicaux avec les élémens modérés. Un ancien *leader* de la droite, renommé pour sa véhémence, M. Pourichkiévitch, et qui devait, ces temps derniers, prendre part à l'exécution de Raspoutine; un « nationaliste » comme le comte Vladimir Bobrinski; des « octobristes » comme le président Rodzianko et M. Goutchkof, qui auront inscrit leur nom dans les événemens du mois de mars, mais qui seraient chez nous de véritables conservateurs : tous ces hommes, dont nous venons de nommer quelques-uns des plus « représentatifs, » assuraient un équilibre à la majorité de la Douma. Qu'une conciliation avec le pouvoir fût désirée par le « bloc progressiste, » c'est ce dont on ne peut douter. Les efforts suprêmes que les chefs libéraux auront faits

pour sauver l'Empereur, et, ensuite, la révolution ayant pris un cours irrésistible et l'abdication étant devenue inévitable, pour conserver la dynastie, auront fourni la preuve de leur entière bonne foi.

Lorsque, au printemps de l'année dernière, une délégation de députés russes alla visiter les pays alliés, nous eûmes l'occasion de faire dire en France à plusieurs personnes : « Ce sont probablement les membres du futur gouvernement de la Russie qui se rendent à Paris. » Et il est vrai que M. Protopopof, alors vice-président libéral de la Douma, devait, quelques semaines après son retour, devenir ministre de l'Intérieur, mais pour quelle besogne et dans quelles conditions! Quant à M. Milioukof, le voici aujourd'hui ministre des Affaires étrangères du régime nouveau, après avoir été maintes fois, sous le régime ancien, le conseiller du Pont-aux-Chantres. C'est un fait, peu connu, mais bien significatif, que M. Sazonof, lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères, écoutait volontiers les avis de M. Milioukof, spécialiste des questions de politique extérieure à la Douma et dans le journal du parti cadet, la *Rietch*, dont il était le véritable directeur. On voit donc qu'il n'y avait pas, alors, entre le monde gouvernemental et les élémens les plus libéraux de la Douma, un abîme infranchissable, que de nombreuses communications existaient même, enfin qu'un arrangement amiable et une collaboration pouvaient apparaître comme une sérieuse probabilité.

Nous avons raconté ici (1) comment, au mois de février 1916, Nicolas II, heureusement inspiré, était venu assister à l'ouverture de la Douma. Ce fut une surprise joyeusement saluée, un événement qui parut annoncer un nouveau cours. L'Empereur lui-même se rendait compte de l'importance et de la signification de son initiative, car il parvenait mal à dissimuler son émotion. On lisait sur son visage les pensées qui l'agitaient, le combat intérieur qui se livrait en lui. Évidemment il lui avait fallu vaincre un puissant préjugé pour franchir, — c'était la première fois, — la porte du palais de Tauride. Il y avait dans son regard de la curiosité et de l'inquiétude, comme s'il fût entré dans un repaire d'anarchistes. Par instans, d'un mouvement nerveux, comme s'il eût étouffé, il faisait le geste de

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1916.

desserrer son col. Lorsque, les prières dites, il s'adressa aux députés groupés autour de lui, son trouble était tel que la première phrase de son allocution, où il félicitait l'armée de la prise d'Erzeroum, fut grammaticalement incorrecte. J'entends encore le président Rodzianko, souhaitant la bienvenue à l'Empereur, élevant sa voix sonore chaque fois que, dans ses paroles, revenait le mot *narod* (nation). C'était comme si un avertissement bienveillant et solennel eût été donné à l'autocrate. Le chemin d'une large politique nationale lui était montré. Et les acclamations qui le saluèrent lorsqu'il traversa la salle des séances éclairèrent ses yeux, détendirent son visage, où apparut même, après une si longue contrainte, un sourire timide. Instans décisifs, d'où aurait pu dater une phase nouvelle de l'histoire de la Russie. Comment les impressions de cette journée de réconciliation et d'entente se sont-elles effacées chez Nicolas II ? Comment d'autres sentimens, de funestes préjugés ont-ils prévalu chez lui ? C'est le triste secret d'un souverain faible, d'un autocrate soumis à toutes les influences d'un déplorable entourage...

Je ne crois pas me tromper en disant que la visite de l'Empereur à la Douma avait fait naître chez les libéraux de grandes espérances. Jamais ils ne furent aussi modérés que pendant les quelques mois qui suivirent, jamais ils ne firent preuve d'autant d'aptitudes au gouvernement. C'était à cette époque que je me trouvais en Russie. Je pus recueillir, de la bouche même des principaux chefs de partis, l'assurance qu'une entente avec la monarchie leur semblait non seulement possible, non seulement désirable, mais encore nécessaire.

« Je suis monarchiste, monarchiste de cœur et d'âme, et tous mes amis octobristes le sont, comme la Russie l'est elle-même, » me disait M. Rodzianko quelques jours après la visite de l'Empereur au palais de Tauride, visite qu'il regardait comme un succès pour ses idées et pour sa cause. Et il affirmait sa conviction que la Russie évoluerait sans secousses et par étapes vers le régime des monarchies constitutionnelles d'Occident. Il trouvait des raisons de confiance dans l'histoire de la Douma elle-même, qui, en dix ans, avait fait son éducation politique. Il la comparait à un enfant qui, après s'être tenu sur le pied gauche (la première Douma révolutionnaire) et ensuite sur le pied droit (la troisième Douma conservatrice), marchait désor-

mais d'aplomb sur ses deux pieds. Et revenant sur la présence de l'Empereur à la séance de rentrée, le président ajoutait en riant de bonne humeur :

« On avait voulu faire croire à Sa Majesté que l'assemblée était composée de loups et de tigres. Sa Majesté a voulu en avoir le cœur net. L'Empereur est venu parmi nous, il a vu de ses yeux et il sait bien, aujourd'hui, que l'on peut s'entendre. »

Si, doué de seconde vue, j'eusse annoncé à M. Rodzianko qu'un an plus tard, presque jour pour jour, il irait présenter lui-même un acte d'abdication à Nicolas II, il aurait certainement trouvé la plaisanterie de très mauvais goût...

Une autre fois, c'était M. Maklakof, un des chefs les plus brillans, les plus spirituels du parti cadet, qui parle notre langue comme un Parisien, dont la conversation est un feu d'artifice de mots et de formules qui feraient de lui un de nos plus vifs chroniqueurs. Lui aussi croyait fermement à une évolution politique qui s'accomplirait régulièrement, dans les formes du gouvernement monarchique. L'idée qu'on pût supprimer les Romanof lui faisait lever les bras au ciel : « Excellent moyen, s'écriait-il, d'alimenter la réaction ! Admirable idée de votre Gribouille ! »

Et un autre jour encore (il suffira de s'arrêter là), je questionnais M. Efremof, « progressiste » notoire qui, par le tour de ses pensées, par sa vue générale des choses, par son vocabulaire, par les détails mêmes de sa personne, évoquait le type du républicain de gauche tel qu'il existe chez nous. Il était, ce radical, moins certain que les octobristes ou les cadets que l'évolution dût être paisible et régulière. Le Tsar à la Douma?... Oui, sans doute, mais n'était-ce pas trop tard? « L'abîme se creuse, » me disait le député progressiste en hochant la tête. Et pourtant, il ne croyait pas, lui non plus, à la subversion totale du régime, à ce qu'il appelait « une révolution sérieuse, » c'est-à-dire, d'un seul mot, à la Révolution...

Le moment où ces déclarations sincères et spontanées m'étaient faites était pourtant celui où commençait contre le mouvement libéral la réaction de ce qu'on devait désigner plus tard sous le nom d' « influences occultes. » M. Stürmer avait été désigné par l'Empereur pour succéder à M. Goremykine dans les derniers jours de janvier (du vieux style). Nous savons aujourd'hui que c'est de ce choix malheureux que datent le

recommencement de la politique germanophile et la tentative de la bureaucratie pour reprendre la haute main sur le gouvernement de l'Empire.

Il est vrai que M. Stürmer était accueilli froidement. Mais les dispositions conciliantes des libéraux n'en étaient pas découragées. Dieu sait pourtant si la personne du nouveau président du conseil était peu engageante! A franchement parler, elle était même antipathique. Lorsque cette nomination avait été connue, un beau matin, à Pétrograd, la stupéfaction avait été grande. Le nom seul de M. Stürmer, ce nom allemand de mauvais augure, choquait les oreilles et excitait la défiance : comment n'avait-il pas mis le pouvoir en garde contre un choix si malencontreux (1)? Les quolibets qui l'accueillirent dissimulaient mal l'inquiétude et l'irritation de l'opinion publique. C'est au ministre de la Guerre que l'on prêtait ce mot. Comme le bruit du départ de M. Goremykine avait couru, un ami demandait, par téléphone, le nom de son successeur et le général Polivanof avait répondu : « Je ne peux pas le dire, j'aurais trois mille roubles d'amende. » Trois mille roubles d'amende, c'est, en effet, le tarif à Pétrograd lorsqu'on parle allemand au téléphone. Quelques jours plus tard, au Yacht-Club, à l'heure du déjeuner, un officier se levait, demandait la permission de prononcer deux mots allemands, rien que deux, et disait gravement, au milieu des rires : « Gofmeister Stürmer. » Car on sait que la plupart des titres de Cour, en Russie, venaient d'Allemagne (comme aussi trop de titres de la hiérarchie militaire), et que, dans la langue russe, l'H aspiré allemand se change en G. Telles sont les épigrammes par lesquelles la révolution aura commencé. Mais ces épigrammes étaient déjà sanglantes et elles portaient loin parce qu'elles associaient, au mouvement libéral contre le régime bureaucratique, l'idée de nationalité.

Si net était pourtant, chez les hommes politiques libéraux, le désir d'éviter une cassure que, tout en faisant grise mine à M. Stürmer, ils le toléraient, et même, au besoin, l'excusaient. Pendant son séjour à Paris, au mois de mai, M. Milioukof, interrogé par un rédacteur de *l'Humanité*, déclarait que son parti, celui des constitutionnels-démocrates, d'accord avec les

(1) *Nomen, numen...* Le nom de M. Goremykine, pour être russe, ne sonnait guère mieux. Il voulait dire quelque chose comme l'*affligeant* ou le *lamentable*, ce qui n'exprimait que trop bien l'idée que le public avait du gouvernement.

autres partis du « bloc progressiste, » renonçait pour le moment à réclamer ce « ministère responsable » qui devait être, à ses yeux, « le résultat d'une longue évolution. » Et, quant à la personne même de M. Stürmer, M. Milioukof ajoutait en propres termes, et non sans causer quelque surprise à son interlocuteur : « C'est un personnage de transition. Il n'est pas d'un réactionnarisme aussi déterminé que son prédécesseur, M. Goremykine. C'est un bureaucrate d'esprit très conservateur, mais, justement parce que bureaucrate, il est doué d'une certaine souplesse qui lui permet de s'adapter aux circonstances... »

On voit que M. Milioukof y mettait de la bonne volonté. Il n'était guère possible d'en mettre davantage. Cet esprit d'adaptation aux circonstances, pour lequel lui et ses amis faisaient crédit à M. Stürmer, il était en réalité le leur. En dehors des cercles de la Douma, j'ai entendu plus d'un libéral russe s'en plaindre. Les troupes du parti des réformes étaient, de toute évidence, restées beaucoup plus intransigeantes que les états-majors. Elles en comprenaient avec peine les sentimens et la tactique. Plus d'une fois, j'aurai entendu blâmer la « faiblesse » du bloc progressiste, quand on ne le taxait pas de trahison : tous les hommes politiques qui, à un moment donné, ont voulu « sérier les questions, » ont encouru les mêmes reproches et les mêmes colères.

Mais c'est ici, peut-être, que nous commençons à toucher du doigt une des causes de la catastrophe où s'est abîmé l'ancien régime.



La guerre était, dans son principe, une guerre populaire. Il serait à peine exagéré de dire que c'était la guerre de la Douma. Entre 1909 et 1914, entre la remise par M. de Pourtalès des deux ultimatums, dont le premier, de tous points semblable au second, avait déterminé un recul de la Russie que le patriotisme russe avait ressenti comme une humiliation, bien souvent la Douma avait exprimé le désir d'une politique étrangère plus vigoureuse. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche avait laissé une profonde amertume. L'éclipse que le prestige de la Russie avait subie en Orient avait été déplorée, critiquée à plus d'une reprise à la tribune du palais de Tauride. Aussi, lorsque l'Empereur prit la défense de la Serbie menacée, puis

quand il repoussa l'ultimatum de l'Allemagne, la Douma se reconnut dans cette résolution. Elle avait contribué, pour une part certaine, à ce retour à la fierté. Elle le salua comme une réparation. C'est d'ailleurs le propre mot qui fut employé, à la grande séance du 8 août, par l'orateur des nationalistes, M. Balachev : « A l'heure difficile et glorieuse que nous vivons, la Russie est appelée à réparer quelques-unes de ses erreurs historiques. » Et quand M. Milioukof vint déclarer à son tour : « Nous luttons pour libérer notre patrie d'une invasion étrangère, pour libérer l'Europe et le Slavisme de l'hégémonie germanique, » il fut accueilli par des « bravos à gauche. »

Au fond, le nationalisme était la tendance dominante de cette Douma, la quatrième depuis la charte d'octobre 1905. Le mélange des idées de liberté et de nationalité s'était vu en France au XIXe siècle lorsque les libéraux combattaient à la fois la monarchie et les traités de 1815. Il s'était vu en Allemagne et en Italie où les efforts pour obtenir un régime constitutionnel s'étaient confondus avec les aspirations unitaires. On l'avait revu à Constantinople en 1908 avec les Jeunes-Turcs. Ce mouvement historique continuait, par la Russie, son tour du monde. Il suffira de rappeler les congrès « néo-slaves, » qui s'étaient tenus à plusieurs reprises durant les années qui ont précédé la guerre. Le panslavisme renaissait sous une forme nouvelle. Au lieu d'être l'héritage de la « Sainte Russie, » il se trouvait désormais associé à la doctrine politique du libéralisme. Il ne faut pas oublier, par exemple, pour comprendre les choses, que M. Milioukof aura été le premier à désigner Constantinople comme un des buts de guerre de la Russie. Le 24 mars 1916, plus de six mois avant que M. Trépof, durant son bref passage aux affaires, eût à son tour proclamé la nécessité pour l'Empire russe de dominer le Bosphore, M. Milioukof avait dit à la Douma : « Nous voulons une sortie vers la mer libre. Nous n'aurions certes pas déclaré la guerre dans l'unique dessein de réaliser ce désir; mais, puisqu'elle est commencée, nous ne la terminerons pas sans obtenir cette sortie. Notre intérêt consiste à nous annexer les Détroits. »

C'était la vieille idée impériale trouvant de nouveaux interprètes. Quelle différence, on le voit, entre les hommes qui voulaient régénérer la Russie par la guerre et ceux qui, en 1905, avaient tenté d'exploiter les défaites de Mandchourie pour faire

la révolution ! Le manifeste de Viborg, après la dissolution de la première Douma, avait invité le peuple russe à refuser l'impôt et le service militaire. En 1916, les libéraux de la quatrième Douma lui demandaient de ne pas marchander les sacrifices pour la guerre jusqu'au bout.

Rénover la Russie par la liberté pour la faire plus grande et achever ses destinées nationales, c'était, au fond, une idée d'intellectuels, une idée de bourgeois. Cette quatrième Douma, elle était bourgeoise, en effet. Comment, de cela aussi, l'Empereur ne s'est-il pas rendu compte ? C'était à la suite des restrictions du droit électoral opérées en 1907 et en 1911, que la quatrième Douma avait été élue. Cens, curies, découpage des circonscriptions, tout avait été combiné pour obtenir une Douma souple et gouvernable. Cette Douma, on l'avait obtenue. Et il suffisait d'un peu de mémoire pour comprendre qu'au fond c'était une Douma « introuvable » et que l'on devait s'estimer heureux de l'avoir telle qu'elle était, lorsqu'on la comparait aux premières expériences du régime constitutionnel, aux premiers résultats des consultations populaires.

Nous croyons, sans pédantisme, pouvoir dire que ce qui aura surtout manqué à Nicolas II, parmi ses précepteurs, c'est un bon professeur d'histoire. Il est fâcheux pour lui, sa dynastie et son Empire, qu'à aucun moment il ne se soit trouvé quelqu'un pour lui montrer l'exemple de ce que d'autres monarchies avaient fait pour retremper leur forces dans un grand courant national. Le passage de l'absolutisme au régime constitutionnel se trouvait étrangement facilité par la guerre. L'occasion s'offrait aux Romanof de prendre cet élixir de jeunesse qui avait si bien réussi à la maison de Savoie, grâce au *Risorgimento*, à la maison de Hohenzollern, grâce aux deux guerres de 1866 et de 1870. Victor-Emmanuel et Guillaume Ier, chacun à son heure, avaient renouvelé leurs traditions, rompu avec leurs conservateurs : Bismarck, dans ses *Souvenirs*, a fait la théorie de ce *Bruch mit den Conservativen*, de cette rupture avec les anciens partis, encombrans et compromettans, et qui entraînent à la ruine les gouvernemens qui ne savent pas se dégager à temps pour rallier des élémens nouveaux. Savoie et Hohenzollern s'étaient bien trouvés de la recette. C'est ainsi que les libéraux prussiens, si acharnés dans leur opposition jusqu'en 1870, avaient formé ensuite ce parti national-libéral, le

plus fidèle soutien de Bismarck et de la politique d'Empire et qui, comme l'ordre même des mots l'indiquait, avait fini par subordonner son libéralisme à son nationalisme. On sait que, dans la guerre présente, le parti national-libéral s'est montré aussi « annexionniste, » aussi pangermaniste, aussi outrancier que les plus qualifiés des conservateurs, en sorte que, pour rétablir l'équilibre et pour respecter la loi de physique politique qui pourrait s'appeler « loi de Bismarck, » le chancelier de Guillaume II a été conduit à se rapprocher de la fraction modérée de la social-démocratie. Il ne tenait qu'à Nicolas II d'acquérir de la même manière ses « nationaux-libéraux. »

En réalité, et c'est ce qui va nous faire comprendre le cours des choses, le libéralisme russe avait engagé son avenir dans la guerre. Il jouait sa fortune sur la victoire. Si le défi de l'Allemagne, qui n'avait pas été relevé en 1909, l'avait été en 1914, c'était, pour une part, aux critiques que la Douma avait faites de la politique d'effacement que ce résultat avait été dû. Le sentiment et les théories des libéraux étaient intéressés dans cette lutte contre le bloc austro-allemand. Leur responsabilité ne l'était pas moins. Ils avaient tout approuvé, les crédits, les hommes, les sacrifices que la guerre impose aux nations. Si la guerre se terminait mal, ce n'étaient pas seulement l'idée slave et le patriotisme de la Douma qui auraient à souffrir. Ce serait la Douma elle-même qui serait atteinte. Réactionnaires ou révolutionnaires « défaitistes » la guettaient également, l'attendaient au résultat pour l'en accabler. C'est ainsi qu'indépendamment même de tout sentiment et de toute idéologie, l'instinct de la conservation, et, aussi, on ne sait quel appel des dieux, devaient entraîner la Douma à pousser la guerre à fond, à consacrer à la guerre, surtout par ses Commissions, son activité et ses forces, — ce qui, justement, devait l'introduire, avec la bureaucratie, dans un conflit qui aura été prompt à dégénérer en duel à mort.

* * *

Lorsque Pierre le Grand, il y a deux cents ans de cela, avait constitué sa hiérarchie administrative, il avait composé le *tchin* aux quatorze degrés, avec ses « équivalences, » des traditions de la Horde d'Or et d'élémens empruntés à l'administration de son voisin le roi de Prusse. Le *tchin*, mongolique et prussien, devait, dans sa pensée, faire de toutes les branches

de la bureaucratie une machine harmonieuse et disciplinée comme l'armée elle-même. Jamais Pierre le Grand n'avait pu imaginer que cette création, cette émanation du tsarisme en viendrait un jour à entraîner un tsar dans son impopularité et dans sa chute. S'il eût pu évoquer une pareille hypothèse, il l'eût repoussée comme un non-sens. C'est pourtant aux effets de ce non-sens historique et politique, terrible pour sa dynastie, que nous venons d'assister.

« A la fin, dit Gœthe, nous devenons les esclaves des créatures que nous avons faites. » C'est ce qui est arrivé au tsarisme avec ses bureaucrates. Le *tchin* avait été organisé pour collaborer en sous-ordre à la grande œuvre tsarienne : l'unification de la Russie. Il avait été destiné aussi par Pierre le Grand à occidentaliser les Russes, à les initier à la civilisation européenne. C'était un instrument de gouvernement et un instrument de progrès. Le mécanisme avait rendu d'immenses services entre les mains des empereurs énergiques. D'un bout à l'autre du vaste État, les *tchinovniks* aux casquettes multicolores faisaient régner l'ordre russe. C'étaient eux qui rattachaient au pouvoir central tant de provinces séparées par de si longues distances, plus séparées encore par la race, les mœurs et le langage. Appuyée sur ses traditions, sur l'histoire de la Russie, la bureaucratie se croyait intangible parce qu'elle était indispensable pour tenir le faisceau serré : sa justification suprême se sera trouvée dans la décision du gouvernement provisoire qui, après avoir destitué les gouverneurs des provinces et sévi contre la police, a maintenu les cadres secondaires de l'administration et laissé en place ces légions de fonctionnaires pourtant détestés. La bureaucratie a été, elle reste encore l'armature de l'Empire. Mais, comme toutes les institutions, elle avait pris un caractère nouveau au cours des années. D'organisme administratif, elle était devenue une puissance politique qui s'enflait aux dépens de l'autocratie elle-même. Tandis que le *tchin* tendait à former un État dans l'État, tandis que l'esprit de caste y grandissait, qu'il avait ses intérêts propres à défendre, l'autorité tsarienne, avec Nicolas II, s'affaiblissait et s'anémiait de jour en jour. Le peuple ne sentait plus la main ferme des tsars. Il ne sentait que trop l'avidité et la brutalité des bureaucrates. Et puis, les contradictions et les incohérences se multipliaient dans le mécanisme politique,

singulièrement compliqué. La Russie adoptait peu à peu les formes des gouvernemens occidentaux : dans ces formes creuses, la pensée de Nicolas II, tantôt hésitante et tantôt obstinée, ne savait que mettre. La Russie avait une Chambre, mais bridée, impuissante et qui s'irritait. Elle avait un président du conseil et des ministres qui continuaient à n'être aux yeux de l'Empereur que des fonctionnaires et qu'il choisissait parmi les fonctionnaires. C'était le système contre lequel protestait l'opinion libérale. Mais, d'autre part, les fonctionnaires eux-mêmes se sentaient menacés dans leur omnipotence et leurs privilèges par un mouvement d'idées sans cesse croissant, par des forces nouvelles qui se développaient à vue d'œil. Nicolas II, qui avait encore trouvé dans le haut personnel bureaucratique des ministres dévoués à sa personne et au bien public, et capables de servir une idée avec désintéressement comme Stolypine, continuait comme par le passé à puiser dans le *tchin*. Il ne s'apercevait pas que le *tchin*, exploitant sa faiblesse, spéculant sur son aveuglement, ne se servait plus de l'autorité qu'il recevait de l'Empereur que pour défendre sa propre situation.

La guerre venue, la bureaucratie a craint plus que jamais de se voir dépossédée, et elle avait, en effet, les plus sérieuses raisons de le craindre. Non seulement elle n'avait pas préparé la Russie à soutenir la lutte, non seulement elle se savait inférieure à la tâche de donner à la Russie les moyens de se défendre et de vaincre, mais encore le cœur n'y était pas. Jadis elle s'était formée sur le modèle prussien et à l'aide d'élémens germaniques. C'était le temps où le progrès occidental était venu à la Russie à travers l'Allemagne, où, pour être bien vu, bien noté de Pierre et de ses successeurs férus d'organisation prussienne, il fallait porter un nom allemand. Plus d'une famille russe, au XVIIIe siècle, pour parvenir, avait germanisé son nom. De ces origines, une forte empreinte était restée marquée sur la bureaucratie. Sans enthousiasme, et même avec appréhension, les gens du *tchin* avaient vu éclater la guerre avec l'Allemagne. Quand ils s'aperçurent que la guerre aggravait leur impopularité, dressait en face d'eux des organisations concurrentes et qui se montraient capables de les supplanter dans tous les domaines où eux-mêmes apparaissaient inertes et insuffisans, ils n'eurent plus qu'une idée : et ce ne fut pas, — en quoi ils se sont condamnés, — de réparer leurs fautes

par le travail, l'activité et le patriotisme. Ce fut de profiter du pouvoir politique qu'ils tenaient de l'Empereur pour tromper l'Empereur lui-même et pour écraser leurs rivaux.

Presque toujours, de loin, les problèmes politiques des autres peuples nous paraissent simples et faciles à résoudre. Nous ne tenons pas compte de traditions, de sentimens qui ne nous touchent pas, des situations acquises et des ambitions montantes, de conflits d'intérêts où nous ne sommes pas parties et dont, par suite, nous faisons bon marché. Au début de mon séjour en Russie, je demandais pourquoi le pouvoir ne se décidait pas à appeler au ministère ces hommes « jouissant de la confiance publique, » que réclamaient la Douma et les journaux.

« Rien n'est dangereux, disais-je à des conservateurs, comme ces formules auxquelles la presse fait un sort. En politique aussi la résistance irrite le désir. Les programmes d'opposition sont comme l'amour, dont un de nos poètes a dit qu'il vit d'inanition et meurt de nourriture. Ce qui serait adroit, ce serait de prendre le libéralisme au mot. D'abord, une de ses armes lui serait enlevée. Et puis, qu'est-ce que l'expérience en coûterait? »

On me répondait par des paroles vagues, jusqu'au jour où un homme qui savait la politique de son pays me fit entrer au fond des choses par la démonstration que voici :

« Vous savez ce qui se passe dans une société où les actionnaires sont mécontens de la gestion des administrateurs en exercice. Ils veulent introduire au conseil des administrateurs nouveaux, et il semble que cette solution soit de nature à satisfaire tout le monde. Mais c'est celle justement que ne peut pas accepter le conseil, parce que, par les nouveaux administrateurs, les actionnaires seraient initiés à ses comptes et à ses secrets. Et c'est par-dessus tout ce que ne veut pas un conseil d'administration qui tient à ses privilèges et qui n'a pas la conscience tranquille. Tel est précisément le cas de la bureaucratie. Elle ne veut pas laisser un homme du dehors, un délégué du public, contrôler ses actes et s'introduire dans ses affaires : car elle a fini par regarder les affaires de l'Empire comme ses affaires propres. Aussi, lorsque l'Empereur manifeste la moindre velléité de satisfaire au désir si naturel de l'opinion publique, les conseillers qui l'entourent, et qui ne sont pas, croyez-le, des théoriciens de la contre-révolution, mais des vizirs sceptiques et subtils, viennent lui murmurer à l'oreille : « Mais où

sont-ils, Sire, les hommes qui auraient la confiance de toute la vaste Russie? M. Goutchkof, par exemple (et ce nom était bien choisi, car l'Empereur haïssait M. Goutchkof), est très connu à Moscou. L'est-il à Kazan, à Saratof, plus loin encore? Votre Majesté voit donc qu'il s'agit là d'une simple chimère et que son pouvoir ne peut sortir des mains des hommes qui sont les commis du Tsar, l'émanation de sa volonté. » Et voilà comment, chaque fois, les grands *tchinovniks* ont gardé ce que vous appelez chez vous, je crois, « l'assiette au beurre... »

Mais, à la fin, ce n'a plus été seulement dans les conseils du Tsar que la bureaucratie a eu à défendre ses privilèges. C'est en face d'organismes plus actifs, plus dévoués qu'elle à la chose publique et qui s'étaient montrés capables de la suppléer et de la remplacer dans tous les domaines (ravitaillement, munitions, secours aux blessés, etc.) où elle-même avait accusé son mauvais vouloir et son incurie. La guerre avait pour effet de menacer le monopole de la bureaucratie, et c'est ce qui lui a fait détester la guerre. Il paraît incompréhensible à distance que le gouvernement déchu ait poursuivi de tant de jalousie et de haine ces congrès des *Zemstvos* et des villes, ces « organisations sociales, » produits spontanés de la nation russe, conformes aux traditions nationales et qui travaillaient à fournir l'armée et la population civile de ce qui pouvait leur manquer. Mais justement la bureaucratie a vu dans les comités formés par les assemblées locales et municipales ou issus des groupemens de particuliers ce qu'y voyait tout le monde : c'est-à-dire des remplaçans. Se sentant incapable de soutenir la concurrence, elle n'a plus eu qu'une idée, et c'était de la supprimer violemment.

Comme nous venions un jour de voir à Moscou le prince Lvof, qui présidait l'Union des *Zemstvos* et des villes, un de nos compatriotes, esprit fin et clairvoyant, me disait ces paroles qui prennent un sens singulièrement fort aujourd'hui que le prince dirige le gouvernement nouveau :

« Il n'est pas douteux pour moi qu'il faudra qu'à un moment ou à un autre celui avec qui vous venez de causer franchisse cette porte comme président du conseil, ou bien ce sera comme assassiné... »

Pour cet observateur des choses russes, il n'y avait pas de compromis, pas de terrain d'entente possible entre les forces natives de la Russie et le *tchin*. Et le prince Lvof m'était apparu

pour le *tchin* comme un adversaire redoutable, l'homme d'une seule idée et d'une seule volonté, avec les partis pris solides de l'homme d'action. Je me rappelle l'éclair rapide, et facile à traduire, de son regard, le nom de Stolypine ayant été prononcé devant lui. Mais, très maître de lui-même, ennemi des propos inutiles, il allait à l'essentiel, à l'exposé de cette œuvre étonnante dont il était l'âme et qui avait consisté à créer de toutes pièces une administration, l'administration officielle étant défaillante. Dès lors, la situation était bien claire : il fallait que la bureaucratie reconnût la place, le rôle et l'utilité des *Zemstvos* et des organisations sociales dans l'État et qu'elle fît elle-même, par conséquent, l'aveu de son incapacité. Ou bien, il fallait qu'elle brisât cette concurrence, le bien public, le salut du pays dussent-ils en souffrir, la monarchie elle-même dût-elle être compromise dans la lutte. C'est à ce dernier parti, gros de dangers, et qui a prouvé son absence de patriotisme, que s'arrêta le clan des hauts bénéficiaires du *tchin*.

* * *

Un souverain moins faible et plus clairvoyant que Nicolas II aurait refusé de se faire l'instrument d'une coterie qui n'invoquait les traditions de l'État que pour servir ses intérêts particuliers. On a peine à concevoir que l'Empereur, si loyal envers l'Entente, si ferme dans son propos de conduire la guerre jusqu'au bout, se soit abandonné à des hommes qui, voyant que la guerre tournait contre eux et les condamnait, la menaient sans conviction et avec mollesse, — en attendant l'heure de passer à la trahison active.

Quelque hasard se trouve souvent à l'origine des grands événemens pour en déterminer le cours. Une angine de poitrine survenue bien mal à propos devait écarter des affaires l'homme d'État le plus capable, peut-être, de diriger les affaires de Russie pendant la guerre et de sauver la monarchie d'une crise mortelle. Lorsque M. Kokovtsof (l'auteur du mot fameux : « Dieu merci, nous ne sommes pas en régime parlementaire, ») eut quitté la présidence du conseil, c'est à M. Krivochéine que sa succession fut offerte par l'Empereur. On était alors aux premières semaines de l'année 1914, l'année tragique et décisive par excellence. Disciple, ami et collaborateur de Stolypine, M. Krivochéine, dont le nom reste attaché à l'œuvre de la réforme agraire, eût

continué et développé la politique stolypinienne. Il eût conservé du prestige, de l'autorité et de la fermeté au pouvoir, tout en gouvernant dans un esprit moderne. Les « stolypiniens » formaient une école d'hommes de bon sens, dévoués à l'ordre et d'esprit réformateur : le comte Ignatief, M. Sazonof en étaient, et les égards dont les entourait la Douma contrastaient singulièrement avec l'accueil qui était fait à leurs collègues. D'ailleurs, M. Sazonof, puis le comte Ignatief devaient être écartés par des gouvernemens avec lesquels ils n'avaient rien de commun. Mais, pour en revenir à la succession de M. Kokovtsof, la maladie avait contraint M. Krivochéine à la refuser. Comptant bien, toutefois, après sa guérison, prendre la présidence du conseil que l'Empereur lui destinait, M. Krivochéine lui-même désigna, pour une sorte d'intérim, une personnalité effacée, médiocre, mais suffisamment décorative et dont le grand âge semblait une garantie contre les pièges de l'ambition. Ces sortes de calculs réussissent rarement : du moins la nécessité l'avait-elle imposé à M. Krivochéine (1). Mais lorsqu'il sentit sa santé assez rétablie, il se trouva que, malgré les années, M. Goremykine avait pris goût au pouvoir. Et sans doute aussi avait-il discrédité M. Krivochéine dans l'esprit de Nicolas II, car, non seulement M. Krivochéine ne retrouva pas sa place, mais jamais son nom ne fut plus prononcé.

Ce fut dès lors une série de décadences qui devaient conduire à la catastrophe. Il n'y a aucun intérêt à rappeler l'histoire lamentable de ces ministères où se succédaient les créatures de la bureaucratie, tandis que les hommes qui montraient de l'indépendance étaient sacrifiés tour à tour : c'est encore le sort qui fut réservé, à la fin de 1916, à M. Trepof, conservateur plus honnête et plus patriote que clairvoyant. En réalité, la Russie n'était plus gouvernée, et, chose grave, ne se sentait plus gouvernée. En fait d'absolutisme, il n'y avait que celui des policiers. La faiblesse de l'autocrate faisait reparaître le règne des boïars. « Nous voici revenus aux temps de Boris Godounof, » disait un diplomate. Dans la mesure où le XXe siècle peut se comparer au XVIIe, l'anémie du pouvoir sous un des successeurs

(1) Il est curieux de remarquer que M. Giolitti, vers la même époque, avait passé la main à M. Salandra avec la même pensée de revenir à son heure au gouvernement. Quand il le voulut, il était trop tard. Qui sait si cette circonstance n'aura pas changé aussi quelque chose à l'histoire de l'Italie?

de Michel Romanof introduisait la Russie dans un état de marasme et d'anarchie semblable à celui dont elle avait été tirée, trois cents ans plus tôt, par le fondateur de la dynastie.



Le livre qui aide le mieux à comprendre les circonstances vraiment extraordinaires au milieu desquelles s'est consommée la ruine de la monarchie, c'est l'histoire fantastique et vraie des *Faux Démétrius*, telle que l'a racontée Prosper Mérimée. On y voit combien la Russie est proche encore de son passé légendaire, l'aliment que donne aux impostures non seulement la croyance au merveilleux, mais le contact encore presque immédiat de la Russie avec sa période mythologique. Il faut penser qu'au temps où Henri IV et Sully gouvernaient la France, quand Descartes et Gassendi étaient déjà nés, un aventurier dont on n'a jamais su au juste ni l'origine ni le nom se faisait passer pour le fils d'Ivan le Terrible et proclamer tsar de Moscou. L'histoire de Raspoutine n'appartient-elle pas au même genre de féerie? Il y aura, pour un Mérimée de l'avenir, une étonnante chronique à écrire sur ce sorcier de village dont le nom est destiné à remplir l'histoire des derniers jours du règne de Nicolas II. L'historien fera justice des exagérations. Il montrera comment la crédulité publique favorisait les calculs de Raspoutine, qui tenait boutique ouverte de faveurs et d'influence, en lui attribuant toutes les grâces et toutes les disgrâces, toutes les nominations, celle des ministres, des ambassadeurs, des généraux même, en sorte que Raspoutine, dont l'ignorance était grossière, qui savait à peine écrire, aurait, à en croire la rumeur populaire, gouverné toute la Russie. La simple vérité est suffisamment romanesque. L'histoire dira qu'on faisait tourner des tables, à Tsarskoïé-Sélo, qu'on y regardait Raspoutine comme une sorte de porte-bonheur, et même de prophète, tandis que, dans l'ombre, les maires du palais, les vizirs rusés de la bureaucratie faisaient servir le favori à leurs desseins.

Mais non moins que sur l'Empereur et l'Impératrice, l'étrange et scandaleux personnage régnait sur l'imagination des foules. Tandis que l'ennemi envahissait le territoire, que la révolution montait, il devenait, dans l'esprit de tout un peuple immense, le symbole des périls publics, et, comme son assassinat l'a montré, le bouc émissaire de la Russie. Le nom même qu'il

s'était donné par défi autant que par feinte humilité mystique (Raspoutine, ou « le dissolu ») n'exprimait que trop bien la décomposition d'un état de choses. Catherine s'était entourée de philosophes. Alexandre Ier avait écouté Mme de Krüdner. Nicolas II se contentait de Raspoutine. Voilà où l'on était descendu. Cependant la cour de Russie continuait à garder sur le monde son ancien prestige. Le système des alliances et la guerre européenne supposaient la continuation de la grande politique russe telle que les chancelleries, depuis le XIXe siècle, avaient pris l'habitude de la regarder avec considération et respect. En réalité, et c'est un contraste qui ne manquera pas de frapper les historiens philosophes, la Russie impériale tombait en enfance.

Lorsqu'on pénétrait dans l'Empire, l'année dernière, par cette station lointaine de Tornéo, à deux pas du cercle polaire, porte étroite et d'accès incommode, la seule pourtant qui restât entre-bâillée sur l'Occident, le nom de Raspoutine, mystérieusement répercuté à tous les échos, venait frapper les oreilles. Comme les roseaux de la fable racontaient l'histoire du roi Midas, le vent des steppes, le murmure des forêts portaient le mythe de Raspoutine. La raison disait au voyageur qu'il n'était pas possible que tout, dans le vaste Empire, même les revers et les succès des armées, s'expliquât par l'action et la volonté de ce paysan-sorcier devenu magnétiseur de Cour. Mais ce qu'il fallait constater comme un symptôme grave, c'est qu'autour de ce nom, mille fois répété avec scandale, dégoût ou colère, s'accumulaient les amertumes et les déceptions d'un peuple.

— Voulez-vous voir Raspoutine ? m'avait-on demandé à Pétrograd.

La curiosité avait failli être la plus forte. Mais il fallait se faire introduire auprès du personnage, demander, solliciter presque une audience, et il était habile à exploiter les moindres marques d'attention capables d'accroître son prestige. Il y avait dans le cas de Raspoutine une large part de charlatanisme, et tout ce qui pouvait ressembler à un hommage à son autorité favorisait son industrie. Et puis, à l'étranger, est-ce que nous ne devons pas toujours nous regarder tous comme porteurs responsables de la dignité du nom français ? Au dehors, un peu de fierté nationale est un bon placement. Pour ces raisons, et bien que j'y perdisse peut-être au point de vue anecdotique et pitto-

resque, je ne surmontai pas ma répugnance et je m'abstins d'aller voir Raspoutine.

J'en reste persuadé et je le répète : l'imagination populaire a considérablement brodé à son sujet. Seul le génie du mal en personne, seul Belzébuth ou Asmodée eût pu être omniscient et omnipotent tel qu'on le représentait. Il a fait, en définitive, plus de mal à l'empereur qu'à la Russie. Mais le tort même le plus grave et le plus sensible qu'il aura porté à la couronne, on l'a mal compris et mal apprécié : il a consisté à aliéner à Nicolas II, dans la société russe, les forces conservatrices dont l'appui n'avait jamais manqué au trône et à refroidir jusqu'au zèle des hauts dignitaires de l'Église orthodoxe.

On n'a pas accordé beaucoup d'attention, en Europe, aux incidens qui se sont produits dans le monde ecclésiastique russe pendant ces quatre dernières années. L'affaire du procureur du Saint-Synode, Samarine, l'affaire de l'évêque Hermogène, ont paru, de loin, comme les querelles de moines de Byzance. En réalité, ces affaires ont eu un gros effet moral. Elles auront entraîné de graves conséquences politiques. On ne se doute pas assez que c'est dans le clergé qu'aura commencé, avec l'impopularité et la haine de Raspoutine, la désaffection à l'égard de l'Empereur. L'aventurier, qui n'avait pas même reçu les ordres mineurs, usait de son influence sur Nicolas II pour faire la loi à l'Église nationale. La période de 1912-1913, selon des personnes renseignées, fut véritablement celle de la plus grande influence de Raspoutine à la Cour. Ce fut celle aussi d'une crise aiguë et d'un conflit entre le haut clergé et l'Empereur. Une créature de Raspoutine, Varnava, paysan à peine plus instruit que son protecteur, avait été nommé, grâce à lui, évêque de Tobolsk. Varnava s'était mis en tête de faire béatifier un moine de son diocèse, du nom de Jean, qui avait possédé une réputation de sainteté. Ayant été reçu en audience par l'Empereur, Varnava lui demanda de prononcer la béatification de Jean de Tobolsk, ce que l'Empereur accorda sur-le-champ. Or, le Saint-Synode a seul le pouvoir de faire des saints. Il adressa au souverain une requête où il exposait ses droits et les motifs pour lesquels il refusait de béatifier Jean de Tobolsk, en même temps qu'il demandait l'annulation de la décision prise sur l'initiative irrégulière de Varnava. Nicolas II rejeta la requête en faisant connaître que sa décision était irrévocable et en s'étonnant que le Saint-Synode

discutât une question tranchée par le pouvoir impérial. Le Saint-Synode ne s'inclina pas. Varnava avait commis une infraction grave contre la discipline ecclésiastique. Le Saint-Synode décida de retirer à Varnava son siège épiscopal et lui ordonna de se retirer dans un monastère. Cette fois, ce fut au tour de Nicolas II, irrité de l'opposition du Saint-Synode, de refuser sa ratification et de couvrir Varnava en termes catégoriques et qui n'admettaient pas de réplique. Alors, les prélats qui avaient siégé au Saint-Synode adressèrent au Tsar une lettre collective où ils déclaraient renoncer à leurs charges. Une forte pression du pouvoir et la crainte du scandale parvinrent à arrêter cette insurrection d'évêques. Mais Raspoutine triomphait. Bientôt le métropolite de Pétrograd, Vladimir, était envoyé à Kief en disgrâce. Le procureur du Saint-Synode, M. Samarine, un des représentans les plus populaires de la noblesse provinciale de Russie, devait donner sa démission...

Ces incidens avaient laissé dans l'Église et dans les milieux les plus conservateurs de Russie bien des amertumes. Dans la société de Moscou, où l'affront fait à M. Samarine avait été profondément ressenti, des silences plus éloquens que des plaintes en disaient long sur l'état des esprits. L'Empereur, en somme, avait scié lui-même un des étais de son trône. C'est à la suite de l'affaire Varnava que s'est développé le mouvement favorable au rétablissement du patriarcat, jadis supprimé par Pierre le Grand pour faire du Tsar le chef de l'Église russe. Et dans les protestations contre les « influences occultes, » le clergé n'est pas resté en arrière des autres groupes de la nation. Voici, à titre d'exemple, la plainte qu'un prêtre-député, le Père Nemertzalof, exhalait, au mois de décembre 1916, à la tribune de la Douma :

> L'instant est venu de proclamer que l'âme de l'État, la sainte Église orthodoxe, se trouve à son tour en danger et qu'il nous est impossible, à nous, croyans dévoués corps et âme à la sainte Église, de garder plus longtemps le silence. Notre devoir est de crier bien haut, si haut que toute la Russie orthodoxe puisse nous entendre, que l'Église orthodoxe est en danger. Mes frères, levez-vous et défendez-la!... L'Église tout entière est menacée, et elle n'est pas menacée par le bas. C'est par le haut qu'on l'attaque. Oui, je ne sais quelle main boueuse s'avance vers l'Église pour saisir les rênes de ses destinées. La simonie, la protection, l'oppression, les pots-de-vin, les recommandations et les intrigues dans le domaine de la foi!... Les paroles

que je prononce ici font saigner mon cœur de pasteur. Mais me taire serait au-dessus de mes forces...

Il est incroyable que l'Empereur n'ait pas entendu de tels avertissemens, et l'on se demande de quelle hébétude ou de quel esclavage son esprit était frappé. Mais l'on ne s'étonnera plus, après les faits et les paroles que nous venons de citer, que, l'heure de la chute venue, Nicolas II se soit trouvé abandonné de tous, de l'Église elle-même, et que le Saint-Synode ait si facilement rayé des prières le nom de l'Empereur.

***

« La Patrie est en danger! » Ces mots depuis trois mois avaient retenti partout. Ce n'était pas seulement à la Douma qu'on les entendait, c'était au Conseil de l'Empire. C'était aux congrès de la Noblesse. C'était dans la famille impériale elle-même. Ce qu'on a appelé la « cabale des grands-ducs » était un signe peu douteux de la décomposition du régime. Une révolution de palais, c'est-à-dire quelque chose de classique et de conforme à bien des précédens russes, semblait se préparer à Pétrograd. La « lettre de remontrances respectueuses » que les Vladimirovitch et le grand-duc Dimitri Pavlovitch avaient adressée à l'Empereur était restée sans réponse. Ce furent les mêmes, aidés par le prince Soumarokof Elston, mari de la princesse Irène, et par le fameux député de l'extrême droite à la Douma, Pouritchkiévitch, qui organisèrent quelques semaines plus tard le complot à la suite duquel ils firent périr Raspoutine. Ces événemens sont encore présens à toutes les mémoires.

Raspoutine mort, la Russie se crut vengée et délivrée. Des millions d'hommes respirèrent. Les fidèles brûlaient des cierges en l'honneur de la vierge de Kazan. Ce fut alors qu'on découvrit combien avait été exagéré le rôle du moine. La crédulité populaire l'avait rendu responsable de toutes les trahisons et de tous les maux. Après sa disparition, on fut bien obligé de s'apercevoir que tout continuait comme par le passé, que l'influence des « forces ténébreuses, » des « puissances occultes » se faisait toujours sentir. Les mêmes causes générales subsistaient. Par une lamentable superstition des mots, le pouvoir s'obstinait à se dire autocratique : cependant son impuissance et son anémie allaient en s'aggravant. Les élémens malsains pullulaient dans

le corps social : des scandales de toute sorte, financiers et policiers, éclataient chaque jour. Les masses, qui ne se sentaient plus dirigées, se laissaient entraîner à l'anarchie par les motifs de mécontentement trop justifiés que lui apportait la crise des approvisionnemens, poussée jusqu'à la disette dans les grandes villes. L'humeur, la disposition du peuple, sa *nastroiénié*, comme disent les Russes, devenait chaque jour plus inquiète et plus nerveuse. Déjà, l'an dernier, des ouvriers, s'étant mis en grève dans une grande entreprise métallurgique qui travaillait pour la défense nationale, n'avaient su présenter que cette revendication et ce grief : « Ça ne va pas comme nous voudrions. » Non seulement dans le monde de « l'intelligence, » non seulement dans les faubourgs de Pétrograd, mais dans les provinces et, chose plus grave, dans l'armée surtout, l'armée lasse de se battre sans fusils, sans canons, sans chemins de fer, ce sentiment était universel : les choses n'allaient pas comme la Russie aurait voulu.

Tel est l'instant, telle est l'occasion que la bureaucratie expirante aura choisis pour essayer de rétablir sa situation par un coup d'État. En jouant son va-tout, elle a perdu Nicolas II, qui avait déjà abdiqué entre ses mains avant d'abdiquer entre celles du gouvernement provisoire. L'ironie du sort aura même voulu que l'instrument suprême du *tchin* et le naufrageur de la dynastie ait été un ancien libéral, sorti de la Douma, jadis recommandé, dit-on, à l'Empereur par M. Rodzianko lui-même comme un des hommes de confiance qui devaient rénover le régime. Qu'ils s'appellent Polignac, Franco ou Protopopof, il y a de ces esprits chimériques qui semblent prédestinés à hâter la fin des monarchies malades. Et les souverains qui perdent le trône par leur faute ne manquent jamais d'approuver, au moment critique, le plan absurde qui doit consommer leur perte.

Pour la bureaucratie, qui se sentait débordée par le flot, il n'y avait plus qu'une chance de salut : briser par la force la Douma, les *Zemstvos*, les organisations sociales, et puis en finir, dès qu'elle pourrait, avec la guerre, puisque la guerre ne servait qu'à faire éclater son incapacité. La paix conclue, on cherchait, dans un pacte avec la Prusse monarchique, une assurance contre le mouvement libéral. L'alliance des trois Empereurs était scellée, et Protopopof devenait le grand homme de cette géniale combinaison politique. Cependant, pour faire la contre-révolution, il fallait qu'il y eût la révolution d'abord :

sûr de lui-même, sûr des mitrailleuses qu'il avait fait disposer sur les clochers des églises, sur les toits des monumens publics, Protopopof ne craignit pas de provoquer l'insurrection.

Sans doute, à la Douma, des paroles violentes, des avertissemens sévères à l'adresse de la famille impériale avaient été prononcés. Le procès de l'Impératrice et de Stürmer avait été fait. Mais pas un appel à la révolte n'était parti de l'assemblée. L'histoire rendra cette justice aux chefs libéraux qu'ils seront restés fidèles jusqu'au bout à la ligne de conduite qu'ils s'étaient fixée, qu'ils auront, jusqu'au dernier moment, essayé de sauver l'Empereur, puis, l'entêtement de l'Empereur étant invincible, de conserver au moins la dynastie des Romanof (1). Faisant bon marché de la couronne, qui était l'enjeu de cette aventure, Protopopof mit le feu aux poudres dans un moment où l'excitation était générale. Arrestation de députés socialistes sous le prétexte de complot contre la sûreté de l'État, prorogation de la Douma, suspension des journaux : il aura recommencé les « Ordonnances, » mais en allant plus loin encore, car Polignac, du moins, n'avait pas de lui-même organisé l'émeute. Des signes concordans font penser que, pour être plus sûr d'avoir « sa » révolution, Protopopof l'avait attisée. Le *Rousskoïe Slovo* du 12/25 février a signalé ce fait qu'un « faux Milioukof » avait paru aux usines Lessner et avait convoqué les travailleurs à l'insurrection. Que des policiers « camouflés » aient été les agens de cette mise en scène peut paraître un fait extraordinaire. On en doutera moins quand on saura que la censure interdit à M. Milioukof de protester contre cette machination et de répondre par un appel au calme...

Comment des folies aussi excessives n'auraient-elles pas mal tourné pour leurs auteurs? Les personnes qui ont approché M. Protopopof pendant ces derniers mois le peignent comme un extravagant. Assurément, cet ancien vice-président de la Douma, pour avoir passé en quelques semaines du libéralisme à la défense de la bureaucratie et à la contre-révolution policière, manquait d'équilibre. Mais y avait-il, à la Cour, plus de

(1) Notons ce témoignage emprunté à l'*Outro Rossii* du 14/27 février 1917 : « La Douma a rempli son devoir. Si on peut lui reprocher quelque chose, ce n'est pas d'avoir voulu envenimer le conflit, bien au contraire... Cette lenteur, cette répugnance à prononcer une parole risquée avait son bon côté. Une telle Douma ne pouvait être soupçonnée par la réaction de tendances antigouvernementales. »

bon sens? Y avait-on la moindre connaissance des hommes, de l'opinion publique, de l'état des esprits? La révolution allumée, son cours ne faisait plus de doute. Mais que fût-il advenu d'un succès de la contre-révolution? Ce n'est pas en France que personne aura le courage d'accabler Nicolas II, fidèle à sa parole et à celle de son père, à l'alliance que lui avait léguée Alexandre III. Sans doute, il n'aura pas vu que la politique intérieure détestable et insensée à laquelle il se laissait entraîner devait, dans l'esprit de ses funestes conseillers, le conduire à manquer à ses engagemens... Cela n'a pas été et cela ne pouvait pas être. Si Nicolas II a perdu son trône par faiblesse, il n'y a pas, du moins, de tache sur son nom.

Son règne, comme tant d'autres choses en ce monde, s'appellera : « J'aurais pu être... » Nicolas II aura certainement perdu la plus belle occasion qui se soit présentée de rajeunir une monarchie. Il y a quatre ans seulement, la Russie avait fêté le troisième centenaire de l'avènement des Romanof. L'Empereur n'aura pas compris cette leçon de politique et d'histoire. L'autocratie aura eu tort d'oublier ses origines. C'est par l'élection, et pour que la Russie eût un chef capable de la sauver de la menace étrangère, que Michel Romanof avait été porté au trône. Là se trouvait l'indication du rôle historique qui revenait au successeur du tsar de Moscou dans la grande crise nouvelle de la vie du peuple russe.

Il y a huit mois, essayant d'indiquer ici les courans intellectuels et politiques de la Russie en guerre, nous disions que son avenir s'ouvrait sous le signe du nationalisme. La révolution nationale du mois de mars 1917 est venue nous donner raison. Nous allons assister sans doute à une lutte entre des tendances contraires. Il se peut que l'anarchie slave, qui est ancienne, se trouve aux prises avec le patriotisme russe qui est ancien, lui aussi, mais rajeuni et retrempé. Selon toutes les apparences, c'est le nationalisme qui devra être le plus fort. Sinon, et quelle que soit la forme de son gouvernement, la Russie formerait une exception dans le monde contemporain et au milieu de peuples ardens à combattre pour leur unité, leur indépendance et leur grandeur, alors que, par sa révolution, elle vient encore de montrer comme eux sa volonté de vivre.

JACQUES BAINVILLE.

LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS
ET
LA GUERRE

Les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne. L'opinion américaine, si longtemps divisée, aujourd'hui est une. La brutalité allemande a enfin eu raison d'un pacifisme qu'elle croyait à l'épreuve de tous les assauts. M. Ford lui-même se rappelle tardivement que l'aigle et non la colombe est l'emblème de son pays. Même M. Bryan semble sortir de son rêve de somnambule inconscient et, pour la première fois de sa vie, se tait.

Le magnifique message du Président a fait renaître les traditions anciennes d'idéalisme américain et a vaincu le tenace, l'immémorial principe de non-intervention dans les affaires européennes. Mais la cristallisation soudaine née du choc allemand avait été préparée silencieusement par un travail qui, peu à peu, a fait pénétrer dans la conscience américaine des idées, des sentimens, des impulsions dont l'absence a longtemps paralysé le Président, si parfaitement averti sur la psychologie de son peuple, et qui n'a voulu agir qu'avec la certitude que son action serait comprise, et serait efficace. Si paradoxal que cela puisse paraître, son pacifisme obstiné a rendu possible la guerre ; et mieux encore que toute excitation, sa longue patience à épuiser toutes les possibilités pacifiques a ruiné les oppositions. Il a toujours conçu son rôle de Président comme celui d'un éducateur de la démocratie américaine; et ses leçons, parfois mal comprises ici, ont porté. Mais paral-

lèlement à cette influence de lente maïeutique, d'autres influences se sont exercées par la presse et par le livre. Ce sont elles que je voudrais étudier. Leur importance n'est pas littéraire seulement : elles étaient significatives de réalités agissantes et on s'aperçoit aujourd'hui qu'elles étaient grosses d'avenir. Elles offrent un intérêt qui dépasse leur valeur esthétique. Elles permettent d'estimer les directions et les pesées d'une force psychologique, enfin libérée, et qui se range de notre côté.

Toute une littérature de la guerre est née aux États-Unis, si vaste qu'il semblerait à première vue difficile d'en débrouiller la confusion et d'en dégager les traits dominans. Et cependant, un œil exercé à lire dans la psychologie américaine distingue vite les tendances qui inspirent pareillement cette multitude d'articles et de livres, les curiosités et les sentimens qu'ils satisfont. Et d'abord, quelles que soient les sympathies des écrivains, ils obéissent, presque tous, à certaines habitudes d'esprit qu'ils partagent avec leurs lecteurs. Les uns et les autres sont, en général, surtout épris du détail vivant et pittoresque, du fait concret et caractéristique, des documens émouvans et précis. La contribution américaine à la littérature de guerre a donc été, avant tout, un reportage qui se tient à la surface des choses, n'en donne que la photographie rapide, mais fidèle et vivante : c'est le témoignage d'un objectif exact qui reproduit des images et fournit des documens. Le lecteur américain pressé demande, surtout, des articles de journaux et de revues plutôt que des livres, des faits et des tableaux plutôt que des dissertations et des thèses; il se soucie de voir l'aspect réel des choses plutôt que d'en pénétrer les causes. Presque tous ces livres ne sont, ainsi, que des recueils d'instantanés sans autre lien que celui que fournit le relieur; on y chercherait vainement une préoccupation d'art ou de composition. Leur valeur est cependant réelle, et nous devons à Richard Harding Davis, Frederick Palmer, Owen Johnson, Alexander Powell, Wythe Williams, Arthur Ruhl, Will Irwin, Reid, Walter Hale, Mary Rinehart, Robert Mac Cormick, Irvin Cobb, Joseph Patterson, — et combien d'autres que je ne cite pas! — une matière brute d'observation où puiseront les historiens de l'avenir. Et puis, si rapides que soient les films sensationnels qu'ils établissent, si superficiels que soient les

sentimens et les émotions qu'ils provoquent, leur effet n'a pas été négligeable : ils étaient tout chargés de propagande diffuse. Peu à peu, les réalités de cette guerre ont pénétré les vastes régions obscures du Middle West, la vague conscience américaine qu'une longue hérédité rendait indifférente aux choses européennes. C'est une première couche d'impressions qu'a déposée dans les cerveaux cette équipe de reporters qui s'est abattue sur la riche matière offerte, et l'a débitée en vives images isolées. Au-dessus d'eux, on distingue un autre groupe, localisé dans l'Est, et moins nombreux déjà, de romanciers et de critiques, qui ont apporté une contribution déjà mieux élaborée, l'interprétation émue, dramatique et psychologique des faits : tels Owen Wister, J. J. Chapman, Robert Herrick ; puis encore un autre groupe, plus étroitement localisé encore dans les Universités de l'Est, plus proche de nos habitudes de pensée, théoriciens du droit international et de la politique : James Beck, White, Morton Prince, Charles Eliot, Roland Usher, Mark Baldwin, H. A. Gibbons, Morton Fullerton ; et, plus rares encore, quelques philosophes, — je ne vois guère à citer que John Dewey et Santayana, — et quelques artistes à demi européanisés, dont la plus remarquable est Mme Wharton. Chez eux, plus rapprochés de nous dans l'espace et par la culture, on trouve des préoccupations et des démarches d'esprit qui nous sont familières, la connaissance de l'Europe, le sens du général : leur vision dépasse les événemens bruts, atteint les forces qui les soulèvent, la vie profonde et l'âme des peuples qui luttent pour le principe même de leur existence.

Tels sont, brièvement, les principaux groupes d'écrivains que l'on distingue dans l'immense roduction fournie à la curiosité américaine. Pour le lecteur européen, l'intérêt de ces œuvres est presque en raison inverse de leur nombre respectif et de leur valeur de propagande. Et c'est pourquoi je me contenterai de quelques rapides extraits du premier groupe, celui des reporters dont la personnalité se définit par leur commune fonction de pourvoyeurs d'impressions notées au jour le jour, et dont la valeur littéraire n'est, en général, ni vive ni durable : je m'attarderai davantage au second groupe où un écrivain au moins, Robert Herrick, mérite une analyse détaillée ; et je tenterai enfin de dégager la psychologie, plus déliée, des écrivains de l'Est, si proches de nous par certains traits, si caractéris-

tiques, d'autre part, d'un monde composite où des traditions variées se fondent en originalités subtiles.

I

C'est Richard Harding Davis, mort prématurément, qui mérite d'abord d'attirer l'attention. Romancier verveux, humoriste populaire, qui doit à son sang irlandais le mélange d'enthousiasme et de fantaisie qui le caractérise, ses préjugés anti-britanniques et sa passion pour la France, son humeur vagabonde et son ardeur à nous servir ont, dès la première heure, jeté Davis au plus fort de la mêlée. Aucun danger, aucun déboire, — on a arrêté trois fois comme espion cet ami éprouvé de notre pays, — n'ont pu ralentir son activité ni décourager son zèle pour notre cause. Depuis la Belgique jusqu'à Salonique, il a promené ses regards aigus et moissonné inlassablement. Deux recueils contiennent l'essentiel de sa récolte, liée en gerbes lâches : *With the Allies* et *With the French in France and Salonika*. Le premier ne dépasse pas les deux premiers mois du conflit, l'invasion de la Belgique, la tragédie de Reims.

C'est avec la joie d'un écolier en vacances que Davis partit pour la grande guerre. Elle serait, pensait-il, comme toutes les autres guerres, un magnifique spectacle, un drame palpitant préparé tout exprès pour les correspondans. Le jour on suivrait le combat, et la nuit se passerait à essayer de se tenir éveillé pour écrire une prose immortelle. Et tout d'abord la réalité dépassa son attente. Tous les jours, dans un automobile de luxe, il parcourait les routes ensoleillées de Belgique à 80 kilomètres à l'heure, à la recherche des armées. Le soir, il rentrait à Bruxelles, à travers les parcs merveilleux, pour trouver les immenses baignoires en porcelaine des « palaces, » les abat-jour roses, le champagne glacé. Et pour le dédommager de toutes ces « souffrances, » son journal le couvrait d'or.

Mais tout à coup dans ce paradis d'insouciance, dans Bruxelles en fête, surgissent de sordides réfugiés et passent les premiers souffles d'épouvante. — « On bombarde Louvain, dix maisons y brûlent. » — Quelle absurdité ! Davis rassure ses voisins, et sourit de ces racontars : « Histoires de réfugiés, dit-il. Ils n'en racontent jamais d'autres. On ne bombarde pas

une ville ouverte. Et puis, il n'y a pas d'Allemands à l'Ouest de Liége. » Et pendant qu'il parle encore, déferle soudain la horde affolée, la marée toujours grossissante d'automobiles, de charrettes, de paysans fuyant l'invisible, l'intolérable terreur panique qui les chasse comme des feuilles mortes. — Ah non! cette guerre ne ressemble pas aux autres guerres! Et, dans un frémissement, Davis devine la monstrueuse horreur surgie d'Allemagne, la barbarie qu'on croyait morte, et qui se répand comme un cyclone.

Ce fut le 20 août, à onze heures du matin, que Davis vit pour la première fois l'armée allemande :

D'abord un capitaine et deux cyclistes, nonchalans comme des excursionnistes en vacances, puis à deux pas les uhlans, l'infanterie, l'artillerie. Pendant deux heures je les regardai passer, puis, excédé de monotonie, je rentrai. Les heures s'écoulaient et je les entendais toujours : à la fin l'étonnement chassa l'ennui. On se sentait fasciné, rappelé malgré soi dehors, cloué sur place à regarder, les yeux béans. Ce n'était plus des régimens en marche, mais quelque chose d'inhumain, de sinistre, une force de la nature comme une avalanche, un raz de marée, une coulée de lave. Cela n'était pas de la terre, mais mystérieux, spectral. Cela roulait tout le mystère et la menace d'un brouillard surgi de la mer. Les uniformes complétaient l'illusion. Sous eux, les hommes avançaient vêtus d'invisibilité.

Et pendant trois jours et trois nuits le torrent s'écoula :

J'ai suivi pendant six campagnes d'autres armées : jamais je n'en ai vu une aussi parfaitement équipée que celle-là. L'armée allemande entra dans Bruxelles en masse aussi compacte et dense qu'un rapide. Point d'arrêt, point de trous, point de traînards. Pour laisser passer les automobiles gris, les gris motocycles des porteurs de dépêches, un côté de la rue était maintenu libre; et si nette était la colonne, si rigide la surveillance, que les automobiles passaient à 60 kilomètres à l'heure sans s'écarter jamais de leur course rectiligne pour éviter un homme ou un cheval. Toute la nuit, comme le tumulte d'un fleuve précipité entre les falaises d'un étroit canyon, dans mon sommeil j'entendais le rugissement de cette armée. Et le jour venu, cette chaîne sans fin déroulait toujours ses anneaux d'acier. J'ai vu passer souvent de grandes armées. Elles étaient faites d'hommes : celle-ci était une machine, infinie, inlassable, délicate comme une montre, brutale comme un rouleau concasseur. L'infanterie marchait en chantant : *Deutschland, Deutschland über Alles*, et les bottes ferrées marquaient

la cadence : chaque vers contenait trois pas. Par moment, on entendait 2000 hommes qui chantaient ainsi à la fois, d'un rythme et d'une cadence uniques. Cela ressemblait à des coups de pilons gigantesques. Lorsque la chanson s'arrêtait, on n'entendait que la résonance des bottes ferrées ; puis de nouveau s'élevait le chant. Et puis c'était les uhlans, les sabots de leurs chevaux magnifiques résonnant sur la route comme des marteaux d'acier concassant les pierres, puis les mortiers géans, gémissans et rauques, les mitrailleuses qui faisaient tinter leurs chaînes, l'artillerie de campagne aux moyeux stridens, aux freins qui renâclaient; et les roues bordées d'acier retentissaient contre les pavés et faisaient rebondir les échos des façades.

Pendant trois jours et trois nuits, cette colonne grise où brillaient des centaines de milliers de baïonnettes et des centaines de milliers de lances, traînant ses wagons gris, ses gris caissons de munitions, ses grises ambulances, ses canons gris, tel un fleuve d'acier, coupa Bruxelles en deux. Depuis trois semaines ces hommes étaient en marche et l'on ne voyait pas un seul traînard, pas une courroie déplacée, pas un fanion en moins. Tout le long de la route et de cette machine mouvante, les voitures postales se détachaient, les vaguemestres ramassaient les cartes postales ou remettaient les lettres sans que ces hommes s'arrêtassent. Et pendant qu'ils marchaient, les cuistots préparaient la soupe, le café, le thé, le long de leurs cuisines roulantes, soignant les feux, distribuant la nourriture fumante. Assis sur les camions, les cordonniers retapaient les souliers et raccommodaient les harnais : les maréchaux ferrans façonnaient sur des enclumes minuscules les fers à cheval. Aucun officier n'hésitait sur son chemin, ni ne le demandait. Chacun suivait la carte attachée à ses côtés où sa route était marquée d'un trait rouge. La nuit, il lisait sa carte à la lueur d'une torche électrique bouclée sur sa poitrine. Pour rendre parfaite la monstrueuse machine et la munir de pontons, de télégraphie sans fil, d'hôpitaux, d'aéroplanes qui la précédaient en lignes rigides, de téléphones de campagne dont elle déroulait interminablement les fils en avançant, toutes les inventions modernes s'étaient prostituées; pour la nourrir, des millions d'hommes avaient quitté leurs foyers, leurs ateliers, leurs bureaux ; pour la guider, pendant des décades toute l'intelligence d'une aristocratie, pour qui sa perfection est une religion et une maladie, s'était spécialisée. Elle est l'organisation la plus parfaite des temps modernes; et sa seule fin est de tuer.

Et bientôt Davis voit la machine à l'œuvre. Arrêté comme espion, relâché enfin et autorisé à quitter le pays, il est expédié

avec d'autres correspondans en Allemagne. A Graesbeck, à 15 kilomètres de Bruxelles il voit les premières maisons en flammes. Jusqu'à Liége, elles ne cessèrent de flamber :

Les processions de paysans qui fuyaient leurs villages incendiés, pour ne trouver que d'autres villages en cendres, se suivaient interminablement. Tout ce beau pays qui va de Bruxelles à Aix-la-Chapelle était un cimetière. Un cyclone suivi de flammes semblait avoir déraciné et ravagé ses maisons, ses jardins, ses vergers. A sept heures du soir, le train arriva à Louvain. Les Allemands brûlaient la ville et, pour nous cacher leur ouvrage, nous tenaient enfermés dans nos wagons. Mais leur infamie était écrite sur le ciel : elle nous fut révélée par les incohérences des soldats ivres de carnage, les figures des femmes et des enfans qu'on emmenait aux camps de concentration, des hommes qu'on entraînait au peloton d'exécution. La nuit était sans vent, et les étincelles montaient en tranquilles colonnes massives et retombaient dans la fournaise. Les flammes éclairaient si bien la gare qu'on lisait les secondes au cadran des montres. — Puis ce fut l'obscurité où l'on distinguait les officiers aux torches électriques bouclées sur leur poitrine. Et dans les ténèbres, les uniformes gris semblaient remplir la gare d'une armée de fantômes. On ne voyait les hommes qu'aux rouges lueurs des pipes ou à l'éclair d'une baïonnette. Sur la place de la gare, les gens de Louvain passaient sans fin, les femmes en tête, les hommes portant des enfans endormis, entre les lignes vagues de cette armée de loups gris. — Un arrêt pour laisser passer une file d'hommes qu'on allait fusiller, arrêtée à son tour pendant qu'un officier montait sur une charrette pour expliquer pourquoi on les fusillait. Les phares d'un automobile éclairaient l'officier qui hurlait. Il semblait un acteur, seul éclairé sur une scène obscure. Et tout semblait, d'ailleurs, une scène de théâtre, irréelle, inhumaine. Cela ne pouvait pas être vrai. Ce n'était qu'un rideau de feu peint, ces étincelles qui crépitaient et montaient vers les calmes étoiles ; ces fusillades qui venaient des noires ruines tiraient sûrement à blanc ; ces boutiquiers et ces paysans tremblans, environnés de baïonnettes, n'allaient pas réellement mourir. Non, tout cela n'était qu'un cauchemar cruel d'incivilisés. Et puis, on se rappelait que le Kaiser allemand nous a dit ce que c'était réellement : Sa Guerre Sainte.

Suivent sans transition de vives images de Paris en temps de guerre, de la bataille de Soissons, du bombardement de Reims. Davis assista à l'agonie de la cathédrale, put prouver à ses concitoyens que cette destruction fut volontaire et inexcu-

sable; et dans ses pages l'horreur matérielle de cet assassinat d'une immortalité demeure inscrite en traits de feu, si le sens profond et l'émotion spirituelle de cette tragédie dépassent les facultés de représentation du bon objectif que Davis braque sur la ville martyre. Parfois cependant un mot rend l'atmosphère : les habitans communiant dans le danger et l'horreur semblent recueillis comme ceux qui se tiennent devant une tombe ouverte. Mais ce n'est qu'à la longue, sous la pression irrésistible des images accumulées, que Davis pénètre parfois au delà de la surface, et semble conscient des profondeurs de l'âme française et du sens de cette tragédie. Entre son premier recueil et le second, le progrès est net. Contre les neutres son indignation grandit :

Lorsqu'un chien enragé parcourt un village, il est du devoir de chacun de saisir de quoi l'abattre, non de s'enfermer chez soi et de conserver vis-à-vis du chien et de ceux qui l'affrontent une attitude de neutre.

En Artois, en Champagne, il voit nos poilus, nos paysans; et leur héroïsme souriant lui révèle la France. Ces poilus, il les retrouve sur le front de Salonique, à Verdun, dans les Vosges; et un peu de leur esprit gouailleur en face de la souffrance et de la mort passe dans ses pages.

Mais cette âme de la race, c'est surtout à Owen Johnson qu'il faut en demander la patiente étude. Comme Davis, il est romancier, plus que lui déjà préoccupé d'analyse psychologique, plus soucieux de style et de nuances, passionné plus encore pour cette France dont il scrute depuis longtemps les traits avec amour et dont il étudie maintenant avec une tendresse nouvelle l'âme profonde révélée par la crise suprême. Elle lui apparaît héroïque et familière, fraternelle et démocratique, humaine infiniment par les sympathies, les charités qui sont celles d'une grande famille réunie par un deuil et des épreuves communes. L'approche de la terre de France le trouble profondément :

Nous attendions dans l'humide brise errante cette terre de douleurs dissimulée encore par le noir rideau de la nuit. Nous nous demandions quelle réalité cruelle l'écartement de ce rideau nous révélerait. Car cette France, dans le souvenir, m'apparaissait comme

la plus belle et la plus heureuse des terres. Je me rappelais sa beauté disciplinée, ses vives couleurs, ses fenêtres fleuries, ses chiens amicalement assis près des charretiers en blouse bleue, ou trottinant pleins de zèle entre les roues. Je me rappelais ses champs bigarrés, ses longues files de peupliers défilant le long des routes blanches, ses canaux paisibles sous leurs paisibles ombrages, ses paysans au grand cœur, pleins de rires et de chants, ni malheureux ni opprimés, libres et riches. Et je connaissais cette terre aussi comme un foyer d'idées généreuses et glorieuses.

Une inquiétude l'opprime : ce pays de joie pourrait-il maintenir contre de surhumaines épreuves l'héroïsme du début, et, après l'exaltation des premiers jours, supporter la morne routine des souffrances interminablement renouvelées? La première vue des figures aperçues dans les gares encombrées de blessés, de mourans, de femmes, d'enfans réunis pour l'adieu suprême aux soldats partant pour le front, le rassure; et chaque jour, chaque expérience nouvelle fortifient cette assurance. Tout de suite il voit l'universelle acceptation du sacrifice ; de contrainte militariste point de trace ; il comprend l'incomparable fraternité de cette armée française où l'officier coudoie le soldat et le traite en camarade, où les femmes donnent sans murmurer leur force, leur cœur et la chair de leur chair. Il cite une lettre admirable de mère, qui réclame pour ses fils un poste de danger utile :

Je n'ai consenti à les laisser retirer du front pour le travail des munitions que parce que vous m'avez dit que leur présence serait plus utile dans la fabrique que dans les tranchées, et le danger non moindre. Le premier accident qui arriva à la fabrique m'a décidé à céder; ne changez en rien le travail de mes fils. Lorsque la guerre a été déclarée, j'ai prévu tous les deuils qui nous accableraient, et je me suis promis que je donnerais à mes enfans l'exemple du courage. Mes filles ne me verront pas accablée par le malheur; mes fils savent avec quelle fierté je les ai vus et désire les voir affronter les pires dangers. La tristesse nous a déjà visités sous sa forme la plus cruelle. Ne demandons pas pitié. Allons sans défaillance jusqu'au bout de notre calvaire.

Et Johnson ajoute :

Je ne donne pas la signature, car en toute justice il faudrait signer : N'importe quelle mère française !

Et ce courage des femmes, il le touche du doigt, lorsqu'on l'emmène à Reims, à travers les rians vignobles, cultivés comme en temps de paix :

« Comment! elles osent travailler ici sous le bombardement? demandai-je. — Oui, répondit le capitaine X... Lorsque le bombardement commence, elles se couchent à plat ventre. Lorsqu'il est fini, elles se relèvent et continuent leur travail. On se fait à tout. Et puis les batteries ont leurs habitudes, comme les gens. Elles tirent, à certaines heures, un nombre déterminé de coups. Ces femmes finissent par les connaître : elles y adaptent leur existence. Le courage ne manque pas. De temps en temps, il y en a une qui y passe.

Autour de la cathédrale que les bombes intermittentes s'amusent diaboliquement à émietter, sans rime ni raison, la vie continue aussi sous l'ombre de la mort qui vole :

Une vieille femme vendait des cartes postales dans une boutique épargnée par miracle. Je regardai avec étonnement l'écroulement des murs massifs, les torrens de pierres éboulées, et lui dis : « Comment! vous n'avez pas peur de rester là? — Peur? A quoi bon? monsieur. On ne meurt qu'une fois. »

Plus loin, dans les tranchées, vers Bétheny, la même simplicité d'héroïsme l'accueille; à deux pas de l'enfer des premières lignes, il voit l'annonce : « Casino de Bétheny, programme pour samedi; » dans une église écroulée où, selon les hasards du bombardement, on déplace l'autel, il assiste à une messe, trouve partout la même fraternité confiante entre officiers et soldats, — les « Bonjour, mes enfans! — Bonjour, mon commandant! » joyeusement lancés sur leur passage, et partout respire l'air du front comme un élixir exaltant.

Mais là il apprend aussi quelles images se dissimulent derrière la souriante courtoisie du lieutenant X..., qui le conduit :

Toute sa famille restée en pays envahi, rangée contre un mur et fusillée, parce que le cadet, âgé de sept ans, avait caché l'épée de son père; la sœur, nouvellement mariée et enceinte, violée par les Allemands et devenue folle. Et je compris ce qui, sous le masque de courtoisie, m'avait intrigué : la fiévreuse attente du regard qui guettait le jour où les comptes seraient réglés.

A mesure qu'il avance dans son récit, Johnson rencontre partout des histoires semblables, innombrables, prouvées, certaines, trop horribles pour être racontées, et son témoignage rejoint celui de Davis, de Gleason, de tous ceux qui ont vu ce que c'est que la guerre allemande. Témoignages longtemps sans efficacité, hélas! sur l'opinion de trop de leurs concitoyens du Middle West, qu'ils n'atteignent pas, ou qui refusent d'y croire.

Et puis, c'est la vision tragique d'Arras, semblable à quelque ville maudite de Poe, désolée de cyclones d'acier et de flammes, où les portes et les volets des maisons éventrées, claquant au vent sauvage, ébranlent de frissons de terreur mystérieuse les cœurs défaillans :

Chacune de ces maisons dévastées semblait hantée par quelque crime indicible devant l'horreur duquel les criminels avaient fui, ivres d'une terreur surnaturelle.

Terrés comme des rats dans leurs trous, douze cents habitans continuaient cependant à vivre dans leurs caves, sous les ruines; avec stupeur Johnson constate qu'ils bravent l'épouvante de ces rues hantées, que les enfans jouent sous les bombes; et il comprend l'attachement invincible et héroïque des Français pour leur foyer.

Au spectacle sinistre d'Arras succède la vision, plus infernale encore, des tranchées de première ligne, à Blanzy, à Notre-Dame-de-Lorette, à Neuville-Saint-Vaast, à Ablain-Saint-Nazaire, où Johnson passe dans la puanteur des cadavres décomposés, sous la morsure des innombrables mouches, gorgées d'immondices innommables, jusqu'à la mer de boue jaune où fut la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette :

Il semblait que la terre convulsée se fût ouverte pour engloutir la chapelle et se fût refermée sur elle en bouillantes vagues. Ce fut le spectacle le plus hideux que j'eusse encore vu. Ce n'était plus la terre, mais quelque chose d'inconnu et de monstrueux, — une terre devenue folle et transformée en mer, — une mer de pierres et de boue, une mer jaune et mauvaise en ébullition, soulevée de vagues tournoyantes, souillées hideusement.

Et partout la puanteur cruelle, et les paresseuses mouches bourdonnantes et collantes : et partout des bras, des jambes, des crânes découverts par les obus : il frôle en passant un genou cireux, lisse et jaune comme un abricot, qui dépasse le bord

de la tranchée. Et sur cette vallée de la mort et du Jugement dernier sourit la chaude lumière silencieuse.

Les expériences de Johnson se terminent sur cette vision d'intolérable horreur que supportent indéfiniment, sans défaillance, nos poilus. Un entretien avec le général Joffre achève de lui faire comprendre la source de ce tranquille héroïsme. Chaque soldat est un individu, non comme chez les Allemands une machine, et la discipline qui les lie est faite d'intelligente fraternité et de libre acceptation ; elle n'est pas la discipline de la peur : ils sont une grande famille démocratique, unie par des confiances réciproques, et qui veut être libre. Ils savent que la paix sans décision serait un crime envers leur postérité. Une telle paix serait la préparation d'autres guerres, une capitulation aux forces d'esclavage, le renoncement à toute liberté humaine. Tous, et les femmes de France, sublimes, se sont sacrifiés sans une plainte à l'idéal de leur race et de leur intelligence réfléchie. Mais il ne faut pas que leur sacrifice ait été fait en vain. Et devant la splendeur de cette foi démocratique, Johnson rougit du pacifisme de tels de ses concitoyens ignorans de l'âme qui s'est révélée à lui, et qui ne comprennent pas que c'est pour eux que meurent ces héros.

Et dans un dernier chapitre : *La vérité sur la France*, il essaie de montrer que le miracle français n'est que l'affleurement de la France vraie, profonde, éternelle, celle de Jeanne d'Arc et de Valmy, dissimulée aux superficiels regards étrangers par l'écume de corruption qui flotte à la surface. Il dit cette France indomptable, patiente, paysanne, terre de labeur obstiné, d'économie et de générosité, d'intelligence et de beauté, nourricière de tous les dévouemens, de tous les idéalismes, de toutes les constances généreuses; et elle lui paraît la plus haute conscience éclairée de l'humanité. La leçon de cette guerre est pour lui la révélation de cette union morale française, de la vitalité française, de l'âme française, « la plus fine, la plus profonde, la plus noble, la plus humaine » que le jugement dernier des peuples ait découverte.

II

Avec Owen Wister, J. J. Chapman et Robert Herrick l'horizon s'élargit. Derrière l'immense tragédie étalée sous leurs

regards ils cherchent les forces qui la créent, le sens profond qu'elle dissimule. La philosophie de cette guerre fut révélée à Wister, grand admirateur de l'Allemagne visible, dans l'éclair qui lui montra son âme hideuse recouverte par le masque de sa « Gemütlichkeit, » de sa fausse bonhomie, le mirage de son passé d'honnête labeur et de sentimentalisme bonasse. Son remarquable opuscule *The Pentecost of Calamity* s'ouvre par la description saisissante de l'ordre allemand dans les villes fleuries, de la profonde paix de cette terre organisée pour la production et le bonheur matériel. Cette Allemagne lui paraît la réussite humaine la plus parfaite que le monde ait vue; si bien qu'il déclare que s'il avait pu élire le pays où il aurait aimé naître et vivre, ce n'est ni l'Angleterre ni la France, ni même son propre pays qu'il aurait choisi, mais l'Allemagne. Mais brusquement la tare secrète du corps florissant se révèle : il est atteint de démence, de mégalomanie sauvage : et de cette hallucination collective il donne une analyse profonde. Le livre a été traduit : je me contente donc d'en signaler en passant l'importance.

Les conclusions de Wister sont celles que nous retrouvons sous la plume de J. J. Chapman. Celui-ci, dans son *Deutschland über Alles*, réunit les paroles de cet évangile nouveau de carnage et de terrorisme, de sanglante mégalomanie et de vanité délirante. Ce mince volume est le résumé le plus complet que je connaisse de cette doctrine, mais par sa densité même se prête mal à l'analyse.

Avec Herrick le débat s'élève encore. Ce n'est plus dans la seule folie allemande qu'il voit les causes profondes de cette guerre. Son regard d'historien, de critique largement renseigné sur les civilisations et les idées, pénètre au delà du moment et des événemens présens, jusqu'aux forces idéales permanentes qui mènent les races et font l'histoire. Pour lui le conflit dépasse les ambitions politiques, les luttes économiques, les oppositions d'intérêts matériels, d'idées impérialistes et démocratiques; en dernière analyse, c'est d'abord le heurt de deux conceptions inconciliables de la vie, la latine et la germanique. Dès les premières lignes de son beau livre, *The World Decision*, il pose nettement la question : c'est de l'Italie qu'il s'agit, car c'est elle qu'il a voulu d'abord étudier dans ces critiques journées de mai où elle s'est décidée :

L'Italie répétait à sa manière, à la moderne, l'antique défi jeté par ses ancêtres romains à la menace teutonne : *Fuori i barbari!* — à la frontière les barbares! — qui dormait depuis deux mille ans dans le sang de l'Italie pour jaillir à nouveau, brûlant de haine sous le fouet de la Belgique outragée, de la France envahie, de la *Lusitania* assassinée. Moins conscient que cet antagonisme personnel, mais non moins puissant comme force d'impulsion, se révélait l'antagonisme spirituel entre le Latin et le Germain, entre les deux visions du monde qu'imaginent le Germain et le Latin, et qu'ils tendent à perpétuer.

Que, dans une très large mesure et un sens très réel, cette convulsion du monde en guerre soit la lutte suprême entre ces deux traditions opposées de la civilisation, —une décision à intervenir entre deux formes de vie aux prises, — cela m'apparaît d'une évidence à dispenser de toute discussion.

Et c'est ainsi que l'Italie *doit* s'allier avec ceux qui soutiennent au prix de leur vie l'héritage de Rome contre les prétentions de la force, — la loi, la justice, la miséricorde contre le poids mort de la force physique et matérielle.

Comment ce devoir apparaît, se précise, grandit irrésistiblement jusqu'à entraîner comme un torrent l'Italie au gouffre de la guerre et de sa destinée, Herrick le dit avec une finesse de psychologue rompu aux plus subtiles analyses morales, un art consommé de romancier habile à graduer de page en page l'intérêt haletant du récit. Rien de plus passionnant que les cinq actes tragiques de cette première partie de son livre, *l'Italie :* L'Italie hésite, — Le Politicien parle, —Le Poète parle, — La Piazza parle, — L'Italie se décide, qui déroulent les phases du grand drame où se débat la conscience italienne aux prises avec sa destinée. Plus encore que son amour pour l'Italie, que sa grande culture, que ses dons de romancier et d'analyste, son profond sens démocratique d'Américain, sa divination des instincts populaires guident ici Herrick à travers le dédale de ces troubles journées hésitantes de mai 1915. Toute cette première partie est une merveille de pénétration ,de subtile sympathie et d'exacte analyse. Pour l'observateur superficiel, c'est l'échec de sordides marchandages et la poussée de la racaille qui entraînèrent l'Italie à la guerre : telle est l'explication des diplomates et du Chancelier allemand. Herrick ne peut accepter une interprétation à ce point basse et vulgaire, lui qui assista heure par heure au rapide développement du drame qui aboutit le 23 mai

à la déclaration de guerre, et sentit battre le cœur de l'Italie. Avec profondeur, il montre l'incapacité foncière des diplomates et des politiciens professionnels à comprendre cette âme des peuples qui parfois, comme alors, surgit dans sa force inexorable et simple, irrésistible. Les diplomates sont recrutés dans les hautes classes dont les dons sont d'ordre « mondain » et dont les sympathies reflètent les sentimens et les préjugés d'un élément très restreint de l'État : ils ont trop exclusivement affaire à des êtres de convention, aux mondains sophistiqués : le politicien comme le diplomate ne va jamais au-dessous de la surface; il ne possède pas cet instinct de la race qui lui permettrait de comprendre le groupe humain dont il fait partie; il a trop exclusivement affaire aux gens dont le *credo* est de réussir, à la classe commerciale, à la classe exploitante :

Ce que dans le monde entier Giolitti et les hommes de sa trempe ne peuvent arriver à comprendre, c'est que le peuple n'est jamais aussi rusé, retors et vulgaire que ses politiciens. Le peuple reste capable d'émotions honnêtes, de désirs héroïques, d'immenses sacrifices : il aime, il hait, il abhorre d'un cœur simple. Comme le romancier populaire, le politicien fait l'erreur mortelle de sous-évaluer son public.

Cette erreur fut celle de Bülow et de Bethmann-Hollweg comme de Giolitti. Ils ne voyaient que l'intérêt matériel de l'Italie : il était insensé pour l'Italie de se jeter tête baissée dans la guerre contre les alliés puissans qui, à cette heure même, triomphaient à l'Est ou à l'Ouest : ils étaient infectés de la pernicieuse croyance allemande que le bien suprême de l'État dépend en premier lieu de la faculté que ses citoyens ont de produire de la richesse et d'exploiter ceux qui leur sont inférieurs dans la science du massacre, que tout le bonheur des individus, comme de l'État, consiste uniquement, ou même à un haut degré, dans la prospérité.

Mais l'Italien plonge ses racines profondément dans un autre humus de choses très anciennes, de traditions nourricières d'autres rêves, inspiratrices de risques spirituels plus délicats que ceux de l'intérêt; et dans le silence auguste du forum, Herrick entrevoit l'idéal latin, né du maigre sol doré, vide de houille, de fer, net d'usines, mais riche de prestiges immatériels :

Il y a dans la vie humaine des qualités plus précieuses que la

prospérité, — la beauté, le sentiment, le goût des traditions, tout ce qui donne aux jours vécus leur sens et leur couleur. Tels sont les trésors de la civilisation latine au nom desquels combattent aujourd'hui les nations alliées de l'Europe. Et c'est parce que l'âme latine place au-dessus de la réussite économique une interprétation de la vie plus large et plus belle, que toute la civilisation est suspendue à la grande décision qui sortira de cette guerre.

Et c'est parce que Giolitti, le germanophile, est traître aux traditions de sa race et de cette âme, et, patriote borné, leur préfère l'intérêt immédiat de son pays, que le peuple italien le rejette; et c'est parce que d'Annunzio est la voix de cette âme et du sang italien que ce peuple l'accueille avec des transports :

Il parlait de la plus grande Italie, *la grande, la pura Italia, senza onta,* libre de toute souillure; et tous savaient qu'il n'entendait point un agrandissement de limites. Avec noblesse, il rappela à ses concitoyens l'idéal supérieur de leur passé; grâce à lui, ils se sentirent, non pas des trafiquans hypnotisés par leurs dangers ou leurs profits, mais des Latins, des gardiens de la civilisation.

Le poète leur révèle que les alliés « se battent non pour un gain de territoire, un accroissement de gloire, ni même l'égoïste conservation de son être, mais bien plutôt, et plus profondément, pour l'existence d'une certaine humanité. » Et devant la révélation brûlante de la destinée italienne éternelle, l'immense acclamation surgit de la Piazza, héritière du forum antique, balayant tout, passe les monts, et Bethmann-Hollweg ricane : « La voix de la Piazza l'a emporté : »

On comprend bien le dédain du Chancelier pour toute expression irrégulière de l'opinion nationale, et son dégoût de voir un public inorganisé oser en pleine rue manifester des volontés et des sentimens autres que ceux que lui suggérait un gouvernement fort...

Les forces de la Piazza n'ont aucune place dans l'organisation serrée de l'Allemagne, ni aucune expression politique possible.

Mais pour Herrick, c'est la gloire du tempérament latin de refuser la discipline imposée, à la manière teutonne, de rester sourd aux sophismes des dirigeans et des intellectuels, et de pouvoir naïvement éprouver des passions politiques désintéressées, jaillies spontanément du fond de la conscience populaire, des instincts aveugles de l'âme même de la race :

Cette âme d'un peuple toujours plus grande que l'âme individuelle et, par le fait même qu'elle sort de l'humble peuple, condamnée à souffrir pour la foi qu'elle atteste, parle avec une autre autorité que les intellectuels et autres membres bien abrités de la communauté.

La longue agonie d'indécision politicienne est finie : le poète, le peuple, la tradition latine, l'éternel idéal humain l'ont emporté sur les conseils de la prudence et les suggestions des politiciens et des diplomates. La grande, la pure Italie, radieuse de son âme retrouvée, part à l'appel de sa destinée pour cette lutte à mort entre deux principes de vie qui s'excluent. « Qui n'est pas avec moi est contre moi. Dans les grandes questions de la vie il ne saurait y avoir de neutralité, » et l'Italie a rejeté pour toujours ses neutralistes.

C'est, plus encore que l'idée de cette lutte entre les Germains et les Latins, le puissant intérêt dramatique de cette première partie qui lui donne sa forte unité. Dans la seconde, consacrée à la France, la même idée est reprise, est élargie, et c'est son développement qui, comme un *leit-motiv*, relie les vives images de Paris, de Reims, de Champagne, des champs de bataille. Herrick décrit les blessures inoubliables que porte la figure de la France, et qui montrent le mépris allemand pour les antiques piétés et les traditions de la race des hommes :

Et c'est parce que ni la beauté, ni l'humanité, ni l'antique tradition, ni la commune pitié ne peuvent émouvoir le Teuton qu'il faut que cette guerre soit menée jusqu'au bout. Il n'y a pas de place à la fois sur cette terre pour l'idéal germanique et l'idéal latin : l'un des deux doit périr.

Ce que c'est que cet idéal germanique, Herrick le montre dans sa puissante étude du « barbare. » La France lui révèle le sens profond de ce mot que son peuple, comme ses philosophes, applique pareillement à l'Allemand ; car mieux encore que l'Italie, la France, héritière de la tradition grecque et de la latine, la plus anciennement et la plus finement civilisée des nations européennes, non seulement par instinct, mais par lucide analyse consciente, a démêlé toute l'abjection de cette conception barbare de la vie, dont sa délicatesse native la sépare plus efficacement que mille années dans le temps ou mille

lieues dans l'espace. Elle sent que les barbares, au sens où les Grecs employaient le mot,

n'étaient pas nécessairement des hommes ou un peuple dépourvus de civilisation, mais du sens spirituel des valeurs. Ils n'avaient ni goût, ni talent pour ces aménités de la vie quotidienne qui s'expriment superficiellement dans les manières; et plus profondément par les réactions de la sensibilité. Ils n'en avaient pas davantage pour ces aménités de l'âme connues sous le nom d'honneur, de justice, de miséricorde. Les barbares méprisaient comme faibles et dégénérés ceux qui se laissaient mener dans leur conduite par des considérations non utilitaires... Le barbare ne meurt jamais complètement. Dans toute race, toute nation, on trouve des exemplaires affinés de l'instinct barbare, de la philosophie barbare de la vie. Je connais personnellement un grand nombre de barbares, — la société américaine en pullule, — et la connaissance que j'ai d'eux, de leur force et de leurs limitations, me permet de comprendre les Allemands modernes tels que cette guerre les révèle, — des gens et un peuple qui ne reconnaissent pas l'idéal de goût, d'honneur, d'humanité, les valeurs que les non-barbares résument dans l'expression « dignité morale. »

Et ce n'est pas l'idéal militariste de l'Allemand, sa civilisation mécaniste, pas même sa brutalité et sa vulgarité, pas même la férocité de ses méthodes de guerre : c'est l'érection méthodique de la théorie barbare en principe de civilisation qui révolte le Latin, la barbarie raisonnée, intellectuelle, qui élève les instincts et les impulsions du barbare à la hauteur d'une philosophie de la vie avec les sanctions de la religion. « Et c'est là la menace de l'Allemand : non pas sa force ou sa brutalité, mais le risque qu'il ne réussisse à imposer au monde sa croyance atroce, le risque de l'énorme crédit que la victoire donnerait à sa détestable doctrine, au principe du mal dans le monde. » Déjà ce principe que « la science crée la puissance; la puissance, la loi; la loi, l'humanité; que la force prime le droit, et que le succès seul importe » a infecté toutes les nations, sans en excepter l'Amérique. L'Allemagne ne fait qu'incarner avec bestialité et adopter avec cynisme la croyance meurtrière qui aujourd'hui sape l'humanité. Le conflit est ouvert non seulement entre le Latin et le Germain, mais entre le civilisé et le barbare : et ce n'est pas l'idéal d'un peuple ou d'une race, mais tout l'héritage de l'homme qui est l'enjeu de la partie : la France combat la barbarie autant que le barbare. Le clair

génie français l'a senti et par la bouche de ses philosophes l'a proclamé.

De plus sa lucide vision a compris du coup la « leçon de l'Allemagne, » — que la force scientifiquement organisée peut seule vaincre la force. Et c'est pourquoi la France, plus vite que ses Alliés, s'est adaptée aux conditions de la lutte. Elle a vu que, pour dominer la machine allemande il fallait créer une machine aussi puissante, aussi « efficace, » avec ce « plus » de valeur morale et d'enthousiasme qui devait donner la victoire. Cette valeur morale refusée à la machine, la France la sentait en elle, et sa confiance dans la victoire définitive est justifiée. — Mais saura-t-elle apprendre toute la leçon de l'Allemagne :

l'habitude de la préparation, de la discipline, de l'organisation, de l'économie? Les Français sauront-ils s'approprier le sens intime de cette leçon, l'incorporer à leur caractère, le transmettre à leurs enfans? C'est la grande question qui nous importe à nous autant qu'à eux, au monde entier. Le monde saura-t-il concilier l'organisation matérielle de l'Allemagne et des temps modernes et la tradition latine humaine? L'organisation sociale, industrielle, systématique, et non pas intermittente et vague, la prudence, l'économie, l'obéissance et la subordination de l'individu à l'État, la discipline, — en un mot, la société efficiente; c'est une grande leçon.

Si le monde peut apprendre la leçon que l'Allemagne nous fait entrer dans la tête à coups de massacres, de ruines et de souffrances, s'il peut se discipliner sans se « teutoniser, » le sacrifice ne sera pas trop grand. Si les peuples non germaniques ne réussissent pas à s'assimiler la leçon assez efficacement, alors c'est que le Teuton est destiné à dominer le monde. La supériorité dont il se vante deviendra, un fait, le décret de la destinée.

C'est la grave décision qui s'élabore en ce moment en Europe, dans le sang et les larmes, à savoir : quelle est l'importance relative pour l'humanité de la discipline ou de la liberté? L'idéal est de les avoir l'une et l'autre, dans la mesure où l'une est compatible avec l'autre. En Amérique, on voit les maux de l'individualisme dégénérant en licence. En Allemagne, on voit le résultat monstrueux du culte idolâtre d'un autre idéal : la Société, machine sans âme. Entre les deux est la voie du progrès à venir, dans laquelle, d'un instinct sûr, s'engage le Latin.

Dans les deux derniers chapitres de cette partie : — *La foi de la France*, — *La France nouvelle*, Herrick montre que de tous

les belligérans, c'est la France qui le plus nettement aperçoit cette route, et comprend le plus clairement ce que cette guerre signifie, et toutes les vastes conséquences de cette décision suprême, non seulement pour elle, mais pour tous. Elle se bat, non pas pour des territoires, mais des principes. « On peut déclarer que l'Allemagne ne peut être battue. Les Français savent dans leur âme qu'elle peut l'être, qu'elle l'est déjà. Dans cette décision de l'histoire du monde, la plus grave de toutes, » la France révélant son âme éclaire les voies futures : « elle a subi l'épreuve de la flamme : elle n'est pas finie, comme le croient si pitoyablement mes amis germano-américains : » elle ressuscite, plus forte que jamais, et par elle « c'est l'esprit latin qui, de nouveau, triomphe, — la tradition la plus saine, la plus douce, la plus noble qui ait jamais été enseignée au monde pour y accomplir le mystère de la destinée. »

Pareille compréhension des profondeurs de l'âme française et de la tradition latine n'étonne pas chez un Ferrero qui charrie ces traditions dans son sang. Mais que cet Américain de pure descendance anglo-saxonne se félicite de la « reprise par les races latines de la direction de la civilisation, » voilà qui surprendrait, si on ne se rappelait les origines de cette Amérique dans notre XVIIIe siècle, et qu'à cette terre toutes les races aboutissent comme à un réservoir commun d'avenir et y déposent des parcelles de leur idéal. « Nous sommes moins Anglais que Français par notre esprit, notre idéal de culture et de vie, » dit Herrick; et la thèse peut se soutenir. Et puis les angoisses patriotiques de la dernière partie : — « L'Amérique : Qu'est-ce que cela signifie pour nous? » — éclairent le problème. L'Amérique est au partage des chemins; et il ne semble pas que ses guides voient bien clair. Toutes ces phrases du Président sur la neutralité, sa complaisante constatation que « deux mille lieues de mer froide sont non conductrices du fluide de la guerre, » humilient d'autant plus profondément Herrick qu'il voit chaque jour plus nettement que le Président a « exactement interprété la volonté nationale. Plus on va vers l'Ouest, plus le cœur de l'Amérique devient froid, plus la vision de l'Amérique devient obtuse. » Elle se désintéresse de la guerre : elle n'en voit pas la menace personnelle :

Le péril allemand ne réside pas dans une invasion allemande,

dans ses gros canons, sa grande flotte, ni la machine à la prussienne. Il est plus profond : il réside dans l'Allemagne elle-même, dans l'image qu'elle se fait du monde. Si l'Allemagne remportait même une victoire partielle par l'application de cette doctrine monstrueuse du matérialisme, c'est elle qui deviendrait inévitablement la loi du monde, — la loi du barbare. C'est l'Allemagne qui imposerait sa morale au monde! Et de toutes les nations du monde, c'est l'orgueilleuse Amérique qui serait la première à accepter cette nouvelle interprétation des commandemens. Car nous ne savons pas résister à la fascination du succès. Le péril allemand... est déjà dans notre sein, insidieusement à l'œuvre dans notre cœur... Voulons-nous, Américains, voir notre monde germanisé? Non pas dans son art, sa langue, ses coutumes, Dieu nous en préserve! bien que cela puisse arriver. Mais germanisé dans son âme? Voulons-nous que ce soit l'idée allemande ou l'idée latine qui prenne le dessus? Et sommes-nous assez attachés à notre idéal pour résister à la « pénétration pacifique » de l'Allemagne dans la forteresse de notre esprit et de notre cœur? C'est pour nous une question angoissante. Les poilus souillés dans les tranchées de première ligne, ah! sachons le comprendre, se battent aussi pour nous! Ils comprennent, eux, que l'idéal allemand s'achète au prix de l'humanité, — et c'est là un prix trop haut... Leur conception de la vie comprend l'esprit chevaleresque, un idéal sentimental, non utilitaire, mais sans lequel la vie de l'homme sur cette terre serait désolée, sans dignité, sans signification. Enlevez à l'homme le rêve lointain d'un meilleur lui-même, et vous faites de lui l'animal de la jungle, d'autant plus méprisable qu'il est plus habile à satisfaire ses appétits. Nous autres Américains, nous avons fait effort pour atteindre les beautés de la chevalerie, de l'art, de la tradition, pour les introduire dans notre vie, souvent sans discernement, sans délicatesse. Nous avons emprunté et acheté ce que nous ne pouvions créer; instinctivement nous rendons hommage à ce qui dépasse la sphère de notre puissance industrielle, avouant ainsi l'insuffisance de notre matérialisme à satisfaire notre âme.

Et c'est pourquoi les crimes allemands, la conception allemande de la vie devraient révolter les Américains autant que les Français, « car ces sentimens ne sont pas des objets de raisonnement, mais d'instinct, des impératifs de l'âme, » et c'est pourquoi tout Américain devrait comprendre que « tout soldat qui meurt dans les tranchées de France, tout mutilé qui traînera dans la vie son corps défiguré, se donnent pour nous, afin que nous vivions dans un monde où les droits individuels et la liberté soient respectés, où la beauté morale et la beauté de l'art

puissent subsister, où la vie signifie quelque chose de plus que les appétits. » Et ce que cette suprême décision révèle à Herrick, c'est donc la niaiserie du pacifisme, de l'internationalisme vague dont se targuent beaucoup de ses concitoyens comme d'une supériorité; peu à peu se dévoilent à ses yeux étonnés la grandeur infinie du patriotisme et sa signification vitale. Tout est à retenir dans son analyse de ce sentiment patriotique inconnu, d'après lui, à l'Américain, et qu'un sec rationalisme méprise. C'est la religieuse ferveur de ce sentiment qui fait que « *Viva l'Italia!* Vive la France! est la prière la plus sincère, la plus pure que l'Italien, le Français puissent prononcer, » car elle est le jaillissement de toutes les forces de son passé, de sa race, et de son être, de tout l'idéal hérité qui le fait vivre, la suprême émotion de la vie de l'individu : « Là où cette émotion est instinctive, intense, c'est que le peuple a reçu en héritage une tradition précieuse qui brûle encore dans son sang. Et mieux vaut toute perte que cette malédiction : l'absence de toute foi suprême, de tout consentement au sacrifice, — que cet égoïsme sans nom dans lequel notre jeunesse américaine est élevée. »

Avec angoisse, Herrick constate cette lacune et se plaint qu'elle fasse de sa race une foule, non une nation : tout enfant d'Europe sait ce qu'ignore le jeune Américain « égoïste né qui ne sait jamais s'oublier lui-même, subordonner ses ambitions personnelles à un devoir transcendant, » — qu'il est redevable d'une grande dette, qui est de servir son pays, ce grand tout qui lui a donné le meilleur de lui-même :

Ayant fait le sacrifice de leur vie pour la cause du patriotisme et de l'idéal national, les Français avaient trouvé leur véritable vie, plus vaste, plus belle, plus forte. Leurs tombes parsèment toutes les campagnes de l'Est de la France. Ils ont payé leur dette, rempli leur rôle, grand ou petit, ignorés ou glorifiés par les hommes. Ils ont donné leur sang pour la terre de leurs aïeux.

Ils ont donné à cette terre beaucoup plus que leur sang. Ils ont laissé en mourant à ceux qui survivent, à ceux qui sont encore à naître, un admirable héritage d'honneur et de noble responsabilité. En arrosant cette terre de leur sang, ils l'ont rendue infiniment plus précieuse à tous les êtres qui la foulent. Ils ont aidé à donner à la vie son sens, pour ceux qui restent et qui les pleurent. Ils n'ont pas laissé derrière eux la joie, mais la foi. Quelque chose de la gloire créée par

ces morts et ces blessés rayonne même jusqu'à nous dans notre lointain pays paisible...

Et donc cette guerre que les pacifistes américains appellent une boucherie confuse et vaine est pour Herrick une guerre nécessaire, une guerre sainte, et nul peuple et nul homme n'a le droit de s'en désintéresser, car elle est la plus grande des décisions de l'âme et de l'histoire. Elle seule peut donner « la paix vraie qui ne s'établit pas par l'abandon ou le compromis, — ni pour les individus, ni pour les nations. »

Tel est le sens de ce livre et la justification de son titre. Cette décision est la décision suprême, non pour telle race ou telle nation, mais pour toute âme. En face d'elle aucune ne peut rester « neutre. » Entre le bien et le mal aucune neutralité n'est possible.

Seul un Américain pouvait écrire ce livre. Seule l'Amérique pouvait fournir l'arrière-fonds, la secrète inspiration qui lui donnent son émouvante originalité. Un romancier d'un autre pays aurait pu, sans doute, en ordonner la progression dramatique aussi subtilement, y verser des qualités de vie, de pénétration, d'émotion intellectuelle aussi vives, un autre penseur abonder en analyses aussi fortes. Mais dans le complexe tissu de ce talent où s'entre-croisent tant d'influences et de traditions, — puritaines, païennes, anglo-saxonnes, latines, — dans cette œuvre où la ferveur morale et le détachement de l'artiste, les préoccupations et les intuitions du démocrate, les dédains du philosophe aristocratique, se fondent en subtil mélange, l'apport du patriote angoissé est, pour nous, le plus riche en intelligence et en émotion. — C'est la grande ombre de la destinée américaine incertaine projetée sur toute l'œuvre qui la baigne d'inquiétude tragique et lui donne son sens profond : c'est le problème toujours présent de cet avenir qui stimule le cerveau et le cœur de Herrick. Car, tel Hercule au partage des chemins, la jeune Amérique dressée dans sa force immense et confuse, grand corps indéterminé encore, est au seuil de sa destinée indécise, et tout l'avenir de son âme sortira de son choix. En elle tous les héritages de l'ancien monde et des richesses nouvelles sont réunis; et devant elle tous les problèmes, les anciens et les nouveaux, se posent. Son sort est celui de l'humanité entière et sa décision est la plus significative de toutes. — C'est l'honneur

de Herrick d'avoir vu avec cette lucidité les données du grand problème, et d'avoir été dans cette crise la conscience supérieure de son peuple. Son livre est ainsi une des contributions les plus hautes de l'Amérique à la littérature durable de cette guerre. Par la variété des idées, des préoccupations et des inquiétudes dont elle est chargée, elle est peut-être la plus caractéristique de toutes et, dans sa complexe originalité, la plus américaine (1).

III

Il ne faut pas demander aux théoriciens du droit international et de la politique, aux historiens et aux philosophes américains, les vives qualités littéraires, ni espérer trouver dans leurs œuvres l'intérêt dramatique du livre de Herrick. Toute analyse détaillée du réquisitoire de Beck : *The Evidence in the Case :* des lucides essais du Président Eliot : *The Road toward Peace :* des écrits de Mark Baldwin, de Morton Prince, de White, même des suggestives dissertations de H. A. Gibbons, de R. Usher et de Morton Fullerton, serait déplacée dans un exposé de la contribution proprement littéraire des États-Unis au grand débat. Certes Usher, Gibbons, et surtout Morton Fullerton, sont des écrivains de valeur; mais ce sont avant tout des spécialistes, et le détail de leur pensée déborderait non seulement les cadres, mais l'esprit de cette étude. Et puis, par le caractère abstrait et général de leurs préoccupations, ces juristes, ces professeurs, ces historiens de l'Est sont moins citoyens de leur pays que du monde : plusieurs d'entre eux sont profondément européanisés ou même établis parmi nous; et c'est la pensée européenne ou cosmopolite qu'ils expriment plutôt que la pensée spécifiquement américaine. De même, malgré l'éclat et la force des explosions périodiques de Roosevelt, malgré la vigueur et la haute tenue littéraire des articles de Simonds, l'intensité presque fanatique d'émotion qui brûle dans les beaux articles de Arthur Gleason, l'ironique finesse de ceux de Walter Lippmann, les pénétrantes analyses des purs intellectuels de la *New Republic*, férus d'Américanisme intégral, dédaigneux des idéalismes nationaux des vieilles races, malgré toute la valeur documentaire et parfois artistique de ces écrits

(1) Une traduction française de ce livre va paraître à la librairie Didier.

divers, d'ailleurs en général disséminés à travers des journaux et des *magazines*, leur analyse entraînerait trop loin, et n'apporterait que peu à la définition de l'esprit proprement américain. C'est notre point de vue qu'ils soutiennent presque tous; et, si touchés que nous soyons de l'unanimité de leur effort en notre faveur, leurs thèses nous sont familières, et il suffit de saluer avec reconnaissance en passant leur fervent apport à notre cause.

Mais si dans cette armée de tirailleurs il fallait faire une place à l'un plutôt qu'à l'autre, c'est à coup sûr à Frank Simonds qu'on l'accorderait. Ce rédacteur en chef de *la Tribune* est le plus intelligent, le plus lucide, le plus brillant des journalistes américains, le plus ardemment attaché à notre cause. Son influence a été immense. Il a profondément modifié l'opinion publique de son pays, par ses analyses pénétrantes des visées allemandes, de l'âme de la France que personne n'a mieux comprise que lui : il a clarifié pour ses compatriotes événemens et idées, donné à la pensée des politiciens, des directeurs de journaux, une forme énergique et des directions efficaces. Tel recueil de ses articles : « Verdun : ils ne passeront pas! » répandu à des centaines de milliers d'exemplaires, a été pour notre cause la meilleure des propagandes.

Au-dessus de cette production plane la pensée philosophique proprement dite de l'Amérique. Malgré son caractère abstrait, il est impossible de la passer sous silence, car elle est la plus haute manifestation, non seulement du cerveau américain, mais de cette idéalité américaine supérieure qui nous révèle, comme toute philosophie, les tendances profondes de la race, les démarches de son intelligence et un peu de son avenir intellectuel. Et par bonheur, la guerre a produit dans cet ordre d'idées au moins un livre, *Egotism in German Philosophy*, par George Santayana, qui s'impose par une profondeur de pensée, une beauté de style si rares, une portée philosophique si haute, qu'il est impossible, malgré son caractère ardu et spécial, de ne pas le signaler à part. Certes cette magistrale analyse de l'essence même de la philosophie allemande pourrait être signée d'un nom européen : ses qualités de mesure et de lucidité, de sereine intelligence, de sobre précision, de pénétrante finesse, de grâce aisée, sont grecques; et Santayana, latin d'origine, semblerait, à première vue, peu Américain. Il l'est cependant comme savent l'être un Whistler ou un Emerson, qui ont cueilli la fine fleur du

monde, héritiers de toutes les traditions parce qu'aucune tradition particulière ne les accable ni ne les détermine, universels par ce détachement supérieur de l'artiste suprêmement intelligent qui, tel Walter Pater, reconnaît dans toute perfection sa patrie. Du haut de cet empyrée baigné de lumière translucide, des *templa serena* qu'il habite, Santayana voit la lointaine confusion du monde et les confuses aspirations des races se résoudre en groupemens précis et nettes directions de destinée. Son calme regard pénètre au delà des apparences jusqu'aux idées éternelles, et son jugement impartial les pèse avec une tranquille justesse.

Pour ce Grec lucide qui ne saurait être dupe d'aucun mysticisme et qu'aucun verbiage prestigieux ne peut tromper, l'égotisme, qui est la marque de l'immaturité, de l'inexpérience, de la vision imparfaite, est la force partout présente et immanente dans toute pensée allemande. Vingt années d'études approfondies consacrées à cette pensée ont dégagé pour Santayana ce caractère. Elles lui ont montré l'incapacité de pensée objective de l'esprit allemand, l'incapacité de soumission à une règle universelle de la volonté allemande, la foncière puérilité des conceptions allemandes, qui livrent aujourd'hui contre la raison et la liberté un double assaut, par la violence armée et la sophistique. Ce sombre assaut sera repoussé par la force, si possible ; il sera de toutes façons anéanti à la longue par l'indomptable résistance morale que des races plus mûres d'esprit, plus riches de sagesse, opposent avec succès à la grossière volonté du conquérant.

Tout d'abord, Santayana montre l'affleurement dans les poètes comme dans les philosophes allemands de ce subjectivisme foncier de l'âme allemande, romantique, mystique, livrée à toutes les impulsions de l'instinct et de la destinée, enfermée dans la totale relativité acceptée de l'esprit comme dans une prison où elle se complaît, ayant la religion de tout ce qui est familier, imparfait, instable, en voie de devenir, éprise du pittoresque et de l'emphatique en art, amoureuse de la musique qui libère les émotions indéterminées jaillies de l'être obscur, et, partant, incapable de vrai idéalisme, de cet idéalisme platonicien, qui voit en tout, non le réel, mais l'idéale perfection que la réalité ne fait que suggérer sans la réaliser jamais ; impuissante donc à s'élever jamais à l'universel, à ce qui rejette les objets des

sens pour s'élancer plus haut à l'appel de la beauté et du désir.

Avec finesse, il expose le sophisme fondamental de cet idéalisme qui nie la possibilité pour l'esprit de rien connaître que ses idées, de cet égotisme dogmatique qui nie que rien n'existe que ce qu'il connaît :

Une seule visite à une maison de fous peut provoquer cette assertion : elle est fausse cependant. Seul le fou ne peut voir que ses idées. Mais ses perceptions correspondent à des objets extérieurs : elles expriment une réaction intérieure ; elles sont des rapports sur le monde extérieur qui existe indépendamment des catégories de l'esprit, seul objet de connaissance pour les Allemands.

Mais mieux encore que la théorie kantienne de la connaissance, les idées de Hegel et de Fichte sur le rôle providentiel du peuple allemand dans l'Histoire montrent le côté subjectif, mystique et religieux de cette philosophie, qui est l'héritière du Judaïsme. Elle n'aurait jamais pu se former par la libre observation de la nature et de la vie, comme la philosophie de la Grèce et de la Renaissance. Elle est la théologie protestante devenue rationaliste. Elle réduit Dieu et la nature à des créations de l'esprit ; mais profondément elle croit que l'esprit qui questionne et lutte est absolu, divin, et que les intérêts moraux de la créature seuls importent, et que le monde y aboutit. Dans ce plan de l'univers les principales figures ne sont pas des individus, le Créateur, le Rédempteur, l'âme individuelle, mais des nations et des institutions. La piété biblique des premiers protestans devient un zèle séculier d'ordre social et patriotique, une religion de la vie conventionnelle de ce monde. L'essence de la philosophie allemande et du protestantisme est une : chaque individu doit repenser pour soi les interprétations de la Bible et les doctrines de l'Église, les connaissances traditionnelles acceptées, les croyances naturelles de l'esprit, et les réfuter. Pour préserver sa liberté et son idéalisme, il doit chaque jour les reconquérir. La foi est chose primitive et absolue, non une connaissance transmise par d'autres dont l'expérience peut être plus grande que la nôtre : d'où la révolte du protestantisme contre la médiation en religion, contre toute autorité extérieure et contre le Dogme, et de la philosophie allemande, qui est une éternelle critique de toute règle ordinairement acceptée.

Mais la philosophie allemande sur un point dépasse le pro-

testantisme. Elle a séparé les deux élémens qui sont au fond de toute religion traditionnelle. Elle a gardé la foi vitale à la volonté animale : elle a rejeté les leçons de l'expérience. Pour elle, le moi seul existe, et cette volonté, qui, pour être absolue, ne peut reconnaître et aimer, — non la vérité qu'elle découvre, mais celle qu'elle crée. A la place du Dieu extérieur elle met l'impératif catégorique du moi, le plus subjectif des sentimens, le sentiment de ce qui *doit* être. Et cet impératif n'est pas seulement omnipotent, il est impitoyable : Kant rejette expressément comme indigne de cette volonté absolue toutes les compromissions, toutes les conséquences contingentes :

Que cet impératif devienne non la voix d'un lointain décalogue hébraïque, mais d'une jeune vie et d'un tempérament riche, et il sanctifiera toute passion débridée, tout crime romantique. Sous les aspects d'une conscience infaillible devant laquelle rien n'a le droit de subsister, l'égotisme absolu est lancé sur sa carrière irresponsable. Sous prétexte qu'il faut impitoyablement obéir aux mandats de cette conscience envers soi-même, on les appliquera aux autres sans égard pour leurs victimes. Cet impératif catégorique est absolu, est antérieur aux mondes, qui ne sont qu'une création de l'imagination. L'égotisme et les ambitions des Allemands sont d'antiques folies de la race des hommes, mais ils prennent ces passions vulgaires pour l'esprit créateur de l'univers.

Et c'est ainsi que Kant fut le prophète, mieux, le fondateur, de cette nouvelle religion allemande.

Fichte la perfectionna. L'objet véritable de la volonté absolue n'est pas tel objet, tel plaisir, mais le *vouloir*. Plus ce vouloir est intense, désintéressé, mieux il manifeste la volonté absolue. L'héroïsme qui consiste à se briser contre des obstacles insurmontables est donc peut-être la suprême manifestation de l'idée divine. La volonté ose périr, afin d'avoir tout osé. Au milieu des ruines elle reste idéalement victorieuse. Et pour Fichte cette volonté, identique à l'idée, s'identifie à la vie de la nation allemande. Pour elle, il veut cette lutte éternelle, mère de toutes choses. Si elle cessait de lutter, elle cesserait de vivre. L'effort incessant est exigé par la volonté absolue. Elle a besoin de sentir des résistances pour devenir plus intensément consciente de soi. L'acquisition vaut mieux que la possession, parce qu'elle donne plus intensément le sens de l'effort et de la puissance :

Cet idéalisme n'est pas celui du solitaire ou du poète; ce n'est pas quelque chose d'accidentel et de fugitif dans le monde comme un trille d'oiseau; dans l'immense orchestre, il ne redoute pas d'être étouffé par le tonnerre des instrumens matériels ou de s'élever en strideurs et en tensions hideuses; la strideur et la tension sont son élément.

Son activité préférée est de se frayer par la force un chemin vers la réalisation de son hégémonie :

L'expression adéquate de son âme est la bataille universelle qui seule peut contenter ses instincts. Il doit refaire le monde d'après le modèle immanent dans son esprit; et telle est là destinée glorieuse de l'Allemagne.

La liberté naturelle est chose honteuse, un fouillis d'impulsions sensuelles et intellectuelles sans principe d'ordre. Que les Allemands, en qui ce principe d'ordre est inné, soient donc la Providence de l'humanité et les ordonnateurs du progrès! Et si le peuple refuse l'Idée, que l'État l'impose. L'éducation idéale refait l'homme si bien qu'il devient incapable de vouloir ce que cette éducation n'a pas voulu. L'État, obéissant à sa mission idéale, doit conquérir le barbare et l'élever à la culture. Fichte l'a dit :

C'est l'Idée qui pousse le conquérant macédonien au loin. Les civilisés doivent régner et les incivilisés obéir. Ne me parlez pas des milliers de victimes qu'il sema sur sa route, de sa mort prématurée. Il a réalisé son idée. Il pouvait mourir.

Et Santayana ajoute :

La théorie transcendante d'un monde imaginaire créé par le moi et d'une volonté absolue, voilà certes d'effrayantes illusions; mais ni plus désespérées ni plus illusoires que des systèmes que des millions d'êtres ont acceptés. C'est une religion nouvelle. Elle domine le jugement et la conduite de la nation allemande tout entière. Aucune tyrannie ne pourrait être plus absolue. Ses prophètes sont les philosophes et les historiens du siècle dernier. Ses grands-prêtres et ses pharisiens sont son gouvernement et ses professeurs; son troupeau fidèle de croyans est la masse disciplinée de la nation; ses hérétiques sont les socialistes, ses dupes les catholiques et les libéraux qui abomineraient la foi nationale s'ils la comprenaient; elle compte aujourd'hui des millions de martyrs, et ses victimes parmi les incroyans sont

plus nombreuses encore, car tout homme, à quelque degré, est sa victime.

Mais où l'égotisme foncier de cette philosophie éclate le mieux, c'est dans Hegel, et d'autant mieux que ses prétentions à l'objectivité sont plus grandes. Je ne suivrai pas Santayana dans sa profonde analyse de cette philosophie, des principes hégéliens de l'identité des contradictoires, qui revient à faire les choses se conformer à des mots, non les mots aux choses, ni de la « substance, » ni du sophisme qui veut que l'État soit la réalité divine sur la terre. Cela entraînerait trop loin.

L'erreur profonde, celle de Stirner, de Schopenhauer comme de toute la philosophie allemande, est, en dernière analyse, leur incapacité de concevoir dans la nature humaine, si variée, si richement douée, d'autre force que la *volonté*, qui n'est qu'une attitude accidentelle, consciente, et étroitement absolue. Ils ne respectent pas les conditions extérieures de son action, — Dieu, le monde matériel, la nature, et la volonté des autres hommes. « Leur immaturité de pensée éclate dans leur conception que le bien, c'est la vie, ce qui est parler comme un animal irrationnel, tandis que, pour un être rationnel, le bien n'est que la partie bonne de la vie, cette espèce de vie saine, stable, sage, tendre et belle qu'il appelle « bonheur. »

Et c'est l'explication du pessimisme romantique de Schopenhauer et de ces philosophes. La volonté ne peut jamais aboutir pleinement. Être éternellement mécontent à la Faust sembla donc à ces insatisfaits une preuve de supériorité. Une fausse interprétation mystique de la nature est au fond de ce romantisme. Ce qu'il désire n'est pas tel bien, — se nourrir, avoir des enfans, la victoire, la connaissance, ou tel autre but précis des instincts humains, — mais un bonheur abstrait et perpétuel dissimulé derrière toutes ces fins variées. L'aspiration infinie et insatisfaite de l'âme allemande est seule réelle pour elle. Pour l'homme normal, ce sont les choses mêmes qui sont belles, pénibles, saintes ou ridicules : il ne parle pas de son *Gemüt*. Mais c'est son *Gemüt*, son émotion, qui pour l'Allemand est tout : il connaît mieux ce qu'il *sent* que l'objet de sa sensation ; d'où l'illusion de posséder une sensibilité plus riche et plus massive : ses sentimens absorbent son attention et lui paraissent d'une profondeur merveilleuse, parce qu'ils n'ont pas d'appui

extérieur. Et c'est ainsi que la musique est l'art allemand suprême : c'est l'art d'un esprit pour qui le monde est étranger, n'est qu'une provocation d'échos et de drames internes. « Mais que ces musiciens ne créent pas un système du monde de leur *Gemüt*, comme on crée une symphonie. Qu'ils ne lèvent pas leur bâton à la face des étoiles et des nations pour les conduire comme un orchestre. »

De ce romantisme effréné Nietzsche fut le prophète attardé. En lui tout l'égotisme naïf de ces philosophies trouve son expression suprême; et son Surhomme est le dernier de leurs sophismes. Les chapitres où Santayana analyse les fondemens de l'anarchie nietzschéenne sont une merveille de pénétration et de justesse. Ce Grec démontre avec aisance l'incompréhension totale chez Nietzsche du génie grec :

Un peu de la dure beauté dorienne, un peu du hautain silence aristocratique du vainqueur dans Pindare entre dans son idéal : l'ardeur et la liberté bachiques y entrent à coup sûr. Mais il n'a pas compris la leçon des Grecs, ni leur modestie, ni leurs vénérations, ni leur joie dans l'ordre et la beauté, leur sens de l'amitié, de la sainteté des lieux et des institutions. Il répéta les paradoxes de leurs sophistes sans se rappeler comment leurs sages les avaient réfutés. Il vit qu'une force démoniaque est au fond de tout; il ne vit pas que cette force avait été disciplinée, ce qui est tout le secret grec. Platon l'a exposé il y a longtemps dans le contraste qu'il établit entre l'inspiration et l'art. L'inspiration, comme la volonté, est une force sans laquelle la raison ne peut rien, mais elle doit s'harmoniser avec la Raison ou elle ne fait rien qui vaille. C'est la Raison qui est le critère de la volonté ; et cela, Nietzsche l'ignore comme toute la merveille du génie grec.

Il est le pur barbare, le païen :

Les Grecs, eux, étaient dans ce sens les moins païens des hommes. Ils étaient dociles aux expériences politiques, à la loi, à l'art méthodique, aux limites et aux ressources reconnues de la vie mortelle. Leur vie leur semblait enfermée étroitement par le ciel et la terre et la mer, par la guerre, la folie et la conscience et leurs dieux secrets, par des oracles et des génies locaux et leurs cultes familiers, par une destinée partout présente et la jalousie des dieux invisibles. Cependant ils voyaient que les forces divines étaient constantes, et qu'elles exerçaient leurs pressions et leurs générosités avec tant de méthode qu'un art et une religion prudente pouvaient s'élever parmi elles.

Mais Nietzsche et les Allemands, païens impénitens, se révoltent contre cette mesure, et cette orthodoxie de la sagesse : elles ne sont pour eux que vitalité inférieure et lâcheté :

Une haine profonde les anime contre la notion même d'un cosmos que l'on peut découvrir, ou d'une stable nature humaine que l'on peut respecter. La Nature, nous dit-on, est un symbole artificiel qu'emploie la vie, la Vérité une convention temporaire, l'art l'expression d'une personnalité ; la guerre vaut mieux que la paix, l'effort que la réalisation, l'intuition que l'intelligence, le devenir prime la forme, la volonté, la moralité.

Tout cela n'est qu'une révolte contre les entreprises ardues et confuses de la raison, contre la science, les institutions humaines, les contraintes morales :

D'autres ont dit que l'homme est un être rationnel. Mais pour l'Allemand, sa raison est chose éventuelle et idéale, tandis que son animalité est chose essentielle et profonde. C'est le paganisme qui est la religion primitive et universelle.

Et depuis quatre cents ans les Allemands tâtonnent désespérément pour retrouver leur « moi » pur, pour restaurer leur paganisme primitif, et rejeter loin d'eux tout l'héritage de la Grèce et du Christianisme, toute la sagesse acquise de l'homme et les conquêtes de la raison. Aujourd'hui ils aboutissent, et appliquent à la réalité les instincts puérils de leur égotisme transcendant. Nous savons comment. Mais, pour eux, qu'importent les conséquences? Elles ne font que prouver le sublime désintéressement de leur égotisme, la pureté de leur folie sacrée, l'idéalité de leur volonté absolue.

Si l'Allemagne est vaincue, ce n'est pas elle qui aura tort, mais le monde, la raison humaine, l'humanité entière. Tel est l'égoïsme colossal auquel aboutit cette pensée.

On devine avec quelle hauteur de mépris Santayana rejette cette doctrine et la barbare puérilité de cette vanité :

Toute la philosophie transcendante est fausse : elle n'est qu'une vue personnelle de l'esprit. La volonté n'est absolue ni dans l'individu, ni dans l'humanité. La Nature n'est pas un produit de l'esprit : un monde extérieur existe, antérieur infiniment à l'idée que l'esprit s'en fait ; et l'esprit le reconnaît et s'en nourrit. Il y a dans l'homme une nature humaine constante que nos passions et nos fantaisies peuvent trahir, mais ne peuvent annuler. Il n'y a pas d'impératif catégorique, mais seulement l'action d'instincts et d'intérêts capables de

discipline et d'adaptation. Toute notre vie n'est qu'un compromis, qu'une naissante harmonie incertaine entre les passions de l'âme et les forces de la nature, forces qui engendrent et protègent les âmes des autres créatures, les enrichissant de puissances d'expression et d'affirmation personnelle semblables aux nôtres, et de fins personnelles également chères et dignes à leurs yeux : si bien qu'un esprit vif et honnête ne peut pas ne pas pratiquer la courtoisie dans cet univers, exercer sa volonté sans véhémence, ni vanité grossière, juger sans sévérité, et en tout rejeter le mot « absolu » comme le plus faux et le plus odieux des mots. Montaigne l'a dit : « Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de nostre mère nature en son entière majesté; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon une juste grandeur. »

Le livre de Santayana se termine par cette leçon de mesure et de sagesse donnée à l'Allemagne. Elle est celle de la Grèce et de Platon, celle de Montaigne et de Pascal aussi, de cette raison tout humaine qu'incarne la France, et que l'Allemagne bafoue, parce qu'elle ne peut la comprendre, et que son essence en est la négation.

IV

Passer de cette métaphysique aux *Voyages au front* de Mme Edith Wharton semblerait une transition paradoxale. Et cependant entre ces deux livres si différens un lien subtil existe. Et d'abord, partout dans les vives esquisses de Mme Wharton se révèle la présence de cet esprit français de mesure et de justesse qui est celui que définit Santayana, et qu'elle possède comme lui. Dès la première page, finement elle souligne « la sobre discipline » du paysage français; et cette note frappée dès l'abord donne le ton à tout son livre : l'ordre discipliné, l'humanité équilibrée de cette France, si nettement perçue par elle, se retrouvent dans sa vision et son style. A travers toutes les tragiques expériences de ces années sanglantes, dans le visage de la terre française ravagée, dans toutes les manifestations de l'âme française aux prises avec la crise suprême, ce que Mme Wharton cherche avec toute l'ardeur de son intelligence affinée, avec une pénétration de psychologue qui scrute les

cœurs, c'est le secret de cette France qu'elle aime ; et elle ne le chercherait pas ainsi si elle ne l'avait déjà trouvé.

Et d'autre part elle apporte, comme Santayana, à sa patiente recherche le détachement, l'absence de préjugés, la lucide intelligence abstraite de cet esprit américain supérieur, presque impersonnel à force d'indétermination nationale, tant il est fait d'apports divers. Le chef-d'œuvre de cet esprit d'intellectualisme impartial appliqué à l'analyse d'un peuple est peut-être l'admirable livre de Brownell : *French Traits*. Avec l'émotion en plus, les trop courtes pages de Mme Wharton ne sont pas moins pénétrantes. Je ne la suivrai pas dans les descriptions de ces *Voyages au front*, que connaissent déjà les lecteurs de cette *Revue*. Mais qu'ils veuillent bien lire le chapitre inédit qui les termine et les résume : *The Tone of France*. Ils y trouveront sur l'âme de ce pays des observations d'une précise et sûre justesse.

Tel est, brièvement, l'apport de l'Amérique à la littérature de cette guerre, depuis la description toute nue du réel jusqu'à l'interprétation abstraite des idées qu'il dissimule. Implicitement ou explicitement, tous ces écrivains expriment, on l'a vu, avec les réactions variées de l'âme ou du cerveau de leur pays, une pensée identique, qui est la reconnaissance, obscure ou claire, du rôle symbolique que joue la France dans ce conflit, dont elle est le centre et le protagoniste, et qui par elle s'illumine. Leur éloignement comme leurs sympathies, la structure de leur cerveau comme les problèmes de leur destinée, font d'eux les témoins peut-être les plus précieux de cette lutte ; et leur témoignage éclaire non seulement le présent, mais l'avenir. Dans cet avenir du monde où le rôle des Américains va être si grand, quelle part jouera la claire conscience de la signification pour eux, pour tous les hommes, de la lointaine tragédie à laquelle ils se mêlent enfin ? Vont-ils, désormais, comprendre tous les paroles et les images que leurs écrivains leur ont apportées ? Sentiront-ils tous la portée universelle de ce drame immense ? Ou, au contraire, se réduira-t-il pour eux à une simple querelle nationale ? Dans quelle mesure la prédication de leurs écrivains descendra-t-elle dans leur conscience et révélera-t-elle à leur âme le vrai sens de ses destinées ? L'immense émotion qui en ce moment parcourt l'Amérique pourra bien être une lumière dans cette voie de découvertes où elle a si

longtemps trebuché; les patientes préparations de son président ont déblayé la route; elle y avance maintenant d'un pas à chaque instant accéléré, hors des ténèbres où elle s'était attardée. Peut-être des hauteurs qu'elle atteint enfin et où l'attendent, avec impatience, ceux de ses fils qui voient, et qui expriment ses tendances encore obscures, l'Amérique verra-t-elle enfin s'ouvrir devant elle des horizons dont elle avait jusqu'ici détourné ses yeux. Elle ne peut davantage poursuivre dans les bienfaits de sa terre promise son rêve d'isolement et de vague pacifisme, protégée par un éloignement qui chaque jour diminue, et murée dans des doctrines issues d'un passé périmé. La déclaration de guerre clôt pour toujours une ère de son histoire. Qu'elle le veuille ou non, son sort est maintenant lié à celui de l'Europe. Son étroite vie locale se mêle enfin à la vaste vie du monde. Son président lui-même le lui a dit dans son discours historique du 5 mars : « Nous ne sommes plus une province, détachée de l'univers : nous sommes devenus des citoyens du monde. »

Et c'est ainsi qu'à partir d'aujourd'hui elle ne pourra plus ignorer ou mépriser les immémoriales traditions vitales des autres peuples, leurs luttes, sous prétexte qu'elle les a dépassées, et qu'elle porte en elle un nouvel évangile humain : comme eux, elle traîne encore les fatalités du passé et d'une nature humaine qui n'est pas près de mourir encore : l'humanité n'est pas encore mûre pour ces réalisations de rêve, et l'ère des luttes, des larmes et du sang n'est pas encore close. L'Amérique reconnaît aujourd'hui qu'elle doit longtemps encore participer aux communes faiblesses des hommes, qui sont peut-être éternelles, et l'expression même de leur vie dans ce monde, et plus riches de noblesse et de dignité que tout bonheur. Sa destinée est la commune destinée de tous les hommes. N'en point accepter les nobles misères et les purifiantes luttes serait ce péché d'orgueil qui est le péché contre le Saint Esprit de l'humanité. Son Président lui a dit dans son noble message qu'y participer sera un « privilège » et non une abdication. Aujourd'hui devant les yeux de l'Amérique s'étendent d'autres terres de promission que le paradis matériel où nul homme ni nul peuple ne peut sans péril s'attarder, car l'âme s'y atrophie.

ÉMILE HOVELAQUE

REVUE DRAMATIQUE

LES LIONNES PAUVRES A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Les *Lionnes pauvres* ont fait leur entrée à la Comédie-Française. Ce n'a pas été une entrée triomphale. La pièce a paru vieillote et falote. Il est vrai qu'elle n'est guère bien jouée et que la mise en scène en est sans agrément. Mais la faute n'est pas seulement aux interprètes et au metteur en scène, elle est bien à la pièce elle-même, qui a cessé de porter sur le public. Retrouvera-t-elle quelque jour son action sur lui, et, avec le temps, éveillera-t-elle de nouveau cet intérêt de curiosité qui s'attache aux choses d'autrefois? Pour l'instant, elle n'est que démodée. On l'a écoutée avec une attention déférente : à vrai dire, sans plaisir et sans émotion. La plupart des mots font long feu, presque tous les effets ratent, et on n'a aucune envie de pleurer aux endroits pathétiques. Il faut un effort pour se représenter que l'œuvre est loin d'être négligeable, qu'elle a eu du succès et qu'elle le méritait, — mieux encore : qu'elle a fait scandale!

Car les *Lionnes pauvres* sont un des ouvrages les plus réputés d'Émile Augier, un des spécimens les plus caractéristiques de la comédie de mœurs telle qu'on la pratiquait sous le Second Empire. La formule a cessé de plaire : ce n'est nullement la preuve qu'elle valût moins qu'une autre. L'auteur dramatique, d'après cette conception, était d'abord un moraliste qui, venant de découvrir une plaie sociale, la révélait à ses contemporains et s'arrangeait pour que sa découverte ne passât pas inaperçue. C'était l'affaire de la définition ingénieuse, piquante, surprenante, et du couplet énigmatique et précieux, sur le modèle du couplet des pêches à quinze sous : « Séraphine appartient à cette catégorie de Parisiennes mariées que j'appelle, moi, les *Lionnes pauvres*. » Le mot est lancé : l'explication suit

incontinent : « Qu'est-ce qu'une lionne dans cet argot qu'on nomme le langage du monde? Une femme à la mode, n'est-ce pas? c'est-à-dire un de ces dandys femelles qu'on rencontre invariablement où il est de bon ton de se montrer, aux courses, au bois de Boulogne, aux premières représentations, partout enfin où les sots tâchent de persuader qu'ils ont trop d'argent aux envieux qui n'en ont pas assez. Ajoute une pointe d'excentricité, tu as la lionne : supprime la fortune, tu as la lionne pauvre. » Séraphine Pommeau est la lionne pauvre dans la petite bourgeoisie. Car il en est de toutes les conditions et à tous les étages de la société, mais Émile Augier a très justement vu que la figure ressortirait mieux dans un cadre bourgeois; et d'ailleurs il était éminemment un peintre de la bourgeoisie.

Voilà pour l'étude de mœurs. L'art en avait été enseigné par Balzac aux écrivains de théâtre, et le fait est qu'ils ont abondamment puisé dans l'immense répertoire du romancier. Mais puisque nous sommes au théâtre, il faut que la peinture s'encadre dans une action dramatique. Scribe, dont la maîtrise était alors incontestée, fournit le cadre tout fait, et trop bien fait, de ses comédies ou même de ses vaudevilles, et leur mécanisme d'horlogerie. Nous en avons ici un exemple. Augier imagine que Séraphine est mariée au plus honnête homme de la terre, qui en est aussi le plus confiant. D'autre part ce M. Pommeau, que la Providence a créé tout exprès pour être trompé par Séraphine, a une pupille, Thérèse Lecarnier, qu'il a élevée comme si elle eût été sa propre fille. L'amant qui paiera le luxe de Séraphine sera justement le mari de Thérèse. En sorte que le pauvre Pommeau souffrira doublement : de sa propre infortune et de l'injure faite à sa pupille ; et il sera inévitable que sa raison sombre dans ce concours de malheurs domestiques.

Des deux élémens que je viens d'indiquer, le premier, la peinture de mœurs, parut hardi, à l'époque, et l'était en effet. Augier convient que la donnée était « scabreuse. » Elle semble aujourd'hui anodine. Pourquoi? Tout simplement parce que le progrès a marché : nous en avons vu bien d'autres. Les prix ont monté. Il est beaucoup question, dans les *Lionnes pauvres*, d'un chapeau de cent cinquante francs : j'ignore tout du chapitre des chapeaux, je crois pourtant qu'aux années qui ont précédé la guerre, M. Pommeau eût plutôt su gré à Séraphine de ne mettre que cent cinquante francs à ses chapeaux. Et le relâchement des mœurs, en soixante années de notre vie moderne, n'a pu manquer de s'accentuer terriblement. Notez que Pommeau ne soupçonne pas les moyens d'existence de sa femme, et

quand il les apprend, il meurt de honte : c'est toute la pièce. Depuis lors, nous avons connu, au théâtre et même ailleurs, des maris moins scrupuleux. On chuchote sur le passage de Séraphine parce que ses toilettes semblent trop élégantes : combien de ménages avons-nous vus, dont le train de vie ne répondait nullement aux ressources avouées, et qui n'en étaient pas, pour si peu, moins bien reçus et fêtés? De même certaines scènes avaient scandalisé par l'audace de leur réalisme, celles où paraît la marchande à la toilette, qui sont d'ailleurs dans la meilleure tradition classique, notre ancienne comédie n'ayant jamais répugné à mettre en scène usuriers, revendeuses et autres professionnels de professions spéciales. Mais l'audace d'antan a vite fait de ne plus effrayer personne, et c'est même pour cela qu'elle est d'un si mince mérite en littérature.

Quant à l'élément de drame, ce que nous en apercevons surtout aujourd'hui c'est l'artifice. Tout le mouvement de la pièce consiste dans la révélation successive d'un secret. Étant donné que l'adultère de Séraphine est encore caché, il s'agit d'en avertir tour à tour chacun des intéressés, de façon qu'au dénouement tous les personnages sachent à quoi s'en tenir. Thérèse découvre d'abord que son mari la trompe : c'est le coup de la note de modiste fâcheusement tombée entre ses mains, — puis qu'il la trompe avec Séraphine : c'est le coup du chapeau. Notes de modiste qui s'égarent, portefeuilles qui se perdent, chapeaux révélateurs, petits moyens trop voyans, nœuds qui dénoncent au regard les ficelles du drame, le voilà bien l'héritage de Scribe ! Ici la « scène à faire. » Il faut que Thérèse confonde Séraphine, il faut que l'honnête femme foudroie du regard et fouette de trois mots brefs la coquine : ce sera la scène du bal, scène *de style*, propice à ce genre d'esclandres et consacrée par l'usage. Pour ce qui est de Pommeau, puisse-t-il tout ignorer ! Mais le théâtre a ses exigences qui sont impitoyables et n'admettent pas les grâces d'état. En vain ses meilleurs amis organisent-ils autour du bonhomme la conspiration du silence, il apprendra d'abord que Séraphine s'habille trop bien, même pour une personne experte à dénicher des « occasions » merveilleuses, puis qu'elle est entretenue, enfin qu'elle est entretenue par Léon Lecarnier : ce sont les trois stations de son calvaire. Reste Bordognon ; mais celui-là n'a pas besoin qu'on lui fasse de confidences : fin comme l'ambre, il sait tout et devine le reste.

Ah ! ce Bordognon ! Les autres ne nous amusent pas toujours, mais celui-là nous horripile. Nous ne lui en voulons pas d'être le rai-

sonneur. Il faut dans certaines pièces un raisonneur : c'était l'avis de Molière qui savait son métier. Encore convient-il que ce raisonneur se connaisse lui-même pour ce qu'il est, une utilité, au lieu d'accaparer le premier plan. Mais celui-ci encombre la pièce : on ne voit que lui, on n'entend que lui, occupé à faire les honneurs de son personnage et promenant partout sa vanité satisfaite et son contentement de soi-même, dont il craque. On attendait de lui un peu de bon sens : il cultive le paradoxe ! Pas un mot ne sort de sa bouche, qui ne soit un « mot. » C'est un homme qui ne saurait dire « bonjour » ou « Dieu vous bénisse ! » sans y mettre de l'esprit. Et quel esprit ! Quand il plaisante, voici de ses gentillesses : « Tel que tu me vois, je vais donner congé à ma propriétaire. — Est-ce que ta maison n'est plus à toi, par hasard ? — Nigaud ! à la propriétaire de mon cœur : elle veut m'augmenter, je résilie. » Quand il s'indigne, c'est pire : « Chez elles pudeur, désintéressement, amour, autant de préjugés évanouis, *neige fondue sous les piétinemens d'un luxe rapace et besogneux, un dégel dans un égout.* » D'où lui vient d'ailleurs le droit qu'il s'arroge de faire la leçon à tout le monde ? Son père, qui était marchand d'huile, comme ce bon fils le rappelle avec une moue de dédain, lui a laissé une belle fortune. Il en fait l'usage qu'il peut : « J'ai rudoyé des femmes dont les laquais n'auraient pas salué mon père. » Cela le flatte, le pauvre garçon ! Il dit : « J'ai vu tout ça et j'ai trente ans. » C'est un sot. Par malheur, ils sont plusieurs de son espèce dans le théâtre d'alors. Le personnage du raisonneur sceptique, fringant, étincelant, est un de ceux par lesquels la comédie du Second Empire aura le plus vieilli.

Si d'ailleurs l'usure du système dramatique et des moyens d'expression employés dans les *Lionnes pauvres* nous apparaît si cruellement, c'est que les choses mêmes que l'auteur avait à exprimer nous semblent de peu de conséquence et ne nous touchent guère. Émile Augier, avec son vigoureux bon sens et sa belle santé morale, a défendu la famille, exalté le devoir, rétabli les honnêtes gens dans l'estime d'où la littérature romantique les avait outrageusement bannis. C'est son honneur. Encore faut-il qu'il nous fasse partager pour ses honnêtes gens toute sa sympathie et contre ses coquins toute son indignation. Cette fois, il n'y a guère réussi. On se souvient du jeu subtil auquel se plaisait Jules Lemaître, et comment il s'amusait à contrarier la justice distributive de certaines pièces de théâtre où le parti pris de l'auteur lui semblait par trop dépourvu de nuances. Je n'aurai pas le mauvais goût de m'y livrer après lui.

Mais il saute aux yeux qu'ici les personnages sympathiques n'éveillent pas tous chez nous une très ardente sympathie, et que le réquisitoire dont on accable la coupable, pour juste qu'il soit en sa sévérité, n'est pas exempt de déclamation.

Laissons de côté Léon Lecarnier, qui est un serin, et Bordognon, qui est Bordognon, et c'est tout dire. Voici Thérèse, l'honnête femme. Elle a un très beau rôle. Elle n'est pas seulement irréprochable : elle fait preuve du courage le plus méritoire, en s'efforçant de refouler ses larmes et de dissimuler sa souffrance de peur d'éveiller les soupçons de Pommeau. D'où vient qu'elle nous émeuve si peu ? Serait-ce uniquement parce qu'elle est l'honnête femme, rôle ingrat comme on sait, du moins au théâtre ? N'est-ce pas plutôt parce que le rôle est trop peu creusé et que nous avons sous les yeux, non une femme, mais un rôle ? Quant à M. Pommeau, il a été le modèle des tuteurs et il est le parangon des maîtres clercs. Pourquoi faut-il qu'avec ses quarante ans sonnés et ses huit mille francs d'appointemens, il se soit mis en tête d'épouser cette petite diablesse et ce bourreau d'argent de Séraphine ? Il était féru d'amour, et l'amour ne raisonne pas ; mais notre théâtre classique, dont Émile Augier aime à se recommander, se refusait à prendre au tragique la mésaventure à laquelle s'expose le mari fourbu d'une femme trop jeune et verdissante.

Il va sans dire que je n'excuse pas Séraphine et que je n'ai même aucune envie de plaider pour elle les circonstances atténuantes. Quand elle rejette ses torts sur la société, je ne suis pas dupe de cette « diversion : » le procédé est connu et il est trop commode. Je pense seulement que cette aimable personne est une bien petite chose pour supporter le poids de tant d'injures dont on l'accable et de tant de malédictions dont on la poursuit. Les critiques ont remarqué que le caractère n'est pas étudié, que le personnage est en surface, et ils assurent que c'est le défaut essentiel de la pièce : il eût fallu nous montrer la chute progressive de Séraphine et comment, de l'adultère simple, elle tombe à l'adultère double qui est l'adultère payé. Émile Augier était tout près d'en convenir : il protestait seulement qu'il avait reculé devant cette peinture « aussi dangereuse que tentante » et craint que le public ne se fâchât tout rouge. Car il paraît que tromper son mari par goût du vice est moins grave que le tromper par goût de l'argent. Je crois pour ma part que, si Augier n'a pas tenté de faire la psychologie de Séraphine, c'est qu'où il n'y a rien, le moraliste perd ses droits. La psychologie de Séraphine n'est

guère compliquée : moins perverse qu'inconsciente, c'est une petite bête de plaisir et de lucre. Soyons pour elle sans aucune indulgence, mais n'exagérons pas son importance sociale.

Au lieu de s'acharner sur la lionne émissaire, la société que nous présente Émile Augier eût mieux fait de regarder en elle-même et d'ouvrir les yeux sur ses propres péchés. Car elle nous apparaît, cette société, sous un jour bien fâcheux ; et je crains fort qu'Augier, cette fois, ne s'en soit pas rendu compte et qu'il ne l'ait pas fait exprès. Vraiment tous ces gens-là n'ont qu'une idée en tête : l'argent. Leur conversation ressemble à un inventaire ou à un bilan. Chacun y défile avec le chiffre de ses revenus et la liste de ses dépenses. Pommeau nous apprend qu'il dispose bon an mal an d'une douzaine de mille francs et s'extasie sur les magnifiques rentrées de M. Lecarnier : « Il a dû encaisser trente mille francs cette année et haut la main ! » Bordognon suppute à dix francs près les sentimens que lui inspire un sien beau-frère : quarante mille livres de rente de son patrimoine, autant de celui de sa femme. Et il évalue que Séraphine introduit dans son ménage six ou sept mille écus de contrebande. L'honnête Thérèse elle-même, ce dont elle est éperdument reconnaissante à son tuteur, c'est d'avoir si bien fait fructifier les fonds confiés à sa gestion, qu'il a pu lui assurer deux cent mille francs de dot. Et ainsi de suite. Honnêtes gens, si l'on veut, leur honnêteté est surtout d'ordre commercial. A la place du cœur, ils ont un livre de caisse, et leur esprit se meut entre le doit et l'avoir. Jamais une pensée désintéressée, jamais un mouvement généreux, jamais rien qui dépasse le souci du budget en équilibre. Arrondir le patrimoine par des besognes lucratives et de tout repos, assurer le bien-être présent et veiller à l'avenir de l'enfant unique, là se borne l'horizon de ces ménages considérés et forts de leur honorabilité. Égoïsme et mesquinerie, voilà leur devise. Émile Augier n'indique par aucun trait qu'il en soit choqué. La société française a-t-elle jamais été ressemblante à ce portrait peu flatté ? J'espère que non. Mais si Augier en a fait la satire plutôt que le portrait, c'est en partie une satire involontaire. Telle est, à mon avis, la véritable raison pour laquelle cette pièce nous semble si peu plaisante. On étouffe dans ce milieu, on y respire je ne sais quoi de médiocre et de rétréci, on est à la gêne et au supplice dans cette atmosphère de pauvreté intellectuelle et morale.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA RELIGION DU « DIEU ALLEMAND »

Hourrah et Alleluia! par le professeur J.-P. Bang, un vol., Copenhague, 1916.

Certes, mes frères, depuis les jours de l'affaire du Maroc, une épreuve bien cruelle nous a été infligée, à nous qui regardons la grandeur et la force de l'Allemagne comme un élément nécessaire du bonheur de l'humanité! Ne nous a-t-il pas fallu, en ces jours et durant les années suivantes, souffrir que des nations étrangères soupçonnassent notre Kaiser de timidité? Guillaume le Timide! Rappelez-vous de quelle façon, après le trop fameux Congrès d'Algésiras, les Français raillaient, les Anglais sifflaient, et les brutes moscovites se frottaient les mains! Et tout cela parce que, en fait, les circonstances d'alors nous imposaient provisoirement une politique de faiblesse apparente; tout cela parce que notre flotte n'était pas encore prête, parce que le canal de l'Empereur-Guillaume n'était pas encore achevé, parce que notre Héligoland ne se trouvait pas encore suffisamment fortifié, et puis aussi parce que l'on craignait que toute l'affaire du Maroc ne fût pas une question capable d'émouvoir assez à fond la conscience de notre peuple pour que celui-ci se montrât unanime à approuver le projet d'une guerre!

Mais pour « cruelle » qu'ait été l' « épreuve » ainsi infligée naguère à l'orgueil du peuple allemand, on peut voir aujourd'hui que cette épreuve n'en avait pas moins une portée providentielle. Elle a contraint l'Allemagne a subir pendant deux ans le dédain des autres nations : mais elle « n'en a pas moins été pour le peuple allemand un acte évident de la grâce divine » en lui permettant d'achever sa préparation de la guerre présente. Ici comme toujours, la faveur expresse du Très-Haut a coïncidé avec la libre expansion de la « puissance allemande : »

Car cette puissance foncière de notre peuple manifeste le caractere propre de sa nature précisément en ceci : qu'elle peut attendre patiemment l'heure où notre Dieu, s'adressant à nous par l'entremise de notre conscience, nous déclare : « Le temps est venu pour vous, frappez, et ne craignez pas qu'il vous arrive aucun mal ! » Et c'est ainsi, mes frères, que le temps n'était pas venu encore pour nous au moment de l'épisode du Maroc. Mais à présent ce temps est venu ; et la puissance allemande, calme et résolue, n'hésite plus à affronter un monde d'ennemis. Notre conscience nous ordonne de le faire ; et, dès qu'elle a parlé, il n'y a plus pour nous ni hésitation, ni discussion, ni rien autre que les coups allemands et la puissance allemande ! Et quant à ce qui est de la crainte, les Allemands sont, sous ce rapport, en proche parenté naturelle avec l'esprit de Jésus, qui ne manquait jamais de déposer son : « Ne craignez point ! » sur les têtes des disciples appelés à le suivre.

Cette révélation imprévue des véritables motifs de la « politique de faiblesse apparente » pratiquée par l'Allemagne après « l'épisode du Maroc » est extraite du dernier des *Six Sermons de Guerre* prêchés dans sa paroisse berlinoise par un pasteur luthérien, M. Karl Kœnig. Rédigeant et débitant son sixième sermon pendant les premiers jours de septembre 1914, le pasteur Kœnig en était encore à tenir pour imminentes la défaite absolue des Alliés et l'entrée triomphale de « Guillaume le Non-Timide » à Paris, — à tel point que, dans un naïf élan de gratitude envers son fidèle Dieu national, il allait jusqu'à le remercier du beau temps, chaud et ensoleillé, qu'Il avait daigné accorder à l'Allemagne pour toute la durée de cette courte guerre ! C'est en s'appuyant sur cette certitude joyeuse d'une victoire toute proche qu'il se risquait à reconnaître et à proclamer ouvertement, — de la même manière que le faisait, vers le même temps, M. Maximilien Harden, — l'origine purement « allemande » d'une guerre entamée dès que l'heure était enfin venue pour les « coups allemands. » Aujourd'hui, sans doute, et en vérité depuis déjà très longtemps, le pasteur Kœnig doit avoir complètement changé d'opinion touchant l'initiative et les débuts de la guerre : ne l'entendons-nous point, le pauvre homme, déplorer pitoyablement, du haut de sa chaire, le mélange sacrilège de rancune et d'envie avec lequel la méchante troupe des Alliés a entrepris d'attaquer par traîtrise, en 1914, un souverain dont le nom légitime se trouve n'être plus désormais ni « Guillaume le Timide » ni « Guillaume l'Intrépide, » mais bien « Guillaume le Doux et le Pacifique ? »

Mais il n'en reste pas moins que, en dehors même de l'impulsion des circonstances, il y a chez le pasteur Kœnig un penchant naturel à

entretenir ses ouailles beaucoup plus volontiers de politique au jour le jour que de théologie. « En avant sur Paris, — lisons-nous dans le premier de ses *Sermons de Guerre,* — et toi, lâche et frivole France, prends garde à toi ! Voici que nos plus glorieux ancêtres sont sortis du tombeau et ont repris leur place parmi nous : Blücher, Gneisenau, Moltke et le Grand Frédéric ! Et vous, Russes à demi sauvages, et autres brutes slaves, avez-vous donc oublié qu'il n'y a rien à tirer pour vous de l'Allemagne que des coups allemands ? » Le sermon du 30 août n'est vraiment, d'un bout à l'autre, qu'un farouche cri de haine contre l'Angleterre. « Voici donc que l'Anglais, lui aussi, a enfin commencé à sentir les coups allemands ! (Et comment ne pas noter, ici encore, l'étrange prédilection de cet apôtre de l'Évangile pour l'image, éminemment « temporelle, » de ces *coups allemands ?*)... Oui, notre gorge se soulève d'indignation contre ce peuple qui, au milieu de l'effroyable conflit des nations, ne pense toujours encore qu'à son *business !* Mais bientôt un jeune géant invincible, le peuple allemand, aura raison de lui. Voilà déjà que nous tenons la Belgique, et que l'instant approche où nous disposerons, pareillement, de l'immense Russie ! Qui de nous n'éprouve le pressentiment d'assister à un tournant décisif de l'histoire moderne, au sortir duquel ce sera nous, les Allemands, qui deviendrons la force motrice du monde ? »

Aussi bien M. Karl Kœnig n'est-il pas le seul « politicien » parmi la douzaine de pasteurs, professeurs de théologie, et autres dignitaires de l'Église Évangélique d'Allemagne dont les « sermons de guerre » viennent d'être soigneusement analysés et en partie reproduits par un écrivain danois, M. J. P. Bang, chargé lui-même d'enseigner la théologie luthérienne à l'université de Copenhague. C'est chose certaine, par exemple, que les préoccupations d'ordre « spirituel » ne tiennent qu'une place accessoire dans les *Dévotions de Guerre* d'un autre pasteur berlinois, le « licencié » et « docteur » Johann Rump, prêchées et publiées en 1915 avec un succès merveilleux. Tantôt, dans ces *Dévotions,* le pasteur Rump offre à ses compatriotes un ample et fastueux portrait de leur Empereur : « Nous tous croyions le connaître avant la guerre, en ces années d'attente où, seul sincère au milieu d'une génération menteuse, comme un véritable Israélite sans péché, il se montrait librement aux regards respectueux de son peuple et du monde. En réalité, cependant, nous ne l'avions connu que d'une manière incomplète. Il a fallu cette guerre pour nous montrer que les plus grands des Hohenzollern sont ressus-

cités en sa personne... Oui, c'est ainsi que l'Allemagne et le monde entier voient dorénavant notre Kaiser : comme une haute figure de héros, un véritable chevalier par la grâce de Dieu, à la fois souverain et prophète, prince et serviteur, à la fois le général victorieux et le prêtre chargé des prières de son peuple. » Ou bien le « licencié-docteur » raconte en abrégé à son auditoire l'origine et les débuts de la guerre :

Un petit peuple qui a toujours placé le régicide au nombre de ses méthodes favorites d'action politique s'avise de priver l'Autriche de son espoir et de son avenir dynastiques, en faisant assassiner l'héritier présomptif de sa couronne, — et cela avec l'appui, la complicité, et l'encouragement secrets d'autres nations. L'Autriche exige une expiation, ainsi qu'elle est bien forcée de le faire sous peine de renoncer à sa dignité. Elle déclare à plusieurs reprises : « Ce n'est pas une conquête que j'ai en vue, mais seulement une expiation, avec des garanties pour mon avenir ! » Hélas ! elle a beau faire : les séducteurs occultes de la Serbié l'excitent à résister. Après quoi la Russie, la France, et l'Angleterre trahissent odieusement le germanisme, — pour ne rien dire du péché mortel commis par l'Angleterre contre les races blanches, en soulevant contre nous le jaune Japonais... Et d'abord quelques-uns d'entre nous ont pu penser que nous avions dévié du sentier étroit des conventions internationales en faisant passer nos troupes par la Belgique, et en violant ainsi sa neutralité ; mais, là encore, il a été prouvé qu'une évidente faveur divine nous avait préservés de rien faire de mal. Car c'est chose prouvée aujourd'hui que les Français, deux jours avant la mobilisation allemande, avaient envoyé un régiment à Namur, afin d'y renforcer la garnison belge. Oui, mes frères, les Allemands sont tout à fait innocens du commencement de cette guerre ; et, depuis lors, de tous côtés, les témoignages affluent quant à la manière toute noble et chevaleresque dont nos troupes se conduisent dans leurs moindres actions !

Tout au plus le théologien reparaît-il sous l'historien et le portraitiste lorsque le pasteur Rump se trouve amené à étudier le véritable objet de la guerre présente. Cet objet, selon lui, mérite pleinement de justifier l'enthousiasme patriotique du peuple allemand. « Car comment les fils de la France, par exemple, se passionneraient-ils pour une guerre comme celle-là? Pas un d'eux ne sait pourquoi il se bat. Tandis que nous, les Allemands, nous le savons bien. Nous savons que nous combattons pour la *culture* et le *culte* (?), pour le droit et la morale, pour la vie et le bien-être. » Ailleurs, l'orateur sacré affirme que les Allemands « combattent pour la cause de Jésus dans l'humanité. » Et c'est encore ce qu'il explique en disant : « L'objet de cette guerre est de nous mettre à même de

porter l'Évangile aux nations qui le connaissent déjà, mais ne savent point s'en servir pour leur salut, et à celles qui n'ont pas encore entendu le message de l'Éternel Amour ! » Et voici enfin un passage où l'apôtre de « l'Éternel Amour » se place résolument au point de vue religieux pour apprécier l'une des formes les plus récentes du généreux combat de son peuple pour « la cause de Jésus dans l'humanité : »

Lorsque l'un de nos sous-marins, durant l'espace de quelques minutes, envoie au fond de l'Océan trois vaisseaux anglais, sans avoir lui-même à souffrir le moindre dommage, cette action héroïque, sans parallèle dans toute l'histoire navale, est pour notre peuple chrétien un témoignage de son Seigneur d'en-haut, qui lui dit ainsi, de la façon la plus manifeste : « Je suis avec toi ! Ne le vois-tu pas? »

Telles sont donc les *Dévotions de Guerre* du « licencié-docteur » Johann Rump ; et je serais également tenté de ranger au nombre des pasteurs « politiciens » le conseiller de consistoire Dietrich Vorwerk, qui s'est diverti à mettre en vers une version nouvelle du *Pater*, et le « licencié-docteur » Preuss, d'Erlangen, qui a publié dans la plus grave des revues de théologie allemandes, et avec l'entière approbation « d'hommes éminens dans le monde ecclésiastique, » une longue étude où il comparait de proche en proche à la Passion du Christ la situation de l'Allemagne depuis le mois d'août 1914. Le *Pater* du conseiller Vorwerk se termine ainsi : « Daigne nous pardonner chacune de nos balles et chacun de nos coups qui manquent leur but ! Ne nous induis pas dans la tentation de laisser s'atténuer notre juste colère ! Et délivre-nous de ces ennemis qui sont, ici-bas, les serviteurs du Malin de l'enfer ! » Et ceci me fait songer à la manière dont un autre de ces théologiens allemands, le surintendant général J. Lahnsen, dans un sermon imprimé et propagé ensuite à plus de 50 000 exemplaires, explique à ses compatriotes la vraie signification du « pardon » recommandé par le Christ à la fois dans son *Pater* et dans tout l'Évangile. « Assurément, dit-il, l'Allemand est tenu de pardonner à ses ennemis : mais il est tenu aussi de punir le péché sous toutes ses formes ; de telle sorte que, tout en employant les moyens de destruction les plus terribles contre nos ennemis, regardés comme les exécuteurs des plus affreux péchés, il convient que le soldat allemand soucieux de perfection chrétienne se promette de pardonner à ces mêmes ennemis lorsqu'ils auront reconnu leurs péchés et s'en seront repentis ! »

Quant à l'étude du pasteur Preuss sur la *Passion de l'Allemagne* comparée, trait pour trait, à celle du Christ, je me bornerai à y signagnaler deux ou trois détails plus effarans encore, s'il se peut, que les autres. Ainsi le reniement de saint Pierre trouve son équivalent absolu, d'après le docteur Preuss, dans l'attitude d'un bon nombre d'écrivains et d'artistes des nations envahies ou des pays neutres qui, « afin de pouvoir se chauffer commodément au foyer de nos ennemis, renient tous les bienfaits spirituels dont ils sont redevables à notre Allemagne. » Le bon larron qui expie toute une vie de péché par son repentir à la dernière heure, c'est le prototype de ce peuple turc dont la noble conduite est en train de faire honte à la Chrétienté. » Mais le passage le plus incroyable de cet incroyable parallèle est celui qui traite des faux témoignages dans les deux « Passions. » On sait, en effet, que les Juifs ont été longtemps embarrassés par la contradiction trop évidente des témoignages apportés devant eux contre Jésus. Cette contradiction, au dire du pasteur Preuss, ne l'a-t-on pas retrouvée dans les accusations émises contre la conduite de l'Allemagne, au cours de la guerre ? Et l'impossibilité d'établir le moindre accord entre les divers élémens de la « campagne de mensonges » bassement organisée par les Alliés contre les troupes allemandes ne suffirait-elle pas à prouver combien celles-ci se sont toujours montrées exemptes de reproche, dignes vraiment de ce Christ dont elles reprenaient, après dix-neuf siècles, la mission rédemptrice et ordonnée d'En-Haut ?

Enfin je me bornerai à noter au passage un écrit plus récent du pasteur W. Herrmann, professeur de théologie à l'Université de Marbourg. Pendant les premiers mois de la guerre, les prédicateurs allemands avaient été unanimes à dénoncer, comme l'un des « péchés » les plus « diaboliques » des Alliés, la manière dont ceux-ci avaient opposé aux légions chrétiennes des deux empires germaniques des troupes d'Arabes, d'Indiens, ou de Japonais, appartenant à des nations expressément païennes ; et voilà que, soudain, l'Allemagne et l'Autriche ont accepté pour allié le Turc infidèle ! C'est pour justifier cette alliance imprévue que le professeur Herrmann a composé son écrit sur *Les Turcs, les Anglais, et les Chrétiens allemands*. Son objet principal est, naturellement, de prouver que l'Angleterre, à elle seule, dépasse en « paganisme » les plus ignorantes des peuplades africaines. Mais le savant professeur de Marbourg a tenu aussi à calmer les scrupules religieux de ses compatriotes en leur faisant « directement » l'éloge de leurs nouveaux alliés ; et je ne résiste pas au désir

de traduire encore quelques fragmens de cet éloge, qui auront de quoi révéler au lecteur français le peu d'importance attaché désormais par les plus célèbres des professeurs de théologie luthérienne d'outre-Rhin aux dogmes et à la qualité surnaturelle d'une religion qu'ils sont officiellement chargés d'enseigner :

« L'on ne saurait imaginer un malentendu plus complet que celui sur lequel s'est fondée la haine séculaire entre les Chrétiens et les Turcs. Il est bien vrai que les Mahométans ne connaissent pas nos deux Testamens, et que Mahomet n'a point compris Jésus. Mais il n'en reste pas moins que, sous maints rapports, la religion des Mahométans est supérieure à la nôtre. Et déjà n'est-ce pas une chose prodigieuse que cette religion ait pu, en si peu de temps, se répandre depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne ? Autre point à noter : c'est que les Turcs ont dû à leur religion une parfaite unité de croyances, tandis que nos croyances, à nous, ne nous ont point donné cette unité de foi. Mais le trait dominant de la supériorité de la religion des Turcs est que celle-ci leur affirme que c'est Dieu qui ordonne et règle toutes choses. Le mot *Islam* signifie exactement ce que notre Bible entend par le mot *foi*, c'est-à-dire une soumission complète de l'homme à la volonté divine. Si bien que nous répétons avec Gœthe que, « en réalité, tout homme sage se trouve être un croyant à l'Islam ! » — Et comment ne pas profiter encore de cette occasion pour indiquer la place considérable accordée au panthéiste Gœthe dans tous les sermons et écrits de ces théologiens allemands? L'un d'eux exulte à la pensée que les trois livres qui ont trouvé le plus de lecteurs dans les tranchées allemandes sont la Bible, le *Faust* de Gœthe, et le *Zarathustra* de Nietzsche. Ou bien c'en est un autre déclarant que « les ingrédiens dont est formée aujourd'hui l'âme allemande sont : l'or de Luther, l'argent de Gœthe, et le fer de Bismarck. »

Voilà certes des conceptions bien singulières de l'idéal chrétien ! Mais les unes comme les autres de toutes celles que j'ai mentionnées jusqu'ici nous apparaissent revêtues d'un caractère si « temporel » que nous avons peine à les regarder comme énoncées par des « pasteurs de cour » ou par des professeurs de théologie. La présente guerre a eu, évidemment, pour effet de transformer là-bas un bon nombre de prédicateurs attitrés de l'Évangile en autant de simples orateurs ou pamphétaires politiques, — sauf même à leur faire peut-être oublier trop complètement les convenances que leur imposaient leurs fonctions habituelles. Tandis que l'intérêt capital du très

précieux recueil danois du professeur Bang est de nous présenter, à côté de ces théologiens « laïcisés » (ou, si l'on veut, « mobilisés »), d'autres pasteurs allemands qui ne perdent jamais de vue leur rôle « spirituel, » et ne cessent pas de donner à leurs sermons l'allure et la portée de discours foncièrement religieux. Ceux-là sont, en vérité, pour nous infiniment plus curieux à connaître de près que les autres, et non seulement parce que nous sentons que leur action sur le peuple qui les écoutait a été plus profonde, — comme celle d'authentiques interprètes de la parole divine, — mais aussi parce que nous les découvrons imprégnés d'une commune doctrine, approuvée de toutes les autorités ecclésiastiques et civiles au point de constituer, en quelque sorte, le *credo* officiel de la nouvelle Allemagne. Chacun à sa manière, ces théologiens prêchent devant leur peuple le dogme, dorénavant immuable, du « Dieu Allemand. »

Dans un chapitre préliminaire de son livre, M. Bang nous expose brièvement les origines historiques de ce dogme. Il nous cite, en particulier, des paroles de deux hommes qui en ont été les initiateurs dès la seconde moitié du XIXe siècle : le philosophe Paul de Lagarde, qui demandait la création d'une religion « purement allemande, » et le poète Emmanuel Geibel qui proclamait expressément la mission divine de sa race,— s'écriant, par exemple, dans un distique que des milliers de plumes ont répété depuis le début de la guerre : « Il se peut que notre nature allemande soit appelée, une fois encore, à guérir le monde ! » Pareillement Geibel chantait, dès l'année 1859 : « Un jour arrivera où le Seigneur mettra fin à la honte de son peuple. De même que naguère, dans la plaine de Leipzig, il a marché devant nous au milieu d'une colonne de feu, de même encore il nous parlera parmi l'éclat du tonnerre. Et écoute bien quel sera le premier signe de sa collaboration avec toi, ô ma chère Allemagne : c'est lorsque l'Ouest et l'Est s'allieront contre toi. Alors on te verra trônant au-dessus des nations, tandis qu'à tes pieds brillera la flamme de l'incendie allumé pour le châtiment de tes ennemis ! »

Paul de Lagarde et Emmanuel Geibel ont été les grands « prophètes » du « Dieu Allemand. » C'est de leur doctrine que s'inspirent, notamment, les *Prières de Guerre* publiées par le Conseiller de Consistoire Dietrich Vorwerk dans un volume dont le titre : *Hurrah und Hallelujah*, a été repris par le professeur Bang pour servir de titre à l'ensemble de son recueil. On a lu déjà quelques versets du *Pater* « germanisé » par ce pieux poète. Mais comment ne pas citer encore ce passage d'une autre *Prière :*

O Toi qui demeures là-haut dans ton ciel, par-dessus les Chérubins, les Séraphins, et les Zeppelins, envoie le tonnerre et l'éclair, la grêle et la tempête sur notre ennemi, et précipite-le au plus profond des trous creusés par nos obus! Aide-nous à punir avec ta sainte haine tous ceux qui s'efforcent insolemment de s'approprier ta couronne!

Mais le dogme religieux du « Dieu Allemand, » déjà pressenti et annoncé, depuis un demi-siècle, par une foule de continuateurs des deux « prophètes » susdits, n'a vraiment commencé à se formuler avec netteté, comme aussi à être investi parmi les pasteurs allemands d'une autorité « officielle, » que depuis le début de la guerre présente. Tout au plus peut-on s'émerveiller, depuis lors, d'une diffusion plus rapide encore que celle que nous signalait, tout à l'heure, le professeur Herrmann comme attestant la valeur surnaturelle de la religion mahométane : car voici ce qu'enregistrait, dès le 13 novembre 1914, dans le *Lokalanzeiger* de Berlin, le compte rendu d'une réunion de professeurs de théologie :

Cependant le résultat le plus profond et le plus admirable de la guerre aura été la découverte du « Dieu allemand. » Non pas d'un Dieu national comme celui qu'adorent les races inférieures, mais bien d'un Dieu qui n'appartient qu'à nous, et qui n'a nulle honte de n'appartenir qu'à nous. Déjà Max Lenz a porté témoignage de cette révélation d'un « Dieu allemand, » — sans compter que Luther lui-même a jadis exprimé une idée analogue dans son hymne célèbre : *C'est un solide rempart qu'est pour nous* NOTRE DIEU!

Ce dogme nouveau du « Dieu Allemand » a rencontré, comme je l'ai dit, de nombreux apôtres parmi les théologiens qui défilent devant nous tout au long du recueil du professeur Bang. Mais au lieu d'importuner le lecteur français en lui citant, par exemple, des passages du pasteur Francke, et du doyen Tolzien, et du pasteur Herrmann, et du docteur « en théologie » Konrad, qui s'accordent à proclamer quasiment dans les même termes l'existence d'un Dieu « n'appartenant qu'aux seuls Allemands, » et collaborant avec ceux-ci « pour permettre à la nature allemande d'opérer, une fois de plus, la guérison du monde, » je préfère me borner simplement à étudier une série de sermons prêchés et publiés, en 1915, par un pasteur du Holstein, M. Walter Lehmann, sous ce titre significatif : *Du Dieu Allemand*. Nulle part, à coup sûr, les principes du dogme nouveau n'ont été exposés plus librement, ni mieux définis dans toute leur ampleur. Le pasteur Lehmann va même jusqu'à rechercher les circonstances

« surnaturelles » qui ont amené la récente création du « Dieu Allemand. » Il raconte de quelle manière le Dieu de la Bible, après avoir d'abord choisi pour son peuple favori la race d'Israël, s'est ensuite flatté de l'espoir de régner sur toutes les nations, en les convertissant à la foi de son divin Fils. Mais l'entreprise a échoué, à son tour, et la plupart des nations soi-disant chrétiennes se sont refusées à devenir sujettes du vrai Dieu. De telle sorte qu'à présent Dieu se trouve forcé de choisir, de nouveau, un peuple particulier, par le moyen duquel il recommencera sa tentative de « conquérir le monde. » C'est ainsi que, depuis ces temps derniers, « le Dieu des Allemands est devenu vivant. » Renonçant à régner sur un monde qui, décidément, ne lui apparaît pas encore « assez mûr » pour lui appartenir, Il a revêtu, si je puis dire, la nationalité allemande, de façon que « le christianisme, afin de remplir son rôle final de religion universelle, soit contraint de passer par la nature allemande, et de se mêler étroitement avec elle. » Voilà, en quelques mots, quelle a été la curieuse genèse du « Dieu Allemand ! » Et le pasteur Lehmann, s'adressant éloquemment à ses compatriotes, leur demande s'il n'est pas vrai que chacun d'eux, « dans ce temps où le mensonge, la passion, et l'égoïsme dominent de tous côtés autour de leur peuple, n'éprouve pas au fond de son cœur la conviction que c'est ce même peuple que Dieu a maintenant élu pour être ses héritiers, l'instrument favori de ses bienfaits et de ses châtimens. »

D'où résulte que la présente guerre est avant tout, — de la part des Allemands, — une tâche de salutaire « conversion » religieuse. « Le motif qui nous pousse à combattre n'est nullement le désir d'accroitre notre puissance, ni d'étendre nos frontières, ni de servir aucun intérêt égoïste : nous combattons simplement et expressément en tant que chrétiens, au sens où notre race allemande comprend le christianisme ! Et croyez-vous que les Russes, les Français, les Serbes, les Anglais en puissent dire autant? Non certes, pas un d'entre eux ; il n'y a que nous seuls, Allemands, qui puissions le dire ! »

Mais encore faut-il qu'avant de « convertir » les Alliés, le « Dieu Allemand » les punisse de la longue série de leurs péchés contre Lui. De la même manière que le Surintendant Général Lahnsen, le pasteur Lehmann n'admet pas que les Allemands haïssent les personnes particulières de leurs ennemis. La « bassesse » et l'« infamie » qui se sont révélées chez ces derniers, voilà ce que Jésus-Christ leur ordonne de haïr ! Et comment pourraient-ils, en vérité, songer à pénétrer leurs ennemis de leur religion nouvelle, « mêlée de christianisme et de

germanisme, » s'ils ne les obligeaient d'abord à expier leur refus obstiné d'accepter, à la fois, la lumière divine et la lumière allemande?

Et donc, mes frères, croyez bien que l'âme allemande est, en même temps, l'âme du monde et celle de Dieu, et qu'ainsi elle ne peut manquer d'établir son empire sur l'humanité ! Remplissez-vous de cette certitude, que l'essence du germanisme ne fait qu'un avec l'essence du christianisme ! Oh ! puisse seulement notre Dieu allemand parvenir bientôt à conquérir le monde ! Puisse une victoire éternelle s'épanouir bientôt devant le Dieu de l'âme allemande !

Oserai-je l'avouer, après toutes ces citations que j'ai faites des sermons du pasteur Lehmann? Si complet que nous semble son exposé de la religion du « Dieu Allemand, » il y a cependant un point sur lequel le prédicateur holsteinois est loin d'insister autant que le font presque tous ses confrères. Et ce point capital, c'est le droit et le devoir qu'ont les Allemands d'employer tous les moyens possibles pour exécuter la vengeance de leur Dieu. « Travaillez de toutes vos forces à châtier les ennemis de votre Dieu national ! Travaillez-y, à la rigueur, sans haïr vos victimes ; mais n'oubliez pas que vous êtes le peuple élu de Dieu, et que ce titre vous confère non seulement la faculté, mais l'obligation de ne reculer devant aucune violence pour assouvir la haine sacrée de votre divin Maître ! » Telle a été la doctrine morale dont des centaines d'aumôniers ont nourri, depuis bientôt trois ans, le soldat allemand, en même temps que, d'autre part, des théories et des préceptes analogues lui étaient suggérés, sur un ton plus « laïque, » par ses officiers et par les innombrables auteurs de brochures, sérieuses ou « plaisantes, » qui ne cessaient point de lui être données pour ses heures de loisir. Mais le rôle de ces brochures nous est assez connu : tandis que nous voici redevables au professeur Bang de connaître, également, la part énorme qui revient à l'élément « religieux » dans l'effroyable transformation du type à peu près ordinaire de « chrétien » qu'avait été, jadis, le Michel allemand, en un être de carnage et de fureur bestiale, dépouillé de son vernis séculaire d'humanité par sa conversion au dogme monstrueux d'un « Dieu Allemand ! »

Sans compter que l'on ne saurait imaginer un réquisitoire plus modéré, de forme et de fond, que celui de l'éminent professeur de théologie danois contre les étranges et funestes innovations reli-

gieuses de ses confrères teutons. Nous sentons que chacune de celles-ci, avec tout ce qu'elle a d'impudemment blasphématoire, atteint et blesse M. Bang au plus vif de son cœur ; et aussi faut-il voir la consolation qu'il éprouve lorsqu'il a l'occasion de rencontrer, par miracle, un théologien ou n'importe quel écrivain allemand qui proteste contre l'audace sacrilège du dogme nouveau. Mais, hélas ! combien ces véritables « protestans » sont rares, et combien timides leurs « protestations ! » En voici un qui regrette que le pasteur Preuss ait semblé mettre la « Passion » de l'Allemagne au-dessus de celle du Christ, et un second qui, tout en reconnaissant les titres exceptionnels de l'Allemagne à la faveur de Dieu, n'ose pas admettre, cependant, que Dieu soit désormais devenu Allemand ! Encore ces voix discordantes, selon toute probabilité, n'auront-elles pas tardé à être étouffées, comme l'a été celle du professeur de philosophie bavarois F. W. Fœrster, dont le petit livre intitulé : *La Jeunesse de l'Allemagne et la Guerre présente*, constitue à mes yeux, avec certains discours du député Liebknecht, les seuls actes d'indépendance accomplis en Allemagne depuis l'agression de 1914. A moins que l'on veuille joindre à l'attitude courageuse de ces deux hommes des aveux ingénus comme ceux que le professeur Bang a eu la joie de découvrir dans une lettre écrite, du « front, » par un soldat hessois : « Si vous saviez quels sermons scandaleux nous avons à entendre ! Quand un pasteur nous représente l'Allemagne comme étant Dieu, et la vie éternelle comme n'étant que le prolongement de notre vie actuelle dans la mémoire des générations futures, quand il nous ordonne de ne voir l'enfer que dans la personne des ennemis contre lesquels nous avons à combattre, ah ! combien tout cela est peu fait pour renforcer l'étincelle de foi allumée, dans bien des cœurs, par le spectacle des terribles choses qu'il nous faut traverser ! »

T. DE WYZEWA.

M. de Wyzewa venait de terminer cette chronique lorsqu'il a été atteint par le mal qui devait l'emporter si rapidement. Nous dirons une autre fois ce que la *Revue* doit à l'écrivain pour sa brillante collaboration, ininterrompue pendant près de trente ans. Aujourd'hui, dans la douleur de cette brusque disparition, nous ne pouvons qu'adresser à l'ami qui nous est trop tôt enlevé un adieu profondément ému

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Du point de vue politique, et pour l'histoire, cette quinzaine aura été, sans conteste, presque sans partage, « la quinzaine américaine. » Du point de vue militaire, les derniers jours de mars et les premiers d'avril ont été relativement calmes, et sur le front occidental, comme sur tous les autres d'ailleurs, sauf un seul, un nouveau, le front de Palestine, n'ont été jusqu'ici marqués par aucun événement décisif. Mais il y en a sûrement de tout proches. Les Anglais d'un côté, nous de l'autre, eux par le Nord, nous par le Sud, nous serrons de près Saint-Quentin. Le chapelet des villages martyrs qui redeviennent terre française, — trop souvent, en effet, ce n'est plus que terre, — s'allonge entre l'Aisne et l'Oise. Le département de la Somme est libéré. Et, à l'heure où nous écrivons, nous arrive la nouvelle d'un brillant succès anglais entre Arras et Lens : la crête de Vimy enlevée, onze villages délivrés, plus de six mille prisonniers...

C'est, présentement, ce qu'on voit du plan « génial » de Hindenburg, auquel la presse allemande ne manque plus jamais d'associer son chef d'état-major Ludendorff, comme s'il eût été nécessaire de se mettre à deux pour concevoir et réaliser une si belle œuvre. Mais dans les journaux d'outre-Rhin, et dans certaines feuilles qui, chez les neutres, se montrent plus germanophiles que ces journaux eux-mêmes, voici que les choses s'intervertissent; il y a transposition totale et des rôles et des mots, quoique les faits ne soient pas contestés : le « recul » de Hindenburg est, suivant ses adorateurs, une « avance, » par l'unique et suffisante raison que « Hindenburg ne peut qu'avancer. » Ici, le calembour s'en mêle : il est vrai que le maréchal à la statue de bois « recule d'un pas sur le terrain, » mais c'est « pour avancer de mille vers l'heureuse fin de la guerre. » On joue tout simplement sur deux acceptions différentes, ou deux nuances des verbes « avancer » et « reculer ; » on confond l'espace et le

temps, sans s'embarrasser de ce qu'il n'est pas un général d'armée qui, contraint de battre en retraite, ne puisse, tant que la paix n'est pas conclue, en dire autant pour son apologie. Le peuple allemand n'y entend pas finesse. Aveuglé par une folie d'orgueil collectif si prodigieuse que, depuis celle qui métamorphosa fâcheusement le roi Nabuchodonosor, l'histoire n'en avait point enregistré de pareille, il gobe toutes les bourdes qu'on lui jette, et croit d'une foi inébranlable tout ce que ses maîtres, empereurs, professeurs ou publicistes, veulent lui faire croire. Ce n'est pas nous, hier ou aujourd'hui, et pour les besoins de la cause, c'est, il y a plus d'un siècle, Mirabeau qui a écrit : « On ne saurait s'imaginer ce que sont les gazettes pour ce peuple-ci. » Il n'en est pas à qui, précisément par la haute idée qu'il a de lui-même et de tout ce qui le touche, il soit aussi aisé de faire prendre les vessies pour des lanternes. Pensez donc : comment l'Empereur allemand, étant ce qu'il est, le détenteur de la puissance allemande, le gardien de la sincérité allemande, le tromperait-il, lui, qui est le peuple allemand, en qui résident l'intelligence allemande, la force allemande, la vertu allemande, la probité allemande, la fidélité allemande? Lancé sur cette voie, il ne s'arrête plus ; c'est-à-dire que rien ne l'arrête, ne le choque, ne l'avertit, ne le désabuse. Il fait son fétiche de Hindenburg, parce qu'il se complaît à se faire fétiche en Hindenburg; ainsi le plus grand et le plus réel génie du maréchal est peut-être sa popularité. Et c'est sans doute pourquoi Guillaume II le souffre, et ostensiblement le flatte, quoique, secrètement, il en souffre, après ce qui s'était passé entre eux, quelques années avant la guerre. Que Hindenburg soit aujourd'hui ce que la victoire de Tannenberg l'a fait, le bonnet de la couronne impériale, la couverture du trône, après avoir été prématurément exclu de l'activité et renvoyé dans ses foyers, quelle revanche qu'un autre n'a jamais eue, quel retour d'un Friedrichsruhe d'où Bismarck n'est jamais revenu! En ce sens, était fine et juste l'observation faite par un des nôtres, en novembre 1916, à l'occasion du recul des troupes austro-hongroises en Transylvanie, et que la *Frankfurter Zeitung* reprenait ces jours-ci, en la sollicitant et la tirant à elle : « C'est une question de prestige, et seul le prestige de Hindenburg permet d'exécuter un tel raccourcissement du front. » Cependant, le prestige a des bornes comme le raccourcissement a des limites, et les limites de l'un pourraient fort bien être les bornes de l'autre. Il semble que l'Allemagne s'en doute, et que de là vienne le souci de donner à Hindenburg Ludendorff pour adjoint dans la gloire et dans la responsabilité.

Au demeurant, ce prestige, bon encore pour maintenir la résignation allemande, n'est plus capable de soutenir la cote allemande, parmi les nations. Les circonstances de sauvagerie sans frein et sans excuse dont s'est entourée la retraite des Allemands sur la Somme et sur l'Oise ont achevé de déshonorer l'Allemagne. Nous en avons déjà brièvement esquissé le lugubre tableau, mais on n'en a pas d'un seul coup épuisé toute l'horreur ni retenu toute la leçon : pour ne pas encourir le reproche de trop en noircir la couleur, laissons un instant les Huns parler eux-mêmes de leur ouvrage. « De florissans villages, au milieu de champs cultivés et de potagers, ne sont plus aujourd'hui que ruines et cendres, écrit M. E. Kalkschmidt dans la *Gazette de Francfort* du 20 mars. Les grands arbres des routes françaises ont été ou bien abattus sur le chemin, ou bien sciés en partie pour pouvoir être placés au dernier moment en travers de la route. Les croisemens de routes, les ponts, les canaux, les écluses ont été minés, et les chambres de mine chargées. L'ennemi ne trouve pas un rouleau de fil de fer barbelé, pas de fourrage, pas de paille, pas de voie de chemin de fer, aucune bêche, aucune pioche, aucune cave, aucun puits, et, par-dessus tout, ni canons, ni fusils, ni cartouches. Les champs sur les bords des chemins ont été labourés ; l'artillerie ne pourra pas passer à côté de la route détruite et devra péniblement construire de nouveaux chemins. » Dans le *Berliner Tageblatt* du même jour, M. George Querl surenchérit : « Tout a été détruit dans la zone évacuée : plus un arbre, pas même un arbuste. Il n'y a plus ni maisons ni cabanes; nous avons ainsi répondu au refus d'accepter notre offre de paix. Que ceux qui voulaient continuer la guerre apprennent aujourd'hui ce qu'est la guerre, dans ce qu'elle a de plus terrible. Un désert doit être créé entre l'ennemi et nous. » Et M. Hermann Katsch, dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 24 : « Le coup d'œil offert par la zone évacuée est inoubliable. Tout a été emporté: provisions de bois, planches, poutres, fenêtres, portes, rails, vieux fer, tubes métalliques, fils téléphoniques; ce qui ne pouvait être utilisé a été brûlé. Partout des tourbillons de fumée épaisse, des coups sourds, des nuages où disparaissent les bâtimens. »

Encore prétend-on couvrir ce délire de prétextes tirés d'une utilité militaire. La dévastation, soit ; qu'il n'y ait plus trace de ponts, ni de chemins de fer, ni de routes ; que tout soit effacé sur la terre rasée et nue ; mais le pillage et, pour appeler la chose par son nom, le vol, le vol qualifié chez l'hôte, la maison vidée de la cave au grenier, le butin partagé selon le grade, aux officiers supérieurs

le rez-de-chaussée, aux subalternes les étages, le vol à main basse de tout ce qui a une valeur, de tout ce qui peut être emporté, meubles, linge, vêtemens, fourrures, objets d'art et jusqu'aux portraits de famille; quelle utilité militaire; et comment cette opération, qui d'ordinaire est nocturne et se fait non par régiment, mais par bande, rentre-t-elle dans le plan « génial » de Hindenburg? L'Allemand, qui explique tout, n'a pas manqué d'expliquer cela : « Apprenez ce qu'est la guerre, hurle-t-il, vous qui n'avez pas voulu nous accorder la paix ! » Le mot « nous accorder la paix » a été employé officiellement, et il montre à merveille, sans qu'on l'ait voulu, alors même qu'on s'en défendait, à quel point l'Allemagne a besoin de la paix; il découvre également le véritable objet de la manœuvre allemande, toute de barbarie systématique, de férocité délibérée, qui se proposait la paix par la terreur. Mais pour quels enfans sans âme, sans cœur et sans nerfs, et qui n'auraient rien de plus cher que la vie, l'Allemand prend-il donc les hommes? Il est tout étonné de n'avoir pas obtenu l'effet d'effroi, de désespoir et d'abattement qu'il s'était promis. « Les Français semblent n'avoir pas encore reconnu la situation créée par notre retraite; nous nous attendions à des cris de rage à propos de nos destructions effectuées dans la zone évacuée, et nous sommes surpris de la réserve des communiqués. Le commandement et le gouvernement semblent s'être entendus à ce sujet, et la presse passe vite avec habileté à des manifestations de joie, qui cachent au peuple la sévère vérité : si l'on faisait connaître la désolation infinie qu'offre aujourd'hui la zone reconquise, la grande masse comprendrait ce que c'est que reprendre le sol par la force. »

Eh bien! on nous l'a fait connaître, et demain il ne sera pas un Français, jusque dans le plus lointain hameau, qui ne l'ait appris par l'affichage des discours et de l'ordre du jour du Sénat; il n'y aura pas un foyer de France où cette « désolation » ne soit ressentie, et il n'y en aura pas un où, par la saine et sainte pensée qui restera, la pensée du sol reconquis, repris par la force, elle ne se change en une source de patience, d'énergie et de volonté. De joie aussi, comme dit cet Allemand, et de cette joie si française, la joie dans les pleurs, car chaque peuple a la sienne, et les Allemands, en même temps que nous, ont eu la leur. Ce n'est pas, comme on s'ingénie à les en convaincre, que, si obtus qu'il pût être, un seul d'entre eux ait eu l'idée absurde que, par la grâce de Hindenburg, « en reculant, ils allaient de l'avant! » Non, ce n'est pas pour ce piètre motif

que « tous montraient un visage joyeux. » Voici qui est beaucoup plus allemand : « Il passe parmi nos troupes de l'Ouest comme une vague de joie, devant le mal qui a été fait à autrui, » ricane la *Gazette de Voss*. L'autre semaine, un patriote de Berlin demandait qu'on se préoccupât dès maintenant de révéler après la guerre l'Allemagne au monde qui l'ignore. Peine désormais superflue : comme certains hypocrites qui ne se trahissent tels qu'ils sont que dans la débauche ou dans l'ivresse, l'Allemagne, telle qu'elle est profondément, perpétuellement, invariablement, s'est révélée elle-même pendant la guerre. Et le monde ne l'a pas trouvée belle! Si peu, qu'en ses deux hémisphères et en ses cinq parties, il s'est, à force de la regarder, tourné presque tout entier contre elle.

Elle a beau se guinder en des poses fanfaronnes : elle commence à s'en inquiéter pour le présent et pour l'avenir, pour aujourd'hui et pour demain. Car, une fois battue, elle sera abattue pour longtemps. Elle feint de n'y rien comprendre. « On nous hait partout, » gémit-elle, et elle ne veut voir dans cette haine que le résultat d'une espèce de conspiration universelle. Mais comment ne la haïrait-on pas, et n'est-ce pas elle qui, pendant quarante ans, autant dire depuis qu'elle existe, n'a cessé de conspirer contre le genre humain? N'a-t-elle pas ravalé, abaissé, avili la paix et la guerre, souillé la vie et la mort? N'a-t-elle pas renversé toutes les valeurs morales, glorifié tout ce que les hommes avaient coutume de mépriser, et méprisé tout ce qu'ils respectaient? L'intrigue, la division, l'espionnage sont les plus innocens de ses moyens de guerre, la réserve diplomatique et policière de ses armées. Naturellement, elle devait tenter d'exploiter à son profit, au profit de la paix qu'elle appelle de son vœu secret, le grand hasard, l'aventure de la révolution russe. Cette révolution suit son double courant et coule, avec, à ce qu'il semble, une tendance à se canaliser. Au premier jour, nous y avons deviné, plutôt qu'aperçu, la main de trois agens ou facteurs principaux, les *zemtsvos*, les associations ouvrières, les soldats. La majorité de la Douma, libérale, mais légalitaire, emmaillotée dans les formes, sauf quelques « extrémistes, » a été passive, a subi. Dans un pays qui a la constitution sociale de la Russie, il était impossible que les paysans, qui forment plus des trois quarts de la population, se tinssent en dehors du mouvement; et, dans un pays qui a la configuration géographique de la Russie, il était très difficile qu'ils pussent s'y mêler tout de suite. Enfin, dans un pays qui, hier encore, avait l'organisation politique et administrative de la Russie, une autocratie traditionnelle, une église privilégiée, une

famille impériale, nombreuse, richement apanagée et avantagée de toute façon, une aristocratie pour qui le titre était tout ensemble titre de noblesse et titre de propriété, une bureaucratie où une race se perpétuait en une caste, et qui, extérieure en quelque manière, par ses origines, par ses attaches, par ses relations, à l'État qu'elle dirigeait, y avait accaparé et exercé pratiquement le pouvoir depuis trois siècles, il était inévitable qu'il y eût, sinon des tentatives, du moins des intentions de contre-révolution. En somme, la révolution russe aura contenu à la fois une réforme parlementaire, une insurrection populaire, un *pronunciamiento* militaire; elle a été, ou on la pousse à être, ou elle penche à devenir démocratique, démagogique, jacobine, antireligieuse, agraire.

Les signes favorables y abondent, les signes défavorables n'y manquent pas. Il y a à louer et à espérer; il y a à blâmer et à craindre. La Douma poursuivait un objet prochain et précis : obtenir un gouvernement, c'est-à-dire, sous le Tsar, tout simplement un ministère qui fût l'expression de l'opinion nationale ; en d'autres temps, on aurait dit : elle voulait que la Charte fût une vérité. Elle voulait transformer doucement l'autocratie absolue en monarchie constitutionnelle. Elle voulait introduire une règle dans l'arbitraire souverain. Elle eût pris, de préférence ou par transaction, pour type : 1830, et se fût accommodée, Nicolas II ne pouvant souscrire à cette diminution de pouvoir sur sa tête, de l'abdication soit en faveur du grand-duc Alexis, soit en faveur du grand-duc Michel. C'est pourquoi le moment où il a dépendu du grand-duc Michel d'accepter ou de refuser l'héritage venu inopinément, quitte à faire ensuite autoriser le legs par une consultation solennelle du peuple russe et à se le faire délivrer par une Constituante, a été un moment unique. A ce point-là, à ce moment seul, la Révolution pouvait être fixée. Mais le choix a-t-il vraiment jamais dépendu du grand-duc? Derrière la Douma, n'a-t-il pas vu la menace des autres élémens, des facteurs proprement révolutionnaires, et ce qui est arrivé au grand-duc Nicolas Nicolaïévitch pour le commandement suprême des armées ne justifie-t-il pas sa résolution négative ? Une réforme parlementaire se satisfait d'un 1830, une insurrection populaire s'arrête rarement à un 1789; quant à un *pronunciamiento* militaire, si la discipline la plus rigoureuse n'est pas immédiatement restaurée, on ne sait jamais où il va. La révolution russe n'a pas pu, aucune révolution ne peut se soustraire à la loi de toute révolution, qui est de se dépasser elle-même. On ne fait pas sa part au ferment révolution-

naire : dès que le germe en est éclos dans l'État, il l'a bientôt envahi tout entier. La Douma a été aussitôt débordée par la réunion publique de seize cents membres, — à présent deux mille quatre cents, — ouvriers et militaires, qui, tandis qu'elle s'installait au Palais d'Hiver, l'a remplacée au Palais de Tauride. Son comité exécutif, le gouvernement provisoire, doit compter avec le Comité mixte d'ouvriers et de soldats. Composé comme il l'est dans son ensemble, et présidé comme il l'est, le gouvernement provisoire serait fait pour inspirer confiance : tout ce qu'il a dit jusqu'ici, presque tout ce qu'il a fait, est excellent. Il a très sagement apaisé une rancune, en rappelant la Diète finlandaise, en restaurant la Constitution de Finlande, trop oubliée depuis 1899 ; il a écarté un péril et déjoué une machination, en adressant sa proclamation à la Pologne. De même, en ce qui concerne l'alliance et la guerre, son attitude a été parfaite. Tout ce qu'on pourrait redouter de lui, ce serait un peu de débilité girondine : il est permis de prendre la comparaison dans notre histoire, puisque, consciemment ou inconsciemment, la révolution russe y prend en partie ses exemples, peut-être parce que les révolutions sont des gestes que les peuples portent « clichés » dans les moelles et que, dans les mêmes conditions, ils refont toujours sous le même angle. La coexistence du gouvernement provisoire et du Comité mixte Ouvriers-Soldats nous fait songer, malgré nous, à notre 1848, à son gouvernement provisoire et à sa Commission pour les travailleurs, avec cette aggravation que la Commission du Luxembourg ne disposait que de quelques « citoyens à cheval » comme plantons, et que celle du Palais de Tauride est formée pour moitié de « délégués » des régimens. Et plût à Dieu que l'enchaînement de nos souvenirs se rompît là, et que nous demeurions dans la candeur, légèrement teintée de niaiserie, de notre 1848 ! Mais la chaîne nous tire, et nous remontons. Voyez : l'Empereur est enfermé à Tsarskoïé-Sélo avec l'Impératrice ; ses plus anciens serviteurs le fuient; trois fois par jour, il est soumis à une visite qui doit constater sa présence. Le haut personnel du palais a été envoyé dans les cachots de la forteresse Pierre-et-Paul, à Pétrograd ; les grands-ducs sont ou emprisonnés, ou consignés, ou déportés dans leurs terres lointaines, sous la garde de commissaires. Leurs terres ? ce ne sont plus les leurs, elles sont séquestrées, comme les propriétés mêmes du Tsar, et même celles de son domaine privé. Par l'importance qu'y a la prise de possession de la terre, la révolution de Russie, sans qu'elle cesse d'imiter, est spécifiquement russe, spécifiquement slave. Une révolution slave ne serait pas la révolution, si elle n'était

pas agraire : et elle a premièrement, ou elle aura ce caractère jusque chez les Slovaques du Tatra, et partout où il y a quelque tribu ou quelque famille slave, fût-ce en plein fief magyar, et jusqu'aux portes de Budapest. La première chose que fait le paysan, quand il remue, c'est d'apporter un cordeau, de planter des piquets, et d'émietter le domaine du seigneur en parcelles. Mais si, par cet énorme corps des paysans ou par les pieds, la révolution russe est agraire, par sa tête, où trônent des « intellectuels, » des représentans en titre de l'*intelligenzia*, elle est idéologique, abstraite, métaphysique. Elle est d'une part spontanée et autochtone, de l'autre artificielle et importée ; elle copie et elle improvise. Prenons garde à l'abstraction, à la dose « d'esprit classique, » pour parler comme Taine, qui s'épanche d'une douzaine de cerveaux cultivés dans une centaine de millions de cervelles incultes, surtout si ce sont des cervelles slaves, avec ce que la nature russe y met d'immense, d'infini et comme d'effréné. Disons-le nettement, dans l'intérêt de l'Entente, dans notre intérêt, dans celui de la Russie et de la révolution russe elle-même. Il y a dans la révolution russe, comme il y en a fatalement en toute révolution, des symptômes aigus d'anarchie. Rien n'est perdu, ni même sérieusement compromis, tant que l'armée est intacte, et pourvu qu'elle le soit. Mais assez de régimens qui, chef et musique en tête, avec canons, bannières, banderoles et pancartes couvertes d'inscriptions, l'intention en fût-elle chaudement patriotique, viennent défiler devant la Douma ; assez de promenades militaires. Ce n'est pas à Pétrograd, sous les fenêtres du Palais d'Hiver, c'est vers Riga, face à l'ennemi dont Hindenburg, avec un entêtement sournois, accumule les masses, c'est sur le Stokhod où il attaque, qu'est la place de ces guerriers. Il faut qu'ils y retournent au plus vite, et qu'ils y restent. Car il y a la guerre, et la révolution russe ne sauvera la Russie, elle ne se sauvera elle-même que par la méditation continuelle, par l'obsession de cette pensée. Il y a la guerre, et l'Allemagne impériale, cherchant ce qu'elle va dévorer, rôde et jette à tous les vents la semence d'une paix empoisonnée. Tous ses commis voyageurs sont en chemin : socialistes avec Sudekum, professeurs amateurs de diplomatie comme Schliemann, hobereaux comme le baron Viettinghof ; il y en a à Stockholm, il y en a à Copenhague ; déjà ils font leur déballage ; et déjà peut-être, autour de cette camelote, deux ou trois badauds se sont assemblés. Disons-le encore nettement, la franchise étant le plus impérieux des devoirs d'amitié : il faut qu'il soit coupé court à ces colloques. Ce sera user d'une

modération prudente, que de ne pas rechercher les écrits ou les discours antérieurs de tel ou tel, de qui seuls importent les discours et les écrits d'à présent ; mais il ne peut y avoir deux actions ni deux directions ; et, pour qu'il n'y en ait qu'une, il faut que le gouvernement provisoire, tout provisoire qu'il est, soit un gouvernement, ce qu'il ne sera que s'il gouverne. La question, dont il ne servirait de rien d'essayer de taire l'angoisse, est donc aujourd'hui de savoir si le ministère du prince Lvoff voudra et pourra gouverner, de savoir si le gouvernement provisoire est un gouvernement. S'il en est ainsi, comme nous l'espérons, il ne nous en coûtera pas de reconnaître que la révolution russe aura fait d'un acier plus homogène le bloc des nations qui combattent pour la justice, le droit et la liberté ; bloc que ne brisera ni la violence ni la ruse, si l'acier n'en a point une paille.

L'Allemagne se débat sous ce bloc, dans ce cercle dont on dirait, si on l'osait, qu'il se resserre en même temps qu'il s'élargit. Alors, après les poses avantageuses, après les appels du pied, et les défis au Ciel et à l'Enfer, elle fait des mines aimables. Le refuge et le rempart du libéralisme en Europe, c'est l'Empire. Le chef de chœur des souverains libéraux, c'est l'Empereur allemand, suprême Seigneur de la paix comme de la guerre, maître des bonnes et des mauvaises puissances. Il n'est arrivé malheur au tsar Nicolas II que parce qu'il ne l'a pas écouté. Bientôt ce sera lui, l'Empereur allemand, qui aura fait la révolution russe. Tant qu'on ne pouvait prévoir comment elle tournerait, ni si elle ne serait pas matée par une réaction, l'Allemagne accusait l'Angleterre de l'avoir provoquée, et elle en dénonçait perfidement l'auteur responsable, qui était l'ambassadeur britannique, sir George Buchanan. Maintenant, pour un peu, elle la revendiquerait. Le dessein est clair : il s'agirait de l'attirer dans son sillage, et de la faire servir à l'urgente nécessité allemande : la paix. Que Scheidemann et Noske, et Stresemann, et Müller (de Meiningen), et le chancelier de Bethmann-Hollweg en personne pérorent à leur gré, et que le comte Westarp et le comte Reventlow les objurguent et vitupèrent : que les uns refusent péremptoirement à la Prusse et à l'Allemagne les fausses et illusoires libertés que les autres feignent mollement de leur vouloir donner, c'est pure comédie ; ce sont compères et complices. On peut toujours dire à l'Allemagne, en lui montrant son Kaiser casqué et botté : « Médecin, guéris-toi toi-même ! » Et l'on peut en dire autant au comte Czernin, autre compère, de l'empereur Charles, autre complice. Cependant, au dehors, et par d'autres moyens de propagande, l'Allemagne travaille. On la retrouve à la besogne en

Espagne, dans les grèves de Valladolid, dans les manifestes incendiaires ; en Grèce, son pays d'élection ; en Suède aussi, probablement, où elle essaie de rattiser le feu mourant de « l'activisme, » à la faveur du changement de ministère ; dans toute la Scandinavie ; chez tous les neutres, qu'elle s'efforce tour à tour, pour les paralyser, ou d'effrayer ou de séduire.

Faite à la dernière heure, et faite à l'allemande, accompagnée d'un nouvel attentat, la grimace libérale ne pouvait ni charmer, ni tromper les États-Unis, depuis deux mois « au bord de la guerre. » Dès le 2 avril, jour où s'est réuni le Congrès convoqué en session extraordinaire, le Président Wilson s'est présenté devant lui. Il y a été escorté, porté en quelque sorte par la foule qui l'acclamait frénétiquement. L'ovation l'a suivi jusque dans la salle des séances, comble à crouler et frémissante. Il a tenu, en prenant la parole, à définir sa position personnelle. Homme de droit, parlant et agissant au nom du droit, il a voulu paraître revêtu de la sérénité du droit. « Ma pensée, a-t-il dit, n'a pas été détournée de son cours habituel et normal par les malheureux événemens des deux derniers mois, et je ne crois pas que la pensée du pays ait été changée ou obscurcie par eux. J'ai exactement les mêmes idées maintenant que lorsque je m'adressai au Sénat le 23 janvier dernier, que lorsque je m'adressai au Congrès les 3 et 26 février. » C'est une décision pleinement libre, et ce n'est pas une décision *ab irato*. « Chaque nation doit décider pour elle-même de la façon dont elle se conduira. Notre choix devra être fait avec une modération réfléchie et la tranquillité de jugement qui conviennent à notre caractère et à nos intérêts nationaux. » Non point que M. Wilson ne se représente vivement toute la gravité de ce choix. Il la ressent, au contraire, jusqu'au tragique, et il le dit. « C'est un devoir triste et pénible... C'est une chose redoutable... » Il sait que les États-Unis n'ont peut-être jamais vécu une heure plus solennelle, et que jamais un président, depuis Washington et Lincoln, n'a eu à demander davantage à sa conscience. La longue tradition d'isolement de la République américaine, la coutume, érigée en dogme politique, de se désintéresser de ce qui ne touche que l'Europe, tout ce particularisme américain né de l'Océan et protégé séculairement par ses abîmes, tant de raisons de s'abstenir s'étaient sans doute pressées dans son esprit. Mais ce ne sont pas là les seuls principes, et même ce ne sont pas vraiment les principes fondamentaux sur lesquels « les pères de la Constitution » ont voulu que la Confédération reposât. Le poing dont l'Allemagne a ébranlé les fondemens de toute société civilisée a

été trop brutal et trop sacrilège : il est allé, par delà l'Océan même, frapper et meurtrir ce que les Américains ont toujours déclaré tenir, eux aussi, pour « plus cher que la vie ; » dès lors, la neutralité ne leur a plus été « ni possible, ni désirable. » Les États-Unis entrent donc dans cette guerre, qui n'était pas la leur, parce que « le droit est une chose plus précieuse que la paix. » Leur droit, à eux, premièrement, car ce n'est pas leur intérêt qui a dicté leur sentiment, on ne saurait assez l'affirmer, mais il se trouve que leur sentiment suit la même pente que leur intérêt : le droit de faire ce qu'ils veulent, d'aller où ils veulent, d'acheter et de vendre à qui ils veulent; le droit, en un mot, d'être neutres, et ils ne cessent de l'être que parce qu'on ne leur a pas permis de l'être. Mais, deuxièmement, ou simultanément, le droit des autres, qu'il vaut mieux nommer le droit des hommes; ce qu'au XVIIIe siècle, les Américains, furent les premiers à nommer « les droits, » si c'est nous qui généralisâmes, si c'est la Révolution française qui ajouta : « de l'homme; » et c'est à savoir : la liberté, la sûreté de la personne et des biens, la résistance à l'oppression. Ce second point culmine et domine. C'est comme le feu allumé sur la hauteur. Jamais une guerre n'eut ce caractère. Jamais un État ne fut, comme l'est l'Empire allemand, mis, d'un arrêt presque unanime, au ban de l'humanité. Ou du moins il y a très longtemps, quand se heurtèrent déjà la civilisation romaine et la barbarie germanique, dans un passé que l'on croyait aboli : alors tout ce qui était homme, et qui ne l'était pas seulement par la figure, dut se révolter sous la blessure et sous l'outrage; mais la zone de protection contre la barbarie s'est agrandie de tout ce que, dans l'ancien et dans le nouveau monde, la civilisation a gagné. L'interdiction, l'excommunication est aujourd'hui plus que méditerranéenne, et même plus qu'européenne ; elle est, dans toute l'étendue du terme, universelle.

D'autres, prenant texte de la coïncidence des faits entre la révolution russe et l'entrée en guerre des États-Unis, ont souligné et souligneront le caractère démocratique d'une guerre où ils verraient volontiers, par réminiscence et reviviscence, une guerre de propagande, de prosélytisme. Et il serait naturel qu'une considération de ce genre ne fût pas absente des résolutions prises par une nation historiquement démocratique et chez qui, théoriquement, la démocratie a trouvé, outre ses docteurs et ses législateurs, tels un Hamilton, un Madison, un Jay, ses mystiques, ses prophètes, ses poètes, tels un Bancroft, un Walt Whitman. Mais il y aurait là-dessus, tant sur l'idée elle-même que sur son avenir, que sur les conditions de la

démocratie dans la guerre et dans la paix, beaucoup à dire, et il n'en faut pas trop dire. Ce qu'il y a de hautement significatif, en même temps que d'incontestablement nouveau, c'est la volonté, déclarée par les onze Puissances maintenant parties en croisade contre l'Allemagne, de punir ses crimes et leurs auteurs, de l'en châtier collectivement et de les en châtier personnellement. Si cette épouvantable et exécrable guerre aboutissait à établir une sanction pénale du droit international et à l'exécuter, malgré les torrens de sang et de pleurs qu'elle aura fait répandre, elle se solderait par un bienfait; nous aurions fait alors un de ces petits pas par quoi se mesure, misérablement, le progrès à travers les âges.

L'intervention des États-Unis, sous ces divers rapports, est avant tout chargée de sens moral, mais il convient de n'en point rabaisser l'importance, même matérielle. Ce que la République américaine met à la disposition de l'Entente, ce sont toutes ses forces et toutes ses ressources, aux termes mêmes de la résolution, adoptée au Sénat par 82 voix contre 6, à la Chambre des représentans par 373 contre 50, et ratifiée, au préalable, par l'acclamation populaire. Et ce sont des forces et des ressources immenses; une richesse sans fond, une production ou une productivité sans fin, une très grande puissance navale, une puissance militaire qui, faible encore en raison des circonstances de l'histoire et de la géographie américaines, peut se développer très rapidement. Dix mille soldats américains sur les champs de bataille de l'Europe ne seraient évidemment qu'un symbole; et cinq cent mille même ne seraient qu'un appoint; mais quinze milliards en or dans les caisses de l'Union, à la quatrième année de guerre, et l'afflux du fer, aussi précieux que l'or, et le blé, aussi nécessaire que l'or et le fer, c'est la victoire. La victoire totale, avec les réparations, les expiations et les garanties. L'Allemagne impériale, condamnée par la Haute-Cour des nations, n'esquivera pas une sentence que le monde entier a prononcée. C'est écrit. *Securus judicat orbis terrarum.*

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 53774.